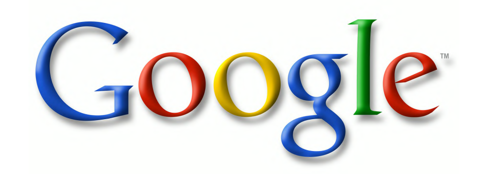



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730709 4


NOX LIBRARY
UCTOR PRETIOSA FACIT
toin Collection.
esented in 1884.



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT — MESNIL (EURE).


LENOX LIBRARY
NEW YORK

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PAR D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1863

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

§ I. Du mot qui sert à caractériser le besoin de l'esprit français au commencement du dix-septième siècle, et de l'écrivain qui le premier a contenté ce besoin. — § II. Balzac. — Estime qu'en fait Descartes. — De l'applaudissement qu'excitent ses premiers écrits. — § III. En quoi consiste l'*Éloquence* dans les lettres de Balzac, et des progrès que fait faire cet auteur à la langue française. — § IV. Des défauts de Balzac et de ses critiques. — Le père Goulu. — Les traités de Balzac. — § V. De ce qu'il y a de durable dans les œuvres de Balzac. — Théorie de la prose française.

§ I.

DU MOT QUI SERT A CARACTÉRISER LE BESOIN DE L'ESPRIT FRANÇAIS AU COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, ET DE L'ÉCRIVAIN QUI LE PREMIER A CONTENTÉ CE BESOIN.

Après Charron et François de Sales, mais fort loin d'eux, de bons écrivains continuent cet esprit de méthode et ce commencement de choix dans les

idées et dans la langue. Deux entre autres, alors fort goûtés, le cardinal Duperron et Coeffeteau, évêque de Marseille, rendaient ce progrès sensible à tous les esprits par des ouvrages bien faits et d'une lecture facile. Duperron réfutait, avec une méthode et une modération jusqu'alors inconnues, les écrits de Duplessis-Mornay en faveur du protestantisme. Coeffeteau, plus bel esprit, plus adonné aux lettres profanes, écrivait une histoire de Rome sous les empereurs d'un style doux, coulant, précis, non moins nouveau que la modération théologique de Duperron. Ces deux noms ont été fort retentissants au commencement du dix-septième siècle, celui de Coeffeteau surtout, un des auteurs modèles de la naissante Académie française. Les exemples de cet auteur sont de ceux qui ont le plus de poids aux yeux de Vaugelas, si embarrassé et si plein de scrupules quand il lui faut prononcer entre les deux plus grandes autorités, selon lui, du langage, l'Usage, et *Monsieur de Coeffeteau.*

Il n'y a pourtant pas d'invention ni d'originalité dans cet auteur, non plus que dans Duperron. On n'y remarque que le mérite de s'être débarrassé de certains défauts, et d'avoir perfectionné certaines qualités de la langue littéraire courante. Ils avaient su faire un choix dans ce que leurs devanciers avaient trouvé.

La prose française en était arrivée à ce point, vers le premier quart du dix-septième siècle. On voulait dans la langue ce qu'on voulait dans les choses,

choisir pour appliquer. On avait reconnu un état de l'esprit meilleur que la curiosité, cet appétit un peu grossier, qui se jette sur toute sorte de nourriture; meilleur que le doute, qui, après avoir été si doux, devient insupportable, à mesure que la curiosité s'affaiblit. On voulait, à la place de la curiosité, le choix, qui, parmi toutes ces nourritures, distinguât enfin les plus substantielles; à la place du doute sur toutes choses, le discernement des choses indispensables et certaines. Dans la langue on demandait des règles, un triage entre tant de mots d'origines si diverses, un usage commun qui prévalût sur le caprice individuel.

Pour caractériser cette disposition des esprits et pour la rendre plus générale, il manquait un mot qui en donnât une image claire et frappante, une théorie qui en déterminât le sens, un écrivain qui réalisât cette théorie avec éclat.

Ce mot, ce ne fut pas *Vérité*. On n'eût pas encore osé le prendre à la théologie, qui en avait le privilége exclusif. Il fallait d'ailleurs que la langue y fût comprise, et que le même mot s'étendît aux pensées et aux paroles. Ce fut *Éloquence*, mot magique alors par tout ce qu'il exprimait de certain et d'acquis, ou qu'il promettait; signe de ralliement pour tous les esprits, déjà en très-grand nombre, qui, en s'occupant de lettres et de langue, croyaient fonder un grand et glorieux établissement. Richelieu le suggérait à Louis XIII dans ses lettres patentes pour la fondation de l'Académie française. L'éloquence, y

est-il dit, est le plus noble des arts. Ce mot remplissait les imaginations et contentait les esprits les plus sévères. On ne savait rien au delà.

Éloquence, art de dire ce qui doit être dit, de persuader ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut croire, ainsi l'entendait tout le monde. L'idée d'instruire, d'enseigner, d'agir sur la conduite des hommes, de prouver une vérité, n'était plus distincte de l'idée des ouvrages d'esprit. Écrire était une façon d'agir; l'éloquence, un instrument de direction. « C'est, écrivait-on alors, cet art qui commande à tous les autres; qui ne se contente pas de plaire par la pureté du style et par les grâces du langage, mais qui entreprend de persuader par la force de la doctrine et par l'abondance de la raison. »

Qui donc en donnait une idée si exacte en des termes si nobles et si précis? Le même homme qui le premier en avait prononcé le nom, et qui en allait donner au moins la première image. C'était Balzac, grand nom alors, vain nom aujourd'hui, dont il faut expliquer les fortunes si contraires et toutefois si méritées, le même bon sens public ayant fait sa grandeur et sa chute.

§ II.

BALZAC. — ESTIME QU'EN FAIT DESCARTES. — DE L'APPLAUDISSEMENT QU'EXCITENT SES PREMIERS ÉCRITS.

Il ne s'agit pas de la réhabilitation de Balzac, quoique Bayle, qui l'appelle « l'une des plus belles plumes de France, » la lui ait promise. Il faut seu-

lement en faire une mention proportionnée, dans une histoire où la première place, après les ouvrages durables, appartient de droit à ceux qui y ont préparé le goût public. D'ailleurs Balzac est recommandé par un jugement de Descartes, d'autant plus digne de considération que l'éloge n'y paraît être qu'un sentiment juste du mérite de cet auteur, légèrement exagéré par une disposition bienveillante (1).

Descartes admire dans les lettres de Balzac précisément ce qui en faisait la nouveauté : l'accord et le tempérament de toutes les parties, la composition, la proportion, et cette harmonie de l'ensemble, qu'il compare à la beauté dans une femme parfaitement belle. Il élève Balzac au-dessus des autres écrivains pour la pureté et la noblesse de son élocution; enfin il y remarque un si grand art de persuader, qu'il croit devoir, à l'occasion, donner une théorie de cet art. « M. de Balzac, dit-il, explique avec tant de force ce qu'il entreprend de traiter, il l'enrichit de si grands exemples, qu'il y a lieu de s'étonner que l'exacte observation de toutes les règles de l'art n'ait point affaibli la véhémence de son style, ni retenu l'impétuosité de son naturel..... Plus une personne a d'esprit, ajoute-t-il, et plus infailliblement elle est convaincue de la solidité et de la vérité de ses raisons, principalement lorsqu'elle n'a dessein de prouver aux autres que ce qu'elle s'est auparavant persuadé à elle-même. »

(1) *Lettres* de Descartes. Cette lettre est en latin.

Plus loin, parlant du caractère moral et des écrits de Balzac : « Il y a, dit-il, dans ses écrits une certaine liberté généreuse qui fait voir qu'il n'a rien de plus insupportable que de mentir (1). »

Descartes interprète en bien même sa vanité, disant que Balzac ne parle de lui avec avantage que par l'amour qu'il porte à la vérité, et par une générosité naturelle. « Et la postérité, ajoute-t-il, lui faisant justice et voyant en lui des mœurs tout conformes à celles de ces grands hommes de l'antiquité, admirera la candeur et l'ingénuité de cet esprit élevé au-dessus du commun, quoique les hommes, jaloux maintenant de sa gloire, ne veuillent pas reconnaître une vertu si sublime. » C'est sa franchise qui lui attire ces libelles diffamatoires dont les auteurs ont pris dans ce qu'il dit de lui le spécieux prétexte et la matière de toutes leurs accusations. Le tour de cette apologie peut sentir l'affection; mais le fond n'en fait pas tort à l'intégrité de jugement dont Balzac loue Descartes. Quatre circonstances y sont particulièrement notées, que l'on doit regarder comme les plus belles parties de l'écrivain :

Le choix, la composition, le mérite d'ensemble;

(1) Balzac y répondait le 30 mars 1658. « J'ai reçu, dit-il, le discours latin que vous avez fait : je n'oserais l'appeler votre jugement sur mes écrits, parce qu'il m'est trop avantageux, et què peut-être votre affection a corrompu votre intégrité. » Dans cette lettre, Balzac rappelle à Descartes l'*Histoire de son esprit*. C'est le titre que Descartes donnait alors à l'ouvrage qu'il appela plus tard le *Discours de la Méthode*.

L'art de persuader aux autres ce qu'on s'est d'abord persuadé à soi-même;

La pureté de l'élocution;

Les qualités du caractère, non moins nécessaires que les qualités de l'esprit pour former les écrivains excellents.

Cet éloge convient à Balzac. J'y ferai des restrictions. Mais quelque chose que la critique en puisse retrancher, c'est une belle recommandation pour la mémoire de Balzac que d'avoir inspiré à Descartes cette théorie du grand écrivain.

Balzac avait à peine vingt ans (1), quand le cardinal Duperron, sur quelques pages que Coeffeteau lui fit voir de ce jeune homme, étonné comme l'avait été Desportes aux premiers vers qu'il lut de Malherbe, « Si le progrès de son style, dit-il, répond à si grands commencements, il sera bientôt le maître des maîtres. » Duperron et Coeffeteau admiraient dans ce jeune homme ce qui manquait à leurs écrits, l'imagination et un certain feu d'expression dans cette sage conduite du discours, qu'il avait pu apprendre à leur école.

Balzac était né avec une grande délicatesse de tempérament, une santé faible, que ses ennemis disaient ruinée, pour le décrier; une imagination vive, avec un grand fonds de justesse. Il ne sentait rien médiocrement. Son éducation fut excellente. Il rend ce témoignage à l'un de ses maîtres, M. Bour-

(1) Il était né en 1594 ou 1595.

bon, homme fort savant, qu'il avait appris de lui à juger du mérite des auteurs, à distinguer les styles et les caractères, à faire la différence entre le bien et ce qui n'en est que l'apparence.

En Italie, où les circonstances le firent aller très-jeune, il apprit que, « pour écrire comme il faut, il fallait se proposer de bons exemples, et que les bons exemples étaient enfermés dans un certain cercle d'années, hors duquel il n'y avait rien qui ne fût ou dans l'imperfection de ce qui commence, ou dans la corruption de ce qui vieillit ». Il vit là de curieux exemples de superstition classique : un gentilhomme vénitien qui, à son jour de naissance, avait coutume de brûler un exemplaire de Martial en l'honneur de Catulle; un autre délicat qui faisait voir à son fils, dans les *Métamorphoses* d'Ovide, le commencement de la décadence latine. Cette sévérité, qu'il n'approuvait pas sans réserve, « avait, dit-il, subtilisé son goût de telle façon, et lui avait mis devant les yeux une telle idée de pureté, que les moindres souillures les offensaient, et qu'il ne trouvait pas supportable ce qu'il avait autrefois trouvé excellent. » Il dit ailleurs : « Je m'étais rendu si délicat en français et en latin, qu'il n'y avait rien de si aisé que de me faire rejeter un mauvais livre. » En français tout lui était suspect de gasconisme; sur chaque mot d'un écrivain de province, il consultait l'oreille d'un habitant de Paris, et « peu s'en fallait, disait-il, que la Touraine, si proche de Paris, ne lui en parût aussi éloignée que le Rouergue ».

On reconnaît à ce trait un disciple de Malherbe. C'est à l'école de ce grand maître en l'art d'écrire, que Balzac avait perfectionné et peut-être exagéré cette délicatesse d'imagination qui ne se contentait de rien de douteux, « et qui recevait de la douleur de tous les objets qui n'étaient pas beaux. » « Cet homme, dit-il, qui ne pardonnerait pas une incongruité à son père, m'avait mis en cette humeur, et m'avait fait jurer sur ses dogmes et ses maximes. Vous entendez bien par là notre Monsieur de Malherbe, et savez bien qu'en qualité de premier grammairien de France, il prétend que tout ce qui parle soit sous sa juridiction, comme il est cause en effet qu'on parle plus régulièrement qu'on ne faisait, et moins au hasard et à l'aventure (1). » La déclaration n'est point suspecte : c'est à la forte discipline de Malherbe que nous devons la double réforme de la poésie et de la prose. Quelques-unes de ses lettres seraient de fort bons modèles de l'art d'écrire en prose. Mais le maître y a été surpassé par le disciple, et ce fut Balzac qui montra le premier ce que gagne un bon naturel à recevoir une règle qui l'aide à mettre au jour ses qualités et à vaincre ses défauts.

Il y a d'ailleurs de grandes ressemblances entre ces deux hommes, destinés à constituer la langue française dans ses deux formes, la poésie et la prose. Tous deux sont nés gentilshommes, et tous deux s'attachent au parti royal : Balzac avait plus de mérite

(1) *Les passages défendus; troisième défense.* A Menandre.

que Malherbe, parce qu'il était plus jeune, qu'il avait vu ce parti avoir le dessous, et qu'il avait rempli des fonctions de confiance auprès du duc d'Épernon et du cardinal de La Valette, deux des chefs les plus marquants du parti des princes. Balzac est animé contre les huguenots de 1631 du même enthousiasme que le vieux Malherbe contre ceux de 1627 (1). Il écrit à une dame huguenote, qu'il aimait, que les huguenots n'ont fait de bon qu'elle; mais qu'à cela près, ce sont les plus grands ennemis de la France (2). » Tous deux ont beaucoup de vanité; mais la vanité de Balzac, quoi qu'en ait dit Descartes, allait fort au delà de l'impression forte qu'un homme de mérite reçoit de sa supériorité sur les autres. Malherbe, à quelques excès près, ne fit que dire par avance de ses vers ce qu'en devait penser la postérité. Dans tous les deux je remarque un jugement plus ferme et plus sûr qu'étendu; un esprit net et droit plutôt que vaste; trop peu de cette sensibilité qui vient d'une âme que les passions ont remuée, mais beaucoup de facilité à prendre feu sur les ouvrages de l'esprit. Tous les deux ont été d'excellents précepteurs pour le public, qui devient à son tour le meilleur précepteur des hommes de génie. Malherbe et Balzac sont dignes d'admiration, pour avoir formé la foule, et l'avoir comme préparée, celui-ci, aux sublimes beautés de Corneille, celui-là, à des écrits en prose

(1) Ode à Louis XIII partant pour aller au siége de la Rochelle.
(2) Lettres de Balzac.

plus substantiels et plus décisifs que les siens, par exemple, ceux de Descartes.

J'ai dit quelle était la disposition des esprits au commencement du XVIIe siècle. Entre tant de choses recueillies par le XVIe, on voulait savoir ce qui était le bien, le vrai; on avait soif d'être persuadé. Pour la langue, on y voulait des changements conformes : plus de netteté et de précision, un ton d'autorité approprié à ce besoin de persuasion, quelque chose de pressant et d'impérieux comme les odes de Malherbe. C'est ce qu'avaient cherché, en s'assujettissant à un ordre, en suivant une méthode, saint François de Sales et Charron : c'est ce que parut réaliser Balzac.

Aussi ses premières lettres furent-elles très-admirées. Duperron ne les avait vues qu'en manuscrit quand il en porta le jugement que j'ai rappelé, et qu'il s'avoua surpassé, par un jeune homme de vingt ans, dans la seule chose qu'il pensait posséder du consentement de tous. On crut voir dans ces lettres l'image même de l'éloquence. Tout le monde y trouvait ce que tout le monde cherchait; avec trop de faveur, avec exagération, qui peut le nier? mais avec un consentement qui prouve combien tous les bons esprits appelaient ce progrès, le dernier qui fût à faire avant d'arriver aux chefs-d'œuvre.

Il y a de curieux témoignages de l'enthousiasme qu'excitèrent les lettres de Balzac. Richelieu, déjà cardinal, en parle comme Bois-Robert : « Les conceptions de vos lettres, lui écrit Richelieu, sont

fortes, et aussi éloignées des imaginations ordi qu'elles sont conformes au sens commun d(qui ont le jugement relevé (1). » Bois-Robert p louer plus dignement, emprunte le langage de

Balzac, tes discours relevés
Par ses caractères gravés
Étonnent comme les miracles;
Et je croirais assurément
Que ce serait autant d'oracles,
Si tu parlais moins clairement.

Et plus haut :

Rome, qui fut si glorieuse
Au temps de sa grande beauté,
N'eut jamais tant de majesté
Dans sa parole impérieuse (2).

On lui dédie des vers espagnols avec cette in tion: *A l'unique éloquent!* C'est son éloquenc vante Racan dans une ode, où il ne veut pas en arrière de Bois-Robert :

Les choses les plus ordinaires
Sont rares quand il les écrit,
Et la clarté de son esprit
Rend les mystères populaires.
La douceur et la majesté
Y disputent de la beauté.
Son éloquence est la première
Qui joint l'élégance au savoir,
Et qui n'a point d'yeux pour la voir
N'en a point pour voir la lumière.

(1) Recueil des lettres de Balzac, 1624, lettre XXXVI.
(2) En tête de l'apologie de Balzac, par Ogier.

Un autre poëte du temps, Jean Sirmond, dans d'excellents vers latins, salue en Balzac la personnification de l'éloquence : « Telle apparaîtrait, dit-il, « l'Éloquence, heureuse de se faire voir sous ses « propres traits, si elle descendait du ciel, soit pour « accabler le crime, soit pour diviniser la vertu (1). »

Il peint l'étonnement de la cour, entendant cette parole si vive, et ce qu'il appelle les miracles de la déesse de la persuasion. Chacun, dit-il, aime qu'on lui fasse ainsi violence; impossible de se roidir contre la force des pensées de Balzac, impossible d'y contredire.

C'était donc là la grande nouveauté du temps. L'Éloquence, l'art de convaincre les autres de ce dont on est convaincu soi-même, voilà ce qu'on salua dans Balzac avec un applaudissement universel. On prenait l'ombre pour la chose : illusion féconde à la veille d'une grande époque littéraire; illusion funeste le lendemain.

§ III.

EN QUOI CONSISTE L'ÉLOQUENCE DANS LES LETTRES DE BALZAC, ET DES PROGRÈS QUE FAIT FAIRE CET AUTEUR A LA LANGUE FRANÇAISE.

Les lettres de Balzac sont des réflexions morales et politiques sur les événements de l'époque. Les af-

(1) Ces vers sont en tête du *Prince* :

Talis eat, summo si delabatur Olympo
Aut factura Deos, aut damnatura nocentes,
Ipsa suo cerni gaudens Facundia vultu.

faires de religion, les conclaves, l'hérésie, les troubles politiques, la guerre, la paix, en fournissent la matière. Balzac en avait reçu l'idée du cardinal de La Valette, « lequel lui avait commandé, dit-il, de ne rien laisser passer dans le monde sans lui en écrire son sentiment, et de faire des sujets de lettres de toutes les affaires publiques (1). » Certains personnages y sont appréciés, certaines actions louées ou blâmées par des raisons générales appuyées d'exemples du passé et interprétés. La civilité et la flatterie y tiennent une grande place, et ont coûté bien des tours de force à Balzac. D'autres lettres sont purement littéraire. Quelques-unes, écrites de Rome, pourraient être regardées comme les premiers modèles de cette description passionnée où notre siècle a excellé. Elles rappellent, à l'avantage de Balzac, la sécheresse de celles qu'avaient écrites de Rome et d'Italie Rabelais et Montaigne, restés si froids parmi ces grandeurs passées, qui remplissent l'imagination de Balzac.

L'éloquence dans les lettres de Balzac, consiste en un beau choix de pensées se rapportant à un sujet, rangées dans un ordre approprié pour persuader, et exprimées avec feu ; c'est le ton de l'éloquence plutôt que l'éloquence elle-même. Mais cette première image charmait les esprits; chacun, pour parler comme Sirmond, aimait cette douce violence que nous font les ouvrages écrits par un auteur persuadé.

(1) Recueil des lettres de Balzac, 1624, lettre XXXVI.

Ce caractère devint plus sensible dans certaines lettres composées, comme les harangues antiques, sur quelque vérité générale, avec toutes les parties du discours. Ce que Descartes y admirait n'a pas cessé d'être admirable. Ce mérite de composition, après tant d'ouvrages sans méthode et sans plan; cet art de persuader ce dont on est convaincu soi-même, après ce doute et cette peur de s'engager dans quelque vérité à laquelle il eût fallu faire des sacrifices; cette harmonie et cette pureté de l'élocution après ce mélange de toutes les langues et de tous les tons dans un discours dont les parties ne tiraient pas leur valeur de l'ensemble; le caractère de l'homme, pour accréditer les principes de l'écrivain, et pour montrer que le plus homme de bien est l'écrivain le plus habile; l'exemple était assez nouveau pour faire impression même sur un homme de génie, et avec combien plus de raisons sur tous les esprits cultivés de l'époque! La composition, c'est-à-dire l'art de disposer et de développer avec ordre et proportion toutes les parties d'un sujet, de lui donner l'étendue qu'il comporte, de n'y faire entrer que les idées qui s'y rattachent et d'en écarter toutes celles qui lui sont étrangères, de l'approprier pour les intelligences les moins préparées, est un art presque inconnu au seizième siècle. On a vu, dans les premières années du dix-septième, Charron tenter d'y arriver, former un plan, couper et diviser sa matière. Est-ce pour ce mérite de composition qu'on le lit encore, ou pour quelques-uns des char-

mants caprices de la langue de son maître conservés dans la sienne, et pour ses naïves infractions à ses propres règles?

Au seizième siècle, le manque de composition ne frappait pas les esprits, parce qu'on était plus pressé de savoir que de choisir entre ce qu'on savait, et d'être instruit que d'être persuadé. Or, le talent de la composition naît du besoin de persuader. C'est pour s'emparer de l'esprit des autres qu'un auteur fait faire un si violent effort au sien. La composition, dans les écrits, est comme un plan d'attaque dans la guerre; on enferme les esprits dans un cercle, on leur ôte toute communication avec le dehors, afin de les mieux convaincre de ce dont on est convaincu soi-même. Il fallait pour ce grand art la maturité du dix-septième siècle. Au seizième, on n'était pas assez mûr, ni l'écrivain pour la force de méditation qu'exige un plan, ni le public pour le plaisir qu'on éprouve à être persuadé.

L'élocution ne laissait pas moins à désirer que la composition; c'est même par la grossièreté de la composition, où chaque partie formait un tout, chaque détail une partie, que l'élocution était si vicieuse. Les mots y avaient la valeur de chaque soldat dans une armée sans chefs. De là ce défaut de précision, sitôt insupportable, après avoir flatté d'abord l'esprit d'une fausse idée de son étendue. N'en ayant pas besoin dans les idées, on ne la regrettait pas, on ne la désirait pas dans le langage. On voyait avec une curiosité très-vive ces nuances qui paraissaient

l'enrichir, ces mots qui en grossissaient à vue d'œil le vocabulaire; on assistait, comme à un tournoi, à cette lutte entre notre langue et les langues anciennes et modernes, à qui aurait l'avantage des détails et du nombre des mots dans une description. L'excès en ce genre charmait le public lettré. Les mots étaient plutôt comptés que pesés. Joignez à cela les illusions de l'analogie, et ces conquêtes téméraires sur les langues anciennes et modernes, où l'on ne distinguait pas ce qui pouvait s'incorporer à la nôtre de ce qu'elle devait rejeter. Et par suite l'encombrement, l'embarras, la pesanteur, ce je ne sais quoi de traînassier, comme on disait alors, dans un style sans précision, qui craignait d'autant moins de se charger en chemin de nuances, d'épithètes, d'emprunts aux autres langues, que le discours n'ayant à aller nulle part, n'était point pressé d'arriver.

On ne sentait pas non plus le défaut de noblesse dans le langage. Le goût ne pouvait sur ce point devancer les mœurs. On sait qu'au seizième siècle, un mélange de rudesse gauloise et de grandeur imitée de Plutarque, l'élévation de caractère que donne l'habitude du danger, la corruption de l'Italie en décadence, formaient les mœurs de la cour, sur laquelle se modelait la nation. Il s'en voit des traces même dans Malherbe, qui donnait les premiers exemples de langage noble dans la poésie; et Balzac n'y échappe pas toujours, même dans ses pages les plus soutenues.

Après lui, et grâce à lui, le public lettré comprit

toutes ces conditions des écrits durables, et l'esprit français prit une plus haute idée de lui-même. On appela tout çela l'éloquence, et l'on se fit de l'éloquence un idéal auquel j'aime à voir tous les auteurs du temps aspirer, même au risque d'un peu d'emphase, et de cette « raisonnable fureur, » à laquelle Balzac avoue naïvement s'être laissé parfois emporter.

Les lettres de Balzac touchaient à tout ce qui occupait alors les esprits : l'érudition, qui s'était plutôt réglée qu'affaiblie; la morale générale; les matières de foi, vues d'un esprit plus libre; la politique, nouveauté si attrayante alors; les événements de l'époque, les rôles qu'y jouaient les principaux personnages. C'est à la faveur de ces préoccupations du jour, ou simplement des idées à la mode, que s'introduisait la réforme littéraire, et le goût se formait par ce qui d'ordinaire le corrompt. Ces lettres étaient comme la conversation d'un esprit sérieux et élevé, tirant quelque vérité morale de tout ce qui était pour le public matière d'entretiens superficiels. On y touchait du doigt ces perfectionnements que Descartes loue dans Balzac; cette suite, cette liaison des parties, ce plan conçu avec force et clarté, ce langage précis, figuré avec mesure, ce tour libre et majestueux, cette noblesse qui n'est que l'unité de ton dans un sujet où il n'est rien entré qui ne s'y rapporte. Nulle autre forme d'ouvrage ne convenait mieux à l'époque. Quand on considère l'état de la France alors, les guerres entre la royauté et la noblesse, entre le roi et sa mère, les meurtres et les

intrigues, un gouvernement sans cesse contesté et flottant; quel genre d'écrit pouvait être plus goûté que des lettres, dont les plus longues l'étaient moins que le plus court traité? Aussi étaient-elles lues de tout le monde. On les attendait, on se les passait de mains en mains; c'était une mode. Heureusement qu'aux époques favorisées il n'entre pas moins de raison que de frivolité dans la mode; l'effet de la frivolité est passager, l'effet de la raison demeure.

C'était de la frivolité de dire que « les malades se guérissaient à la vue des lettres de Balzac; » que « son livre n'était guère moins connu que l'eau et le feu; » que « c'était le philtre qui faisait aimer le français aux nations qui habitent les bords de la mer Glaciale; » que Sénèque auprès de Balzac n'était que monotonie, et Cicéron que vide; qu'il était l'empereur des orateurs, comme si le titre d'orateur, objecte judicieusement un de ses critiques, pouvait appartenir à qui n'a jamais parlé en public.

Mais c'était de la raison de remarquer dans Balzac ce style relevé, ce beaux choix de paroles, cet ordre et cet arrangement d'où elles tiraient leur force, tant de perfectionnements de détail dont ses critiques mêmes étaient d'accord avec ses apologistes.

Au reste, critiques et apologistes, tout le monde autorisait comme à l'envi la vanité de Balzac. Ses critiques n'imaginaient rien de plus fort à lui dire, sinon que toute la France était *empuantie de son éloquence*, reconnaissant ainsi ce grand succès en le calomniant. Quant aux apologistes, on voyait des corps

savants, la Sorbonne par exemple, qualifier de *suje royal* tel des sujets qu'il avait traités. Aussi voit-on sans mauvaise humeur l'infatuation de Balzac écrivant d'un de ses critiques : « Un d'eux ne pouvant souffrir cet éclat, je ne sais lequel, qui me rend plus visible que je ne veux, et cette réputation incommode que je changerais de bon cœur avec le repos de ceux qu ne sont connus de personne...., a entrepris de parler plus haut que la renommée, et d'obliger tout un royaume de se dédire. » Et plus loin : « Il m'est pourtant bien doux de recevoir aujourd'hui, avec vos prières, celles de la moitié de la France (1). » Bayle cite l'anecdote de cet homme qui lui demandait des nouvelles de *messieurs ses livres*. Comment recevoir tout cet encens et n'en être pas enivré? Pour comble, sa gloire faisait ombrage à Richelieu, lequel, de la même main qui, en 1624, l'avait loué d'un style si délicat, lui écrivait en 1627, au plus fort de ses succès : « Je n'ai point celé à un de vos amis que je trouvais quelque chose à désirer en vos lettres, en ce que vous y mettez d'autrui; craignant que la liberté de votre plume ne fît croire qu'il y en eût en leur humeur et en leurs mœurs, et ne portât ceux qui les connaîtraient plus de nom que de conversation, à en faire un autre jugement que vous ne souhaiteriez vous-même (2). » Est-ce à cause de cette indépendance d'esprit, ou de cet éclat qui le rendait si vi-

(1) *Relation à Ménandre.*
(2) Recueil des lettres de Balzac.

sible, que Balzac perdit l'évêché dont Richelieu l'avait quelque temps flatté? Peut-être le Cardinal l'en trouva-t-il trop digne au temps de son succès, et trop peu digne le jour où ce succès diminua, et où la santé de Balzac cessa de compter parmi les événements qui occupaient le public.

§ IV.

DES DÉFAUTS DE BALZAC ET DE SES CRITIQUES. — LE PÈRE GOULU. — LES TRAITÉS DE BALZAC.

Ce jour arriva bientôt, et dans la vie de Balzac la gloire du jeune homme fut comme un embarras pour l'homme mûr. Ses apologistes eux-mêmes, croyant raffiner sur l'éloge de son éloquence, avaient dénoncé le défaut qui allait en dégoûter le public. A ceux qui reprochaient à Balzac le titre de Lettres donné à ces pièces d'éloquence, disant qu'une inscription si basse ne devait couvrir que des choses ordinaires, ses admirateurs répondaient « qu'il n'avait tenu qu'à la fortune que ce qu'on appelait Lettres n'eussent été harangues ou discours d'État; mais que dans un pays où la volonté d'un seul avait remplacé le gouvernement populaire, n'y ayant ni peuples opprimés à défendre devant un sénat, ni oppresseurs à accuser, il n'y avait pas lieu à l'éloquence politique; que quant au barreau, les affaires y étaient tellement étouffées par la chicane, que là non plus il n'y avait pas place pour l'éloquence judiciaire : qu'il restait les chaires des prédicateurs, mais que ce n'étaient pas des

hommes tels que M. de Balzac qu'on appelait aux fonctions ecclésiastiques » — allusion à Richelieu qui l'avait critiqué, et ne l'avait pas fait évêque, pas même abbé, à quoi Balzac, dit-on, s'était rabattu; — « que dès lors il avait fallu que son éloquence s'enfermât dans ce petit espace. » C'est là en effet le malheur de cette éloquence. C'est l'éloquence hors de son lieu, sans les grands intérêts qui l'alimentent, sans ce sérieux qui la préserve des hyperboles ou des vaines subtilités du travail à froid dans une matière qui n'a pas de richesses naturelles. C'était de l'éloquence sans sujet.

Ses critiques n'avaient pas manqué de s'en apercevoir. Aussi le blâmaient-ils d'employer hors de temps la magnificence du langage, et de chercher de grands mots pour amplifier de petites choses. Ils n'exagéraient pas. Le défaut le plus choquant de Balzac, c'est ce manque de proportion entre les mots et les choses. A qui croit-on, par exemple, qu'il fasse allusion dans les lignes qui suivent :

« Et ici, Ménandre, avant que de passer outre, « admirons ensemble les moyens dont Dieu se sert « pour procurer le repos du monde, et le soin qu'il « a de trouver quelquefois le bien public dans le « malheur des particuliers. Avouez-moi que ce n'est « pas un petit effet de la Providence de s'être visi- « blement opposée au premier genre de vie qu'avait « choisi un homme si dangereux (1). »

(1) *Relation à Ménandre*.

Quel est donc cet homme? et qui veut-il désigner sur ce ton de Bossuet, parlant des révolutions des empires ou tout au moins de quelque Cromwell?

Il s'agit d'un des noms les plus obscurs de l'histoire littéraire, du père Goulu, provincial des Feuillants, qui, sous le pseudonyme de Phyllarque, avait attaqué Balzac. Ce faste de mots signifie que le père Goulu avait commencé par être avocat, mais qu'au grand profit du public, il avait renoncé à cette profession pour se faire Feuillant. C'est dans ce style majestueux que Balzac s'en plaint à Ménandre (Costar ou Chapelain), et qu'il fait intervenir les desseins secrets de la Providence dans l'histoire de sa vanité blessée.

Voici comment s'était émue la querelle : Un jeune Feuillant, frère André, avait publié un petit écrit, « *De la conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent.* » Cet écrit était injuste. On faisait un tort à Balzac de l'un de ses principaux mérites : car si cet auteur est digne de louange, c'est surtout pour la façon dont il imite les anciens. Ce n'est plus une traduction commentée avec originalité, comme dans Montaigne, ni une glose pédantesque des aphorismes de la sagesse antique, comme dans Charron. C'est cette sagesse elle-même s'exprimant en français; l'érudition y est si bien fondue dans la pensée originale, que Balzac put croire qu'il inventait ce qu'il s'était approprié. Il fit répondre aux attaques du jeune Feuillant par une Apologie, où lui-même, en beaucoup d'endroits, avait tenu la

plume. Goulu, quoiqu'il n'y fût que nommé, s'en rita; soit esprit de corps, soit que le jeune Feuill n'eût été que le prête-nom de la jalousie, il répon à l'Apologie par des lettres, qui, parmi beaucoup critiques passionnées ou puériles, exprimaient vrais principes et donnaient les vraies raisons du froidissement qui suivit le premier enthousias pour les écrits de Balzac.

Il l'appelle assez plaisamment Narcisse; du res il ne veut pas lui ôter la louange d'avoir un peu capacité, et quelque chose de bon et de relevé d ses discours. Mais pour cette réputation d'uniq éloquent, d'Empereur des Orateurs, qu'on fai Narcisse, « comment, dit naïvement Goulu, lui po rait appartenir le titre d'orateur, vu qu'il n'a jam parlé en public? » Et il le veut réduire à la qualité simple écrivain (1).

C'est l'écrivain qu'il met en regard de « cette p fection du bien dire, laquelle consiste plus en la r deur, en la netteté et en la simplicité du langa avec quelque ornement, quand la matière l'exi que non pas en ces sottes et ridicules affectati d'hyperboles extravagantes, de manières recherch de s'expliquer qui sont nouvelles parce qu'elles s sauvages et monstrueuses. » Il y poursuit et y sign avec une sagacité qu'éclaire un vrai savoir, et que passion rend cruelle, toutes les formes qu'affe

(1) Excellente leçon pour certains apologistes de nos jours, par la même intempérance d'admiration, donnent le nom grands poëtes à des écrivains en prose.

cette éloquence sans sujet, sans chaire, sans tribune, sans barreau. Il y fait voir ce que les anciens appelaient le *froid*, c'est-à-dire, selon Théophraste, ce qui est énoncé par des paroles plus grandes qu'il ne faut pour le déclarer. Balzac y tombe, quand il dit : « J'ai un éventail qui lasse les mains de quatre valets, et qui fait un vent en ma chambre qui ferait des naufrages en pleine mer. » Goulu relève le défaut de couler d'une pensée noble dans une pensée basse. C'est Euripide disant de Polyxène, qu'en tombant sous le couteau, elle prit grand soin que sa chute fût honnête, et ajoutant, par l'effet de ce défaut, « qu'elle cacha les parties qu'il faut couvrir aux yeux des hommes ». C'est Balzac disant au roi, après des paroles plus enflées que solides, « qu'il ne faut plus qu'il parle d'agir puissamment, et de ne faire des coups d'État qu'avec la reine ».

Il se moque de ses ridicules comparaisons : «Il n'y a de reptiles en mon jardin que des melons.» Il blâme le défaut de variété, la stérilité, le retour des mêmes idées et des mêmes mots. Enfin il refuse le don de faire un livre à cet homme, « qui pour avoir écrit, dit-il, moins de lettres qu'un banquier n'en dépêche pour un ordinaire, a déjà épuisé tous les panégyriques (1) ». « Après tout, dit-il ailleurs, il fait voler de malheureux tronçons avortés par force de son esprit, que je juge incapable de produire jamais un ouvrage en perfection (2). » Goulu avait prédit juste. Ainsi, un

(1) Lettre II.
(2) Lettre XXVIII.

critique passionné, partial, connut mieux la véritable mesure de Balzac que ses admirateurs les plus éclairés et les plus sincères, et le jugement de Descartes sur cet auteur ne doit être admis qu'avec les réserves du père Goulu. Il y avait d'autant plus de mérite alors à refuser l'allégeance à cet *empereur des orateurs*, qu'il courait déjà de mains en mains, au milieu d'une grande attente, des fragments de son *Prince*, « et probablement pas les pires pièces, dit judicieusement Goulu, puisqu'il les a proposées comme échantillons, et une montre, pour débiter mieux sa marchandise (1) ».

C'est en 1628 que le général des Feuillants faisait cette guerre à Balzac. De toutes les critiques du père Goulu, la plus sensible avait été ce défi de produire une œuvre de longue haleine. Cela fit hâter le *Prince*, dont tous les amis de Balzac disaient merveilles, et qui parut en 1631. C'était, à les entendre, la philosophie des rois. Quand l'ouvrage parut, la Sorbonne en approuva solennellement « le style relevé, les paroles choisies, l'éloquence vraiment chrétienne. » Le public resta froid. Cette théorie d'un prince parfait d'après un idéal rêvé dans la solitude, loin des affaires et des princes, et dont Balzac, à la fin de chaque chapitre, rapportait périodiquement les traits à Louis XIII, fut médiocrement goûtée. Le livre n'ajouta pas à sa réputation, et donna fort à railler à ceux qui avaient dit que

(1) Lettres de Phyllarque, tome II.

« qui le tirerait hors de ses lettres lui ferait tomber la plume de la main, et que ce genre d'écrire, dans lequel on a la liberté de finir quand on veut, était la borne de son insuffisance ».

On avait opposé le *Prince* de Machiavel à celui de Balzac, pour relever d'autant ce dernier. C'était lui rendre un mauvais office. Quoi de moins ressemblant au portrait du prince que Machiavel a tracé d'après nature, et dont chaque détail est pris à quelque personnage connu, que ce vain idéal, formé de souvenirs de lecture échauffés par le travail, et interrompus de digressions où Balzac faisait sa cour ou défendait sa réputation attaquée? Sur ce dernier point surtout, il est très-abondant, et il tire à chaque instant son discours sur les blessures faites à sa vanité. Il répondait directement ou par allusion à ce qu'on avait écrit de fort injuste sur ses mœurs et sur son prétendu dessein de troubler le repos public, de trop vrai sur sa vanité, sur son peu de savoir en théologie, sur la stérilité de son imagination. On lui reprochait de ne pouvoir se soutenir que sur l'hyperbole. « Il n'y en a pas une seule dans le *Prince*, » disaient ses amis. Mais l'ouvrage tout entier n'est qu'une longue hyperbole, soit par cette perfection impossible qu'il exige de son prince, soit par la comparaison qu'il y fait de Louis XIII avec cet idéal? L'admirable public, que Balzac avait contribué à rendre plus difficile, même pour lui, ne fut pas dupe de ces secrètes caresses qu'il se faisait à lui-même, ni de ce soin laborieux de sa gloire. C'est au fond la

seule morale qu'il voulait qu'on tirât de toutes les pages de son livre. L'enthousiasme tomba : cependant l'estime resta entière. On ne cessa pas d'être juste pour d'excellents morceaux que feront toujours lire avec plaisir et profit les belles qualités de Balzac.

L'*Aristippe* n'eut pas un meilleur sort. C'est une théorie de la cour, comme le *Prince* est une théorie de la royauté. Quoiqu'à en croire Balzac, l'idée lui en fût venue de conversations entre de grands personnages, auxquelles il avait été mêlé, ces spéculations sur la cour, sur les bons et les mauvais ministres, sur le caractère des gens de la cour, n'étaient pas plus près de la réalité que la chimère de son *Prince*. Les mêmes défauts y gâtaient l'effet des mêmes qualités. De même que Louis XIII avait été l'idéal du *Prince*, Richelieu fut l'idéal d'*Aristippe*. Tous les mauvais ministres, tous les vilains traits des gens de cour servaient d'ombre au portrait du cardinal. Balzac d'ailleurs ne s'était pas plus oublié dans *Aristippe* que dans le *Prince*. On y retrouvait cette même complaisance du rhéteur, tournant toute chose à sa gloire, aimant sans doute la vérité, mais d'une bien moindre affection que sa réputation d'esprit.

Le défaut général de ces traités, qui furent suivis d'un autre, le *Socrate chrétien*, où la morale est trop théologique et la théologie trop peu savante, est le même que celui des Lettres. Je l'ai dit : c'est de l'éloquence sans sujet.

Il y avait pourtant alors un sujet : mais il y fallait un esprit plus politique que littéraire, un autre Machiavel. Les écrivains du parti des politiques, à la fin du seizième siècle, Bodin, les auteurs de la *Ménippée,* l'avaient indiqué, et c'est peut-être un titre pour Balzac que, l'ayant manqué, il l'ait néanmoins aperçu. Ce sujet, c'était en effet le prince, mais le prince considéré au point de vue de l'unité monarchique, dans la réalité des besoins de la France à cette époque. La cour eût été un autre sujet non moins pratique, soit que l'on considérât les nouveaux rapports de la noblesse avec la royauté victorieuse de toutes les souverainetés particulières, soit qu'on l'observât en moraliste et sur le lieu même. Mais que pouvait-il sortir sinon d'ingénieuses déclamations de cette solitude, où Balzac se croyait en vue à tout le monde parce qu'il ne voyait personne? De tels écrits ne pouvaient contenter longtemps un public déjà assez formé pour demander aux écrivains la première condition de l'art d'écrire, c'est à savoir un sujet.

Le bon effet d'ailleurs était produit, et l'excès de ce soin pour le langage, qui avait fait la réputation de Balzac, donnait naissance au purisme, qui en est le ridicule. Déjà la fureur en était allée si loin, que la fille adoptive de Montaigne, mademoiselle de Gournay, qui en 1626, et plus tard, en 1634, avait lancé l'anathème contre quiconque osera t, après sa mort, « ajouter, diminuer, ou changer jamais aucune chose, dans les *Essais,* soit aux mots ou en la substance, » en donnait, en 1635, une édition châ-

tiée, pour obéir aux libraires, complaisants intéressés du goût public.

Il est vrai qu'elle s'avoue contrainte et forcée, et qu'elle renvoie « au viel et bon exemplaire in-folio » ceux qui préféreraient la véritable leçon. Cet aveu n'en prouve que mieux l'impatience du public sur ce qui lui paraissait être le progrès de la langue. Il y procédait comme en toute espèce de changement, par le mépris et la destruction du passé, s'en remettant à la fortune du soin de remplacer ce qu'ilavait détruit.

§ V.

DE CE QU'IL Y A DE DURABLE DANS LES ÉCRITS DE BALZAC. — THÉORIE DE LA PROSE FRANÇAISE.

La vie littéraire de Balzac fut attristée, après quelques années brillantes, par une double disgrâce : ses qualités ne lui valurent pas les récompeuses solides qu'il ambitionnait, et ses défauts suscitèrent contre lui une réaction injuste. Richelieu ne le tira pas de sa campagne de Balzac, d'abord offusqué de son éclat, puis de cette liberté généreuse dont le loue Descartes, et qui perçait à travers ses laborieuses flatteries. On a vu la vivacité de sa querelle avec le père Goulu. Dans tous les lieux de l'obéissance de ce Feuillant, il était qualifié de monstre; on le dénonçait auprès des cours étrangères, on ameutait le peuple contre sa prétendue impiété. Goulu mort, et après quelque répit, il lui vint un adversaire plus

redoutable, qui, au lieu de l'attaquer, lui disputait le prix dans l'art qui avait fait sa gloire, et tirait un meilleur prix de ses Lettres. Cet adversaire, c'était Voiture. Ces misères de la gloire littéraire firent tourner son esprit à la dévotion. Ses dernières années furent d'un chrétien, presque d'un théologien. Il les occupa de spéculations religieuses, et les honora par des aumônes et des actes de piété, faisant des charités d'une partie de sa fortune, et demandant par testament à être enterré dans l'hôpital de Notre-Dame des Anges, à Angoulême, aux pieds des pauvres qui y étaient inhumés. Il mourut en 1654. Bien des chefs-d'œuvre avaient déjà paru : *le Cid*, *Polyeucte* , le *Discours de la Méthode*, les *Lettres provinciales*.

C'est le lieu de remarquer, en ce qui regarde les *Lettres provinciales*, ce que font quelques années de plus dans le développement d'une littérature, et comment, de sujets analogues, naissent, selon les talents, des ouvrages médiocres ou des chefs-d'œuvre. La querelle entre le père Goulu et Balzac est comme l'escarmouche du combat qui devait se livrer plus tard entre les Jésuites et Port-Royal, représenté par Pascal. Mais ce que Balzac appelle *Discours*, et qu'il adresse à un personnage imaginaire du nom pompeux de Ménandre, par-dessus la tête du général des Feuillants et de tout son ordre, Pascal l'appellera *Petites lettres*, et les adressera, comme autant de flèches mortelles, droit au cœur de la société de Jésus. Où Balzac déploie tout l'appareil oratoire,

Pascal ne mettra que le style vif de la conversation, sans chercher et sans éviter l'éloquence. Balzac prend le monde à témoin de la violence de ses ennemis; il s'échauffe et se travaille pour faire de son grief le grief même du genre humain; il veut y intéresser la Providence elle-même. Pascal, par le langage de la raison animée et piquante, mettra de son côté tous ceux qui cherchent la vérité dans ces sortes de querelles, comme tous ceux qui n'y veulent trouver qu'à rire. L'un promet plus qu'il ne tient, l'autre tiendra plus qu'il n'aura promis.

Mais Balzac avait formé des lecteurs pour les *Lettres provinciales*. Il apprit à bien écrire, même à ses ennemis. Les lettres de Goulu sont d'un bon style; en évitant les fautes qu'il blâme dans Balzac, il imite les qualités qu'il est forcé d'y louer. Balzac avait donné le goût de quelque chose de meilleur que ses écrits; c'est la première gloire après celle de contenter ce goût.

Ses ouvrages sont médiocres, mais son influence fut excellente. Balzac est un honnête homme qui cherche la vérité, et qui tâche de la persuader aux autres. Il la cherche un peu au hasard et sur trop de points, et il emploie trop d'appareil à la persuader. Mais l'exemple en était utile; et si Balzac n'eut pas de génie, il enseigna du moins que l'homme de génie n'est qu'un homme de bien qui a le don de trouver et d'exprimer la vérité. On n'en a pas imaginé depuis lors une autre définition, ou si quelques-

uns l'ont osé, il leur en est arrivé mal. Le caractère personnel de Balzac ne démentit pas ses principes. Il écrivit à Richelieu, au risque de ne pas plaire : « S'il m'était défendu de faire profession de la vérité, je ne serais pas pour cela rebelle, ni ne m'opposerais à l'ordre établi. J'obéirais à une loi si fâcheuse, à cause que je suis bon citoyen ; mais ce serait par mon silence et non par ma lâcheté, et à la charge de ne point parler, et non pas de parler contre ma conscience (1). » Vaugelas, un autre homme de bien à qui nous aurons aussi à rendre justice, défiait Phyllarque de trouver un meilleur cœur que Balzac, une plus grande douceur que « celle qui accompagnait toutes les parties de sa vie. » « Sa probité, ajoutait-il, lui paraît une des plus rares choses de ce siècle, comme son esprit est un des plus grands ornements de la cour (2). »

Quant à la langue, les services que Balzac lui a rendus suffiraient pour le sauver de l'oubli. Il ne fut guère moins utile à la prose littéraire que Malherbe à la poésie. Les réformes qu'il y fit ont été définitives ; c'est, si cela peut se dire, la constitution même de la prose. Il n'y a rien été changé depuis lors, qu'au prix de l'altération même de la langue française et du génie de notre pays. Cette langue devait recevoir des développements infinis de la va-

(1) Lettre au cardinal de Richelieu, à la fin du *Prince*.

(2) En tête de l'apologie, en réponse aux lettres de Phyllarque.

riété des sujets et des talents ; mais tout ce qui y fut ajouté de durable est conforme au type sorti des mains de cet homme éminent, le premier auquel on appliqua le *Vir bonus, dicendi peritus*, aussi vrai de l'écrivain que de l'orateur, et d'aussi étroite obligation pour l'un que pour l'autre.

§ VI.

VOITURE.

Dans le même temps que Balzac donnait les premiers modèles de la bonne prose, dans l'ordre des idées nobles et relevées, un écrivain non moins célèbre que lui, *qui pensa gâter La Fontaine*, Voiture écrivait, dans le genre familier, beaucoup trop de lettres qui voulaient être piquantes et enjouées. Le fond de ces lettres n'étant guère que la galanterie quand elles sont à l'adresse des femmes, ou la flatterie, si Voiture écrit à des hommes, la lecture en est à peine supportable. Il faut du courage pour aller chercher quelques tours heureux et neufs, qui manquaient à notre langue et qui y sont demeurés, dans cette multitude de lettres « toutes pures d'amour pleines de feux, de flèches et de cœurs navrés, dont l'auteur, selon mademoiselle de Bourbon, une des plus agréables précieuses de la cour, « devrait être conservé dans du sucre ».

Voiture, doué d'un esprit vif et ingénieux, très-goûté des princes et des gens de la cour, agréable au grand Condé et au comte duc d'Olivarès, chargé de mis

sions diplomatiques, ayant sur Balzac, qui rêvait, dans son orgueilleuse solitude, des cours et des princes imaginaires, l'avantage de voir de très-près la cour et les princes de son époque, Voiture aurait pu employer sa finesse d'esprit à pénétrer le fond de tant d'intrigues politiques, et sa plume à en écrire gravement. il aima mieux le plaisir que les affaires, et la vogue d'un bel esprit que la considération d'un moraliste; et il passa de mode comme ces *galands* de ruban d'Angleterre qu'il offrait à mademoiselle de Rambouillet avec des billets d'envoi si musqués, et si peu dignes d'un homme.

On peut dire de Voiture, avec bien plus de vérité que de Balzac, que tout cet esprit et ce talent ont eu le tort d'être sans sujet. Du moins, Balzac eut la gloire d'indiquer la voie à de plus habiles; et s'il est vrai que son édifice soit tombé, une partie des matériaux, employée par des mains plus heureuses, a servi à des constructions qui ne périront pas. On pourrait reconnaîtré, dans la *Relation à Ménandre*, de grands traits de mélancolie, que Pascal semble avoir recueillis et placés en meilleur lieu; dans la fameuse lettre sur Rome, et dans beaucoup de pensées de religion, la hardiesse et la pompe solide de Bossuet; dans *Aristippe* et le *Prince*, des portraits que La Bruyère n'a fait que retourner. Presque tout Voiture n'est qu'une défroque de cour, dont les rubans fanés et les paillettes ternies ne peuvent plus servir, et qu'on garde par curiosité d'antiquaire. J'excepte pourtant la lettre sur le siége de Corbie

où le cardinal de Richelieu est peint avec la grande manière de Balzac, et une aisance dans le relevé qui lui a manqué.

Il faut en outre tenir compte à Voiture d'une vanité plus commode, et de n'avoir pas cru que les lettres qu'on arrachait à sa paresse occupassent la moitié du monde. Soit frivolité, soit un sens plus juste, il parut n'abonder dans les fautes de son temps que pour y être plus à l'aise. J'en vois un aveu dans une de ses lettres à mademoiselle de Rambouillet. Après un récit qui a pu paraître extraordinaire à l'aimable précieuse, il ajoute : « Il me vient de tomber dans l'esprit que vous imaginerez que tout cela est faux, et que ce que j'en ai dit n'était que pour trouver moyen de remplir ma lettre. Quand cela serait, mademoiselle, je serais en vérité excusable ; car, pour vous parler franchement, on est souvent bien empêché à trouver que dire, et je ne puis pas comprendre que, sans quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont ni amour, ni affaires ensemble, se puissent écrire souvent. »

Les fastueuses épîtres à Ménandre et les billets galants de Voiture faisaient désirer des lettres qui fussent simplement des lettres. Balzac vivait encore, que déjà la plume d'une femme écrivait les premières d'un recueil qui devait faire oublier celles de Balzac et de Voiture. Celles-là n'étaient ni commandées, ni attendues à la porte de l'auteur par le courrier de quelque grand personnage; elles étaient écrites à propos, pour un besoin d'esprit ou de cœur, pour

causer de loin, pour le simple plaisir de les écrire. Les lettres allaient devenir un modèle parce qu'elles n'avaient plus la prétention d'être un genre. Au moment où la vogue quitte Balzac et Voiture, la gloire de madame de Sévigné commence.

CHAPITRE DEUXIÈME.

§ I. Comment Descartes réalise l'idée de l'*Éloquence*, et quelles circonstances marquent ce progrès de l'esprit français et de la langue. — § II. Prodigieux génie de Descartes, et de quels moyens il se sert pour assurer la liberté de son esprit. — § III. Du cartésianisme comme philosophie et comme méthode littéraire. — § IV. *Du Discours de la Méthode.* — § V. Comparaison entre l'esprit du cartésianisme et l'esprit du seizième siècle. — § VI. En quoi Descartes est plus original et plus naturel qu'aucun des écrivains qui l'ont précédé. — § VII. Influence littéraire du cartésianisme. — § VIII. Que Descartes a porté la langue française à sa perfection.

§ I.

COMMENT DESCARTES RÉALISE L'IDÉE DE L'ÉLOQUENCE, ET QUELLES CIRCONSTANCES MARQUENT CE PROGRÈS DE L'ESPRIT FRANÇAIS ET DE LA LANGUE.

Nous connaissons enfin le caractère fondamental de la littérature française au dix-septième siècle : c'est la recherche et l'expression de la vérité.

La recherche implique le choix, parmi les vérités diverses, de celles qui sont nécessaires à la conduite de la vie.

L'expression s'entend de la communication de la vérité, de l'art de la persuader aux autres et de leur en faire partager la possession.

La vérité cherchée, rencontrée et bien exprimée, tel est l'éloge qu'on fait de tous les bons écrits au dix-septième siècle. Tous les grands hommes de cette époque se sont comme distribué le domaine de la

vérité universelle; ils en font valoir toutes les parties.

Balzac n'avait pas mérité une médiocre estime, puisqu'il avait le premier compris cette fin de toute grande littérature. L'impatience même du mieux, qui lui ôta sitôt la faveur publique, avait été en partie son ouvrage.

Quel était ce mieux dont il eut l'honneur de donner le goût, et qu'il essaya vainement de réaliser?

Les adversaires de Balzac l'avaient indiqué. C'était, d'une part, un sujet, c'est-à-dire un corps de vérités sur une matière déterminée, d'où il résultât un enseignement pour la conduite de l'esprit et de la vie; et, d'autre part, un langage exact et naturel, approprié à ces vérités.

Il n'y a pas d'indication plus sûre que celle des critiques. Eux seuls voient ce qui manque, peut-être parce qu'ils ne veulent voir que ce qui manque. La prévention les sauve de l'engouement; et pour peu qu'ils aient de sens et d'esprit, l'ardeur même de rabaisser leur donne la sagacité qui fait distinguer le bon du mauvais et deviner ce qui reste à faire. Comme ils ont besoin de bonnes raisons pour justifier ou dissimuler leur prévention, il leur arrive, tout en ne cherchant qu'à donner tort aux écrivains, de trouver à quel prix se font les écrits qui durent.

Que reprochait-on à Balzac? D'être un orateur sans tribune, sans chaire, sans barreau; de n'avoir pas d'haleine pour un ouvrage de quelque étendue; de ne point parler naturellement, c'est-à-dire de n'avoir point les qualités des grands écrivains qui al-

laient suivre, et d'avoir les défauts dont ils devaient épurer l'esprit français et la langue. Ainsi, avant qu'aucun modèle eût paru, on savait à quelles conditions un écrit est un modèle.

Nous avons admiré, dans le cours de cette histoire, avec quel merveilleux à-propos les hommes naissent comme tout exprès, dans notre pays, pour réaliser certains progrès pressentis par la partie saine du public.

Il n'est pas une époque où cet à-propos paraisse plus manifestement une loi de l'esprit français qu'au lendemain de la gloire de Balzac. Il nous fallait un sujet, un corps de vérités, d'où sortît un enseignement pratique; un langage approprié, naturel, où les mots ne fussent que les signes nécessaires des choses. Qui pouvait mieux accomplir ce double progrès qu'un grand géomètre, devenu grand écrivain, qui allait traiter des vérités les plus essentielles à l'homme avec les habitudes rigoureuses de l'algébriste, posant ces vérités comme des problèmes, au moyen de mots exacts comme des chiffres, et les résolvant par un enchaînement de propositions évidentes?

C'est là le caractère de Descartes; ce sera encore, vingt ans après, avec des circonstances particulières, le caractère de Pascal. Exemple illustre que notre littérature offre seule entre toutes, apparemment pour que nous en tirions un enseignement, de deux hommes de génie, grands géomètres et grands écrivains, placés à l'entrée du dix-septième siècle

comme maîtres et comme modèles, pour nous apprendre le secret des ouvrages consommés, c'est-à-dire de ceux qui sont les plus conformes à l'esprit humain, et les plus appropriés au génie de notre pays.

§ II.

PRODIGIEUX GÉNIE DE DESCARTES, ET DE QUELS MOYENS IL SE SERT POUR ASSURER LA LIBERTÉ DE SON ESPRIT.

La qualification de *génie effrayant*, que M. de Chateaubriand donne à Pascal, ne serait guère moins vraie de Descartes. Pour moi, je ne puis me représenter Descartes sans un certain effroi, soit à cause du sentiment de mon infimité, soit en pensant à tant d'efforts sublimes osés et accomplis avec un corps comme le mien, afin d'arriver à cette puissance d'abstraction qui le fit appeler par Gassendi : *O idée!* Seulement Gassendi ne croyait que le railler; il voulait qu'on l'entendît d'un esprit dépourvu du sens de la réalité; mais l'esprit de Descartes, aussi attentif à toutes les réalités que les plus doués de ce sens, avait sur eux l'avantage d'avoir su se dégager de leur servitude par une force de volonté extraordinaire et une contention d'esprit vraiment effrayante.

Imaginez, si vous le pouvez sans épouvante, un homme au sortir du seizième siècle, après tant d'esprits qui viennent de recueillir toutes les traditions de l'esprit humain, et dont les plus hardis n'ont pensé

qu'à la suite des deux antiquités; un homme qui se sépare de toutes ces traditions, des deux antiquités, du présent, de l'humanité tout entière, regardant comme provisoires toutes les notions qui ont fait la croyance des temps écoulés jusqu'à lui, n'en voulant croire aucune définitivement qu'après l'avoir reconnue vraie par une opération de son libre jugement; un homme qui, sans autre contrôle ni témoignage que sa raison, soutenu par le seul amour de la vérité dans ce laborieux affranchissement de sa pensée, se pose hardiment le triple problème de Dieu, de l'homme et des rapports qui lient l'homme à Dieu, du monde extérieur et de ses rapports avec l'homme!

L'effroi augmente, quand on considère comment cet homme dispose sa vie pour ce grand dessein, et par quelle suite de méditations il trouve enfin un point d'appui, une première vérité évidente, pour y bâtir ses croyances.

Ce fut en l'an 1619, après avoir quitté Francfort, où il avait assisté au couronnement de l'empereur, que, s'étant retiré sur les frontières de la Bavière, dans une solitude où il se tenait tout le jour enfermé seul avec lui-même, « n'ayant d'ailleurs par bonheur, dit-il, aucuns soins ni passions qui le troublassent (1), » il arriva, de pensée en pensée, à mettre son esprit tout nu, et à se dépouiller en quelque sorte de lui-même.

(1) *Discours de la méthode*, deuxième partie, § 1.

e crut tout à fait libre, à l'état de table rase, ırdant que le désir ardent de découvrir la vé- n toutes choses par les seules forces de son t. La recherche des moyens d'y atteindre le lans de violentes agitations. Cette solitude et contention opiniâtre le fatiguèrent tellement, selon la forte expression de Baillet, le feu lui au cerveau, et qu'il fut troublé par des songes es visions. Il en eut de si étranges dans la nuit) novembre 1619, que, selon la naïve réflexion nême Baillet, si Descartes n'avait déclaré qu'il ıvait pas de vin, on eût pu croire qu'avant de ucher il en avait fait excès, « d'autant plus, e le biographe, que le soir était la veille de t-Martin (1).

ɔrès quelques années passées soit à des voya dans lesquels il étudiait les mœurs, et se for- t, par la vue de leur diversité et de leurs con- ctions, dans son dessein de chercher la vérité ui-même, soit à la guerre, où il s'appliquait à la fois à étudier les passions que développe e des camps et les lois mécaniques qui font voir les machines de guerre ; après quelque sé- à Paris, où il cacha si bien sa retraite que ses ; même ne l'y découvrirent qu'au bout de deux il se fixa en Hollande, comme le pays qui entre ıait le moins sur sa liberté, et pour le climat selon ses expressions, lui envoyait le moins de

Baillet, *Vie de Descartes*,

vapeurs. En France, outre les obligations que lui eût imposées son rang, la température lui paraissait troubler la liberté de son esprit, et mêler un peu d'imagination à la méditation des vérités qui ne veulent être perçues que par la raison. Il avait remarqué, dit Baillet, que l'air de Paris était imprégné pour lui d'une apparence de poison très-subtil et très-dangereux, qui le disposait insensiblement à la vanité, et qui ne lui faisait produire que des chimères. Ainsi, au mois de juin 1628, il n'avait pu achever un travail sur Dieu, faute d'avoir le sens assez rassis. La Hollande convenait mieux à son humeur et à sa santé; il y goûtait la liberté de l'incognito, l'ordre, l'aisance de la vie. C'est l'éloge qu'il en fait à Balzac, en l'invitant à s'y venir fixer; peut-être parce qu'il n'a pas peur d'être pris au mot. Car, même dans ce pays de choix, où il séjourna vingt-trois ans, il changeait continuellement de résidence, non moins pour dépister les visiteurs que pour trouver le point où il espérait jouir le plus pleinement de lui-même. Un seul homme connaissait le lieu de sa solitude; c'était le savant père Mersenne, par lequel il communiquait avec le monde, n'ayant affaire qu'aux idées, et libre de tous rapports avec les personnes.

Sa retraite en Hollande fut comme une fuite. Il n'en laissa rien savoir à ses parents, pour éviter leurs observations et leurs reproches, et ne se confia qu'au père Mersenne, auquel il avait fait promettre de lui garder le secret. C'était au mois de mars 1629.

l avait alors trente-quatre ans. Dans cette solitude i opiniâtrément défendue contre tout le monde, ontre sa gloire même, qui attirait tous les yeux du ôté d'où partaient des lumières si nouvelles, il onçut et mit à fin l'ouvrage étonnant qu'il appela l'abord l'*Histoire de son esprit* (1).

Il s'était fait un régime de vie accommodé à ses tudes qui tînt son âme dans la moindre dépendance ossible du corps. Il mangeait fort peu, à des heures églées, sans jamais passer la quantité qu'il s'était rescrite, ni par des caprices d'appétit ni par com- laisance pour ses amis; évitant les viandes trop ourrissantes, pour échapper à cette oppression des liments dont parle Pascal, et préférant aux viandes les racines et les fruits. Il étudiait l'influence de ses affections morales sur son appétit; il expérimentait toutes choses, son sommeil, son réveil; d'une condescendance pour les besoins de son corps qui venait moins d'un désir excessif de prolonger sa vie, que de la curiosité d'éprouver sur lui-même ce qui lui paraissait le plus propre à conserver la santé. Placé comme un arbitre indifférent entre ses facultés, le même homme qui était parvenu à penser sans l'aide de ce que les autres hommes avaient pensé avant lui, tenait comme éloignés de lui et sous une sorte de surveillance jalouse son imagination et ses sens, afin de se préserver de leurs erreurs, et de se réduire

(1) Ses ennemis, faisant allusion à cette solitude, le traitaient de *Tenebrio* et de *Lucifuga*.

à sa seule raison. Ainsi, avant qu'il eût résolu par le raisonnement le sublime problème de la distinction de l'âme et du corps, il la démontrait par cet effort même, et, dès cette vie, il avait détaché et fait vivre son âme à part de son corps. Il n'y a pas, dans l'histoire de l'esprit humain, un second exemple d'un homme s'élevant à ce haut état de spiritualité, dans l'ordre de la science; et peut-être, dans l'ordre de la foi, le plus haut état de spiritualité n'est-il pas plus absolument pur de tout mélange de l'imagination et des sens.

§ III.

DU CARTÉSIANISME COMME PHILOSOPHIE ET COMME MÉTHODE LITTÉRAIRE.

Je juge moins Descartes comme auteur d'une philosophie plus ou moins contestée, que comme écrivain ayant exercé sur la littérature de son siècle une influence décisive.

Le cartésianisme, comme système philosophique, a eu la destinée de tous les systèmes. Après avoir régné pendant la seconde moitié du dix-septième siècle, il s'est vu décrédité au siècle suivant. Aujourd'hui, la science n'y compte que quelques vérités évidentes, répandues dans un corps de doctrines jugé faux. C'est ce qui est arrivé à toutes les philosophies. En sorte qu'on peut se demander si c'est par le fond même de leur système que les grands philosophes sont immortels, ou bien par leur mé-

thode, leur logique, par la beauté de leur langage, par l'admirable emploi qu'ils font des vérités de la vie pratique pour rendre leurs spéculations plus claires ou plus familières.

Il n'en est pas de même du cartésianisme comme méthode générale pour rechercher et exprimer la vérité. Ce cartésianisme-là est demeuré intact : c'est la méthode même de l'esprit français.

Les vérités d'évidence qui ont survécu aux vicissitudes du cartésianisme philosophique doivent être comptées parmi les plus nobles conquêtes de l'esprit humain, sous la forme de l'esprit français. Ces vérités se rapportent à deux des grands problèmes que Descartes s'était proposé de résoudre, Dieu et l'homme. La science les a recueillies comme des dogmes qu'elle transmet par l'enseignement régulier, et il ne paraît pas qu'on les ait remplacées ou qu'on puisse les remplacer par des vérités plus évidentes, ni que les réfutations qu'on en a faites les aient affaiblies.

La première de ces vérités est le fameux axiome : « Je pense, donc je suis. » C'est la première vérité que rencontre Descartes, au sortir de son doute universel. Il y a reconnu le signe même de l'évidence ; or, l'évidence étant le caractère du vrai, et notre raison seule pouvant recevoir et juger l'évidence, voilà la raison établie juge suprême du vrai et du faux. Et quelle raison? Ce n'est ni la sienne, ni la mienne, ni la vôtre, avec les différences qu'elle reçoit du caractère de chacun, du pays, du temps; mais la

raison universelle, impersonnelle et absolue. Ce fut là la grande nouveauté de la philosophie cartésienne; ce privilége de juger le vrai et le faux, Descartes en dépossédait l'autorité pour le restituer à la raison.

Cette première vérité, ou plutôt ce principe même de toute certitude, le mène invinciblement à une seconde vérité, la distinction du corps et de l'âme, fondée sur l'incompatibilité absolue de leurs phénomènes. Le corps se manifeste par l'étendue; l'âme, par la pensée. Or, quoi de plus absolument incompatible que la pensée et l'étendue? Voilà donc les deux natures parfaitement distinctes, et la même évidence qui fait reconnaître à Descartes l'existence du corps lui révèle l'existence de l'âme.

En vain Hobbes et Gassendi le somment, soit de prouver comment il peut penser hors ou indépendamment de son cerveau, soit de montrer la substance de la pensée et la nature de son lien avec le corps. Descartes, avec une admirable réserve, se contente de distinguer les deux ordres de phénomènes, et de démontrer leur coexistence et leur incompatibilité. Quant au secret de leur réunion, l'ignorance où nous sommes et serons toujours à cet égard détruit-elle la connaissance que nous avons de leur existence distincte; et, pour ne pas voir toute la vérité, ce que nous en voyons cesse-t-il d'être évident?

Après avoir tracé d'une main ferme la ligne de séparation entre l'esprit et la matière, Descartes pé

'e plus avant dans le problème. Il rencontre ıtôt une troisième vérité également évidente, et découle de la seconde; c'est l'existence de cer- ıes idées qui ne sont le résultat ni des impressions aniques de notre esprit, ni des déductions de périence, mais qui sortent naturellement de l'âme. es appelle innées, non que nous les apportions naissant, mais parce que nous naissons avec la ılté de les produire. De ce nombre est l'idée de fini. Vous voyez d'avance où va le conduire ce ıveau degré, si hardiment franchi, de l'échelle stérieuse par laquelle il s'élève de la notion de ı existence à la connaissance de Dieu. Car cette e de l'infini, qui est en nous naturellement et uni- sellement, qu'est-ce autre chose que l'image ne réalité qui est hors de nous? Et que peut être te réalité sinon Dieu lui-même qui s'est comme primé en nous par cette idée de l'infini?

Ainsi Descartes conclut de l'idée de l'infini l'exis- ce de Dieu; et cette quatrième vérité, dont la dé- ınstration est le titre le plus glorieux de Descartes, ıronne l'édifice reconstruit de la religion natu- e.

;es vérités, exposées avec un ordre et un en- înement extraordinaires, frappèrent les esprits lmiration. Grandes nouveautés quant à la science la philosophie, qui admettait encore plusieurs es, l'âme sensitive, l'âme intelligible, l'âme vé- ıtive; c'étaient aussi de grandes nouveautés dans ttérature. Elles en renouvelaient l'esprit, en même

temps qu'elles retrouvaient les fondements de la philosophie. Ces vérités dominent l'art tout entier. L'existence révélée par la pensée plus sûrement que par la vie physique; la raison juge du vrai et du faux; l'évidence, signe infaillible du vrai; l'âme vivant d'une vie à part, et concevant spontanément l'idée de l'infini ; Dieu, se révélant comme l'objet qui répond à cette idée : que peut revendiquer le philosophe, dans ces vérités capitales, qui n'appartienne également au poëte, au moraliste, à l'historien?

Ajoutez-y tant de vues profondes sur la vie, tant d'idées tirées du monde extérieur, des usages, des mœurs, pour appeler notre mémoire et notre imagination à l'aide de notre esprit, et qui sont comme le connu dont se sert Descartes pour rechercher l'inconnu. Il y a dans ce grand homme un moraliste supérieur qui a profondément observé la vie, et qui a ce privilége des hommes de génie, de n'en être jamais touché médiocrement; mais il en sait taire tout ce qui ne va pas à son propos. On dirait qu'il se défie de toute observation externe. C'est trop peu, pour cette intelligence sublime, de l'évidence relative des vérités de l'expérience; il lui faut l'évidence absolue des vérités de la raison. Elle doute de ce qui fait la certitude pour le commun des hommes, et ce fondement où nous nous reposons ne lui est qu'un sable mouvant. Toutefois l'emploi discret que fait Descartes des vérités d'expérience, pour nous rendre plus sensibles les vérités métaphysiques, et nous aider à monter le degré quand il est trop haut, ré-

yand sur ses écrits je ne sais quel agrément qui ajouait à leur influence littéraire.

Mais c'est surtout par sa méthode que le père de a philosophie moderne tient une si grande place lans l'histoire de notre littérature. J'entends par sa méthode, tout à la fois ce dessein de rechercher la vérité par les seules forces de la raison, et l'art de la communiquer aux hommes.

La recherche de la vérité, dans tous les ordres d'idées, et la communication de cette vérité par les moyens mêmes que Descartes a employés, toute la littérature du dix-septième siècle est là. Que chercheront les grands prosateurs et les grands poëtes de cette époque favorisée, si ce n'est la vérité universelle, celui-ci des passions, celui-là des vices, cet autre des faiblesses irréparables de l'homme, la vérité des caractères, la vérité des esprits, la vérité des cœurs ? Que chercheront Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet, Bourdaloue, La Bruyère, Fénelon; et, dans la poésie, Racine, Molière, Lafontaine, Boileau, sinon, dans les genres les plus divers, des parties de la vérité universelle? En quoi consistera la beauté de leur art, sinon dans l'expression parfaite et définitive de cette vérité ?

La méthode de Descartes est la théorie même de la littérature du dix-septième siècle. Rechercher la vérité par la raison, la faculté la plus générale à la fois et la plus véritablement personnelle à chaque homme; ne rien admettre dans son esprit qui ne soit évident; bien définir les termes pour ne point con-

fondre les principes et pour pénétrer toutes l
séquences, pour ne jamais raisonner faussem
des principes connus; subordonner toutes le
tés à la raison, et l'homme qui sent à l'hom
pense; réduire au rôle d'auxiliaires de la ra
magination et la mémoire, par lesquelles n
pendons des choses extérieures et sommes à l
de l'autorité, de la mode, de l'imitation : les
écrivains du dix-septième siècle ne font pa
chose. C'est leur naturel et leur habitude. Au
personnes capricieuses, variables, ondoya
seizième siècle, je vois de belles et pures int
ces auxquelles Descartes a transmis le secret
domination de l'âme sur le corps, de la rai
la passion.

Ces grands hommes ont eu la gloire d'all
loin que Descartes dans ce profond spiritu
Descartes, qui place la raison si haut par rapp
autres facultés de l'homme, l'avait trop ra
par rapport à Dieu. Il ne voyait dans les no
la raison que des décrets arbitraires de la Prov
Ses disciples y verront des vérités absolues,
lesquelles d'autres vérités ne peuvent préval
en feront des images de la raison divine, c
tions même de Dieu. Mais cette vuè sublime
que la conséquence du principe que Descart
posé.

C'est là, si je puis m'exprimer ainsi, le c
nisme littéraire dont le cachet est empreint s
les grands esprits du dix-septième siècle, sa

neille, lequel écrivait *le Cid* l'année même où paraissait le *Discours de la Méthode.*

§ IV.

DU DISCOURS DE LA MÉTHODE.

Tant de nouveautés si étonnantes et si fécondes parurent pour la première fois dans ce fameux *Discours de la Méthode*, le premier de nos ouvrages en prose où l'esprit français ait atteint sa perfection, et la langue son point de maturité. Les autres écrits de Descartes ne furent que les développements de ce Discours, et les preuves des principes qui y sont exposés. Ouvrage formidable, Descartes y avait résumé près de vingt années de cette réflexion si opiniâtre et si intense, à laquelle le monde n'offrait ni assez de solitude ni assez de liberté, et qu'il défendit contre toutes les distractions extérieures avec la même jalousie et le même égoïsme de la conservation qu'on met à défendre sa vie.

Voilà enfin un sujet, et quel sujet? Qui suis-je? Qu'est-ce que ce corps et qu'est-ce que cette âme, si étroitement liés et si incompatibles? Qui suis-je par rapport à Dieu? Qu'est-ce que le monde où il m'a placé? Descartes remonte encore plus haut. Suis-je en effet? et qui me le fait voir évidemment? Y a-t-il une âme distincte du corps? Y a-t-il un Dieu? Quelle chose en moi m'en révèle invinciblement l'existence? Quels sont les rapports entre le monde extérieur et moi? Sujet d'un intérêt éternel et tou-

jours pressant, le premier qui s'offre à la pensée sitôt qu'elle est libre de l'autorité, de l'imitation, de l'exemple, et rendue à elle-même; problème dont tous les esprits ont l'instinct, mais auquel la plupart se dérobent, sous l'empire des choses qui ne souffrent pas de délai! Nous naissons avec le devoir de le résoudre; car que sommes-nous, sinon ce problème? Quoi de plus près de nous que nous?

Descartes entreprend de se mettre en paix là-dessus. Il veut connaître par la raison naturelle son existence, celle de Dieu, celle du monde extérieur; il veut y arriver par sa propre force, sans le témoignage des siècles, sans donner au consentement de l'univers le poids d'une prémisse dans un raisonnement rigoureux; poussant la difficulté à l'extrême pour rendre la solution plus évidente, et reculant par delà le doute jusqu'à une sorte de néant de toute croyance, afin de rendre invincible celle où il se fixera.

Cette croyance ne dépend ni du pays, ni du temps, ni des religions établies, ni de la forme des sociétés, bien qu'elle puisse s'accommoder de toutes ces circonstances. Ce que Descartes veut croire avec certitude, c'est ce qu'aurait cru un païen, c'est ce que croirait en tout pays et en tout temps un homme doué de raison, capable de concevoir un premier principe et d'en tirer des conséquences. Supposez cet homme rebelle par impuissance à la foi de son pays, ou entraîné vers l'incrédulité absolue; Descartes veut le retenir sur le bord de l'abîme, l'aider

à trouver en lui-même les principes qui le ramèneront à la croyance philosophique, et par elle peut-être à la croyance religieuse. Y a-t-il dans l'histoire de l'intelligence humaine une œuvre plus bienfaisante ? Y a-t-il une tâche plus noble que de rendre l'athéisme et le matérialisme impossibles, sans s'aider de l'autorité, de la tradition, de l'exemple, qui engendrent le doute par la fatigue de leurs contradictions ? Quel service rendra Descartes au genre humain, s'il y réussit !

Mais jusqu'à ce qu'on ait formé sa croyance, il faut pour le lieu et le pays où l'on vit adopter une conduite provisoire, afin d'éviter l'irrésolution et de vivre heureusement. Descartes y a pourvu. On se réglera par le respect des coutumes, par la religion établie, par les opinions modérées ; on tâchera d'être ferme dans ses actions, de plutôt se vaincre que sa fortune, « à cause, dit-il, qu'on n'est maître que de ses pensées, » de ne rien désirer qu'on ne puisse avoir. C'est là la morale de Descartes.

Il donne ensuite son attention au corps, à la santé. Il a sa physique et sa médecine. Partant de ce principe, qu'il y a plus de biens que de maux dans la vie, il recommande comme nécessaire la science par laquelle on conserve la santé, le premier bien et le fondement de tous les autres biens. Il voulait préserver l'homme d'une infinité de maladies du corps et de l'esprit, et peut-être même de l'affaiblissement de la vieillesse. Ses spéculations s'arrêtent à la mort. Trop occupé de l'éloigner comme

cessation violente d'un état qui lui paraissait offrir plus de biens que de maux, il ne songea pas à la méditer comme le commencement d'une autre vie.

Le *Discours de la Méthode* est le récit des réflexions qu'il avait faites et des résolutions qu'il avait prises successivement pour se satisfaire sur tous ces points. C'est pour cela qu'il pensa d'abord à l'appeler l'*Histoire de son esprit*. Les traités qui suivirent ou accompagnèrent la publication du *Discours de la Méthode* en furent le détail. Les événements de cette histoire, ce sont les vérités conquises; le détail, c'est la suite des raisonnements qui ont amené et assuré ces conquêtes. Il faut contempler ce plan admirable, sur lequel a été bâti tout l'édifice littéraire du dix-septième siècle.

§ V.

COMPARAISON ENTRE L'ESPRIT DU CARTÉSIANISME ET L'ESPRIT DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Une comparaison entre l'esprit du cartésianisme comme méthode générale, et l'esprit du seizième siècle, rendra plus sensible la nouveauté de ce plan.

Le seizième siècle, personnifié dans ses libres penseurs, Montaigne en tête, était arrivé au doute par le savoir. Le *Que sçais-je* de Montaigne, le *Je ne sçai* de Charron, est la conclusion du seizième siècle, conclusion fort douce dont il s'accommode. Le doute était le fruit de la curiosité; je ne dis pas le châtiment, car qu'y avait-il de plus innocent et de plus

légitime que la curiosité après le moyen âge? C'était de plus un système, par opposition à l'esprit d'affirmation des sectes religieuses, et une sagesse, eu égard aux excès de cet esprit. Le doute, à cette époque, est ce port dont parle Lucrèce, d'où il y a de la douceur à contempler le péril d'autrui.

Descartes trouve le doute établi; mais au lieu d'en faire un but, il en fait un moyen. Il consent à douter, mais pour arriver à la croyance. De ce port où se repose Montaigne, il va s'élancer à la recherche des vérités qui régleront sa vie. Le doute, pour Descartes, c'est le commencement du laborieux voyage. Au seizième siècle, on y arrivait par la multitude des connaissances et l'impossibilité d'y faire un choix. On s'y plaisait toutefois, soit par le souvenir de l'ignorance passée, soit par dégoût des affirmations violentes. Le doute de Descartes est l'état le plus actif : c'est une démolition pièce à pièce de tout ce qui est venu en son intelligence par l'imagination et les sens, sans l'assentiment de sa raison. Il en arrache douloureusement toutes ces notions qui s'y étaient attachées, et, pour les empêcher d'entrer par surprise, il se violente en quelque manière à parler contre elles et à les dédaigner. Il suivait en cela la prescription de saint François de Sales contre les passions, dont on parvient à se défendre, dit ce saint, en parlant fort contre elles, et en s'engageant, même de réputation, au parti contraire. C'est ainsi que Descartes allait jusqu'à ce paradoxe, qu'il n'est pas plus du devoir d'un honnête homme de savoir le

grec et le latin que le langage suisse ou bas-breton. Son effort pour se rendre libre à cet égard était d'autant plus violent que, parmi les idées qu'il rejetait, il en devait reprendre un grand nombre, et qu'il niait ce qu'il devait croire le jour où l'évidence lui en serait révélée par la raison.

Descartes fit servir ainsi le doute à l'établissement de la verité ; il la nia pour la faire rentrer victorieuse dans son esprit par la voie légitime, c'est-à-dire par l'évidence. Aussi lui doit-on donner la gloire d'avoir été le premier écrivain français qui ait sérieusement cherché la vérité. Ce jugement ne dépossède pas Montaigne ; il lui fait sa juste part. Montaigne se plaît dans les vérités d'expérience, les dissemblances individuelles, les contradictions, les fluctuations de l'homme, les particularités et les bigarrures des opinions, des gouvernements, des polices, de la morale; il cherche à son aise des faits vrais plutôt qu'il ne poursuit la vérité elle-même, pour y trouver une croyance et une règle. La spéculation pour Montaigne est comme un doux exercice de son esprit; il y fait entrer en leur lieu, à la suite d'autres objets de réflexion fort secondaires, ces grands problèmes auxquels Descartes s'est attaché uniquement, après avoir déraciné de son esprit toutes ces contradictions, tous ces préjugés, toutes ces opinions venues de toutes les sources, dont la diversité infinie fait les délices de Montaigne.

Tous les deux se prennent pour sujet de leurs méditations : mais tandis que Descartes se cherche et

die dans la partie de nous-mêmes qui dépend
oins des circonstances extérieures, et qui porte
le-même la lumière par laquelle nous la con-
ons, la raison, Montaigne se regarde dans toutes
anifestations de sa nature physique et morale,
ns sa raison ni plus ni moins curieusement que
son humeur. Cette *faim de se connaître*, qui ne
pas avoir pour résultat de se fixer, qu'est-ce
chose, le plus souvent, qu'un vif amour de soi
e cache sous un air de curiosité pour ce qui est
omme en général? Quelquefois ce n'est que le
ir puéril de faire voir par quoi on ne ressemble
ux autres. Aussi toute cette connaissance abou-
le à se nier elle-même : *Que sçais-je ?*
n'est pas étonnant que Descartes et Montaigne
mmuniquent pas de la même manière ce qu'ils
herché par des voies si opposées. Montaigne n'a
n désir de propager ses idées. Comment pren-
-il de la peine pour convaincre ses lecteurs de
doute? Ce doute deviendrait alors une affirma-
et Montaigne n'affirme pas même qu'il doute.
oyez ce qu'il vous plaira » est le corollaire du
e sçais-je. » C'est même un des charmes de
taigne, qu'il ne prétend convaincre personne,
ntre autres libertés qu'il caresse en chacun de
, il y a celle de n'être pas de son avis. Avec
le ardeur, au contraire, Descartes communique
rité, et combien cette ardeur tout intérieure,
ne rendent suspecte aucun excès de langage,
ne affectation d'éloquence, est une première

marque que ce qu'il tient si fort à communiq
autres est en effet la vérité ! Avec Descartes
pénétrer au fond des choses, revenir à la ch
pas se rebuter. Si deux lectures n'y suffisen
faut lire une troisième fois ces raisons « qui
suivent de telle sorte, dit-il, que comme les d
sont démontrées par les premières qui so
causes, ces premières, le sont réciproquem
les dernières qui sont leurs effets (1). » Q
s'imagine pas qu'il suffise d'une attention o
pour s'approprier ou pour avoir le droit de
ses raisons; il ne le souffre pas, il ne perı
« qu'on croie savoir en un jour ce qu'un
pensé en vingt années (2). » La fuite n'est
sible avec honneur; car comme il nous fait c
ce que nous pouvons par la réflexion, et qu'
dit notre raison par la sienne, ce serait nous
incapables d'application que de lâcher pris
un premier effort, ou que de n'oser le tenter

L'excès dans le désir de convaincre ren
cartes dur pour ses contradicteurs, outre
humain qui fait que les esprits les plus ex
ne peuvent défendre la vérité sans s'opiniâ
sans en confondre l'intérêt avec le leur. On
Descartes : Ce f. t plus qu'un homme, ce
idée. Je ne l'entends pas seulement de la
philosophie, par laquelle il est une idée p

(1) *Discours de la Méthode.*
(2) *Ibid.*

: l'entends aussi de ce miracle d'abstraction
[uel cet homme qui avait un corps, des sens,
ıagination, était arrivé à ce qu'Aristote dit de
« C'est la pensée qui se pense, c'est la pen-
la pensée. » Il y a dans sa polémique je ne
elle sécheresse et quel ton absolu qui tient
:e plutôt que de l'homme; on dirait une vé-
x prises avec des sophismes, et, là où la con-
devient superbe, une âme qui s'étonne d'être
lite par des corps. O chair ! dit-il au plus il-
de ses contradicteurs, Gassendi, qui lui ré-
O idée ! C'est en effet la querelle entre l'âme
ırps. Que cette ardeur est peu dans le tempé-
t de Montaigne, lui qui, pour désarmer toutes
ıtradictions, s'est fait son propre contradic-
t qui ne soupçonna guère qu'un jour viendrait
doute serait attaqué et presque calomnié par
ıme de génie, par Pascal !

ı, par la même raison qu'on se lasse bientôt
iberté où nous laisse Montaigne, on est saisi,
ıé par l'autorité et la domination de Descartes.
:larté admirable, cette précision, cette géné-
lu langage, outre la grandeur et l'intérêt de
ıière, ôtent tout prétexte de reculer ou de
nir. Qui donc s'oserait dire ou incompétent
diocrement touché du sujet? On n'y échappe
r imbécillité d'esprit ou paresse. Pour celui
rvient à s'y attacher, il y trouve cette douceur
érer et d'obéir qui est plus un témoignage de
ue de faiblesse; et, dût-il ne pas se rendre

aux résultats, c'est assez qu'il soit pénétré de la méthode, il est dans la voie de la vérité.

Telle est en effet la force de cette méthode, telle en est la conformité avec l'esprit français, qu'il y eut, au temps de Descartes, des superstitieux de ce beau génie qui prirent pour le législateur même de la nature des choses celui qui ne faisait qu'en reconnaître les lois. Les écrits du temps parlent des convictions extraordinaires qu'il produisit. On le croyait si en possession de la vérité sur tous les principes des choses, qu'on lui attribuait le pouvoir de prolonger sa vie, et qu'on regardait son régime particulier comme un principe éternellement vrai de longévité. Lui-même n'avait-il pas été dupe de la rigueur de sa méthode? Tout lui étant cause et effet, là où il n'apercevait pas de cause, il ne redoutait pas d'effet, et il n'attendait pas la maladie de la santé, ni de la maladie la mort. « Je me sentais vivre, dit-il, — il avait alors quarante ans, — et, me tâtant avec autant de soin qu'un riche vieillard, je m'imaginais presque être plus loin de la mort que je n'avais été en ma jeunesse. » Il mourait pourtant moins de quinze ans après, ne causant pas moins de surprise que de deuil à ses amis, qui ne pouvaient comprendre qu'il fût mort sans l'avoir prédit. Quelques-uns même crurent qu'il n'avait cessé de vivre que pour n'avoir pas voulu résister à la mort.

L'autorité, la domination de Descartes, se sont communiquées aux écrits du dix-septième siècle. Nous en faisons l'aveu par la qualification de *maîtres*

us donnons aux grands écrivains de cette épo-
ourquoi les appeler *maîtres*, sinon parce qu'il
ıne doctrine et des disciples, et qu'à l'idée de
ɾriorité du génie se joint celle d'un enseigne-
ɛternel? Nous ne le disons pas seulement de
ui exposent dogmatiquement la vérité; le mot
que à tous sans exception; car, soit qu'ils ti-
ı morale des peintures qu'ils nous font de la
oit qu'ils nous la laissent tirer, leur dessein
·imer la vérité et d'en persuader les autres
ıes est si manifeste, qu'à moins d'une grande
ıcrité d'esprit et de cœur, il faut éprouver les
de cette autorité, et faire le propos d'y obtem-
. Nous les trouvons, pour ainsi dire, sur le
in de toutes nos actions, qu'ils ont comme pré-
ɛt réglées d'avance; et si nous ne faisons pas
ı'ils conseillent, c'est avec le sentiment d'une
de désobéissance envers des maîtres infailli-

ttachement à la vérité pratique et l'ardeur pour
nmuniquer, c'est le génie même de notre pays.
avons donné le plus bel exemple, dans le monde
ɜrne, de cette propriété de la vérité, qui est de
ter dans l'esprit qui la possède le désir et le
ir de la partager. Sitôt qu'elle est apparue à un
t supérieur, elle cesse immédiatement de lui
rtenir; il faut qu'il la rende incontinent au pu-
appropriée à l'intelligence de tous, et à peine
ɛe, en un coin, du nom de l'inventeur. Celui qui
la garder pour soi ne l'a pas trouvée; c'en est

quelque ombre dont il se leurre, et il n'y a pas de plus grande erreur en critique que de dire d'un écrivain qui n'est pas vrai, qu'il lui était libre de l'être, et qu'ayant dans une main la vérité et le mensonge dans l'autre, il lui a plu de laisser échapper le mensonge et de retenir la vérité. Ne rabaissons pas la vérité, cette portion de Dieu, jusqu'à penser qu'elle n'a pas assez de charmes pour se faire préférer au mensonge. Ne calomnions pas même les écrivains faux, jusqu'à dire que, pouvant prétendre à la gloire de la vérité exprimée dans un beau langage, ils ont mieux aimé le scandale qui s'attache aux mensonges du talent. Ils n'ont pas été libres de choisir ; je n'en veux pour preuve que les préfaces où ils essayent de nous donner leurs défauts pour des beautés et le faux pour le vrai.

§ VI.

EN QUOI DESCARTES EST PLUS ORIGINAL ET PLUS NATUREL QU'AUCUN DE CEUX QUI L'ONT PRÉCÉDÉ, ET LE PREMIER DANS L'HISTOIRE DE LA PROSE FRANÇAISE QUI AIT ATTEINT LA PERFECTION DE L'ART D'ÉCRIRE.

Si Descartes a été marqué le premier de ce grand caractère et s'il en a fait par son exemple une loi de notre littérature, il n'y a point d'exagération à dire qu'il est plus original qu'aucun des écrivains ses devanciers.

A moins que, par un étrange abus de mots, on trouve moins d'originalité dans la plus grande liberté de la pensée unie à la plus grande justesse

ıs un certain mélange de raison et de folie, e et de débauche d'esprit, tel qu'on le voit ıbelais, il faudra bien que Rabelais soit moins l que Descartes.

, vrai que Montaigne nous fait goûter une au-e d'originalité, qui n'est ni ce déréglement ination où la raison brille par éclairs, ni la rande liberté de la pensée unie à la plus ; justesse. C'est le laisser aller d'un esprit qui donne naïvement à toutes ses idées, s'en fiant, ıe pas tomber dans l'excès, à une certaine mo-ɔn naturelle. Je suis loin de ne pas trouver originalité-là de bon aloi. Mais l'originalité crivain qui, différant des autres hommes par ıctère, l'humeur, la condition, ne fait atten-ı'aux points qui le rendent semblable à tout le ɔ, et fonde la vérité sur cette ressemblance, raît d'un ordre plus élevé. C'est là l'originalité ıseur dans Descartes.

;t un autre trait par où Descartes est plus vé-ɔment original que les écrivains ses prédéces-: il se passe de l'antiquité. Depuis la Renais- les plus grands esprits ne sont que des éru-e génie, et l'esprit français se forme, se disci- s'enrichit, à l'école des idées et des souvenirs ;ux antiquités. Nous avons applaudi à cette dé-nce, parce qu'elle était féconde; c'était la dé-ınce du disciple à l'égard du maître, d'une na-eune à l'égard du monde ancien, d'un esprit : développe à l'égard d'un esprit consommé.

Après avoir suivi avec curiosité, dans les siècles antérieurs, ces rares traditions de l'antiquité, qui sont comme les lisières à l'aide desquelles l'esprit français marche d'un pas de plus en plus assuré, nous avons été heureux de voir de grands écrivains, Rabelais, Calvin, Amyot, Montaigne, en égaler sur quelques points les pensées à celles de l'esprit ancien, la langue aux deux langues universelles. Mais personne n'a marché seul ; personne n'a quitté la main de l'antiquité. L'érudition est la cause ou le but de toutes les productions de l'esprit. Sa diversité excite la pensée, et l'empêche de se fixer. Elle fait faire des livres agréables, mais sans proportion, sans plan, sans conclusion. La littérature, au seizième siècle, n'est le plus souvent qu'un commentaire original des littératures grecque et latine.

Descartes, par le *Discours de la méthode*, a mis du premier coup l'esprit français de pair avec l'esprit ancien. L'érudition a fait son temps. Descartes est un disciple devenu maître. Le premier de tous les préjugés dont il s'est délivré, c'est la superstition de l'antiquité. Il marche seul, et son pas est si ferme, qu'on s'imagine qu'il crée ce que le plus souvent il ne fait que restaurer. Avant lui, la raison n'ose guère se séparer de l'autorité, ni le nouveau de l'ancien; tout se prouve par des témoignages discutés et interprétés, par des livres, par des auteurs ; toute argumentation est historique. Descartes ne veut pour preuves que des raisons pures, des vérités de sens

intime. Jamais les témoignages humains n'interviennent dans son raisonnement; point de citation, point de commentaire.

Lui-même est enivré de cette indépendance. Dans son orgueil naïf de novateur et d'émancipé, il raille l'étude de l'antiquité, et va jusqu'à regretter d'avoir appris le latin, qui empêche, dit-il quelque part, d'écrire en français (1). Ne lui en voulons pas. C'était une si grande nouveauté, et si hardie, que de marcher seul et de ne pas tomber! La gloire en était si extraordinaire, qu'elle a pu, sur ce point, troubler son grand sens. Il traita l'antiquité comme il allait être traité lui-même par un de ses plus chers disciples, Leroy, si longtemps attaché à lui, lequel, pour avoir poussé une de ses vues de détail, et développé quelques points de sa doctrine, se crut un jour grand philosophe. Descartes n'avait plus besoin de l'antiquité; mais elle était dans ses veines. C'était de sa part faiblesse de dire qu'il avait fort peu de lecture. Sans croire avec ses contradicteurs qu'il avait tout lu, on peut affirmer qu'il était aussi instruit ne toutes choses qu'homme de son siècle, et de beaucoup le plus instruit dans les matières de science et de philosophie. L'antiquité, qu'il avait arrachée de sa mémoire, comme corps de doctrines scientifiques et philosophiques, y était restée comme mé-

(1) Il s'étonnait que la reine Christine prît des leçons de grec d'Isaac Vossius, disant qu'il en avait appris tout son soûl au collége étant petit garçon, et qu'il se savait bon gré d'avoir tout oublié à l'âge du raisonnement.

thode générale : et c'est par l'effet d'une ill
qu'il crut inventer beaucoup de choses qu'il re
vait. Il avait pu se dépouiller de toutes les opini
mais il avait gardé les bonnes habitudes, et c'es
commerce même de l'antiquité qu'il avait tir
force de s'en rendre indépendant.

Il y a d'ailleurs une preuve que, même au p
fort de ses spéculations, loin de négliger l'antiqui
il en tirait des sujets de méditation et en portait d
jugements pleins de goût. Ce sont ses admirabl
lettres à la princesse Élisabeth, sur le traité de Sé
nèque : *De la vie heureuse*. Il y avoue que s'il a chois
le livre de Sénèque pour le proposer comme un
entretien qui pourrait être agréable à cette princesse,
« il a eu seulement égard à la réputation de l'auteur
et à la dignité de la matière, sans penser à la façon
dont il la traite ; laquelle ayant depuis considérée,
ajoute-t-il, je ne la trouve pas assez exacte pour être
suivie (1). » Ailleurs il dit : « Pendant que Sénèque
s'étudie ici à orner son élocution, il n'est pas toujours assez exact dans l'expression de sa pensée (2). » Et plus loin : « Il use de beaucoup de mots
superflus. » Et encore, parlant de diverses définitions que donne Sénèque du souverain bien : « Leur
diversité, dit-il, fait paraître que Sénèque n'a pas
clairement entendu ce qu'il voulait dire : car, d'au-

(1) Partie philosophique des lettres de Descartes, édition Garnier. Lettre II.

(2) Lettre III.

ux on conçoit une chose, d'autant plus est-on
ıé à ne l'exprimer qu'en une seule façon (1). »
ement admirable est une critique indirecte
taigne, et accuse en général la façon de
du seizième siècle, où l'on goûtait si fort
exactitude de Sénèque. Là encore Descartes
original que ses devanciers, parce qu'il est
ns la vérité. En discréditant les mauvais
, il ramenait aux bons, à ceux qu'on peut
sans courir le risque de les imiter, parce
ınt inimitables. Balzac avait eu l'honneur de
quer le premier. Cet idéal de l'éloquence,
rée comme l'art de persuader la vérité, le
ait à Cicéron. Mais il ne prit de son modèle
ertain appareil de harangue tout à fait dispro-
ıé à des spéculations de cabinet; du reste, il
a attaché aux écrivains ingénieux et très-nuan-
c détails qui ne tirent pas leur force de l'en-
du plan, de l'usage qu'on en fait pour prou-
vérités générales. C'est de ceux-là que Des-
e sépare, et, sans en faire l'objet de réflexions
ières, il quitte les pensées et la langue des
s du seizième siècle, et entre le premier dans
le manière inimitable. Grandeur et impor-
ratique des idées, exactitude du langage, le
s réduit à ce qui est essentiel, les nuances
es, l'auteur au service de sa matière, et non

tie philosophique des lettres de Descartes, édition Gar-
re III.

prouver, substitué au stérile travail d'orner, l'éloquence elle-même remplaçant l'image fardée qu'en avait donnée Balzac, c'est là Descartes, et c'est là le dix-septième siècle !

En caractérisant l'originalité de Descartes, on explique plus qu'à demi comment Descartes, plus original que les écrivains du seizième siècle, est aussi plus naturel.

Qu'est-ce que le naturel dans les écrits? Il y a à cet égard des vérités d'instinct; il faut s'y fier. Que signifie le mot naturel, si ce n'est conforme à la nature? Et qu'entend-on par la nature dans l'ordre intellectuel, sinon ce qu'il y a de semblable et d'identique dans tous les hommes, c'est-à-dire la raison? Les idées sont donc le plus naturelles, lorsqu'elles sont le plus conformes à la raison; et comme il n'y a rien de plus conforme à la raison que la vérité, plus les idées sont vraies, et plus elles sont naturelles.

Ne quittons pas les vérités d'instinct. Qu'est-ce qu'on entend par une personne naturelle, sinon une personne dont tous les mouvements sont réglés, qui est vraie et judicieuse, et qui parle et agit selon la vérité et la raison? Ajoutez-y une grâce particulière, une certaine facilité à faire toutes ces choses si difficiles; voilà le charme des personnes naturelles; c'est l'impression même qui résulte de ce que toute chose en elles est conforme à la raison.

Vivre conformément à la nature, ce n'est pas s'abandonner à tous ses mouvements, à tous ses ins-

s; c'est suivre la raison. Pour être naturel, il
e rendre libre de toutes les impressions, de tous
igements qui nous viennent du dehors, et qui
font une fausse nature à côté de la véritable; il
arracher cette foule d'idées parasites qui ont
ombre sur notre propre jugement, et se créer, à
e de réflexion, une sorte de naïveté. Descartes,
a manière dont il défendit toute sa vie sa liberté,
la jalousie de sa solitude, nous a donné à cet
d un plan de conduite. Descartes regardait l'in-
'énient d'être trop connu comme une distraction
gereuse au dessein qu'il avait formé, disait-il,
e jamais sortir de lui-même que pour converser
ètement avec la nature, et de ne quitter la nature
pour rentrer en lui-même. Il craignait beaucoup
la réputation qu'il ne la souhaitait, estimant
lle diminue toujours quelque chose de la li-
é et du loisir de ceux qui l'acquièrent; deux
ses qu'il considérait comme les deux plus pré-
x avantages de sa retraite. Nos conditions, pour
lupart dépendantes, nous rendent cette conduite
cile; une certaine retraite en soi-même n'est im-
sible à personne.

n dit d'un homme qu'il est à la mode, quand sa
ité ou sa légèreté l'a rendu l'esclave de toutes les
ressions et opinions passagères qui ont aujour-
ui la faveur de la foule, pour la perdre demain.
st cet homme qui se fait une taille pour toutes
formes d'habit; qui imite tout ce qui plaît; qui
ègle en toutes choses par la réputation plutôt

que par la raison. On dit d'un autre qu'il est singulier, quand il rejette sans modération tout ce que l'homme à la mode adopte sans volonté, et, s'il a raison, quand il le fait trop voir, perdant ainsi par l'orgueil qu'il y mêle l'avantage d'être dans la raison. Toutefois, on estime plus l'homme singulier que l'homme à la mode. La foule la plus entraînée éprouve un certain respect pour celui qui se tient à l'écart; elle sent involontairement qu'elle agit plus par passion que par raison, et qu'en ne la suivant pas on fait preuve de raison. De quel homme, au contraire, dit-on qu'il est naturel, sinon de celui qui ne suit l'opinion commune que jusqu'où elle cesse d'être raisonnable, et qui au delà résiste, sans tourner à rôle son avantage sur les autres, et sans s'enticher même de sa raison, ne prenant pas moins garde de se trop distinguer de la foule que de l'imiter?

Il est remarquable que nous ne séparons pas l'idée du naturel de l'idée de raison; car qui en a jamais vu donner la louange à une personne commune ou à une personne extravagante? Le naturel dans les écrits n'est pas d'une autre sorte que le naturel dans la vie humaine. Écrire naturellement, c'est écrire conformément à la raison.

Pascal dit de la lecture des bons auteurs : « Quand on lit des écrits naturels, on est ravi : car on s'attendait à voir un auteur, et on voit un homme. » Quel est cet homme? Est-ce l'individu, dans ce qui le distingue de tout le monde, les particularités de son

re, ses humeurs, ses dispositions qui chan-
lon les variations de sa santé? Je n'imagine
Pascal eût été ravi d'apprendre d'un auteur
i cet auteur différait de lui, ni de le voir es-
es différences au point d'en entretenir la
é. C'est donc l'homme dans ce qui lui est
n avec tous les autres hommes, avec Pascal
remier, dans ce qui est conforme à la nature
le et universelle, la raison. Ce qui ne veut
, on le comprend de reste, l'homme qui
e ou enseigne, mais l'homme qui sent, ima-
'émeut, se passionne dans une mesure telle
iconque lit ses écrits s'y reconnaît, et que
nons pour nôtres ses sentiments, ses pas-
saraison.

l mieux qu'à Descartes ne s'applique l'idée
is nous faisons du naturel. Quel homme s'est
lus libre des opinions et des impressions du
, a mieux réussi à dégager sa pensée de tout
ne lui était pas propre ou ne venait pas direc-
de sa raison? Qui a écrit plus conformément
ison? Il n'y aurait pas de justice à n'en pas
l'éloge à tout ce qu'il a écrit d'accessoire à
éculations, dans lesquelles on n'est pas sur-
trouver le grand naturel de la raison, puis-
est la raison elle-même qui s'y manifeste
vidence. Tout ce qui est sorti de la plume
cartes est marqué de cette exactitude qui,
son jugement, a manqué à Sénèque, et qui
e dans le rapport parfait des paroles aux

pensées, et dans le choix, parmi les pensées, de celles qui peuvent servir de preuves à un raisonnement.

Je trouve là encore à admirer la justesse de ce qu'on a dit de Descartes, qu'il était une idée faite homme. Descartes est une idée, dans ce sens qu'il recherche la vérité universelle, l'idée pure, avec la seule faculté universelle qui soit en nous, la seule qui ne dépende pas de l'individu, la raison. Il ne s'occupe pas des circonstances extérieures qui pourraient faire flotter sa vue, ni de lui-même à titre d'individu offrant matière à un examen peu sûr et peu désintéressé. Toutes les paroles sont exclusivement pour l'idée; elles sont nécessaires, et par conséquent parfaites. Elles ne peuvent être ni plus fortes ni plus ornées. Elles sont ainsi, parce qu'il est impossible qu'elles soient autrement. Qu'est-ce donc que le naturel par excellence, si ce n'est tout cela? Plus l'individu qui voit la vérité se met lui-même dans l'ombre, plus nous voyons la vérité qu'il nous montre. S'il disparaît complétement, comme fait Descartes, nous ne voyons plus que la vérité toute seule; c'est elle qui nous parle, qui nous persuade directement.

Le seizième siècle n'a jamais eu ce naturel. Est-ce dans Montaigne qu'on en chercherait un exemple? Mais à qui s'applique moins l'idée de ce naturel par excellence qu'à Montaigne, à cet homme occupé à se peindre, et par conséquent à se farder; à s'analyser, et par conséquent à se prêter ou à se retran

ertains traits, par la subtilité même de son es- par cette curiosité qui se crée du spectacle; r à la suite d'autrui, à propos d'une lecture ique; qu'un passage de Plutarque détermine aujourd'hui dans un sens, et qu'un passage lictoire déterminera demain à écrire dans le posé; qu'une idée ingénieuse attache tout un qu'une citation fait changer de chemin; qui e la naturel universelle et ne se plaît qu'en re variable; qui pense presque plus souvent plaisir d'écrire, qu'il n'écrit pour amener ses s à la plus grande clarté; auquel ses amis re- nt d'épaissir sa langue, comme on repro- à une peintre d'empâter ses couleurs, par attention donnée au détail?

a cependant une sorte de naturel dans cette ibilité même d'en avoir un plus relevé. C'est re d'une personne dont la raison ne règle toujours l'imagination et la sensibilité, mais et une certaine grâce à ne s'en point cacher, , n'ayant d'ailleurs que des caprices qui ne ent point, ou des défauts modérés, s'y aban- naïvement, dans une mesure qui n'incom- personne. Montaigne est tout plein de ce natu- a plus rarement celui qui vient de la raison uée à la recherche de la vérité. Il se jette à e instant hors de la raison générale, qu'il n'a ailleurs reconnue; et bon nombre de ces déli- es de pensée et d'expression, de ces nuances on style est chargé, ne peuvent passer de son es-

prit dans l'esprit de ses lecteurs. Je n'admire pourtant pas médiocrement le naturel de Montaigne; il a une perfection qui lui est propre; il n'est que trop conforme à toutes les faiblesses de la nature variable et individuelle, dont il est comme l'image la plus naïve. Mais je lui préfère le grand naturel de la raison, parce que l'exemple en est ou dangereux, par la tendresse qu'il nous donne pour nos faiblesses et nos bizarreries, ou stérile, comme tout ce qui provoque à l'imitation. Quel exemple est plus tentant que celui d'un auteur qui fait la même estime de toutes ses pensées, qui professe la doctrine que la langue de son pays en doit être la servante, et qu'où elle fait défaut, tout est bon pour y suppléer?

Le naturel de Descartes a des effets tout contraires. Outre qu'il soutient l'âme, et qu'il la met en garde contre toute pensée qui ne lui arrive pas par la bonne voie, il rend l'imitation impossible. On n'a pas ce grand naturel à demi, ni par imitation; on l'a tout entier, et on l'a de génie, comme Descartes. Je l'ai dit de reste, on n'imite d'un auteur que le tour d'esprit ou les défauts de l'individu; on n'imite pas ce qui est de l'homme; et c'est une mauvaise mesure de la grandeur d'un écrivain, que le nombre de ses imitateurs. J'y vois seulement la preuve que, dans cet écrivain, le tour d'esprit domine le fond, et qu'il a plus de physionomie que de beauté. Je suis sûr d'y découvrir un certain défaut familier, un côté où penche son esprit, faute de force pour se tenir en équilibre; une faiblesse qu'il a su rendre séduisante

par l'adresse dont il la déguise. Un écrivain n'est grand qu'à proportion qu'il est inimitable, et il est d'autant plus inimitable que sa raison est plus maîtresse de ses autres facultés, et qu'en lui l'homme l'emporte sur l'individu.

L'exemple d'un tel écrivain est salutaire, par la défiance qu'il nous donne de tout ce qui ne vient pas en nous par la raison; il est fécond, parce qu'en nous défendant contre toutes les servitudes extérieures et en nous ramenant sans cesse comme au centre de nous-mêmes, il nous apprend le secret de valoir et de produire. D'un individu de l'espèce il fait un type, ou, comme Buffon le dit de l'homme, un roi de la création.

Tel a été Descartes. Aussi n'eut-il pas d'imitateurs. Ceux qui purent pratiquer sa méthode y trouvèrent le secret d'être à leur tour inimitables. On n'imita pas Descartes, on l'égala. Ceux même qui devaient immoler la raison à la foi n'usèrent pas d'une autre logique que Descartes, qui l'avait instituée juge suprême du vrai et du faux. La même conduite de l'esprit, dans les écrits de ces grands confesseurs de la foi, amena invinciblement la même raison à connaître ce qui la surpasse. Il y eut entre eux et Descartes cette seule différence, que ce qui avait contenté Descartes au sortir du seizième siècle ne put, après lui, contenter des hommes que sa méthode avait rendus avides de vérités plus certaines que l'évidence même. Quant à ceux qui, à son exemple, continuant de tenir la science séparée de la foi, gardèrent, dans

la plus entière soumission d'esprit sur les choses de la religion, la plus grande indépendance sur toutes les choses de la raison, à quoi en furent-ils redevables, sinon à sa méthode, qu'ils eurent la force d'appliquer à la conduite de leurs pensées et de leur vie?

§ VII.

INFLUENCE LITTÉRAIRE DU CARTÉSIANISME SUR LES PLUS GRANDS ÉCRIVAINS AU XVIIe SIÈCLE.

Descartes n'exerça donc pas sur son époque cette sorte d'influence qui se manifeste par l'imitation, et qui est comme la livrée qu'un écrivain brillant fait porter à ses contemporains. Ce grand nombre d'imitateurs ne rehausse pas la gloire du modèle; il prouve tout au plus que ses défauts venaient moins du manque de grandes qualités que du mauvais emploi qu'il en a fait, et que ses contemporains ont été médiocres. L'influence de Descartes fut celle d'un homme de génie qui avait appris à chacun sa véritable nature, et, avec l'art de reconnaître et de posséder son esprit, l'art d'en faire le meilleur emploi. Voilà pourquoi les écrivains qui vinrent immédiatement après lui, quoique les plus originaux et les plus naturels de notre littérature, sont presque tous cartésiens. Ils le sont par ses doctrines, qu'ils adoptent entièrement ou en partie; ils le sont par sa méthode, qu'ils appliquent à tous les ordres d'idées comme à tous les genres.

ɔut près de lui, les premiers qui portent cette
ieuse marque de liberté, Pascal, le grand Ar-
d, l'avaient personnellement connu. Dans Pas-
le mépris de l'antiquité comme autorité scien-
ue, la souveraineté de la raison dans tout ce
n'est pas du domaine de la foi, sont du plus pur
ésianisme; mais celui qui l'applique une se-
de fois était capable de l'inventer. La ferme et
ite raison d'Arnauld, cette méthode exacte, cette
ıeur de déduction, sont des traditions cartésien-
. C'est l'esprit de Descartes qui souffle dans le
f-d'œuvre d'Arnauld et de Nicole, la *Logique*
Port-Royal. Ce manifeste de l'esprit moderne
ıtre l'esprit du moyen âge, dans les deux dis-
ırs préliminaires; ce titre d'*Art de penser*, subs-
ıé au titre d'*Art de raisonner*, qui servait à
ìnir la logique; cette recherche des causes qui
t les jugements faux; l'autorité de la raison pro-
mée dans les choses de la science : tout cela est
·tésien. Les règles données dans le corps de l'ou-
ge, pour ce qui regarde la conduite de la vie, ne
ıt que des développements de la *Méthode*. Du reste,
auteurs ne manquent pas de s'en reconnaître
levables à Descartes, « un célèbre philosophe de
siècle, disent-ils, qui a autant de netteté d'esprit
'on trouve de confusion dans les autres. » Ce
:st pas seulement un acte d'honnêtes gens; c'est
preuve que ces excellents esprits préféraient la
rité à l'honneur de l'avoir trouvée, et tenaient à
qu'on sût, dans son intérêt même, que ce qu'ils

pensaient à leur tour, un homme célèbre pensé avant eux. Les imitateurs ne font pas ils n'avouent pas celui qu'ils imitent, l'imitati tant qu'une médiocrité d'esprit, mêlée de bea de vanité, qui cache ses emprunts, ou quelq ne s'aperçoit même pas qu'elle emprunte.

C'est par sa logique que Descartes mit sa ma sur Port-Royal; sa métaphysique a inspiré hommes de génie, dont l'un s'en appropria les p cipes avec la liberté d'esprit et la mesure admir qui lui sont propres, et dont l'autre les reçut en ciple fidèle et les développa en disciple ingénie Bossuet et Fénelon.

Bossuet suit Descartes dans son beau traité de *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ouvrage tou cartésien par les principes et par son titre même Il y donne la même définition de la philosophie, y comprend de même les sciences; il distingue dar nos sensations les phénomènes de l'esprit et ceu du corps; il assigne la même origine à nos idées, trouve dans l'entendement des idées supérieur aux idées sensibles; il donne la même preuve l'existence de Dieu; il reconnaît comme Descartes souveraineté de la raison dans toutes les opér tions de l'esprit, dans l'appréciation du vrai et d faux, dans la conduite de la vie.

Fénelon, avec moins d'indépendance que Bossue abrége ou développe Descartes. Son traité de l'*Ex tence de Dieu* reproduit les principales vérités de métaphysique cartésienne, à laquelle il mêle d

nemens agréables, afin d'intéresser l'imagination à des vérités de raison.

La psychologie de Descartes attira au cartésianisme les compagnies de beaux exprits; c'est par là qu'il fut un moment à la mode. Il en faut voir de piquantes anecdotes dans madame de Sévigné, dont la société était toute cartésienne. On y disputait de la nouvelle philosophie, à la suite d'une partie d'hombre et de reversi. Le chevalier de Sévigné y soutenait contre tout venant celui que sa sœur, madame de Grignan, appelait *son père.* Il semble à madame de Sévigné, dans son admiration pour Descartes, que les nièces de ce grand homme dansent mieux le passe-pied que les autres. Puis ce sont nombre de mots fin et charmants qui sentent fort leur cartésianisme : « Je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de moi à vous, et de vous à moi. » Et ailleurs : « J'aimerais fort à vous parler sur certains chapitres; mais ce plaisir n'est pas à portée d'être espéré. En attendant, je pense, donc je suis; je pense à vous avec tendresse, donc je vous aime; je pense à vous uniquement de cette manière, donc je vous aime uniquement. »

Boileau, dans l'*Arrêt burlesque*, vengeait la philosophie de Descartes des dénonciations de l'Université de Paris, et en gravait le précepte essentiel, « Aimez donc la raison, » à toutes les pages de l'*Art poétique*, ce *Discours de la Méthode* de la poésie française.

Qui ne sait par cœur l'enthousiaste déclarati
foi de La Fontaine sur Descartes :

> Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
> Chez les païens, et qui tient le milieu
> Entre l'homme et l'esprit.... (1)?

D'autres fables, parmi ses plus belles, porte
marque des idées philosophiques de Desca
Racine en avait recueilli et comme respiré la
dition vivante dans son commerce avec Port-R
et si ses personnages raisonnent moins et pe
plus que ceux de Corneille, j'y vois un fruit de
doctrine qui avait changé la définition de la
que, et remplacé l'art de raisonner par l'a
penser.

L'ordre des temps excepte de cette influence
neille qui, comme Descartes, n'eut pas d'anc
ni de tradition. Mais Molière dut en être to
plus directement et plus tôt que les autres. Il
disciple de Gassendi ; et comment douter que
sendi ne prît ses disciples à témoin de ses d
avec Descartes, et, d'après ce qu'on sait de so
ractère, qu'il ne leur donnât à lire les écrits d
rival? Pourquoi cet ordre admirable de Desc
cette simplicité toujours noble, cette exact

(1) Tout ce morceau est un résumé admirable et une disc
des principes de Descartes sur l'âme des bêtes. La Fontai
veut pas qu'on les en croie dépourvues :

> Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
> Que les bêtes n'ont point d'esprit !

sans recherche, cette profonde connaissance de l'homme qui perce à chaque instant sous la discussion métaphysique, n'auraient-ils pas aidé Molière à connaître son grand naturel? C'est Descartes que je sens dans une des plus étonnantes beautés du théâtre de Molière, dans cette logique du dialogue si abondante, si libre dans ses tours, et toutefois si serrée. Il serait puéril d'ôter à Gassendi, pour la donner à Descartes, la gloire des premières impressions que reçut le génie de Molière; mais il est vrai de dire que tous les deux y ont eu part, Gassendi par son attachement même pour les vérités d'expérience, qui sont le fond de la comédie; Descartes par sa méthode, qui donnait pour tous les genres d'ouvrages les règles de l'art, c'est-à-dire de l'expression durable.

L'histoire des lettres offre beaucoup d'exemples d'écoles littéraires dont le maître a été un homme de talent, faisant illusion par quelque défaut séduisant, et dont les disciples n'ont été que les plagiaires de ce défaut. Mais où trouve-t-on ailleurs que dans l'histoire des lettres françaises l'exemple d'une école dont les disciples ont été des hommes de génie, parce que le génie même du maître a été d'apprendre à chacun sa véritable nature, de mettre les esprits en possession de toutes leurs forces, en leur indiquant le meilleur emploi? Ce que les grands hommes du dix-septième siècle ont appris de Descartes, c'est la connaissance du naturel de leur pays, de ce qui fait de l'esprit français

l'image la plus parfaite de l'esprit humain dans les temps modernes. Et de même que chacun de nous n'acquiert toute sa force que le jour où il se connaît et que, pour valoir son prix, peu importe que sa mesure soit grande, pourvu qu'il la connaisse exactement ; de même une nation n'acquiert toute sa grandeur, dans les choses de l'esprit, que le jour où elle a une connaissance exacte de son génie. Elle ne s'y soutient qu'aussi longtemps que cette connaissance s'y conserve. Le jour où elle se fatigue de son génie, et où, croyant l'étendre, elle le dénature, il lui arrive la même chose qu'aux individus qui se cherchent hors d'eux-mêmes et qui abdiquent dans l'imitation. Descartes a eu la gloire d'apprendre aux Français leur véritable génie; cette gloire durera tant que ce génie se souviendra de ce qu'il a été. La méthode cartésienne ne cessera pas d'être l'une de nos facultés : instrument admirable, qui, faute de mains assez robustes pour le manier, pourrait bien être délaissé, mais qui ne sera jamais remplacé par un meilleur.

§ VIII.

QUE DESCARTES A PORTÉ LA LANGUE FRANÇAISE A SA PERFECTION.

En même temps que Descartes donnait le premier une image parfaite de l'esprit français, il portait la langue française à son point de perfection. La première chose d'ailleurs emportait la seconde; car comment concevoir la perfection d'une langue sans

faite conformité des idées qu'elle exprime
; génie du pays qui la parle?
'est pourtant pas toute la langue; mais c'est
e qui n'en changera pas et la rendra toujours
pour les esprits cultivés; c'est, si je puis parler
la langue générale. Toutes les qualités d'ap-
ation y sont réunies. L'usage d'une langue
de rendre universelle la communication des
et les hommes ne communiquant point entre
ır leurs différences, mais par leurs ressem-
ɔs, dont la principale est la raison, une langue
rrivée à sa perfection quand elle est conforme
[ue nous avons de commun, à la raison. Telle
. langue de Descartes. Les choses n'y peuvent
ur être comprises du premier effort, ni se
ıuniquer par une première lecture, et peut-
même sont-elles inaccessibles à bon nombre
rits ou trop peu cultivés, où trop indifférents
; grandes matières : mais la faute n'en est ja-
à la langue. Jamais le rapport des mots aux
ɔs n'y est incertain; jamais la langue n'y reste
eça ou ne s'emporte au delà des idées. Si le
ır n'arrive pas jusqu'à la force du mot, ou s'il
passe, c'est par trop ou trop peu d'attention, ou
; que son imagination s'est ingérée dans le travail
raison. Il ne manque à la langue de Descartes
:e qui n'y était pas nécessaire : et ce n'en est pas
ɔindre beauté que de s'être privée des beautés
n'appartenaient pas au sujet. Je reconnais là
la première fois le goût, ce sentiment de la

langue de chaque sujet, par lequel les écrivains du dix-septième siècle, Descartes en tête, ne sont guère moins étonnants par ce qu'ils rejettent de leur langue que par ce qu'ils y reçoivent.

Descartes a donné le premier modèle de la langue de la prose, mais il ne lui a pas posé de limites. La raison devant être souveraine dans tous les ordres d'idées et dans tous les genres d'écrire, il n'est d'expression juste, même dans les sujets d'imagination, que celle que la raison approuve. C'est dans ce sens-là que le premier qui parla la langue de la raison donna le modèle même de la langue française. Mais sous l'empire de cette règle, qui ne gêne que nos défauts, la prose française allait recevoir de grands accroissements de la variété des sujets et de la physionomie de chaque auteur. Les langues sont comme l'humanité, qui, tout entière en chacun de nous, se manifeste néanmoins avec une diversité qui n'a de limite que le nombre des hommes. Ainsi, la même langue parlée par deux hommes avec la même exactitude reçoit du caractère de chacun quelque variété qui en fait la grâce.

Nous verrons donc la langue française s'enrichir successivement de la diversité des genres et de la physionomie propre à chacun des grands hommes qui vont suivre Descartes, frères par la ressemblance de la raison, différents par le tour d'esprit. Mais le premier type pur qui en a été frappé, et auquel il faudra revenir toujours pour en reconnaître les véritables traits, nous le devons à Descartes.

CHAPITRE TROISIÈME.

ıre du poëme dramatique jusqu'à la venue de Corneille. — § II. e, inventeur des deux principales formes du poëme dramatique, : premier modèle de la tragédie. — § III. *Le Cid.* — § IV. Cagénéral des tragédies de Corneille. — § V. Des imperfections tre de Corneille, et de leurs causes. — § VI. De ce que la tragédie à désirer après Corneille.

§ I.

ıE DU POËME DRAMATIQUE JUSQU'A LA VENUE DE CORNEILLE.

ıoque qui recevait ainsi l'empreinte des créalu génie de Descartes devait assister à d'auréations non moins étonnantes, mais plus ais et plus populaires. La même génération e même jour, lire le *Discours de la méthode*, .tre des mains au *Cid*. Le père de la philosomoderne, Descartes, n'était l'aîné que de dix ı père du théâtre, le grand Corneille.

:un écrivain n'a plus mérité que Corneille e de génie créateur. Il est unique dans l'hisle notre littérature par la prodigieuse disqu'il y a entre lui et ceux qui le précèdent diatement. Depuis la Renaissance, les écrivains ieurs semblent à quelques égards procéder les es autres, et selon la belle image de Lucrèce, sser de main en main le flambeau de la vie, rille de plus en plus, à mesure qu'on approche ·poque de perfection. Cela est vrai des princi-

paux prosateurs, Rabelais, Calvin, Montaigne, et, dans la poésie, de Malherbe lui-même, quoique si au-dessus de ses prédécesseurs immédiats. Mais un abîme sépare Corneille de tout ce qui peut s'appeler le théâtre avant lui. Et peut-être pour la langue, y a-t-il plus loin de ce grand poëte à la meilleure pièce de théâtre antérieure à lui, que de Descartes lui-même aux meilleurs écrivains du commencement du dix-septième siècle. Descartes crée la méthode, et ne fait que régler la langue; Corneille crée la langue et la méthode.

Jusqu'à lui, l'histoire du théâtre n'offre que de vains noms, et pas une pièce. Ce grand art, qui n'a pour ainsi dire point de passé, sort consommé de la tête de Corneille.

C'est au quinzième siècle seulement qu'on peut reconnaître une ébauche de théâtre dans les *mystères* et *soties,* joués sur des tréteaux par deux confréries, l'une de bourgeois, dite des *Confrères de la Passion;* l'autre, d'enfants de naissance, dites des *Enfants sans souci.* Une troisième confrérie, les *Enfants de la Basoche,* jouait, sur la grande table de marbre du palais de justice, des pièces analogues au répertoire des *Enfants sans souci.*

L'histoire de ce triple théâtre, dans ses rapports avec les mœurs et les progrès de la civilisation, serait un point intéressant de l'histoire générale de notre pays. Mais ce point n'est pas de mon objet. Il me suffit, pour faire apprécier, par la bassesse des commencements de cet art, la hauteur où l'a porté

le génie de Corneille, de déterminer le caractère des pièces qui s'y jouaient.

Les *Confrères de la Passion* avaient seuls le privilége de jouer les *mystères*. Le mot indique la chose. Ce sont ces mêmes *mystères* que Boileau repousse du théâtre, comme n'étant point *susceptibles d'ornements égayés*. Sous le nom de *mystères*, on représentait généralement les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament, les vies des prophètes et des apôtres, celles des saints. Dieu, les anges, la Vierge, le Christ, le diable, en étaient les personnages principaux. Le théâtre était divisé en trois compartiments : au-dessus était le paradis, au-dessous l'enfer, le monde au milieu. L'événement se passait dans le compartiment du milieu, le dénoûment s'accomplissait dans celui d'en haut ou dans celui d'en bas. Quant au dialogue, c'est le plus souvent une sorte de glose du texte sacré qui n'a de poétique que la rime. Tels ont été les humbles commencements de la tragédie; c'est au même besoin d'esprit que répondent les *mystères* du moyen âge et la tragédie moderne. L'idéal que nous cherchons dans la représentation d'événements tragiques, nos pères le cherchaient dans la mise en scène de l'histoire de leur foi.

Les *soties* que jouaient les *Enfants sans souci* répondaient à un autre besoin de l'esprit, d'où est née la comédie. Les mœurs du temps en fournissaient le sujet; les contemporains, sous des noms allégoriques, en étaient les personnages. Il fallut, sur ce point, modérer à plusieurs reprises, par des règle-

ments, la liberté de langue des *Enfants sans souci*. Le seigneur *Abus*, personnage commun à quelques-unes de ces pièces, n'était rien moins que le roi, ou l'Église, ou les seigneurs, et tout ce qui était privilégé. Louis XI ne put endurer les leçons du *Prince des sots* (1); il le menaça de la hart s'il ne s'abstenait de toucher aux vivants. Louis XII lui rendit son franc parler, que lui ôta de nouveau la Sorbonne, sous le règne de François Ier.

Enfin, un troisième genre, intermédiaire entre les *mystères* et les *soties*, les *moralités* contentaient ce goût moins franc, mais non moins général, auquel s'adresse aujourd'hui le drame. Le privilége de jouer les *moralités* appartenait exclusivement aux *Clercs de la Basoche* (2). Les *moralités*, en grande partie tirées des vies des saints, participaient des *mystères* par le mélange de la religion, des *soties* par les allusions satiriques. Dans cette analogie évidente entre ces trois formes du poëme dramatique naissant, et ce qui s'appellera plus tard la tragédie, la comédie et le drame, je vois une preuve de plus que les genres sont comme les cadres naturels de l'esprit humain. Avant les chefs-d'œuvre qui en feront voir la parfaite conformité avec cet esprit, on en trouve les premiers traits aux époques les plus barbares et dans les plus grossières ébauches.

(1) C'est le titre que prenait le chef de la confrérie.

(2) Mais, par suite d'un échange de prince à prince, entre les deux confréries, les *Enfants sans souci* purent jouer les *moralités*, et les *Clercs de la Basoche* les *soties*.

Le caractère commun de ces pièces est le même que j'ai remarqué dans tous les ouvrages d'esprit de cette période. C'est l'expression unique et exclusive du moment présent. Voltaire fait dire à l'*Ingénu*, à propos de l'histoire ancienne : « Je m'imagine que les nations ont été longtemps comme moi, qu'elles ne se sont instruites que fort tard, qu'elles n'ont été occupées pendant des siècles que du moment présent qui coulait, très-peu du passé, et jamais de l'avenir. » Rien n'est plus vrai de notre littérature, et en particulier de notre théâtre, jusque vers le milieu du seizième siècle. Deux choses alors remplissent le moment présent : la foi, et la critique des abus du temps; la foi sans la science de la religion, sans l'intelligence de ses rapports avec la civilisation; la critique, sans idées générales, et n'étant que l'impression vive d'un malaise actuel. Hors des croyances et de la critique des abus présents, il n'y a pas de sujets. On dirait que la France est seule au monde, et que, dans cette France, il n'y a qu'une génération qui n'a rien appris de ses pères, et qui ne transmettra rien à ses descendants.

Cette singulière beauté du théâtre ne se forme que lentement : c'est le dernier, c'est peut-être le plus beau développement littéraire d'une grande nation. Il n'est resté de tout ce qu'on peut appeler le théâtre d'alors qu'une pièce qui mérite d'être lue : c'est la farce de *Pathelin*. Il y eut en ce temps-là, sinon un homme de génie, du moins un esprit heureux qui a tracé quelques ébauches de caractères, observé fine-

ment, et, comme il arrive, trouvé une langue formée pour exprimer ces premiers linéaments vérité dramatique.

Peut-être importait-il plus encore, pour cette b che de la littérature nationale que pour les aut que l'esprit français fût renouvelé par la Renaissan Ce qui prouve à quel point l'art dramatique avait l soin de l'antiquité païenne, c'est l'oubli profond sont tombés les ouvrages composés depuis lors p quelques superstitieux de l'ancienne mode, dernier représentants de ce qu'ils appelaient le *théâtre national*. La naïveté surannée des *Confrères de la Passion*, les grossières railleries des *Enfants sans souci* ne méritaient pas les susceptibilités du gouvernement qui y mirent fin vers le milieu du seizièm siècle. Ces restes de l'esprit gaulois auraient céd naturellement la place à l'esprit français, entre voyant pour la première fois, sous les mots charmant de Tragédie et de Comédie, l'idéal d'un art que l dix-septième devait réaliser.

Les premières imitations du théâtre antique son de l'époque où Du Bellay exhortait avec tant de cha leur les poëtes ses contemporains à mettre la Grèc et Rome au pillage. Ronsard, en 1549, traduisait e vers français le *Plutus* d'Aristophane. En 1552, Jo delle, un des plus hardis de la Pléiade, faisait jouer dans un collége, une *Cléopâtre* taillée sur le patro du théâtre grec. Le prologue de cette pièce accusai les *Confrères de la Passion* d'écrire et de jouer pou la populace en sabots. Dans l'enthousiasme de leu

succès, les amis de Jodelle offrirent au jeune poëte le bouc de l'antique tragédie, et en firent, dit-on, un sacrifice, à la mode des païens.

Qu'était-ce que cette Cléopâtre? Un calque inanimé de la tragédie grecque. De longs monologues, des chœurs, une vaine application de toutes les règles de ce grand art; rien n'y manque de tout ce qui peut s'emprunter. C'est une dépouille, en effet, arrachée à un corps plein d'embonpoint, pour en affubler une ombre. Jodelle avait laissé à ses modèles tout ce qui ne se prend point, les caractères, les passions et leurs contrastes, la vie enfin, qui ne peut être copiée. Mais ces noms tirés de l'histoire générale, cette gravité, cette rhétorique, grossière image de l'éloquence, charmaient les esprits. Quoique ce ne fût que l'apparence de l'art, l'admiration pour cette apparence était féconde; elle préparait l'admiration pour l'art lui-même.

A Jodelle succéda Garnier. Il continua cette imitation du théâtre antique, en se tenant plus près de Sénèque que des Grecs. Préférer Sénèque était un progrès. On recherchait alors les vérités générales; elles étaient tellement prisées, qu'on les distinguait dans le discours par des guillemets, et qu'on les y enchâssait à la façon des pierres précieuses, afin que le lecteur fût averti, même par les yeux, de leur présence. Or Sénèque est plein de ces vérités, sous forme de sentences. Sans doute elles y sont en trop grand nombre, et souvent où elles ne conviennent pas; elles y tiennent la place de l'action, la première

des vérités dans un poëme dramatique. Mais il fal lait qu'on en aimât le nombre avant d'en discerne la valeur relative, et qu'on les estimât comme pièce à part avant de comprendre la beauté qu'elles tiren de l'ensemble de l'ouvrage, et de l'emploi discre qu'on en doit faire.

Les pièces de Garnier offrent d'ailleurs quelque traits de sensibilité et de noblesse, dont il a tor l'honneur. Sa versification, quoique sans beauté éclatantes, est plus régulière et plus facile que cell de Jodelle. Le mélange alternatif des rimes fém nines et masculines y est observé invariablemen Mais le titre le plus honorable pour Garnier, c'e d'avoir fait une tragédie biblique, *la Juive*, peu être son meilleur ouvrage. L'invention était heureus Il en a bien pris à Corneille et à Racine de la suivr le premier dans *Polyeucte*, le second dans *Esther* e *Athalie*.

La fortune de Garnier fut de courte durée. C'éta de la tragédie pour les savants. Le seul plaisir qu'o y pût prendre, celui d'y retrouver l'imitation de formes du théâtre ancien, ne pouvait guère touche le public. Il voulait confusément un théâtre nationa moins grossier que celui des *Confrères de la Passion* moins savant que celui de Jodelle et de Garnie On était las de la tragédie de collége; tout au plu la trouvait-on bonne à lire. L'instinct du public e jugeait mieux que l'enthousiasme des érudits. So impatience montrait assez où était le vice de c théâtre; ce qu'il voulait, sans pouvoir le dire, c'éta

la vérité dramatique, l'action. Il y eut donc, à la fin du seizième siècle, contre la tragédie savante, une sorte d'insurrection, dont le chef et le héros fut Alexandre Hardi.

Hardi n'inventa rien. Il emprunta partout où il put. Il imita les pastorales italiennes et les drames espagnols; il imita les imitations de Jodelle et de Garnier. Il mêla les chœurs, les nourrices, les messagers du théâtre antique, avec les *Pantalons* italiens et les *Matamores* espagnols; et comme on n'imite que les défauts, il n'eut que les défauts de tous les théâtres auxquels il fit des emprunts. Mais il intéressa par un certain mérite d'action. Il n'attendait pas d'ailleurs qu'on s'ennuyât d'une pièce pour la remplacer par une autre. Il n'en fit pas moins de douze cents, qui défrayèrent pendant vingt ans le théâtre du Marais.

Cet homme, qui fut moins un poëte qu'un entrepreneur de représentations théâtrales, était de l'école de Lope de Véga, quand Lope de Véga, sourd aux reproches secrets de son génie, enseigne, à titres de recette, l'art de faire deux mille pièces dans une vie d'homme. « Ce n'est pas, dit-il, que j'ignore les préceptes de l'art, Dieu merci! Mais qui les suit meurt sans gloire et sans argent. J'ai quelquefois écrit suivant l'art, que très-peu de gens connaissent; mais quand je vois les monstruosités auxquelles accourent le vulgaire et les femmes, je me fais barbare à leur usage. Aussi, avant d'écrire une comédie, j'enferme les règles sous six clefs, et mets dehors Plaute et Térence, pour que leur voix ne s'élève pas contre

moi; car la vérité crie dans les livres muets des pièces pour le public; et puisqu'il les est juste, pour lui plaire, de lui parler la lan; sots. » Lope du moins n'était pas dupe des d'une telle fécondité. Je n'en dirais pas aut Hardi.

Ce grossier pêle-mêle de toutes les imit réussit pendant vingt années, au temps mên Malherbe donnait les premières règles et les miers exemples de l'art d'écrire en vers. On par s'en dégoûter, et on en revint à la tragédie vante. Les règles du théâtre antique furent rem en honneur, et de ce respect pour les unités et l'imitation du théâtre espagnol il sortit des piè fort supérieures à celles de Hardi, quoique tomb dans le même oubli. Huit de ces pièces sont sign du nom de Corneille. On les lit par curiosité; veut voir ce qu'était Corneille avant que son génie fût éveillé; mais il faut toute la beauté de ses che d'œuvre pour intéresser à ces commencements. U certaine fermeté pourtant dans le vers, quelq passages où l'expression est parfaite parce que pensée est vraie, font soupçonner un esprit su rieur qui ne se connaît pas encore et qui commen par imiter ce qui réussit, en attendant qu'il c des choses inimitables.

§ II.

CORNEILLE, INVENTEUR DES DEUX PRINCIPALES FORMES DU POËME DRAMATIQUE, DONNE LE PREMIER MODÈLE DE LA TRAGÉDIE.

Tout était donc à créer au temps de Corneille; car si l'on ne peut sérieusement donner le nom de poëmes dramatiques à des ouvrages sans caractères, sans passions, sans mœurs, sans style, sans ressemblance avec la vie, il n'y a rien d'exagéré à dire que Corneille avait tout à créer.

Ceux-là surtout le savent qui, n'étant point auteurs de poëmes dramatiques, n'ont point à faire une poétique particulière pour justifier leurs productions, et acceptent l'idée qu'on se fait généralement du poëme dramatique. Si la tragédie est la représentation d'une action importante où figurent des personnages illustres, animés de passions dont la lutte doit produire un événement funeste; si la comédie est une action, où le contraste des caractères et des mœurs, chez des gens de condition privée, produit le ridicule, ou seulement des images frappantes de la vie commune; s'il n'y a ni tragédie, ni comédie, sans la convenance suprême d'une langue durable, on ne peut contester à Corneille l'invention du poëme dramatique.

Fontenelle dans la *Vie* de Pierre Corneille, son oncle, a dit : «Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-même ; mais pour juger du mérite d'un auteur, il faut le comparer à

son siècle. » Il aurait dû ajouter : Et à s
ciers. Pour juger du mérite d'un génie cr
faut le comparer au chaos d'où sont s
créations. A ce point de vue, il n'y a pa
grand nom dans l'histoire de notre littérat
nom de Pierre Corneille. Mais si l'on cons
ouvrages en eux-mêmes, et qu'on les co
l'idéal du poëme dramatique, tout en ne
aucun nom au-dessus du nom de Corn
peut croire qu'il existe des ouvrages plus
que les siens.

Au reste, avant de regretter ce qui a n
Corneille, donnons-nous le plaisir d'admir
qu'il a créé. Il a créé toutes les formes d
dramatique; il a donné les premiers mod
tragédie à Racine; Molière a appris de lui
le style de la comédie. On lui fait l'honne
troisième création, la *tragi-comédie*, auj
appelée du nom spécieux de *drame*, afin de
ce vice orig nel du mélange des deux genre
fera toujours un genre douteux. Mais peut-êt
trop peu ajouter à sa gloire, que de dater
genre de composition équivoque, qui,
même de ceux qui le goûtent, est infér
deux genres dont il participe. Il ne s'est
une bonne tragi-comédie depuis *Nicomèd*
Sanche; et, même dans ces deux pièces, o
moins le mélange du tragique et du comiqu
scènes détachées où la tragédie et la com
lent la langue qui leur est propre.

ı, les partisans du drame bourgeois, qui tire
gique du même fonds d'où la comédie tire
icule, c'est-à-dire de la société et des mœurs
ıps, pourraient en trouver la première théorie
orneille, tant ce grand homme avait appro-
la matière du poëme dramatique. « S'il est
it-il dans la préface de *Don Sanche*, que la
: ne s'excite en nous par la représentation de
́die que quand nous voyons souffrir nos sem-
ͅ, et que leurs infortunes nous en font appré-
r de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'elle
ıt être excitée plus fortement en nous par la
s malheurs arrivés aux personnes de notre
ion, à qui nous ressemblons tout à fait, que
mage de ceux qui font trébucher de leurs
les grands monarques, avec qui nous n'avons
rapport qu'autant que nous sommes suscep-
des passions qui les ont jetés dans ce préci-
e qui ne se rencontre pas toujours? « A cette
ion de Corneille il a été répondu par le drame
ois, dont nous verrons au dix-huitième siècle
te fortune. Le drame bourgeois n'a pas à se
onneur d'un ouvrage durable. Voltaire oppose
ıéorie de Corneille une raison qui, pour être
́nérale et très-sommaire, n'en est pas moins
ible : « Il ne faut pas, dit-il, transporter les
; des arts. » Tous les raffinements de l'esthé-
échouent contre cette raison; c'est un article
littéraire dans notre pays.

arts sont en effet des domaines distincts, cir-

conscrits dans des limites hors desquelles les séductions mêmes du génie ne peuvent nous entraîner; car ces limites ne sont elles-mêmes que les dispositions et les instincts de notre esprit. Par un de ces instincts, que développe et fortifie en nous l'éducation, nous cherchons l'idéal de la tragédie au-dessus de nos têtes, dans les événements considérables qui affectent directement des personnes illustres. On ne le fait pas descendre impunément jusqu'aux événements et aux mœurs des personnes de condition privée; la tentative n'en a réussi à personne. Corneille lui-même se paye ici de mots. Car si don Sanche passe pour n'avoir point de naissance, il n'en est pas moins fils d'un roi; la grandeur de son origine éclate sous l'obscurité de sa condition présente. Mais que de justesse dans cette remarque, que nous ne sommes touchés des malheurs des princes « qu'autant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont fait tomber dans le précipice! » Voilà le secret même de la tragédie; voilà cette ressemblance avec la vie, qui en fait toute la vérité. Voilà, par contre, la condamnation de tout poëme dramatique où l'on met en scène des passions « dont nous ne sommes pas susceptibles. » Cette vue supérieure de Corneille, Racine en fera la règle même de son théâtre.

Dans la comédie, Corneille laissait beaucoup à faire après lui. Sans doute en apprenant à Molière à chercher la comédie dans les mœurs et les caractères, le *Menteur* l'avait averti de son génie; mais il n'a-

vait fait que le mettre sur la voie de la comédie bourgeoise, et il lui laissait à créer tout entière la haute comédie. Il n'en est pas de même de la tragédie. Corneille en avait si bien fait voir les caractères et comme l'essence, que, même en la perfectionnant d'après ses exemples, on ne pouvait arriver qu'à la gloire de l'égaler.

A l'autorité des exemples, Corneille joignit celle des préceptes. Ses discours sur le poëme dramatique, les jugements qu'il fit de ses pièces sont remplis d'observations délicates et profondes sur toutes les parties de ce grand art. Tantôt Corneille commente en homme de génie les règles de la critique ancienne; tantôt il en établit lui-même de nouvelles tirées d'une connaissance encore plus profonde de l'homme. Ainsi, au prologue de la tragédie antique, il substitue le premier acte de la tragédie moderne, et il pose cette règle : « Que le premier acte doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les épisodiques; en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivants qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. » Le prologue de la tragédie antique, tel qu'Aristote le caractérise, est un artifice dramatique dont la grossièreté ne peut pas être dissimulée par le mérite des paroles : il nous avertit que nous allons assister à un mensonge. Le premier acte de la tragédie moderne, c'est l'action elle-même où nous entrons si soudainement, que le temps nous manque pour

réfléchir qu'il s'agit d'aventures imaginaires et d'un plaisir de convention. Quoi de plus semblable d'ailleurs à la vie que cette maturité de l'événement, qui fait que, dès les premières scènes, le spectateur connaît tous ceux qui doivent y figurer, et qu'avant d'avoir pu penser qu'il y a là un habile homme, dont la fable ingénieuse va le transporter du réel dans l'imaginaire, il est saisi dès le lever de la toile de ces images frappantes de la vie, et prend parti dans la lutte qui va s'engager?

Théoricien admirable, Corneille ne fait pas de règles pour excuser ses fautes. En même temps qu'il donnait, sous la forme de règles, le secret des beautés de son théâtre, en critiquant ses propres défauts il donnait le secret des beautés qui lui ont manqué. Jugeant l'art en homme de génie, et ses propres œuvres en honnête homme qui ne craint pas d'avouer en quoi il a failli à l'idéal, Corneille inventait à la fois l'œuvre et les perfectionnements. Aucun écrivain ne s'est examiné avec plus de désir véritable de connaître ses défauts, et d'en faire tourner la critique à la gloire de l'art. Il se jugeait lui-même comme il eût fait d'un autre; aimant ses qualités jusqu'à les admirer, comme s'il n'y avait eu aucun mérite; critiquant ses défauts sans les grossir par fausse modestie, ni les atténuer par vanité. Voltaire a dit beaucoup plus de mal de ses tragédies qu'il n'eût souffert qu'on en dît; se trop critiquer touche à s'estimer trop. Combien j'aime mieux la sincérité de Corneille se rendant justice

dans le bien comme dans le mal ! Mais il y a peut-être une vertu supérieure : c'est celle de ne rien dire de soi, ou de n'en dire que des choses qui laissent chacun libre de son jugement. Ce devait être là le mérite de Racine.

§ III.

LE CID.

Ce fut un grand jour dans l'histoire de notre littérature, vrai jour de fête pour les contemporains, que celui qui vit paraître, après des commencements si obscurs et des progrès si lents, après les prédécesseurs de Corneille, après Corneille lui-même, s'essayant dans ces huit pièces meilleures seulement que ce qui s'était fait avant lui, le *Cid*, cette *merveille*, comme on l'appela tout d'abord, qui mit Corneille bien plus au-dessus de ses premiers ouvrages, que ces ouvrages ne l'avaient mis au-dessus de ses devanciers !

Deux amants qu'attache l'un à l'autre une passion profonde et légitime, et que va rendre ennemis la loi du devoir filial et de l'honneur domestique; Rodrigue aimant Chimène, mais forcé de venger l'affront de son père dans le sang du père de sa maîtresse; Chimène forcée de haïr celui qu'elle aime, et de demander sa mort, qu'elle craint d'obtenir; Rodrigue, tout plein des grands sentiments qui feront bientôt de lui le héros populaire de l'Espagne; Chimène, héritière de l'orgueil paternel, fière Castil-

lane, qui veut se battre contre Rodrigue avec l'épée du roi; ce roi, si plein de sens et d'équité, image de la royauté de Salomon, par sa modération, par sa connaissance des hommes, par sa justice ingénieuse: les deux pères si énergiquement tracés; le comte, encore dans la force de l'âge, qui a été vaillant à la guerre, mais qui se paye de ses services par le prix qu'il en exige et par les louanges qu'il se donne; le vieux don Diègue, qui a été autrefois ce qu'est aujourd'hui le comte, mais qui n'en demande pas le prix, et ne s'estime que par l'opinion qu'on a de lui; le duel de ces deux hommes, si rapide, si funeste, d'où va naître entre les deux amants un autre duel dont les alternatives seront si touchantes; Rodrigue, après avoir tué le comte, défendant son action devant Chimène qui n'en peut détester le motif, puisque c'est le même qui l'anime contre Rodrigue; la piété filiale aux prises avec l'amour; l'ambition désappointée; l'idolâtrie de l'honneur domestique; des épisodes étroitement liés à l'action; un récit qui nous met sous les yeux le sublime effort de l'Espagne se débarrassant des Maures, d'un pays rejetant ses conquérants : quel sujet! Et comme je comprends l'enthousiasme dont furent saisis nos pères, il y a un peu plus de deux siècles, quand ils virent cette aimable et pathétique image de la vie, et qu'ils entendirent cette voix des passions, parlant le langage de tous les temps et de tous les pays!

La ressemblance avec la vie, c'est en effet ce qui rendra cette pièce éternellement nouvelle. Le même

charme qui y attirait nos pères nous y attire nous-mêmes, quoique nous n'ayons plus le tour d'imagination de l'époque, qui faisait aimer jusqu'aux défauts d'une si charmante nouveauté.

Entrez dans le détail du *Cid*. Toutes les parties en tirent leur beauté de cette ressemblance avec la vie. La compétition des deux pères pour les fonctions de gouverneur du fils du roi, les hauteurs du comte, la dignité du vieux don Diègue, l'intervention du roi entre Rodrigue et Chimène, le rôle de don Sanche estimé, mais point aimé, que Chimène accepte pour champion, tout en désirant secrètement qu'il succombe ; tout cela, c'est la vie universelle et qui ne change pas. Mais nulle part l'image n'en est plus frappante que dans le combat entre Rodrigue et Chimène.

La lutte de la passion et du devoir, qu'est-ce autre chose en effet que la vie elle-même ? A quoi nous reconnaissons-nous le plus, sinon aux alternatives de cette lutte, dans laquelle cèdent tour à tour, chez les meilleurs, la passion et le devoir, et chez les autres, le devoir plus souvent que la passion ? Et en quel temps de la vie cette lutte prend-elle fin ? A quel âge n'avons-nous plus à choisir entre une passion et un devoir ? Si, pour ceux qui sont jeunes, le *Cid* est l'idéal même de la passion qu'ils ont dans le cœur, ceux qui sont agités par les passions de l'âge mûr ou de la vieillesse n'y trouvent-ils pas, comme double ressemblance avec la vie, le souvenir de ce qu'ils ont été et l'image de ce qu'ils sont ?

Corneille, dans ce chef-d'œuvre, n'a rien créé d'absolu; ni la passion sans quelques remontrances secrètes du devoir qui la troublent lors même qu'elle est la plus forte, et qui la contraignent à se voiler; ni le devoir, sans que la passion ne s'insinue jusque dans ses protestations les plus exaltées, et qu'il n'ait l'air par moments de la passion elle-même se donnant le change. Rodrigue veut tuer le père de Chimène. Voilà le devoir. Mais n'y aurait-il pas pour Rodrigue quelque moyen honorable d'y échapper? Une mort volontaire le rendrait libre. Un moment il s'y décide :

> ... Allons, mon âme, et puisqu'il faut mourir,
> Mourons du moins sans offenser Chimène.

Chimène veut venger la mort de son père par celle de Rodrigue : c'est pour elle le devoir. Elle s'y oblige par les plus fortes raisons; elle y appelle son imagination au secours de sa conscience qui va fléchir; elle s'y engage de réputation par l'éclat de ses plaintes devant le roi. Mais ne sentez-vous pas sa passion pour Rodrigue jusque dans la violence de son ressentiment, jusque dans cet excès de paroles dont elle réchauffe le devoir languissant? N'a-t-elle pas secrètement l'espoir que le roi ne lui accordera pas la mort d'un ennemi auquel elle a résolu de ne pas survivre? Et quand elle fait parler avec tant d'éloquence la plaie par où son père lui demande vengeance, n'avoue-t-elle pas que, pour la mieux con-

vaincre de son devoir, il a fallu que le sang paternel le lui traçât sur la poussière (1)?

Ainsi le devoir et la passion se suivent comme l'ombre suit le corps; ils s'observent, ils se pressent, ils ne se laissent pas respirer. Ce combat remplit la pièce; c'est la pièce tout entière; on ne s'en lasse point, tant cette image de la vie est forte et attachante. Ces combats sont nos combats. Jamais notre passion n'est si forte que nous ne sentions quelque chose qui y résiste; aujourd'hui un avertissement, demain un remords. Jamais non plus le devoir n'est si impérieux ni si certain que, sous la forme d'un répit, d'un regret, d'un doute, la passion ne le contredise tout bas, et n'ait quelque chance de se faire écouter. Le *Cid* est l'idéal de ceux qui peuvent faire des fautes sans souiller leur âme, et qui ne peuvent être vertueux que dans la mesure de la faiblesse humaine.

On a admiré l'esprit que déploie Corneille pour varier par les détails une situation qui remplit toute

(1) Son flanc était ouvert, et, pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir. (Acte II, sc. VII.)

Dans ces mots admirables : *pour mieux m'émouvoir*, Voltaire ne voit qu'une faute de goût. « Chimène, dit-il, doit être si émue, qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choses inanimées le dessein de la toucher. » Oui, si Chimène n'avait à se venger que d'un meurtrier ordinaire. Mais ce meurtrier c'est son amant; c'est celui dont elle dira plus loin :

Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.

Contre un pareil ennemi il est besoin que la haine s'excite par le spectacle d'une plaie demandant vengeance.

la pièce. Corneille lui-même avoue qu'il y
Vingt ans après le succès du *Cid*, exan
ouvrage, non en père, mais en juge, il re
qu'en beaucoup d'endroits il avait renché
riginal, et trop cédé au goût du temps.
d'un si excellent juge, on peut reprocher
bus de l'esprit; encore cet abus ne vient
trop de fidélité dans la ressemblance avec
trop d'esprit est le trait de gens qui ont
justifier leur passion, ou de s'exagérer le
Des scènes moins développées auraient lai
deviner au spectateur; au théâtre, il im
nous ayons peu à suppléer. Je veux que
plaide sa cause, qu'elle soit abondante, ir
que les personnages de la tragédie soient
passionnés et gens d'esprit.

Mais dans tout cet esprit du *Cid*, le trait
blable à la vie, c'est peut-être que le devo
d'esprit que la passion. Parmi les raisons d
Chimène pour se convaincre de son devoir,
pour quelques-unes très-solides, n'en d
pas qui ne sont qu'ingénieuses! L'excès m
point est une vérité de plus. Tout en effe
devoir, est-il également naturel? tout v
cœur? Ne s'y mêle-t-il pas quelque chose
l'influence des mœurs locales, et ce que
même appelle un point d'honneur (1)?

(1) Il dit à Rodrigue :

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contr
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi. (Acte V

faire que ce devoir soit assez fort pour balancer la passion, où tout est si naturel, et qui s'est formée de convenances si invincibles, la jeunesse, la gloire, la beauté? Comment égaler deux forces si inégales, sans appeler l'esprit au secours de la première, et sans que le cœur, qui n'accepte le devoir qu'à demi, se fasse aider par la tête pour l'accepter tout entier? Voilà pourquoi Chimène, si spirituelle et si subtile alors qu'elle combat son amour par son devoir, est d'une bonne foi si naïve et d'un naturel si charmant quand elle laisse parler sa passion. Pour s'exciter à venger son père, elle ne se refuse pas même le sophisme; mais qu'elle a peu d'efforts à faire, et que tout cet esprit lui est inutile, quand elle cède à son amour!

Va, je ne te hais point....
Sors vainqueur d'un combat doñt Chimène est le prix....
Adieu; ce mot lâché me fait rougir de honte.

L'Académie française, dans la critique que Richelieu lui commanda de faire du *Cid*, et qu'elle fit plus modérée qu'il n'eût voulu, crut de bon goût de prendre le parti du devoir contre la passion. Elle condamna Chimène comme une fille dénaturée. Ce jugement eût été vrai du haut d'une chaire; d'une compagnie de gens d'esprit il était excessif. Tout Paris réclama pour la vérité selon la nature humaine, contre la vérité selon les casuistes de Richelieu.

Tout Paris pour Chimène *eut* les yeux de Rodrigue.

Une Chimène comme l'eût voulue le rédacteur fort habile du jugement de l'Académie, Chapelain, eût ennuyé tout des premiers Richelieu et son Tristan littéraire, Chapelain.

Nos pères avaient donc meilleur goût que les beaux esprits du temps, quand, après avoir applaudi ce chef-d'œuvre, ils s'obstinèrent dans leur admiration, en dépit des censures du cardinal. Le public d'un jour jugea comme la postérité. Le mérite en est à Corneille, qui, en créant l'art, avait créé un public pour le goûter. Quel esprit sain n'eût fait son éducation dramatique à la première représentation du *Cid*? Tout en était si vrai, caractères, situations, langage ! Avant le *Cid*, le plaisir de la curiosité était le seul que l'on connût au théâtre. Jodelle et Garnier l'avaient contentée par de froides imitations du théâtre antique ; Hardi l'avait saturée par un plagiat de tous les théâtres. Corneille fit connaître le premier le plaisir de la raison, en présence de la vérité durable ; le plaisir du cœur, averti de ses propres passions par des personnages vivants ; le plaisir du goût, par la perfection de l'art d'écrire en vers. Quelle nouveauté, en effet, même après Malherbe, que ces vers si pleins, si nerveux, où la rime fortifie le sens, et cette propriété, cette force, après la fadeur romanesque des poésies du temps ! Quelle joie dut faire à nos pères ce langage si bien approprié à la diversité des sentiments qu'il exprime, si haut et si fier dans les scènes d'explication et de défi, si naïf et si fin dans les scènes d'amour combattu, si poé-

tique dans les épisodes! On aurait mauvaise grâce à noter, dans les créations du poëte, les endroits où trébuche l'écrivain. De la hauteur où de si rares beautés transportent l'esprit ébloui et charmé, il n'aperçoit pas les fautes. Corneille d'ailleurs ne fut pas longtemps sans contenter ses critiques. Trois ans après le *Cid*, il écrivait *Horace* et *Cinna*; un an après *Cinna*, il donnait *Polyeucte*, son chef-d'œuvre. Mais après ces grands ouvrages, on ne trouve plus à admirer que des actes dans des pièces imparfaites; et, plus tard, quelques scènes, des traits sublimes dans quinze pièces qui rappellent souvent le Corneille d'avant le *Cid*. La gloire de Corneille est donc toute dans ces quatre années (1636-1640); quatre années dans une vie de septuagénaire! Mais ce n'était pas trop de tout le temps qui avait précédé ces quatre années pour en préparer les fruits immortels; et peut-être, après des productions si fortes, l'épuisement était-il permis.

§ IV.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES TRAGÉDIES DE CORNEILLE.

Quoique le génie de Corneille semble avoir grandi dans *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*, on garde néanmoins une préférende de cœur pour le *Cid*; si on ne l'admire pas plus, peut-être l'aime-t-on davantage. Un charme extraordinaire de jeunesse et de passion se fait sentir dans ce chef-d'œuvre. Le génie de Corneille, qui s'était cherché pendant dix années, s'est enfin

trouvé. Lui-même était très-vif sur le sentiment d'l'honneur, et l'on sait qu'à vingt ans il avait connu dans toute sa force la passion qu'il peint dans Rodrigue. Il faisait pour la première fois parler son cœur encore ému de souvenirs personnels, et déjà le poète savait choisir entre les sentiments qu'avait éprouvés l'homme. Cette première révélation du génie intéresse singulièrement. Oserai-je la comparer au premier épanouissement d'une fleur, plus éclatante et plus magnifique quand elle sera ouverte tout entière, plus délicate et plus charmante quand elle vient de s'entr'ouvrir? Ce sera plus tard l'attrait de l'*Andromaque* de Racine, la première manifestation de ce divin génie.

Le *Cid* est d'ailleurs, de toutes les pièces de Corneille, la plus humaine, c'est-à-dire la plus conforme à l'homme tel qu'il est. Le devoir n'y est peut-être pas au-dessus de notre vertu, ni la passion supérieure à notre sensibilité. Nous sommes plus près de Rodrigue et de Chimène que nous ne le serons d'Auguste, d'Horace, de Polyeucte, de Sévère. Ceux-ci sont plus des héros que des hommes ; ou si l'on veut y voir des hommes, ce sont des hommes tels qu'ils devraient être.

Tel est en effet le caractère général des tragédies de Corneille, et ce qu'en a dit La Bruyère a l'autorité d'une tradition. « Corneille, dit-il, nous assujettit à ses caractères et à ses idées.... Il peint les hommes comme ils devraient être..... Il y a plus dans Corneille de ce que l'on admire et de ce qui

l'on doit imiter (1)..... » Ce jugement est complet; il indique à la fois et le genre de vérité propre au théâtre de Corneille, et l'effet qu'elle produit. Cette vérité, c'est celle d'une nature supérieure non à nos conceptions, mais peut-être à notre vertu : cet effet, c'est le désir de l'imiter.

Il y a cette différence entre les héros de la Fable et ceux de Corneille, que la grandeur des premiers est trop inaccessible pour nous tenter, tandis que la grandeur des seconds n'est pas tellement hors de notre portée, que nous ne sentions quelque désir de nous en rapprocher, ou du moins quelque honte d'en être si loin.

Une certaine grandeur, également éloignée d'un héroïsme impossible et d'une vertu ordinaire, est le trait commun aux principaux personnages de Corneille. C'est le vieux don Diègue, qui, pour se venger du soufflet du comte, pousse son fils à un duel où ce fils peut périr.

. . . . Meurs ou tue!

C'est le vieil Horace apprenant que le dernier survivant de ses trois fils a pris la fuite, et prononçant le fameux *Qu'il mourût!* C'est ce fils disant à Curiace, qui va devenir le mari de sa sœur :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

C'est Auguste tendant la main à son assassin. C'est Polyeucte renversant le sacrifice; Cornélie bravant

(1) *Des Ouvrages de l'esprit.*

à notre nation que l'idéal d'héroïsme qui brille dans ces pièces, rien n'effarouche plus sa délicatesse et son goût que l'inégalité dans les ouvrages d'esprit. Quelques réflexions, qui n'ôteront rien à la gloire de Corneille, sont nécessaires sur ce point, soit pour justifier le goût de la nation, soit pour apprécier l'espèce d'autorité que voudraient tirer des défauts de Corneille quelques innovations téméraires dans le poëme dramatique. Il faut bien d'ailleurs rechercher ce qui restait à faire après lui, et ce qui devait être la création personnelle de Racine.

Aucun esprit sérieux n'a songé à dissimuler la singulière inégalité du génie de Corneille. Quatre de ses pièces, sur plus de trente, sont seules des chefs-d'œuvre. Encore, parmi ces quatre, les esprits difficiles n'en trouvent-ils que deux parfaites, le *Cid* et *Polyeucte*. Les deux autres, *Horace et Cinna*, leur paraissent défectueuses dans l'ensemble. Je n'ai pas le courage de m'associer à cette restriction. Je plains même ceux que de si grandes beautés laissent assez maîtres d'eux-mêmes pour songer à prendre avantage, sur ce grand homme, d'imperfections qui sont plus de l'homme en général que de Corneille. Le précepte d'Horace semble fait pour ces pièces : « Où les beautés l'emportent en nombre, je ne me blesse pas de certains défauts échappés à la négligence ou à la faiblesse humaine. » Mais ce précepte ne convient qu'aux quatre chefs-d'œuvre que je viens de nommer. Dans les sept autres pièces qui suivent en rang de mérite, *Rodogune*, *la Mort de Pompée*, *Ni-*

'é l'homme. Corneille lui-même en a du scru-
ces paroles du jeune Horace, d'un sublime
sauvage :

e vous a nommé, je ne vous connais plus...

e fait cette réponse si pathétique par la
de Curiace :

ous connais encore, et c'est ce qui me tue....

nt ainsi ce qu'il y a d'outré dans le héros par
y a de plus naturel dans l'homme, et le su-
ı possible par le sublime de la réalité.
.e plus souvent cet héroïsme n'est pas au-
les grandes âmes; il n'excède pas ce qu'en
'ertus, nous concevons de possible par l'ex-
: de nos vertus médiocres. D'ailleurs, parmi
s, quelques-uns ont vécu; leur grandeur est
lition historique. Si l'histoire ne les a pas
;, ils ont pu être tels que Corneille les a
ur ceux qu'il a tirés de son imagination, et
comme les frères de ceux que lui fournis-
stoire, leurs actions, si au-dessus qu'elles
es actions communes, nous paraissent pour-
semblables, grâce à la faculté que Dieu nous
e d'être meilleurs dans le jugement que dans
ıite, et de nous reconnaître même dans les
ont nous sommes incapables.
mêle de l'étonnement au plaisir que nous
aux pièces de Corneille. La Bruyère, qui l'a

bien senti, ajoute à l'excellent portrait qu'il en a tracé : « Corneille élève, *étonne*, maîtrise. » Des-cartes semble avoir en vue l'espèce d'admiration que nous inspire Corneille, quand il définit l'admiration en général, « une subite surprise de l'âme qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires (1). » C'est la définition exacte et technique de l'impression si forte que nous recevons, soit de la représentation, soit de la lecture des pièces de Corneille. Toutefois, et j'y reviens, sur l'indication si juste de La Bruyère, ce rare, cet extraordinaire de son théâtre ne nous paraît pas tellement au-dessus de l'homme que l'ad-miration qu'il excite ne nous donne le désir de l'i-miter. L'admiration dont le grand Corneille a trouvé le secret est en effet bienfaisante et féconde. Si elle ne peut enfanter des héros, ces ouvrages de prédi lection de Dieu, elle nous attache aux vertus dont l'héroïsme n'est que le suprême degré; elle remu la nature engourdie; elle nous rend, du moins pou un moment, plus dignes de nous-mêmes. Pour qu donc seraient inefficaces les beautés qui arrachaient des larmes au grand Condé?

La popularité de Corneille honore notre pays. Ell y est l'effet de cet amour pour les grandes choses e de cette passion pour les grands hommes, qui son un des traits de notre caractère national. Nous aus nous sommes un peuple héroïque. Qu'y a-t-il qu

(1) *Traité des passions.*

nous préférions à l'honneur, à ce que nous regardons comme notre devoir envers les peuples opprimés et la justice violée? Ne sommes-nous pas toujours tentés d'être le vieux don Diègue, Horace, Auguste, Nicomède, Sévère? A peine souffrons-nous qu'on nous veuille donner le goût de vertus moins sublimes, mais plus sûres. Nous n'avons qu'une justice étroite et tardive pour les gouvernements sages qui ménagent notre sang et notre argent. Mais la faveur populaire est assurée aux gouvernements héroïques qui ont fait de grandes choses au prix du sang des générations, du deuil des mères, de la ruine publique. Nous sommes idolâtres des héros, et du fond de notre misère nous battons des mains à ceux qui nous font jouer quelque grand rôle sur la scène du monde, et qui nous attirent les applaudissements du genre humain. A Dieu ne plaise que cette superstition pour l'héroïsme s'affaiblisse dans notre pays! C'est le ressort de nos âmes; c'est ce qui rendra toujours parmi nous la paix glorieuse et le repos respectable. A Dieu ne plaise que le grand Corneille cesse d'être populaire sur notre théâtre! Ce jour-là, nous aurions cessé d'être une grande nation.

§ V.

DES IMPERFECTIONS DU THÉATRE DE CORNEILLE, ET DE LEURS CAUSES.

Si les beautés du théâtre de Corneille sont si populaires en France, le sentiment de ses imperfections ne l'est pas moins. De même que rien ne plaît plus

à nôtre nation que l'idéal d'héroïsme qui brille dans ces pièces, rien n'effarouche plus sa délicatesse et son goût que l'inégalité dans les ouvrages d'esprit. Quelques réflexions, qui n'ôteront rien à la gloire de Corneille, sont nécessaires sur ce point, soit pour justifier le goût de la nation, soit pour apprécier l'espèce d'autorité que voudraient tirer des défauts de Corneille quelques innovations téméraires dans le poëme dramatique. Il faut bien d'ailleurs rechercher ce qui restait à faire après lui, et ce qui devait être la création personnelle de Racine.

Aucun esprit sérieux n'a songé à dissimuler la singulière inégalité du génie de Corneille. Quatre de ses pièces, sur plus de trente, sont seules des chefs-d'œuvre. Encore, parmi ces quatre, les esprits difficiles n'en trouvent-ils que deux parfaites, le *Cid* et *Polyeucte*. Les deux autres, *Horace et Cinna*, leur paraissent défectueuses dans l'ensemble. Je n'ai pas le courage de m'associer à cette restriction. Je plains même ceux que de si grandes beautés laissent assez maîtres d'eux-mêmes pour songer à prendre avantage, sur ce grand homme, d'imperfections qui sont plus de l'homme en général que de Corneille. Le précepte d'Horace semble fait pour ces pièces : « Où les beautés l'emportent en nombre, je ne me blesse pas de certains défauts échappés à la négligence ou à la faiblesse humaine. » Mais ce précepte ne convient qu'aux quatre chefs-d'œuvre que je viens de nommer. Dans les sept autres pièces qui suivent en rang de mérite, *Rodogune*, *la Mort de Pompée*, *Ni-*

, *Don Sanche*, *Sertorius*, *Othon*, *Héraclius*,
uts prennent le dessus, et il faut déjà que le
t soutienne l'esprit dans une lecture inquiète
rieuse. Enfin, dans le reste, à peine y a-t-il à
lir, parmi les mille défauts d'une conception
e, quelques beautés de bonne fortune. Les
endroits y forment l'exception.

e courte durée du génie de Corneille, cette
nce dans l'âge viril, cette inégalité qui le fait
à chaque instant de ses qualités les plus éle-
ıns les défauts opposés, de la grandeur dans
ıase, de l'éloquence dans la déclamation, du
ıement dans la subtilité de l'école, des plus
pensées dans l'abus des sentences, le dirai-je
du sublime dans le ridicule; cette naïveté
, une des séductions de ce beau génie qui lui
ettre sa *Mélite* sur le même rang que ses chefs-
re, et trahit ainsi, jusque dans une connais-
si subtile de son art, une si singulière illusion
s œuvres; tant de maladresse dans une si
e habileté; des défauts si peu soupçonnés par
si mal surveillés au milieu de qualités supé-
s dont il paraît avoir une conscience si claire :
es contrastes ont de quoi confondre d'abord,
neille n'est guère moins étonnant par sa hau-
ue par l'impuissance de s'y soutenir.

taire se tire de l'explication par un trait plai-
qui d'ailleurs a le mérite de donner une vive
le ces inégalités du génie de Corneille. Il ima-
n lutin qui lui inspirait ses beaux endroits et

l'abandonnait dans les mauvais. Où Corneill
son génie, c'est plus qu'un homme, c'est l
même de la tragédie; sitôt que le génie l'aban
c'est à peine l'habileté incertaine d'un tragiq
profession. S'il y a quelque chose à reproch
commentaire de Voltaire, outre la faute d'avoi
insisté sur les incorrections de style dans une la
toute de création, c'est surtout le trop facile a
tage qu'il s'est donné sur les défauts de d
du théâtre de Corneille. Là est le plus grave tor
ce commentaire si sensé et si piquant, où d'aille
soit crainte du reproche d'envie, soit complaisa
d'auteur pour des fautes où il était tombé lui-mên
Voltaire est plus d'une fois resté en deçà de la véri
Une explication plus générale et moins tracassièr
un examen approfondi des causes de certaines in
perfections capitales, d'où sont nées toutes ce
fautes de détail dont le goût de Voltaire triomph
trop aisément, eussent été plus dignes de lui, et l'au
raient sauvé de l'accusation, d'ailleurs fort injuste
d'avoir voulu rabaisser Corneille.

On a indiqué quelques-unes de ces causes. Son s
jour presque continuel à Rouen, loin de la cou
expliquerait tout au plus les locutions provincial
qui gâtent son beau langage. D'autres fautes auraie
leurs excuses dans le tour d'esprit de son temps
dans ce changement de mœurs qui fit succéder au
intrigues politiques mêlées de galanteries la gala
terie sans intrigues politiques. Enfin, sa pauvret
honteuse pour la France, l'aurait forcé de travaill

trop vite. Ces causes n'ont pas été sans influence; mais je les crois secondaires. La principale, c'est le système dramatique suivi par Corneille.

Ce grand homme s'était fait une idée du poëme dramatique d'après deux sortes de modèles bien différents : les anciens, dont il dissertait plus qu'il ne les lisait, et les Espagnols, qui lui avaient inspiré le *Cid*. Son penchant fut toujours plus de ce côté; et quoiqu'il parût toujours fort occupé des doctrines 'Aristote, il suivit bien plus les exemples de Lope Véga que ceux de Sophocle.

Or, entre la conduite du théâtre antique et celle du éâtre espagnol, la différence est profonde.

Des situations vraisemblables ou non, mais toursurs surprenantes; des complications, ou, selon le t consacré, une intrigue pour amener ces situans; des caractères à peine indiqués et qui sont surdonnés aux situations : voilà la marche du théâtre agnol.

e théâtre antique se conduit tout à l'inverse. Le te conçoit d'abord des caractères qu'il emprunte t à l'histoire, soit aux traditions religieuses; il les ce au milieu d'événements vrais ou vraisembla-s, avec des passions et des intérêts opposés, dont utte donne naissance aux situations.

hoisissez la meilleure des pièces du théâtre espal, vous y voyez des situations inattendues, qui uent plus la curiosité qu'elles ne contentent la son, et une prodigieuse abondance de complicans pour les produire. Pour des caractères, vous en

chercheriez vainement, à moins qu'un jeune
épris, un jaloux, un seigneur entêté d'un
point d'honneur arragonais ou castillan, ne
des caractères. Ce sont là, je le veux bien, c
ditions, des mœurs; mais si l'on entend par ca
un naturel toujours constant et toujours le
qui marque toutes les actions d'un homme;
bitude de l'âme ancienne et profonde, indép
des circonstances extérieures de condition, d
et de lieu ; j'attends encore qu'on m'en fasse
exemple dans le théâtre espagnol. Il est t
qu'une fois engagés dans les situations , les
nages y gardent assez fidèlement leur cond
leurs mœurs, et c'est là une première vérité
tique qui a son prix. Mais il est une autre vé
plus profonde et attachante. C'est celle qui
de caractères fortement conçus, ou plutôt en
vifs à la nature pour la scène, dont les passio
compliquées au milieu d'événements très-
ont assujetti à leur empire ou employé à leu
toutes les facultés de l'homme. Cette vérité
la trouve que dans le théâtre antique, et j
l'expression parfaite dans les chefs-d'œuvre c

La fatalité, ce grand ressort du théâtre
qu'est-ce, au fond, que cette loi de la nature
par laquelle certains caractères sont invinci
entraînés à certaines actions? Qu'est-ce que
qui pousse les personnages antiques, sinon un
passion, non d'un jour ni d'une certaine ép
la vie, mais née avec eux, qui a grandi et vi

eux, et a réduit leur volonté en servitude? C'est une force si impérieuse, si supérieure à la raison séduite ou subjuguée, que les anciens n'en ont pas voulu laisser la responsabilité à l'homme, et qu'ils l'ont rejetée sur les dieux: en cela moralistes médiocres, mais observateurs profonds, qui ont connu toute la faiblesse de la volonté. Aussi, dans le théâtre antique, où tant de choses touchent le cœur et contentent la raison, où il y a tant à admirer, rien n'étonne. Dès que les caractères se sont fait connaître, les situations sont prévues; et au lieu que, dans le théâtre espagnol, l'art du poëte consiste à dérouter cette logique intérieure qui de certaines causes conclut par pressentiment certains effets, et à amuser l'imagination de l'embarras même où il jette la raison, dans le théâtre antique l'art du poëte est de faire ressortir la rigueur de cette logique, et de faire profiter la raison des plaisirs de l'imagination. C'est la différence de la tragédie de situation à la tragédie de caractères.

Les chefs-d'œuvre de Corneille sont des tragédies de caractère. Les personnages du *Cid*, de *Polyeucte*, de *Cinna*, d'*Horace*, ne sont si vivants que parce qu'ils représentent des caractères. Ils font eux-mêmes les situations où ils sont jetés, et je ne m'étonne ni que les uns y succombent, ni que les autres en triomphent. Chacun recueille ce qu'il a semé. C'est là le grand art, et c'est pour en avoir quitté la voie à partir de *Polyeucte*, que le génie de Corneille s'est affaibli tout à coup.

Depuis ce chef-d'œuvre, en effet, Corneille inclina

de plus en plus vers la tragédie de situation et vers les procédés du théâtre espagnol. Par une erreur qui me surprend d'un si grand esprit, il crut qu'il y avait plus d'invention dans les pièces *embarrassées*, comme il les appelle, qu'il fallait plus d'esprit pour les imaginer et plus d'art pour les conduire (1); et il fit des pièces embarrassées. Il confondit les expédients avec l'art; et cet homme qui avait réalisé dans le *Cid* et *Polyeucte* l'idéal de la tragédie, parut avoir perdu son propre secret.

Qu'entendait-il par des pièces embarrassées? Des situations inattendues, amenées par des moyens artificiels sans aucune ressemblance avec la vie; les situations pour but, l'intrigue pour moyen. C'était la voie espagnole. Une fois qu'il s'y fut engagé, il lui devint impossible de revenir sur ses pas, et, dans la force de l'âge et du talent, il ne put retrouver une de ces heures privilégiées, dans lesquelles il avait eu une vue si claire et si sublime de son art. Il avait abandonné sans retour le grand chemin frayé par lui, où allaient entrer, pour ne le quitter jamais, Molière et Racine.

Là est la véritable cause de la précoce décadence du génie de Corneille. Les circonstances extérieures y aidèrent; mais le mal venait d'une fausse vue, et sous ce rapport Corneille est un grand exemple de ce que dit Descartes, qu'un homme est moins supérieur aux autres hommes par l'esprit, que par l'emploi qu'il en fait. Il tomba au-dessous de lui-même le

(1) Ce sont ses propres paroles. (Préface du *Cid*.)

jour où, pour nouer par l'intrigue des situations surprenantes, il employa le même esprit qui avait fait sortir, de caractères bien conçus et admirablement tracés, des situations fortes, naturelles et prévues.

Dans un poëme dramatique où les situations sont le but et l'intrigue le moyen, dès que la situation cesse de porter le poëte, il fléchit. Les intervalles qui, dans la tragédie de caractère, sont remplis par le développement même des caractères, sont vides dans la tragédie d'intrigue. Car que peut fournir l'intrigue au poëte, fût-ce le plus fécond? Des scènes vagues, communes et obscures, des incidents sans vraisemblance, tout une partie de métier, où le poëte tombe au niveau de l'arrangeur.

Cet art parasite gâte toutes les pièces où Corneille a suivi le système espagnol. Quand la situation lui manque, il semble que tout lui manque à la fois. Que de vaines combinaisons, pour suspendre, pour embrouiller l'action! Que de moyens de caprice pour forcer l'intérêt, lequel naît sans effort, dans la tragédie de caractères, des rapports nécessaires qui lient ces caractères aux situations! Ne cherchez pas une autre cause de cette incertitude et de ces obscurités soudaines de la langue de Corneille, après cette lumière, cette force, cette netteté, ce feu divin des belles scènes. Pourquoi cette langue s'éclipse-t-elle tout à coup? C'est qu'il n'y a plus de situation, et qu'il n'y a point de caractère. Il reste je ne sais quelles idées vaines, équivoques, auxquelles résiste la langue même que Corneille a créée.

On sait d'ailleurs, par l'anecdote de Baron, qui lui demandait le sens de quelques vers d'Héraclius, qu'il ne se reconnaissait pas toujours dans ses propres ténèbres, et qu'il l'avouait avec sa candeur ordinaire. Ce qu'il avait fait comme auteur, par un mauvais emploi de son esprit, comme juge, il l'appréciait de ce premier coup d'œil toujours sûr d'un homme de génie rendu à son naturel.

Ces remarques s'appliquent exclusivement aux pièces de Corneille qui peuvent êtres dites de second ordre dans son théâtre. Quand on y compare les beaux endroits avec le reste, il semble que le génie de Corneille, délivré des entraves de sa théorie, se retrouve tout entier, tant il a d'élan, de vigueur et de netteté. Le même écrivain qui tout à l'heure était si obscur, si incertain, et qui paraissait vouloir se donner le change sur la pauvreté de son fond, redevient l'écrivain le plus clair, le plus franc, le plus sûr de sa pensée, le plus maître de sa langue.

Mais, dans les dernières pièces de Corneille, au lieu de belles situations amenées par des moyens défectueux, je ne vois plus que de stériles efforts pour tirer des situations médiocres d'un fond sans événements et sans caractères. Les ténèbres du plan et de la langue s'épaississent de plus en plus. Il est vrai que, pour la plupart, la vieillesse s'était jointe au mauvais système. Mais l'habitude était si forte, que, même dans ces chétifs enfants de la vieillesse de Corneille, où l'on ne s'étonnerait pas de trouver plus de faiblesse d'exécution que de vice de

ı, le plan est toujours plus vicieux que l'exécu-
.

ar malheur, on le louait beaucoup trop de l'esprit
l déployait dans cette mauvaise sorte d'invention.
ait l'enfoncer dans son faible. Il avait en effet
de tendresse pour l'intrigue, sur laquelle por-
le plus fort de son travail; et telle était son illu-
à cet égard, qu'il égalait à ses chefs-d'œuvre ses
es les plus défectueuses, pensant y avoir mis
ıême quantité d'esprit. La seule différence qu'il
it, c'est que, dans les premiers, « ayant eu, di-
il, moins de secours du côté du sujet, il lui avait
plus de force de vers, de raisonnement et de
iment, pour les soutenir; » et que, dans les au-
la richesse du sujet, l'art de la conduite, l'ima-
tion des détails, les soutenaient assez sans qu'il
llût autre chose. Le poëte reçoit ses sujets de
toire et de la nature humaine; Corneille croyait
doit les inventer. Rien de plus naïf que l'éloge
l se donne, dans la préface de sa *Sophonisbe*,
'avoir rien imité de celle de Mairet. Il en a, dit-
out changé. Où Mairet suivait l'histoire, il s'en
écarté; où Mairet l'avait altérée, il l'a réta-
Il a fait, en un mot, toutes choses autrement
son devancier, non pour rendre sa pièce plus
, mais pour ne pas ressembler à Mairet; tant il
rai qu'il voyait dans le sujet, non pas un événe-
t vrai ou vraisemblable qui s'accomplit par un
ıaînement de circonstances invincibles, mais
matière à pétrir, à laquelle le poëte est libre de

donner toutes les formes, pourvu qu'on y voie la marque de l'inventeur !

Ce droit du poëte sur les sujets est une théorie du théâtre espagnol ; je la trouve excellente pour des pièces qui ne prétendent pas plus à la gloire d'être relues qu'à celle d'être redemandées. Mais dans un pays où la tragédie est le premier des arts, où l'idée d'art implique l'idée d'une vérité durable, l'autorité même du grand Corneille n'a pu consacrer sa théorie. Autant vaudrait dire que la nature humaine est du droit du poëte. Je m'étonne qu'un si grand homme se soit si fort mépris à cet égard, et qu'ayant si admirablement résumé la beauté d'un poëme dramatique en ces trois choses : force de vers, de raisonnement et de sentiment, il se soit imaginé que, là où brille cette beauté, il n'y ait pas nécessairement un sujet tragique, ou qu'il y en ait un où cette beauté manque. Qu'est-ce en effet que la force du vers, le raisonnement, le sentiment, sinon autant de traits de ressemblance avec la vie? et peut-il y avoir ressemblance avec la vie, là où la vie elle-même n'est pas tout le sujet?

Un autre vice de la tragédie de situation, c'est qu'on fait trop et trop vite. Corneille tombait dans ce double défaut, bien plus par l'effet de cette vue fausse sur le théâtre, que pressé par le besoin, quoiqu'il ne soit que trop vrai qu'il en a senti les atteintes. On trouve plus aisément des situations indépendantes des caractères, que des caractères qui amènent des situations. L'histoire abonde en person-

ges dont la vie offre une situation, une vicissitude amatique, de quoi fournir quelques scènes à effet. suffit de la feuilleter d'un doigt distrait, pour y ɔuver des sujets à situations. Mais il faut à de lonıes et patientes recherches joindre une grande rce de réflexion, pour trouver un sujet où les situaɔns naissent des caractères. Le petit nombre des ıèces de Racine pourrait s'expliquer tout aussi bien ır la rareté des sujets que par ses scrupules de region. L'histoire littéraire du temps parle des sujets u'il essaya, et qu'il rejeta après les avoir ébauchés. lle ne dit pas que Corneille en ait rejeté aucun.

Dans la tragédie de situation, le nœud n'est qu'un rtifice plus ou moins grossier, un moyen de théâtre, la disposition du moins habile. Aussi est-ce à l'enlroit même où la pièce devrait se serrer, qu'elle anguit et se relâche.

Le nœud est, au contraire, la plus grande beauté de a tragédie de caractère, parce qu'il en est la vérité a plus profonde. C'est au moment où l'on voit les caactères s'engager d'une manière irrésistible dans es situations, et se former cette perfection de la essemblance avec la vie, qu'éclate la beauté suɔrême du poëme dramatique. Là se révèle l'invenion, qui n'est que la connaissance et le sentiment ɔrofond de la réalité; là est le trait par lequel l'œure du génie se rapproche le plus des œuvres de celui qui sonde les cœurs, et pour lequel toute vie qui s'écoule est un drame qui s'accomplit. On peut, ıvec du talent, traiter heureusement une situation;

c'est un bonheur échu à bon nombre d'auteurs du second ordre. Mais il n'y a pas d'exemple, dans un auteur sans génie, d'une pièce où le nœud soit formé des rapports nécessaires d'un caractère à une situation.

Je reconnais un autre vice du système espagnol dans ce mélange de la vérité héroïque et de la vérité bourgeoise qui marque la plupart des pièces de Corneille. Le personnage du roi dans le *Cid*, celui de Félix dans *Polyeucte*, en sont les types les plus adoucis. Aristie, dans *Sertorius*, en est l'excès. Femme divorcée de Pompée, elle le presse de la reprendre et de s'unir à Sertorius contre Sylla. Pompée, qui aime sa femme, mais qui craint Sylla, résiste; il la supplie d'attendre l'abdication ou la mort du dictateur. Aristie insiste :

> Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
> Me voulez-vous, seigneur? ne me voulez-vous pas?

Si, dans cette pièce, comme dans beaucoup d'autres de Corneille, les personnages, au lieu de n'être que de grands noms groupés autour d'une situation, étaient des caractères concourant à une action, ils ne tomberaient pas dans ces scènes de ménage et dans ces vers de comédie. Dans la tragédie de caractère, l'action est si forte, l'événement marche d'un pas si rapide, que les personnages ne peuvent s'en arracher un moment, et qu'ils ressemblent à des coureurs emportés vers le but.

Telle fut l'influence du goût espagnol sur le génie

le Corneille. Le tour d'esprit de son temps lui imosa le mélange de la politique et de la galanterie. Il it des politiques galants : Sertorius, Pompée et plusieurs autres. Plus tard, ses héros parlèrent comme Benserade. Non qu'il ne sentît cette servitude de la mode : « J'ai cru jusqu'ici, écrit-il à Saint-Évremond, que la passion de l'amour est trop chargée de aiblesse pour être la dominante d'une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement et non de corps. » Mais cette mesure n'est-elle pas chimérique? Où l'amour n'est qu'un ornement, un épisode, qui intéresse-t-il? Et s'il n'intéresse pas, il n'est plus un ornement, mais un vain remplissage. Un amour épisodique n'inspirera pas au poëte un langage touchant, pathétique, durable, et s'il l'emploie comme embellissement, il risque de ne donner qu'une image périssable de la manière dont on comprenait l'amour de son temps. Là au contraire où l'amour est une partie essentielle de la pièce, il rend la tragédie plus semblable à la vie, où nous voyons l'amour mêlé à tous les grands événements, comme cause ou comme nœud. Alors il peut recevoir toutes es beautés du langage, car, au lieu d'être imité du our d'imagination d'une époque, il est tiré du fond lu cœur humain, cette source inépuisable où Boileau nous conseille d'en aller chercher la peinture. Ainsi l'avait compris Corneille dans le temps de es chefs-d'œuvre : c'est pour un amour de ce genre qu'on pardonne à Chimène d'hésiter entre son père et son amant; à Camille, de haïr la patrie qui lui a

coûté la vie de Curiace ; à Cinna, de conspirer contre son bienfaiteur ; c'est cet amour qui rend Pauline adorable, et fait de Sévère une des plus nobles figures du théâtre. Au contraire, l'amour épisodique, l'amour employé comme ornement, rend ridicules César dans *la Mort de Pompée ;* Sertorius et Pompée, dans *Sertorius ;* Thésée, dans *Œdipe.*

Ces erreurs de jugement, dans un si grand homme, prouvent à quel point le poëte dramatique est dépendant du tour d'esprit et des mœurs de son temps. Il n'est guère de défauts dans Corneille qui ne lui soient venus de ses contemporains. C'est presque toujours quelque mode littéraire qu'il accepte avec trop de facilité : ainsi l'emploi de l'amour comme ornement. Par là il pensait faire pièce aux doucereux et aux enjoués, comme il appelait les partisans de Quinault. Racine eut à connaître à son tour cette dépendance : mais alors le goût s'était épuré, et le naturel, où la raison domine, était devenu le tour d'esprit du temps. Voilà pourquoi l'on peut remarquer utilement pour l'art les imperfections de Corneille, sans manquer à sa gloire. Avec un aussi beau génie que Racine, il tira moins de secours de son époque ; et s'il est juste de laisser la plus grande partie de ses fautes à la charge de ses contemporains, il faut, pour admirer Racine sans superstition, laisser à l'époque plus saine où il lui fut donné de vivre une part dans cette perfection de son théâtre, au delà de laquelle l'art ne pouvait que descendre.

§ VI.

DE CE QUE LA TRAGÉDIE DE CORNEILLE LAISSAIT A DÉSIRER.

Après la vérité héroïque, il restait à voir sur la scène la vérité humaine; après les hommes tels qu'ils devraient être, les hommes tels qu'ils sont; après l'idéal du possible, l'idéal de la réalité.

Il restait à arracher la tragédie à l'imitation du théâtre espagnol, pour la ramener dans la voie du théâtre antique, en faisant dépendre, non plus les caractères des situations, mais les situations des caractères.

Il restait à se rapprocher de plus en plus de ce qui fait la beauté durable et populaire du poëme dramatique, la ressemblance avec la vie.

Sauf Chimène et Pauline, les deux plus touchantes créations de Corneille, les femmes, dans son théâtre, y participent de la nature héroïque des hommes. On les appelait de son temps d'*adorables furies*, croyant n'en faire qu'un éloge raffiné. Corneille lui-même se vantait de préférer le reproche d'avoir fait ses femmes trop héroïques à la louange d'avoir efféminé ses héros (1). Il fallait que, dans un pays où la religion et les mœurs ont fait de la femme l'égale de l'homme, la tragédie nous en fît voir de vivantes images dans les passions qui lui sont propres, ou dans celles qui lui sont communes avec l'homme; dans l'amour violent, ou dans l'amour timide et chaste; dans la tendresse maternelle, ou dans la

(1) Préface de *Sophonisbe*.

passion de dominer; dans le crime, ou dans la vertu.

Il restait à perfectionner la langue des chefs-d'œuvre de Corneille, non du côté du nerf, de l'élévation, de la hardiesse, du feu, mais du côté de la correction, qui est un degré de vérité de plus; en soutenant les créations de ce grand homme, et en y ajoutant. Il y avait en effet toute une langue nouvelle à créer, pour cette variété, cette profondeur, cette finesse de nuances, que le poëme dramatique tire de l'analyse et du développement des caractères. Il y avait à faire parler la femme dans une langue aimable, où l'on sentît la délicatesse de sa nature jusque dans l'emportement de ses passions. Enfin, il était d'un intérêt pressant de réparer la langue des mauvaises pièces de Corneille, autorisée par la gloire de ses chefs-d'œuvre.

Si la poésie est à la fois un langage, une peinture et une musique, si elle doit plaire à l'âme, à l'imagination et à l'oreille, il restait à faire connaître, après ce style de Corneille, plus oratoire que poétique, plus énergique qu'harmonieux, plus ferme que varié, où il y a plus de feu que de douceur et plus de mouvement que d'images, un style qui réunît à toutes les beautés du style de Corneille, dans des vérités dramatiques du même ordre, toutes les beautés propres aux vérités dramatiques qui restaient à exprimer; un style qui contentât la raison par l'exactitude des paroles, l'âme par leur accent, l'imagination par leur éclat, l'oreille par leur harmonie. Corneille laissait à désirer Racine.

CHAPITRE QUATRIÈME.

luence de Descartes sur Pascal. — Ce qu'ils ont de commun — Comment Pascal quitte de bonne heure la philosophie et les sciences la morale, et est conduit par la morale à la religion. — § III. En l'éloquence de Pascal diffère de celle de Descartes. — § IV. Des es de Pascal sur la religion, et de ce qu'il faut penser de son méour la philosophie. — De ses pensées sur la morale générale. — § V. *'rovinciales*. — Perfection de la langue française dans les écrits de l.

§ I.

NCE DE DESCARTES SUR PASCAL. — CE QU'ILS ONT DE COMMUN.

ıs une lettre que Mersenne écrivait à Descar- 12 novembre 1639, il est question d'un jeune ıe de seize ans qui venait de composer un des *Coniques*, et qui promettait d'effacer les mathématiciens du temps. Descartes en ait la nouvelle assez froidement, et n'en témoi- aucune admiration. Huit ans après, ce jeune ıe se rencontrait pour la première fois avec rtes; il s'entretenait avec lui de ses expérien- r le vide, de la pesanteur de l'air, de ce que rtes avait appelé la matière subtile. Celui qui it presque de l'ombrage à Descartes par ces encements extraordinaires, cet adolescent qui ıit Euclide à seize ans, ce jeune homme de quatre ans qui avait une conférence de pair à

pair avec Descartes sur des points de la nouvelle science, c'était Blaise Pascal.

Le génie de Pascal se forma d'abord, comme celui de Descartes, seul et sans secours. Il en donnait les premières marques presque dans le même temps que Descartes, dans son *Discours de la Méthode*, faisait voir les plus beaux fruits du sien. Mais il n'est pas douteux qu'à l'âge de vingt-quatre ans Pascal ne dût être occupé des travaux et de la méthode de Descartes, et qu'il n'en eût senti l'influence. Son père, savant de mérite, s'était mêlé personnellement aux discussions de Descartes avec Fermat et Roberval, et Pascal n'en avait pas ignoré l'objet. Enfin, dans l'entretien de 1647, n'y avait-il pas eu comme une sorte de transmission directe de l'esprit nouveau de Descartes à Pascal?

Pascal retrouva cette influence à Port-Royal, où florissait l'étude des écrits de Descartes. On peut juger de l'admiration qu'on y professait pour ce grand homme, par le ton si modéré et si respectueux des objections que fait le grand Arnauld aux *Méditations* de Descartes. Ces objections, qui d'ailleurs ne touchent pas le fond de la méthode, font dire à Descartes « qu'il se réjouit de ce qu'il n'y a point plus de choses en son écrit auxquelles M. Arnauld contredise. » Sur la religion, les solitaires de Port-Royal ne s'en rapportaient qu'à eux-mêmes; mais au regard de ce qu'ils appelaient la philosophie humaine, c'est-à-dire la connaissance du vrai et du faux par la science, ils étaient cartésiens. Ils l'é-

nt même, avec mesure, dans ce qu'ils regar-
ent comme les preuves naturelles de l'existence
Dieu et de l'âme ; et quant à la méthode géné-
pour la recherche de la vérité et la composition
écrits, nous avons vu, au chapitre de Descar-
que tout le Port-Royal s'y était rangé.

e fut la plus illustre preuve de l'excellence de
e méthode, qu'un homme de génie, Pascal, n'y
ıva rien à changer. Il reprit des mains de Des-
:es, pour les appliquer à la recherche de vérités
n autre ordre, les procédés de cette méthode :
ıécessité du doute provisoire pour arriver à ne
s douter; le mépris de l'antiquité et de l'auto-
dans tout ce qui n'est pas du domaine de la foi ;
idence, comme marque unique à laquelle le
i se distingue du faux; la raison, comme seul
e de l'évidence. Enfin avec la méthode de Des-
tes, il continua toute les habitudes d'esprit de ce
nd homme, sa passion pour la vérité, cette im-
sibilité de se contenter de ce qui n'était pas évi-
ıt, dont madame Périer, sœur de Pascal, a dit
u'il ne pouvait se rendre qu'à ce qui paraissait
i évidemment; de sorte que quand on ne lui
ait pas de bonnes raisons, il en cherchait lui-
me. »

En tout ce qui touche la conduite de l'esprit
ıs la recherche de la vérité, Pascal ne fit donc
s'approprier les idées de Descartes, après le-
el il n'y avait rien à trouver.

Les principes de l'*Art de persuader*, dans Pas-

cal, sont ceux du *Discours de la méthode* dan
cartes, et plus particulièrement des *Règles po*
duire notre esprit dans la recherche de la véri
vrage posthume de ce grand homme. (1) Que s
de persuader dans *l'Art de persuader* de Pas
même chose qu'il s'agit de rechercher d
Règles de Descartes, la vérité. Tous deux ne veul
moins rendre le faux impossible que rendre
évident. *L'Art de persuader la vérité*, com
Règles pour la rechercher, supposent l'ard
la connaître, d'où naît nécessairement l'ard
la communiquer. Connaître le vrai pour le c
niquer, voilà la nouvelle rhétorique ; c'est l'
honnêtes gens remplaçant l'art des gens ha
l'emploi d'une telle méthode est le commen
de la vertu.

A cet égard, Descartes et Pascal ont don
mêmes exemples. Cette ressemblance entr
hommes de génie, d'ailleurs si différents, ti
la rigueur de l'esprit de géométrie une règle
recherche et la démonstration de tous les or
vérité, a fait de la méthode de Descartes un
l'esprit français. On ne peut tenir une plume av
neur dans notre pays qu'en faisant de la vérité
de ses recherches, qu'en doutant pour mieux
ses croyances, qu'en ne communiquant aux
que ce qu'on tient pour évident. Les écrits qui

(1) Un extrait de cet ouvrage, traduit de l'original lati
l'un des chapitres de la *Logique* de Port-Royal.

sont tous marqués de cet esprit ; on en sent la présence jusque dans certains ouvrages d'agrément qui en ont dérobé la sévérité sous les grâces et la légèreté de l'exécution. La même méthode sert à convaincre et à plaire, et quand on remonte de l'ouvrage à la pensée de l'auteur, de l'exécution à la conception, on peut retrouver jusque dans un roman cette préparation sévère que prescrivent Descartes et Pascal pour les ouvrages de raisonnement.

Pascal, par le trait qui lui est commun avec Descartes, allait donc ajouter à la force de l'esprit français. Il faut voir maintenant par quelles qualités personnelles il devait ajouter à sa beauté.

§ II.

COMMENT PASCAL QUITTE DE BONNE HEURE LA PHILOSOPHIE ET LES SCIENCES POUR LA MORALE, ET EST CONDUIT PAR LA MORALE A LA RELIGION.

Pascal, comme Descartes, commença par la science. Qui l'empêcha d'y persévérer ? Pourquoi cet homme qui tout enfant jouait avec des problèmes de mathématiques, qui composait des traités à seize ans, qui plus tard, dans les problèmes de physique, montrait la même profondeur précoce et la même force d'invention ; pourquoi, pouvant être Leibnitz et Newton, Pascal, après quelques hésitations et sauf quelques retours passagers (1), quitta-

(1) Par exemple, vers 1658, pour faire l'historique de la question de la roulette.

t-il la science pour la morale, et finit-il par s'abîmer dans la foi?

Serait-il vrai de dire que, jetant à son tour ses regards sur ce double monde de la philosophie et de la science, dont Descartes venait de rouvrir les chemins, et y trouvant les profondes empreintes d'un homme de génie, il se détourna vers un ordre de vérités moins exploré, pour la seule gloire mondaine de ne marcher à la suite de personne?

Cette explication ferait injure à Pascal. Quelque sensible qu'il ait pu être à la réputation, dans ces courtes années de vie flatteuse et brillante qui précédèrent sa retraite à Port-Royal, jamais il n'en fut épris jusqu'à faire passer la fortune de son esprit avant la vérité, et chercher la célébrité dans l'éclat de quelque différence entre son illustre devancier et lui.

Il y en eut une cause plus profonde. S'il a été exact de dire de Descartes qu'il est moins un homme qu'une idée, il ne l'est pas moins de dire de Pascal qu'il est plus un homme qu'un esprit.

Cet ascétisme passionné, cette dureté pour lui-même, ce détachement de toutes les affections, témoignent d'une nature tendre et sympathique. De tels combats ne se rendent que là où la résistance est sérieuse. Les hommes sont plus considérables pour Pascal que les idées; et à la différence de Descartes, qui ne s'occupe que du vrai et du faux, par rapport à la raison, Pascal ne s'en occupe que par rapport au malheur ou au bonheur de l'homme.

ne l'intéresse qu'en tant qu'il est le bien; qu'en tant qu'il est le mal. Il ne parle jamais notion de la faiblesse de l'homme. Tant de ır le frappe d'admiration, et il proclame e supérieur à l'univers; mais bientôt tant ›res le confondent, et il met l'homme au- du néant. Quelquefois il le regarde, entre ‹ états extrêmes, dans la médiocrité de la vie l raille ses ridicules, et il laisse percer quel- ›se du génie de Molière; jamais sa pensée tache de ce sujet unique de son étude.

'est cette sympathie, c'est le besoin, pour itations, d'un sujet vivant qui peu à peu dé- ıt Pascal de la science, à cause de sa sté- ur le bonheur de l'homme. Après y avoir ıne première curiosité de jeunesse par des rtes admirables, il en sentit le côté aride, et ıdonna.

nie du moraliste s'était révélé de bonne ar son goût pour les livres où l'on traite mme. Le beau morceau sur Épictète et ıe, qu'on sait être l'extrait d'une conver- › Pascal avec M. de Sacy, n'est pas une pre- ıpression à la suite d'une lecture récente. nt une habitude ancienne et presque une de ces penseurs, une comparaison déjà ›use de son propre intérieur avec ce qu'ils ›uvert de celui de l'homme. L'esprit chré- itait d'ailleurs dans sa famille, et l'esprit , c'est le plus pénétrant et le plus profond

des moralistes. Pascal en avait reçu des impressions si fortes, que, même dans le temps qu'il se livrait au monde, ajournant, par une sorte de résistance de la nature, l'heure de la foi qui devait être pour lui l'heure du martyre, la morale chrétienne lui donnait déjà des scrupules où le dogme ne lui en avait pas encore donné.

Enfin, sa mauvaise santé y servit. Pascal était né faible et languissant. Dans l'entretien de 1647, Descartes, qui se piquait de médecine, lui avait prescrit quelques soins pour sa santé. Il ne paraît pas qu'elle ait été jamais bonne; les meilleurs moments ne furent que des suspensions d'assez vives souffrances. C'est par la douleur que Pascal continua de communiquer avec les hommes, dont il s'était séparé par la solitude la plus étroite. Le secret de ces misères infinies qu'il devait peindre avec tant de vérité, il le connut par ses propres maux.

Je ne m'étonne donc pas qu'il ait vu sitôt les bornes du prodigieux travail de Descartes, et qu'il ait cherché la vérité ailleurs. Que lui apprenait la philosophie de Descartes sur les vérités métaphysiques, qu'il ne pût connaître plus sûrement par son seul instinct? Quant à la science, même celle qui a pour objet de rendre la vie meilleure, de quel fruit est-elle, par exemple, pour les pauvres, ou pour les malades atteints à mort? Quels maux de l'esprit peut-elle guérir? La philosophie de Descartes est tout à l'usage de son esprit; sa science est presque tout au service de sa santé. Il avait borné ses vues, c'est

lui qui l'a dit, à la recherche de tout ce qui peut contribuer à la félicité temporelle de la vie. Or, combien peu d'hommes peuvent, par leur condition, se contenter de la philosophie de Descartes, ou tirer parti de sa science pour la conservation de leur vie? Comment, au contraire, dénombrer la multitude de ceux que cette philosophie et cette science laissent en dehors?

Le sentiment vif et passionné de l'inefficacité de cette philosophie a fait dire à Pascal, par allusion aux travaux de Descartes, « qu'il n'estime pas que la philosophie vaille une heure de peine (1). » Pour la science, il y renonça sans la dédaigner. Les découvertes pouvant en être bienfaisantes, il n'en regarda jamais l'étude comme inutile. Lui-même avait trouvé quelques moyens d'alléger le travail de l'homme; il y prit intérêt assez longtemps, et jusque dans la ferveur de sa retraite à Port-Royal, il y revint par intervalles. Quant aux spéculations de mathématiques qui ne contribuent en rien au bien public, il s'en éloigna pour toujours.

Ce ne fut pas sans de longs combats. Quel jour n'y eut-il pas de combats dans cette âme si orageuse et si passionnée? Les mouvements en étaient si impétueux, que sa sœur Euphémie, parlant de son humeur bouillante, dit « qu'il paraît clairement que ce n'est plus son esprit naturel qui agit en lui. » Il lui arriva de quitter la science et la philosophie, d'éteindre

(1) *Pensées*, II, 17.

en lui toute curiosité des choses de la nature, avant d'avoir fait choix de ce qu'il devait mettre à leur place. De même, il lui arriva d'être saisi d'un grand mépris du monde et d'un dégoût insupportable de toutes les personnes, avant de sentir aucun attrait du côté de Dieu. Il vécut comme suspendu dans le vide, n'ayant plus les goûts, qui, sans jamais le contenter, l'avaient du moins tenu occupé de recherches ou distrait par la réputation, et n'ayant pas encore cette curiosité des choses de la foi qu'il devait garder jusqu'à la mort. C'est même la peur de la perdre, et de ne retrouver ni la curiosité des choses de la science ni le goût du monde, c'est l'horreur de ce vide qui fut la passion d'une partie de sa vie; voilà le précipice qu'il avait sous les yeux, et au bord duquel il se tint comme accroché avec ses mains sanglantes, quelquefois affaibli, jamais épuisé.

En 1654, les plus rudes de ces combats avaient enfin cessé. L'accident du pont de Neuilly, arrivé dans l'automne de cette même année, où Pascal avait vu les chevaux de son carrosse précipités dans l'eau, et le carrosse s'arrêter sur le bord, hâta ce dégoût du monde et ce retour à la foi. Ses sœurs, qui étaient fort pieuses, suivaient avec le plus tendre intérêt ses progrès dans cette nouvelle voie. L'une d'elles, madame Périer, écrit vers cette époque « qu'elle le voit peu à peu croître en humilité, en soumission, en défiance, en mépris de soi-même, et en désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes. » Enfin, au commencement de l'année 1655, à l'âge

de trente-deux ans, il entrait à Port-Royal, alors sous la direction de M. de Sacy. Il remettait entre les mains de ce saint homme un cœur tout frémissant encore des passions vaincues de la veille; et c'est peut-être sous l'impression des premières douceurs que la parole de M. de Sacy avait fait couler dans son âme, qu'il écrivait sur un parchemin, en manière de mémorial, ces mots si pathétiques : « Joie, joie, pleurs de joie! Renonciation totale et douce (1)! »

Dans cette solitude de Port-Royal, au sein de fortes études théologiques et littéraires, il concentra toutes ses pensées sur ce sujet vivant, l'homme, dont il portait en lui toutes les grandeurs et toutes les misères : non pas l'homme tel que Montaigne le peint, arrivant par le doute universel à ne croire qu'à lui-même; ni l'homme selon Descartes, qui se contente de savoir qu'il y a un Dieu, qu'il existe une âme distincte du corps, et qui s'arrange dans ce monde de façon à y vivre le plus agréablement et le plus longtemps possible; mais l'homme tel que le christianisme l'a expliqué, l'homme dont Montaigne n'avait pas vu toute la grandeur, ni Descartes toute la petitesse.

(1) Après sa mort, on trouva ce parchemin cousu à la doublure de son pourpoint. « Il le gardait très-soigneusement, dit une note du père Guerrier, pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait avoir toujours présente à ses yeux et à son esprit, puisque depuis huit ans il prenait soin de le coudre et découdre à mesure qu'il changeait d'habit. » Édition des *Pensées*, de M. Prosper Faugère, t. II, p. 241.

Pascal seul en devait sonder les deux fonds, de manière à n'en rien ignorer. L'homme qu'il étudie, qu'il cherche en lui et dans le témoignage de l'humanité, c'est, selon ses propres paroles, cet être si grand, qui n'est produit que pour l'infinité; tout à l'égard du néant; le plus prodigieux objet de la nature; capable de connaître le bien; grand, puisqu'il connaît sa misère; plus noble que l'univers qui l'écraserait, parce qu'il connaîtrait qui l'écrase. Mais c'est aussi cet être infiniment petit, perdu dans un tout dont il fait partie et qu'il ne peut connaître; qui n'est que vanité, duplicité, contrariété; si vain et si léger que la moindre bagatelle suffit pour le divertir; dont l'état est plein de misère, de faiblesse, d'obscurité; grand et petit tout ensemble et dans le même moment; incapable de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, incapable de savoir tout et d'ignorer tout absolument; une chimère, une nouveauté, un chaos, un sujet de contradiction, un monstre incompréhensible (1). Voilà en quels termes énergiques il se pose ce problème; voilà l'être pour lequel il songe à chercher quelque chose de meilleur et de plus solide que trois ou quatre vérités de religion naturelle, et quelques inventions physiques au service des besoins du corps.

Pascal cherche une certitude pour tous ceux auxquels ni Montaigne ni Descartes n'ont songé; c'est l'infinie multitude. Le doute de Montaigne, à com-

(1) *Pensées*, passim.

n d'esprits convient-il? Combien peu d'hommes , en venant au monde, ont, selon le mot de Mon- ;ne, où planter leur pied, auxquels il suffit, à son mple, d'une certaine mesure de sagesse mondaine ır ne pas gâter la bonne condition qu'ils n'ont pas à se faire ! Comptez, au contraire, ceux qui, ayant ıtter contre les difficultés de la vie, mal partagés côté des biens d'opinion, pauvres ou souffrants, urraient se trouver assez consolés par une croyance ilosophique, si difficile à entretenir par le raison- ment, si l'instinct n'y aidait? Le doute de Montai- ıe comme la croyance philosophique de Descartes ulent la réunion des biens de fortune et de santé ıns le même homme, avec assez de raison pour ne s point compromettre, et pour en honorer la pos- ssion par quelque noble occupation de l'esprit. [ais quel profit en peuvent tirer tous ceux pour qui rincipalement l'Évangile a été annoncé; tant d'hom- ıes qui ne connaissent ni contentement ni repos sur ı terre; et qui ont une telle soif de croire, qu'ils ont plus près de la superstition que du doute ! Pas- al seul a songé à eux. Pour mieux connaître leurs esoins, il est entré dans leur condition. En même emps que Dieu lui envoyait la maladie à la suite de a santé, lui-même s'infligeait la pauvreté pour expier a fortune qu'il avait connue; traversant ainsi les di- ers états de l'homme, dont il voulait pénétrer le nystère redoutable.

Mais ce mystère n'était-il pas depuis longtemps révélé? La vérité que cherchait Pascal était-elle en-

core à trouver? Dieu lui-même ne l'avait-il pas fait connaître directement aux hommes? La foi, dans Pascal, avait été souvent languissante, jamais éteinte. A défaut des exemples domestiques, le goût des spéculations de morale eût entretenu en lui la croyance du chrétien, tant il est impossible de s'occuper de morale sans rencontrer le christianisme, qui en est la science la plus complète. Pascal en avait été frappé tout d'abord. Avant de se passionner pour les remèdes à l'aide desquels la religion nous guérit, il avait admiré la profonde connaissance qu'elle a de nos maladies; avant d'y croire comme à la seule certitude, il lui semblait, selon ses paroles, qu'on ne pouvait avoir que de l'estime pour une religion qui connaît si bien tous nos défauts. De toutes les misères en effet que nous portons en nous, laquelle lui a échappé? Laquelle de nos contradictions n'a-t-elle pas expliquée? Quel mal a-t-elle laissé sans guérison? C'est donc par la morale que Pascal fut ramené à la religion, comme à la loi morale la plus parfaite de toutes, la seule qui eût tout connu et tout concilié. Dès lors la vérité pour lui fut tout entière dans la révélation, et il entreprit de la prouver, non pas à titre d'autorité transmise par des témoignages ou d'établissement fondé par les siècles, mais comme une vérité évidente. On vit, chose inouïe, la méthode de Descartes appliquée à la démonstration de la foi, la rigueur de l'esprit géométrique, qui ne marche que par évidences, employée à prouver la religion des miracles, l'instrument même de la science servant à

confondre la science et le raisonnement dirigé contre la résistance de la raison.

§ III.

EN QUOI L'ÉLOQUENCE DE DESCARTES DIFFÈRE DE CELLE DE PASCAL.

Il est aisé d'imaginer d'avance quel accent allait donner aux *Pensées* de Pascal, comparées aux écrits philosophiques de Descartes, la différence des vérités qui y sont traitées, soit qu'on en regarde l'ordre, soit qu'on en apprécie l'intérêt pour celui qui les cherche, comme pour ceux qu'il en veut convaincre.

Les vérités que recherche Descartes sont de l'ordre spéculatif; elles sont du domaine de l'intelligence pure. Une fois que de la raison de Descartes elles sont passées dans la mienne, elles y demeurent à l'état de notions claires, indestructibles, mais inactives. Je crois que je suis, parce que je pense; je crois à Dieu, je crois à l'immortalité de l'âme; oui, sans doute, et de toute la force de mon intelligence : est-ce assez pour me conduire dans la vie? Ces connaissances, sous leur forme abstraite et philosophique, à cette hauteur où mon œil les aperçoit à peine, pareilles à ces lumières que nous voyons dans les espaces infinis et qui ne percent pas l'ombre où nous sommes, de quel usage me sont-elles dans le détail de mes actions? Quel secours en puis-je tirer contre les incertitudes de mon esprit et les défaillances de ma volonté? S'il n'existe pas de vérités intermédiaires qui m'en rapprochent et me les rendent plus

présentes, que puis-je faire de cette inaccessible philosophie? Hélas! elle me laisse le plus rude de la tâche. Il faut que j'édifie moi-même l'œuvre de ma sagesse; il faut qu'à la lueur de ces flambeaux qui brillent si loin de moi, je me guide dans un monde plein de ténèbres, moi-même formé de ténèbres et d'incertitudes, et que je me gouverne par des vérités provisoires au milieu des autres et au milieu de moi. Et d'ailleurs que m'apprend cette philosophie sur ma fin? Que me fait à moi de croire que j'existe, quand la mort va faire disparaître une partie de moi? Que m'importe de ne pas douter de l'immortalité de mon âme, si je ne sais point de quelle façon il en sera disposé après la vie?

C'est ce qu'avait compris Pascal dans son intelligence non moins sublime, mais plus sympathique que celle de Descartes. Aussi les vérités qu'il recherche sont-elles exclusivement pratiques. Descartes m'avait appris que j'existe, parce que je pense: Pascal va m'enseigner quel usage je dois faire de ma pensée. Cette âme dont Descartes a prouvé l'existence, Pascal s'occupera de la conduire. Quand on demandait à ce dernier quel serait l'état de l'âme après la mort: « Adressez-vous, disait-il, à M. d'Igby, qui en a bien plus de connaissance que moi (1), » se déchargeant ainsi sur un obscur théologien de ce qu'il y a de plus difficile dans le problème de l'exis-

(1) Kenelm d'Igby, gentilhomme anglais, auteur d'un traité *de la Nature et des opérations de l'âme*, 1644.

tence de l'âme. Descartes nous avait montré l'idée de Dieu dans l'idée de l'infini avec laquelle nous naissons. Pascal cherchera si ce Dieu n'a pas parlé en nous par une voix plus claire encore, et s'il n'y a pas quelque marque plus sensible à laquelle non-seulement nous connaissons qu'il existe, mais nous sentons qu'il est présent; il nous fera voir sa trace sur cette terre où nous vivons; il nous fera ouïr ses paroles; il le rapprochera de nous sans l'abaisser.

Regardons maintenant quel est le degré d'intérêt de ces deux ordres de vérités, soit pour celui qui les enseigne, soit pour ceux auxquels il s'adresse.

En ce qui touche la religion naturelle de Descartes, quel risque fait-il courir aux autres, ou court-il lui-même, à ne se pas convaincre ou à ne les pas persuader entièrement, par le raisonnement humain, de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme? Pour lui, y croira-t-il moins? Pour les autres, en douteront-ils plus? Non. Il ne dépend pas de Descartes qu'on croie plus ou moins, ou qu'on ne croie pas du tout à Dieu et à l'âme; il a peu de pouvoir, à cet égard, sur ceux qui le liront. Il a voulu faire, d'un instinct naturel à tous les hommes, une science; et d'une croyance universelle, une formule : entreprise sublime! Mais cet instinct et cette croyance ne seront-ils pas toujours de meilleurs gardiens des vérités qu'ils nous révèlent, que la science et la formule cartésiennes? Que Descartes démontre avec plus ou moins d'évidence l'existence de Dieu et de l'âme, et celle du moi humain ; laquelle de ces vérités va

être en péril? L'intérêt de cette recherche est tout métaphysique; ou, s'il est pratique, c'est seulement pour un petit nombre d'esprits trop attachés à la terre pour pouvoir s'élever à ces connaissances sans le secours ou plutôt sans la violence de la logique.

Pour Descartes, le doute n'était pas possible. Ce qu'il avait à craindre, ce n'était pas de douter, mais de prouver trop peu. Or, par combien de choses n'était-il pas soutenu contre cette crainte, outre la gloire humaine qui fait qu'on a foi même à ce qui est faux, pour peu qu'on y soit engagé de réputation? Si Descartes faiblit dans ses preuves, tout au plus en sera-t-il troublé, à cause de ceux qui ont les yeux sur lui, et qui regardent s'il ne va pas être accablé par sa propre méthode. Mais, pour lui, dût-il s'avouer à lui-même que sa logique a fléchi, l'invincible force du consentement du genre humain le défendrait contre le doute, même à son insu et malgré son dessein de refuser tout secours qu'il ne tire pas de lui-même, de rejeter tout ce qui ne lui paraît pas évident.

Combien est différente la condition de Pascal! Les règles qu'il s'est proposé d'établir obligent la conscience de l'homme; elles règlent toutes ses actions; elles ne le quittent pas d'un instant dans cette course de la naissance à la mort qu'on appelle la vie; elles ne peuvent pas être méprisées, ni éludées impunément; elles perdent ou elles sauvent. Est-il pour l'homme quelque intérêt plus grand et plus pressant? Quel péril à ne pas rendre ces vérités assez

évidentes? Si le logicien faiblit, c'est un homme, ce sont tous les hommes qui ont fait dépendre leur foi de son raisonnement, dont il peut mettre les âmes en danger de mort éternelle!

Et pour lui-même, lui qui n'a pas trouvé la philosophie digne d'une heure de peine, qui, après avoir goûté de la gloire attachée aux découvertes de la ience, s'enest lassé comme d'un vain amusement, i qui a rompu tous ses liens avec la terre, quel rise affreux, s'il manque de se convaincre, si cette aîne, dont il forme son raisonnement, vient à se npre dans ses mains? Quel gémissement égalera tte parole qui lui échappera un jour : « Il n'y a de rtitude que dans la religion, et la religion n'est pas rtaine! »

De tous côtés Pascal avait le doute à craindre. Le ute lui pouvait venir même de la science; car il en sait plus d'estime que de la philosophie, et s'il vait quittée, c'était moins par manque de créance ns ses découvertes, que pour avoir préféré les vés qui touchent l'âme à celles qui n'intéressent que corps. Or, quelques années avant que Pascal cherât toute vérité dans les livres saints, la science, par bouche de Galilée, prouvait que la terre tourne, troublait toute la chrétienté par ce démenti donné a tradition de ces livres. Pascal pouvait en outre étonner de l'obscurité et de la contrariété des téoignages humains, dans les choses de la foi. Il ouvait faire cette réflexion, nullement au-dessous e son génie, qu'il était étrange que la lumière de

la révélation eût été refusée au monde ancien; q deux âges différents du genre humain, le même fo de morale eût eu deux bases contradictoires, et q la moitié des générations qui se sont succédé sur terre pût être justiciable dans l'autre vie d'un trib nal particulier et plus sévère, par le retard que cet lumière nouvelle avait mis à paraître. Non-seul ment le doute était possible pour Pascal, mais q ne sait qu'il en a connu toutes les angoisses? Com bien de traces, dans ses *Pensées*, des défaillances d cet esprit qui, ayant abaissé la raison au profit de l foi, ne voulait néanmoins se servir que de sa raison pour prouver la foi! Ce sont comme des gouttes de la sueur de sang qui a coulé de son corps, plus fatigué du doute que des macérations, dans cette laborieuse aspiration au repos de la foi, qui ressemble à la montée du Calvaire.

De ces différences entre Descartes et Pascal, quant à l'objet de leurs recherches et à l'intérêt qu'ils ont de les rendre évidentes, naissent, entre les écrits de ces deux grands hommes, des différences qui tournent en beautés nouvelles pour notre littérature. De là, en effet, dans Descartes, une éloquence de raisonnement d'où le pathétique est exclu; une domination avec je ne sais quelle insensibilité dédaigneuse. De là, au contraire, dans Pascal, les grands mouvements, la tendresse, l'ironie poignante ou la profonde pitié, une logique qui, pour convaincre la raison ou la forcer d'abdiquer, s'aide de la faiblesse même de l'imagination, qu'elle épouvante par ses

emmes, comme dans le fameux morceau sur la le des paris. De là, toutes ces nuances où se pei- ent les divers états de son âme, tantôt calme et eine, quand elle est en pleine possession de la i, tantôt troublée et exaltée par le doute qui la res- isit; jamais médiocrement touchée. Descartes — et est par là qu'il est si admirable — ne veut convaincre raison que par la logique; tout le tissu de son dis- ours est un enchaînement de prémisses et de con- lusions. Les mots y sont entre eux dans des rap- orts mathématiques. Pascal emploie contre la ésistance de la raison l'imagination et la sensibi- ité; il y fait servir toutes les passions tour à tour, 'admiration, le désir, l'espérance, la joie, la tris- esse, et, s'il le faut, la peur. Et de même qu'il a une angue pour tous les états de son âme, il en a une our toutes les passions de ceux qui le liront. Les nots n'y sont plus seulement des chiffres qui fixent 'esprit, ce sont des paroles sonores qui font vibrer e cœur.

§ IV.

ES PENSÉES DE PASCAL SUR LA RELIGION, ET DE CE QU'IL FAUT CROIRE DE SON MÉPRIS POUR LA PHILOSOPHIE. — DES PENSÉES DIVERSES.

Ce jugement s'applique surtout à celles des pen- sées de Pascal qui se rapportent à la foi, et aux pen- sées de morale chrétienne qui ont pour objet d'y amener. C'est la partie la plus originale des écrits de Pascal, quoique les *Provinciales* soient son ou-

vrage le plus populaire. Dans les *Provinciales*, en effet, Pascal n'a fait d'abord que tenir la plume pour le Port-Royal; dans les pensées qui regardent la foi, c'est pour son compte, c'est sur ce qui l'intéresse personnellement que Pascal écrit. Là est son âme tout entière, et pour ainsi dire toute nue; là se fait sentir le trouble de la chair et du sang; là est ce long combat où, à travers les espérances d'une autre vie, jusque dans l'ardeur pour la mort qui doit les réaliser, percent tant de fois la révolte de la nature et les inquiétudes de la raison.

Pascal n'est pas un docteur de l'Église, héritant d'une croyance de tradition, qu'il est chargé de transmettre aux autres par la prédication ou de défendre par la polémique, au nom et avec l'appui d'un culte établi.

C'est l'esprit le plus indépendant, le plus exact, c'est un cartésien par le mépris de l'autorité, c'est un grand géomètre, c'est un physicien de l'école de Bacon, qui entreprend de se convaincre par sa raison de la vérité de la religion.

Rien n'est donné au hasard; rien n'est admis pour preuve de la révélation qu'à titre d'évidence, comme le veut Descartes pour la religion naturelle. Jamais Pascal n'abonde dans son sens, n'exagère ses preuves, ne force ses interprétations, ou ne se contente de voir à demi, comme il arrive à un docteur que le zèle du mandat, l'esprit de la profession, l'habit, peuvent rendre moins délicat sur la qualité et la force des preuves.

'ascal, si impatient qu'il soit de se mettre en paix
des vérités si capitales, quoique brûlant de cette
; dont parlent les docteurs, ne fait jamais un pas
avant qu'après s'être assuré sur le terrain qu'il va
tter. Il voit pourtant la source divine où il aspire
e rafraîchir; il la voit avec les yeux de la foi, dont
ourrait prendre les ailes pour s'y transporter d'un
il essor, et y apaiser ses ardeurs douloureuses.
is telle est la rigueur de cet esprit géométrique,
'il aime mieux ajourner le moment de la posses-
on que de n'y pas arriver par la voie légitime.
issi bien, s'il laissait derrière lui, oubliée ou sur-
ise, cette raison superbe, qui empêcherait qu'elle
: vînt le troubler dans sa possession prématurée?
Il ne s'agit pas pour lui d'une opinion spéculative,
ns laquelle sa réputation de bel esprit serait seule
gagée, ni d'une découverte, dans l'ordre des
oses physiques, que la science plus exacte d'un
ule aurait contestée. Il s'agit de savoir ce qu'il est,
il va, comment il doit se conduire dans la vie,
el sens donner à la vertu ou au vice, à la santé, à
maladie; il s'agit d'un pari — il l'a dit lui-même —
la vie est engagée, où il importe, de toute la dif-
'ence qu'il y a entre la vie et la mort, de mettre
ites les bonnes chances de son côté. Ce n'est donc
s trop de l'évidence même pour le mettre en paix
-dessus; il y a trop de danger dans la chute pour
'il s'appuie sur un bâton qui pourrait rompre. Lui-
ême pèse toutes les preuves avec la sévérité d'un
ntradicteur qui aurait intérêt à les nier. Que dis-je?

il est le plus sévère et le plus exercé de ses (
dicteurs, et il se passe en lui cette effrayant(
mique que c'est avec sa raison qu'il écarte et
les objections de sa raison. Jamais d'enthou
ni d'emportement; mais une conviction len
s'acharne à son objet, qui craint de le
échapper; une foi, non d'habitude, mais q(
disputer tous les jours à quelque objection n(
et risquer tous les jours de perdre, si l'objec
la plus forte; une foi, pour ainsi dire, arr(
convulsive. Pascal s'attache à ses preuves, co
naufragé à la planche de salut; et de mêm(
naufragé, qui embrasse cette planche de t
force de ses mains, ne peut se défendre de l'
pensée qu'il va périr, de même, aux endr
Pascal croit le plus à la force de ses raisons,
avec un cœur touché de cette sublime misère,
verrez jusque dans sa conviction l'horreur se(
doute qui s'y glisse, et l'idée de la possibili
mort!

Aucune littérature n'offre de pages comp(
pour le pathétique du raisonnement, aux pr
Pascal, et particulièrement à celles où il der
Dieu le bon usage de la maladie.

Il semble qu'on devrait trouver dans un(
quelque abandon, quelque enthousiasme, u
fiance qui ne pèse plus ses motifs, et que l'
qui prie n'ait plus rien à rechercher sur l'e
et les attributs de l'être auquel s'adresse sa
Celle de Pascal n'a point ce caractère. C'est

tation passionnée, dans laquelle un homme
raisonne avec Dieu. Du fond de l'humilité la
solue, il lie sa cause à la bonté de Dieu par
ports si invincibles, qu'il rend évidentes les
ions de la Providence divine à son égard; et,
it permis de me servir de mots si profanes, il
ne dans ses propres attributs, comme on en-
ait un juge dans les devoirs et les responsa-
e sa charge. Et pourtant nulle prière humaine
plus assurée de monter jusqu'au trône de
lais ce n'est ni par l'enthousiasme du Psal-
ii par l'imagination échauffée des ascètes, que
ière s'élève si haut; c'est par des raisons qui
iisent les unes des autres, et se succèdent
les degrés d'une échelle mystique: on sent
n échelon ne manquera sous les pieds de
Telle est la force de cette logique, qu'elle
gage invinciblement dans la situation de celui
:; on oublie l'écrivain sublime pour le chré-
ivaincu, et si l'on résiste à le suivre, ce n'est
; une secrète inquiétude. Car qui peut estimer
n plus forte que celle dont Pascal a fait le
e à la foi?

raison si puissante, à force d'être toujours
ses avec l'incompréhensible, a-t-elle fini par
)ler? Est-il vrai que ce ressort, pour avoir été
ıdu, se soit brisé un jour? On l'a dit, on pour-
roire sans manquer de respect à cette grande
'e. Si Pascal a été fou, sa folie a dû être de
raison. Il triomphe si durement des contra-

dictions de la raison d'autrui! ‹oyez quel d
fait de celle de Descartes, laquelle avait le t
yeux de s'être attachée à des choses qui n
pas une heure de peine! Ailleurs, prenant
Descartes lui-même, « Je ne puis pardonne
cartes, dit-il; il aurait bien voulu, dans tout
losophie, pouvoir se passer de Dieu; mais i
s'empêcher de lui faire donner une chiquenau
mettre le monde en mouvement; après ce
plus rien à faire de Dieu. » N'y a-t-il dans
vères paroles, que la sainte indignation du
contre un acte d'orgueil humain? N'est-
plutôt dépit que Descartes se fût mis en pai
seul secours de cette raison qui faisait le sup
Pascal, et qu'il eût pu vivre tranquille et
dans l'indifférence pour des vérités auxquelle
s'était attaché avec désespoir? Cette ironie su
que fait Descartes de Dieu, seulement pour
en mouvement le monde, est bien près de t
l'injustice.

Mais quoi? Valait-il donc mieux que Pasc
sigeât, qu'il conciliât la foi et la philo
L'exemple en eût-il été meilleur pour l'esprit
et pour les lettres françaises? Bossuet, Féne
on dit, les deux gloires de la théologie en Fra
été philosophes; Leibnitz, un des plus gran
de la philosophie moderne, a été chrétien. San
mais, pour les deux théologiens, la philoso
été qu'une connaissance accessoire, et po
nitz, est-il bien certain qu'il n'ait pas été chr

on de Descartes, plus par le respect que par
? Bossuet et Fénelon étaient trop engagés dans
igion pour pousser les spéculations philosophi-
jusqu'au point où elles prétendent tout résou-
ù elles nous donnent à choisir entre les vérités
ırsont propres et les vérités de la foi. Et quant
ınitz, il était trop engagé dans la philosophie
ousser la science de la foi jusqu'au point où
ɜnd superflues, si même elle ne les trouve
, les spéculations de la religion naturelle. Ni
t, ni Fénelon, ni Leibnitz n'ont pensé à conci-
philosophie avec la foi; mais, tandis que pour
ıx premiers la philosophie est un ordre de
s élevées qu'il ne faut pas ignorer, quoiqu'il
à en tirer aucune preuve auxiliaire de la foi;
ɜ second, la foi n'est peut-être qu'une tradi-
spectable à laquelle on fait sagement de croire,
ui n'ajoute rien à la force des preuves natu-
le la philosophie. Il ne peut pas y avoir d'ac-
éritable entre deux sciences dont l'une est
e jusqu'à ses limites extrêmes, et dont l'autre
ıeine étudiée au delà de ses éléments; et je
ırpris qu'on ait vu une conciliation sérieuse
la foi et la philosophie dans Bossuet, parce
donné à la philosophie quelques moments
vie tout entière dévouée à la foi; dans Leib-
ırce qu'il a donné à la foi quelques heures
ongue vie de savant.

un de ces grands hommes ne fit d'ailleurs son
affaire d'établir sa foi; aucun n'eut à choisir

entre ne pas croire et croire, entre le néant et la vie. Je ne vois, en aucun endroit de leurs écrits, le doute qui m'apprendrait qu'ils ont eu à faire ce choix redoutable; mais je les vois tout d'abord, et dans toute la suite de leur vie, jouir pleinement, ceux-ci de la foi chrétienne, celui-là de ses croyances philosophiques. Ils y sont engagés d'éducation d'abord, puis de profession, de réputation, d'habit; ils n'ont pas à faire leur religion, ils l'enseignent. Bossuet a-t-il jamais songé à fortifier sa foi de quelque preuve tirée de la philosophie? Leibnitz, sa croyance philosophique de quelque preuve tirée de la foi? Il en est tout autrement de Pascal, qui n'était ni théologien ni philosophe. Il n'avait ni le surcroît de foi que donne la profession et qu'entretient la polémique, ni un attachement d'inventeur ou de disciple à un système de philosophie. Il ne voulait que croire, et se mettre en paix, dans la solitude de sa pensée et le secret de sa vie, sur le mystère de sa destinée. Comment donc s'étonner qu'après avoir demandé l'explication de ce mystère à deux ordres de vérités, dont l'un est à peine aussi sûr que l'instinct populaire, et dont l'autre offre de répondre à tout, il se soit attaché au dernier? Comment s'étonner qu'ayant fait choix de la foi, il ait eu du dédain pour la philosophie, ne fût-ce que pour lui avoir vainement promis d'apaiser ce besoin de croire, dont la satisfaction était l'unique emploi de sa vie?

« Les preuves de la philosophie, a dit Nicole, ne laissent pas d'être proportionnées à certains esprits,

›s ne sont pas à négliger. » Je doute qu'il l'ait
du des esprits les plus excellents, et qu'il es-
autant ceux qui s'en peuvent contenter que
ui y préfèrent les preuves de la religion. Quant
biles gens qui en auraient fait un mélange, se
sant une foi de la réunion de ces deux ordres
ıves, on n'en avait pas même l'idée à cette
:, et on n'y eût vu que le calcul d'esprits mé-
, aussi incapables d'être philosophes que
chrétiens. Que pouvait donc faire Pascal qui
; digne de son génie que ce qu'il a fait? Ne
t être ni Bossuet, puisqu'il avait à conquérir
Bossuet n'avait qu'à conserver, ni Leibnitz,
'il avait reconnu l'impuissance de la philoso-
résoudre les questions capitales, ni quelqu'un
esprits médiocres qui se font une croyance
et languissante du mélange d'une certaine
ıphie et d'une certaine foi, Pascal n'a pu faire
que de rester Pascal.

là l'incomparable beauté de ce génie, qu'ayant
d'abord les limites de la philosophie, et s'é-
rté tout entier vers la religion, il n'ait estimé
ın que le jour où elle connaît qu'elle doit ab-
pour la foi. La violence de ses efforts, ses an-
, ses doutes qui l'épuisent sans le vaincre, parce
it que, pour l'objet qu'il poursuit, hors de la
ı il n'y a qu'impuissance et désespoir, et qu'il
oire ou mourir; l'audace même de cette entre-
[ui le mène à rechercher si cette lutte de dix-
:cles, entre la foi et la raison, ne vient pas de ce

que la raison n'a pas été assez haute, ou la foi assez raisonnée, et si la foi n'est pas la perfection même de la raison; qui donc connaît un emploi plus noble des facultés humaines? Eût-il été plus beau que Pascal lâchât pied, ou que, s'éblouissant de sa propre raison, il la mît au-dessus du mystère qu'il essayait d'expliquer par elle? Le spectacle de cette raison sublime arrivant, par sa force et son étendue même, à toucher ses bornes, vous plaît-il moins que celui de l'industrie d'un habile homme qui mélangerait par doses égales la philosophie et la foi afin de ne pas se rendre suspect, et qui tirerait de cette combinaison une bonne condition dans cette vie? Où est le philosophe qui s'ose estimer assez éclairé sur sa nature par les seules lumières de sa raison, pour s'étonner que Pascal ait senti l'insuffisance de la sienne, et qu'il l'ait employée à croire à une lumière venue d'en haut qui découvre aux plus humbles esprits ce qui se dérobe à la curiosité des plus superbes? Où est l'homme de bien assez assuré de son innocence par les vérités de la morale commune, pour blâmer Pascal d'avoir cherché dans la foi une règle près de laquelle cette morale n'est qu'une science de condescendance et de transaction avec nos faiblesses? Quelles conceptions sont plus hautes, quel dessein plus digne d'un homme de génie, que d'avoir anticipé, par le détachement de son corps et la destruction de ses passions, la vie de pure intelligence qui nous est promise après la mort? Aimerait-on mieux la découverte de quelque loi

orps ou l'invention de quelque nouvelle preuve
physique de l'existence de Dieu, laquelle n'a
esoin de preuves?

oudrais voir juger avec le cœur un homme qui
ntairement habité avec la souffrance, et qui, à
nple du Christ, a voulu, par sa mort au monde,
ter quelques-uns d'entre nous. Les habiles gens
ndront mieux avec Descartes écrivant que « les
blancs qui commencent à lui venir l'avertissent
ne doit plus étudier, en physique, à autre chose
moyen de les retarder. » Et ailleurs : « Qu'il
nais eu tant de soin de se conserver que main-
. » Et plus loin : « Qu'il fait un abrégé de mé-
, dont il espère pouvoir se servir par provi-
our obtenir quelque délai de la nature. » Ceux
uffrent, et c'est le grand nombre, ceux qui ont
ivaise part dans la distribution des biens de
e, d'opinion ou de santé, ceux pour qui en
ulier le Christ est venu, aimeront mieux Pascal
dans cette sublime prière que j'ai citée : « Je
uve en moi, Seigneur, rien qui vous puisse
; je ne vois rien que mes seules douleurs, qui
elque ressemblance avec les vôtres. Faites, ô
ur, que si mon corps a cela de commun avec
e, qu'il souffre pour mes offenses, mon âme
si en commun avec la vôtre qu'elle soit dans
esse pour ces mêmes offenses. » Celui qui a
ndé à Dieu la maladie, et qui, comme un hé-
médecin s'inoculant la peste pour l'étudier
s près, s'est comme inoculé toutes les misères

humaines pour les mieux connaître, sera toujour plus populaire que l'habile homme qui étudie l'art de vivre en santé et d'éloigner le terme fatal. Le premier aura cent amis contre un que se fera le second; car pour un qui peut s'appliquer ce régime de santé et de longévité, il y en a cent qui ne peuvent qu'offrir à Dieu, en compensation de leurs offenses, le mérite de souffrances irréparables.

C'est pour cela que les *Pensées* de Pascal ont toujours été en plus de mains que les écrits de Descartes. La gloire est venue chercher celui qui la fuyait. C'est que le doute de Pascal est au fond de toutes les âmes élevées, trop raisonnables pour borner l'usage de la raison à l'art de rendre la vie heureuse, et qui portent cette marque de l'origine divine, qu'elles ne se peuvent point contenter du bonheur de la terre. Pour ces âmes d'élite, comme pour la multitude qui souffre, il est le Décius qui s'est dévoué au gouffre pour voir ce qui est au delà du bonheur et de la souffrance terrestres. Il porte au front cette tristesse où la philosophie chrétienne a reconnu le souvenir d'une chute, et qui suit nos joies de plus près que l'ombre ne suit le corps. Il a le premier parlé, dans notre pays, la langue de la mélancolie, cette passion dont le christianisme a enrichi la nature humaine, et qui est comme un certain détachement des joies et des plaisirs du monde, par lequel nous sommes préparés doucement à la séparation irrévocable.

Pascal me rappelle involontairement les héros de

le. Lui aussi a sacrifié la nature au devoir; lui
t l'homme tel qu'il devrait être, le héros dont
Corneille nous a tracé l'idéal. Mais ce que
ation du poëte pouvait concevoir de plus
'ascal l'a surpassé par cette lutte sublime de
e immatérielle qui, dans le temps de son
time avec le corps, veut néanmoins s'en te-
rée, et, dans la cohabitation même, se dé-
contact. Ce n'est pas assez pour Pascal de
hommes, pour n'avoir aucun des vices qui
de leurs rapports entre eux; il veut se fuir
ie et s'arracher à son propre corps, pour
r aux imperfections attachées à sa condi-
réature. Pascal est par moments Polyeucte.
mais le détachement du sublime martyr dans
e qui conseille à ses amis de ne point s'atta-
ui ne s'appartient plus, à qui ne peut donner
n'est plus à lui. Noble exemple, dans ce
où tant d'habiles gens, qui n'ont rien à don-
itent néanmoins les autres à les aimer, afin
voir plus sous la main pour le service de leur
! Pascal est trop honnête homme pour se
e ceux qu'il n'aimerait pas; il est trop humble
laisser aimer gratuitement.

enant, n'est-ce pas lui rendre un hommage
ı cœur eût dédaigné, que de parler avec
s de la profondeur d'esprit qui se révèle dans
sées? Dans celles qui touchent à la religion,
lus loin que Bossuet, venu après lui, et pour-
si grand homme. Toute la polémique de

Bossuet est dirigée contre les protestants : il n'y est question que de dissidences sur des points secondaires, qui ne touchent ni à la révélation, ni à la divinité de Jésus-Christ. La polémique de Pascal est dirigée contre les incrédules, et ce génie prophétique guerroie déjà contre l'esprit du dix-huitième siècle, par-dessus la tête de Bossuet, qui l'entrevoit à peine dans les témérités voilées des *libertins*. Si je regarde celles des *Pensées* qui touchent à la société, aux gouvernements, à la justice, aux grands, Pascal voit plus loin que Descartes, dont la politique est de s'accommoder de ce qui est établi ; plus loin que Bossuet, qui bornait ses vues à la monarchie absolue, tempérée par des lois fondamentales. Il prévoit, dès le milieu du dix-septième siècle, et indique les grands changements de la fin du dix-huitième. Enfin, dans toutes ses pensées mélancoliques, dont quelques-unes semblent capricieuses, et dont aucune n'est indifférente, je reconnais le doute de notre temps, non ce doute des esprits médiocres qui n'est qu'impuissance de penser et de vouloir, mais celui qui est au fond des esprits les plus élevés et des caractères les plus fermes, après deux siècles qui ont vu tant de grandeurs et tant de chutes.

§ V.

LES PROVINCIALES. — PERFECTION DE LA LANGUE FRANÇAISE DANS LES ÉCRITS DE PASCAL.

Quand on quitte les *Pensées* pour les *Provinciales*, on éprouve du soulagement, un peu pour soi-même,

tir des méditations douloureuses où nous
les *Pensées*, un peu pour Pascal, parce qu'il
dans les *Provinciales* tirer quelque contente-
e cette raison qui le rend si misérable dans
sées. Les *Provinciales* ont, en effet, précédé
sées. C'a été comme une distraction pour ce
omme, avant qu'il se trouvât en face de lui-
tous liens avec le dehors rompus, seul, en
u besoin de croire, et à l'impossibilité de
inon par la raison. On y sent à la vérité le
d'un esprit qui n'a jamais été médiocrement
des vérités morales, et que la première ar-
ıne conversion récente pousse à défendre la
même de l'avoir approfondie. Mais, du moins
it paraît jouir encore de lui-même; l'habileté
ıil, un certain plaisir de réputation, quelque
es idées du monde qui l'ont suivi dans sa re-
Port-Royal, l'emportement même de la po-
, le désir de n'avoir pas le dessous, un peu
ıphe involontaire en voyant les gens de bon
les rieurs de son côté, malgré l'humilité
ıne et la modestie de l'anonyme, toutes ces
qui ont leur douceur honnête et permise,
our les parfaits, le tiennent dans une dis-
qui nous paraît heureuse, comparée à l'ar-
ɔrile des *Pensées*. Il semble respirer plus à
ns les *Provinciales;* et plus on a senti ce qu'il
forts violents, d'ardeurs trompées, de résis-
e combats, dans les *Pensées*, plus on trouve
eur à voir le même homme prendre du plai-

sir à relever des ridicules, railler gaiement des sophismes, et, par comparaison avec le relâchement de ses adversaires, jouir noblement de cette innocence qui lui paraîtra corruption et orgueil dans les *Pensées*.

Dans une lettre manuscrite à M. Périer, beau-frère de Pascal, on lit ce passage significatif : « Il y a une nouvelle théologie morale d'Escobar, et de casuistes comme Mascarenhas, Busembaum, etc., où ***il y a les meilleures choses du monde pour nous... Je perds beaucoup, et nos amis, que les jours n'ont que vingt-quatre heures*** (1). Cette lettre, copiée sur l'original, sans nom d'auteur, est-elle de Pascal? On le voudrait. Pourquoi? C'est que cette chaleur de la polémique, cette joie de voir ses adversaires s'enferrer, ce pressentiment d'une facile victoire, c'est du répit, en attendant la tristesse non interrompue ou la moquerie sans gaieté des *Pensées*.

Pascal a eu toutes les qualités et a éprouvé toutes les dispositions de l'esprit humain. Après avoir pénétré, par l'intelligence toute seule, dans le secret des sciences physiques et de la science des nombres, il entreprend l'étude de la morale avec cette même intelligence aidée de sa sensibilité. Puis, avec toutes ses facultés réunies, sous le gouvernement de sa raison,

(1) Cette lettre est citée par M. Cousin dans son *Rapport à l'Académie française*. Il y est question des remontrances que firent les curés de Paris sur la morale des jésuites. M. Cousin pense que Pascal pourrait bien en être l'auteur. Il n'y a aucune invraisemblance à la lui attribuer.

il veut voir clair dans la foi, et recherche si, au lieu d'être la raison qui abdique, elle n'en est pas le plus haut usage et la perfection. Dans cette carrière que parcourt sa pensée, touchant à tout ce qui intéresse l'homme, il ne rencontre pas un seul homme auquel il n'ait fait sa part, et qui ne soit sur quelque point en sympathie avec lui. Mais les *Provinciales* n'enfoncent pas si avant que les *Pensées*; elles ne jettent point dans la réflexion et la rêverie; elles s'adressent, pour ainsi dire, à ce qui est toujours prêt en nous, à la raison courante, à la conscience d'habitude, à ce sentiment du ridicule qui cherche sans cesse où se prendre.

Les mémoires de madame Périer racontent ainsi l'origine des *Provinciales* : « Ce fut M. Pascal qui attaqua la morale des jésuites en 1656, et voici comment il s'y engagea. Il était allé à Port-Royal-des-Champs pour y passer quelque temps. C'était alors qu'on travaillait en Sorbonne à la condamnation de M. Arnauld, qui était aussi à Port-Royal. Lorsque ces Messieurs le pressaient d'écrire pour sa défense, et lui disaient : Est-ce que vous vous laisserez condamner comme un enfant, sans rien dire? il donna un écrit qu'il lut en présence de tous ces Messieurs, qui n'y donnèrent aucun applaudissement. M. Arnauld, qui n'était pas jaloux de louanges, leur dit : Je vois bien que vous trouvez cet écrit mauvais, et je crois que vous avez raison. Puis il dit à M. Pascal : Mais vous qui êtes curieux, vous devriez faire quelque chose. M. Pascal fit la

première lettre, la leur lut; M. Arnauld s'écria : Cela est excellent, cela sera goûté; il faut le faire imprimer. On le fit; cela eut un succès que l'on a vu; on continua (1). »

Que de choses édifiantes dans ce récit! La sincérité de ces solitaires qui sont sans complaisance pour l'ouvrage de leur ami; l'auteur qui s'en aperçoit et les en loue; Pascal prié d'entreprendre un travail où Arnauld n'a pas réussi, et qui accepte la tâche par déférence et dévouement; ce grand succès produit par des causes si pures, où y a-t-il un plus bel exemple et un meilleur enseignement? Le mot d'Arnauld à Pascal, « Vous qui êtes curieux, » est d'ailleurs comme une lumière qui éclaire une époque de cette noble vie, et nous fait voir quelle était, à l'heure où parlait Arnauld, la direction d'esprit de Pascal. C'était la première qu'il eût suivie, et la dernière où il persévéra. Il cherchait sa foi après avoir cherché les lois du monde physique; il cherchait l'homme; il était curieux de la vie et de la mort; son dernier jour le trouvera cherchant encore. Arnauld lui donnait un problème de morale à résoudre, des intentions à découvrir derrière des doctrines : il se met à l'œuvre; et, comme dit madame Périer : « Cela eut un succès que l'on a vu. »

Au reste, en attaquant la morale des jésuites, Pascal accomplissait à son insu une menace prophétique de son père. Il avait eu pour contradicteurs

(1) *Rapport* de M. Cousin. Appendice n° 5, page 400.

›s travaux sur le vide les jésuites de Mont-
l, qui le firent accuser de s'être attribué les
ertes des Italiens. Il voulut leur répondre.
eux, le père Noël, le fit prier de ne s'en point
la fatigue, à cause de sa santé qui était fort
se; un entretien, disait-il, dissiperait les dif-
qui les séparaient. Cela ne l'empêcha pas
e paraître un traité dans lequel il attaquait
jusqu'à l'injure. Pascal le père en écrivit de
›roches à ce jésuite, et c'est dans cette lettre
i dit, en père du futur auteur des *Provinciales :*
vous êtes exposé à ce qu'un jeune homme
ué sans sujet se portât à repousser vos invec-
termes capables de vous causer un éternel re-
(1). » Pour les Pascal comme pour les Ar-
la guerre avec les jésuites était une affaire
ıille.

fait vivre les *Provinciales* de Pascal? Le sujet
de la querelle nous touche assez peu, outre
commun des ouvrages de polémique, dont
ie la plus personnelle se refroidit le plus
ı'est-ce pour nous aujourd'hui que l'histoire
hes condescendances de casuistes qui ensei-
t l'art de gouverner les puissants de ce monde
les valets gouvernent leurs maîtres, en se fai-
›s complaisants de leurs vices secrets? Toute
ıerre de citations, toute cette théologie, si claire
›que de la condamnation d'Arnauld, parce

stoire de Port-Royal, par M. Sainte-Beuve.

qu'on s'y intéressait, si obscure aujourd'hui, parce qu'on y est indifférent; ces triomphes remportés sur l'odieux de quelques propositions particulières dont on rend responsable tout un corps, quoi de plus étranger à nos idées, et qui puisse nous moins toucher? Pourquoi donc prenons-nous un si vif intérêt aux *Provinciales*, et qu'y trouvons-nous qui nous soit conforme ? La méthode qui est comme une pre mière vérité générale et éternelle, et donne de l vie à tout écrit, l'invention, l'expression parfaite d toutes les vérités générales intéressées dans le d bat; le style, par lequel se révèlent clairement c trois grandes qualités des écrits durables.

Par la méthode, qui consiste à proportionn chaque lettre au sujet, à en disposer les parties da l'ordre le plus naturel, à n'y faire entrer que les d tails qui s'y rapportent, à faire valoir chacun par place qu'il occupe, à approprier, en un mot, l'écı au lecteur, aucun ouvrage ne surpasse les *Provi ciales*. Si de plus l'on entend la méthode dans le se cartésien, quelle plus belle application connaisson nous de cet art de chercher la vérité, dont Descart avait donné les règles? Aucune preuve n'y est a mise qui ne soit évidente, et dont l'évidence ne puisse percevoir par la raison. Les faits ont pu êt contestés; l'esprit le plus droit, engagé dans ι parti, peut-il échapper à des erreurs de fait? Ma les inductions sont incontestables; c'est cette rigue géométrique que veut Descartes dans sa *Méthod* Pascal dans son *Art de persuader*. La méthode d

ales y rend tout vraisemblable; on sent que
cause doit être du côté où sont les meilleures
et qu'il n'est pas possible qu'un esprit qui
e moyens si droits ne s'en serve pas pour la

quel que soit le mérite de composition dans
inciales, l'invention m'en paraît la partie la
mirable. Proportionner, approprier, est
re de la raison. Il y suffit d'un très-bon
t l'exemple qui en a été donné par d'autres
aucoup aider. Inventer, est l'œuvre du génie.
ascal imagine pour rendre sa matière agréa-
r être enjoué en restant sérieux, savant sans
de sa science; ce qu'il déploie d'invention
e sortir la vérité d'où on l'attend le moins,
n rendre l'effet plus sûr, rappelle toutes les
es Dialogues de Platon, auxquels on a fort
sement comparé les *Provinciales*.
ion de ce bon Père jésuite, qui, dans six des
ales (1), sert si agréablement de plastron à
st une création du comique le plus fin. J'en-
r le fin comique l'art de tirer le ridicule de
ition, plutôt que de certains contrastes inat-
'où naît le plaisir fugitif de la surprise. S'il
ue l'idée en soit venue à Pascal du *Gorgias*
n, combien l'imitation est plus originale que
le! Le bon Père jésuite qui trahit sa société
avoir, qui professe honnêtement une mé-

(1) quatrième à la onzième exclusivement.

chante morale, sera toujours bien plus dans la nature que Gorgias, lequel, après tout, n'est pas dupe de sa fausse rhétorique. Regardons un moment cette piquante image de l'homme de bonne foi dans un parti malhonnête.

Que voulait l'auteur des *Provinciales?* Attaquer la morale des jésuites, déshonorer la compagnie par ses propres doctrines. Un autre, Arnauld peut-être, se serait borné à en discuter méthodiquement tous les points condamnables : mais, quelque habileté qu'il eût mise à les disposer selon leur degré de gravité, cette accusation en forme eût été monotone, et la vérité même prenant l'allure d'un plaidoyer eût été suspecte. Pascal imagine une suite de petits dialogues entre lui et un casuiste de la société, bon homme au fond, mais si plein de l'esprit et de la morale de sa compagnie, qu'il accepte la responsabilité de tout ce que Pascal dénonce, et qu'il lui révèle d'abondance ce que celui-ci feint d'ignorer. La vivacité du dialogue entre deux interlocuteurs dont l'un joue l'autre, la malice de Pascal et la naïveté du père, l'inattendu des incidents, un art infini pour les varier, font de ces six lettres autant d'actes d'une petite pièce qu'on suit comme un ouvrage de théâtre.

Voici comment Pascal introduit le Père sur la scène. C'est, dit-il, une de ses anciennes connaissances, qu'il a voulu renouveler exprès. Il va le consulter, et tout d'abord, après quelques caresses qui le disposent bien, il le met sur l'article du jeûne, qu'il a, lui dit-il, de la peine à supporter. Le Père

l'exhorte d'abord à se faire violence; mais Pascal, continuant à ne se pas trouver la force nécessaire, le Père, après y avoir songé, lui demande s'il n'a pas quelque difficulté à dormir sans souper. « Oui, dit Pascal. — J'en suis bien aise, dit le Père; allez, vous n'êtes point obligé de jeûner. » Et il le mène à la bibliothèque, où il lui fait lire le cas de dispense dans Escobar.

Ainsi commence ce dialogue, qui a tour à tour la grâce d'une conversation entre des personnes du monde, la solidité d'une discussion, le dramatique d'une scène de comédie. La candeur du Père ajoute à l'énormité de la morale qu il professe; ses aveux chargent d'autant plus sa compagnie qu'ils sont moins d'un complice sachant qu'il fait mal, et qui s'en vante, que d'un homme engagé, sans s'en douter, dans une doctrine criminelle. Son interlocuteur ne perd pas une occasion d'en tirer parti. Tantôt il joue si bien l'étonné, que le père, prenant ses exclamations pour des cris d'adhésion involontaire, s'empresse de compléter la révélation qui l'a si fort ému. Tantôt il feint l'indignation, pour rendre plus fortes les apologies du Père ; tantôt il loue, comme sagesse, l'odieuse complaisance de certaines maximes, pour exciter le Père à en citer d'autres qui vont encore plus loin. Une autre fois, il affectera de ne pas comprendre, pour que l'explication soit plus catégorique. Le plus grand nombre de ses questions et de ses réflexions a ce caractère de double entente, si piquant au théâtre, par lequel on

blâme ce qu'on paraît approuver, et on loue ce qu'on paraît blâmer. L'art de Pascal est de ne jamais dépasser la mesure ; il fait une petite pièce pour le cabinet, sans machine et sans appareil, dans ce juste degré de dramatique et d'illusion auquel nous pouvons nous prêter hors de la scène.

Quelquefois l'interlocuteur feint de trouver qu'une si be le morale aurait dû penser à tout, et lui fait un tort de certains cas auxquels elle n'a point pourvu. Et le Père, de le prendre comme un bon conseil, et de se promettre de ne pas l'oublier. Ainsi, dans la sixième lettre, après l'anecdote de Jean d'Alba, ce valet des jésuites qui, devant le Châtelet, se défendait par les maximes des Pères d'avoir volé leur vaisselle, l'interlocuteur fait remarquer au Père que c'est peu d'avoir mis les gens en assurance à l'égard de Dieu, de leur conscience et du confesseur, s'ils ne sont pas parvenus encore à les mettre en assurance du côté des magistrats ; et il ajoute : « Votre pouvoir est de grande étendue : obligez-les d'absoudre les criminels qui ont une opinion probable, à peine d'être exclus des sacrements. — Il y faudra songer, reprend le Père : cela n'est pas à négliger. Je le proposerai à notre Père provincial. »

Ailleurs le Père, excité par la condescendance narquoise de l'interlocuteur, énumère, avec l'orgueil de l'esprit de corps, les difficultés de morale résolues par la société ; et comme celui-ci n'en témoigne que de l'étonnement : « Quoi, dit le Père, vous dites simplement que cela vous étonne ! » Et la

e dont l'interlocuteur s'en corrige fait ressor-
ravité des confidences du Père : « Je ne m'ex-
s pas assez, mon Père. Je tiendrais la chose
ible, si, après ce que j'ai vu de vos Pères, je
iis pas qu'ils peuvent faire facilement ce qui
possible aux autres hommes. »

urs, l'interlocuteur se montre impatient d'en
plus; il excite le Père, qui voudrait bien
quelque chose du secret de la société. Mais
ent résister à une impatience si honorable
lle? « Puisque vous le prenez ainsi, dit-il, je
s vous le refuser. » Et ce qui restait à dire, il

autre fois, l'interlocuteur affecte d'être trou-
moment de l'excès des propositions du Père :
ois, dit-il, que par là tout sera permis; rien
chappera. » A quoi le Père répond : « Vous
oujours d'une extrémité à l'autre, corrigez-
e cela. » Ailleurs, si c'est l'insuffisance ou le
solidité des preuves qui laisse du doute à
locuteur, « Vous me faites tort, dit le Père ; je
ce rien que je ne prouve. » Et il accumule les
és, c'est-à-dire les chefs d'accusation contre
pagnie. Enfin, à certains endroits, l'interlo-
se fâche tout de bon. Le Père ne se fâche
oins. Pour peu qu'on le pousse, il va faire des
inies de cette morale une affaire d'honneur;
a-t-il pas péril à offenser, dans la personne
e ses membres, une société qui permet de
our une pomme?

Une profonde connaissance de l'homme se révèle dans la diversité de tours qu'emploie Pascal pour se décharger, sur le Père jésuite, de ce qu'il y a de plus dur dans l'accusation qu'il dresse contre la société. Il n'est aucun de ces tours qui ne lui soit fourni par l'expérience de nos côtés faibles : l'un va à l'orgueil, l'autre au fonds d'honnêteté qui persiste dans les plus corrompus, ou au fonds de corruption qui sommeille chez les plus honnêtes gens ; tel autre à l'humeur particulière de l'homme ; aucun n'est de pur caprice. Changez la matière de la discussion, vous aurez le même casuiste avec d'autres doctrines. Tout homme de parti, s'il peut être vrai avec lui-même, se reconnaîtra dans le bon Père jésuite ; s'il ne s'y voit pas, il y verra du moins son contradicteur du parti opposé. Pour quelques-uns d'entre nous ce Père pourrait être une ancienne connaissance. Je ne le vois pas sans regret quitter la scène à la fin de la dixième *provinciale*, alors que Pascal, passant tout à coup de la raillerie déguisée à l'attaque ouverte, et prenant le Père à partie sur la maxime qui dispense d'aimer Dieu, l'exhorte à ouvrir les yeux et à se retirer des égarements de sa société, ajoutant ainsi à l'effet de cette petite pièce par le sérieux du dénoûment.

A partir de la onzième lettre, au lieu de l'agréable fiction d'un provincial amusant son ami aux dépens de la société, et s'égayant lui-même des côtés ridicules de cette corruption, c'est Pascal en personne, prenant la compagnie corps à corps dans une

polémique toujours sérieuse, dont la véhémence va quelquefois jusqu'à la colère. C'est là que, reprenant tous les griefs dont il s'est joué dans les dix premières lettres, il en ôte le ridicule pour en faire voir l'odieux à nu et s'indigne en chrétien et en moraliste de ce qu'il avait raillé en homme d'esprit. Dans ces dix premières lettres, il avait mis son esprit au service d'une cause qu'il n'avait pas choisie; les suivantes, il les fait pour son compte, et quoiqu'il continue de garder l'anonyme, il se désigne assez clairement par son humeur. Ce n'est plus l'esprit curieux dont parle Arnauld, mais l'ardent solitaire qui sentait dans son cœur et dans sa foi les blessures faites, par ces odieuses maximes, à la nature, à la raison, à la piété. Tout Pascal se découvre dans cette magnifique apostrophe à ses adversaires : « Vous vous sentez frappés par une main invisible; vous essayez en vain de m'attaquer en la personne de ceux auxquels vous me croyez uni. Je ne vous crains, ni pour moi, ni pour aucun autre. Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien. Je n'ai besoin, par la grâce de Dieu, ni du bien ni de l'autorité de personne. Ainsi, mes Pères, j'échappe à toutes vos prises. »

Pascal ne quitte plus guère ce ton véhément. Le même homme, qui tout à l'heure maniait la raillerie avec la grâce de Socrate se jouant de Gorgias, entre, sans effort, dans les grands mouvements de

l'éloquence de Démosthène. Il semble avoir deux naturels qui s'excluent, et le second aussi pleinement que le premier. Les *Philippiques* ne surpassent pas les *Provinciales* pour l'art d'interpréter les intentions, de découvrir les endroits faibles, de dénoncer les piéges, d'embarrasser, de réduire l'adversaire. Si Démosthène a eu quelques avantages du côté de la matière et du théâtre, je n'en admire que plus Pascal d'avoir égalé ses plus beaux mouvements dans de simples lettres, et dans une matière dont l'intérêt devait sitôt se refroidir. Cette grande éloquence n'a d'ailleurs rien de disproportionné, ni avec son objet, ni avec les dispositions du lecteur; ce n'est jamais témérairement que ces lettres s'élèvent au ton des antiques harangues. Tel est, en effet, le prix que le christianisme a donné aux vérités de la morale universelle, qu'il n'y a pas d'intérêt purement humain, fût-ce même la liberté ou l'indépendance d'un peuple, qui puisse inspirer à un politique une éloquence plus durable qu'à un chrétien, qui a la foi et le génie, la défense de ces vérités. Vérités ou plutôt principes de conservation devenus si nécessaires aux peuples chrétiens, qu'ils ne pourraient pas plus s'en passer que de liberté ou d'indépendance. Aussi nous manquerions-nous à nous-mêmes, si Démosthène défendant sa ville contre l'ambition de Philippe, nous touchait plus que Pascal défendant les vérités de la morale, l'honneur chrétien, la vie humaine au prix où l'a mise le christianisme contre des sophistes qui autorisaient le vice, la calomnie et l'homicide.

De toutes les beautés qui font vivre les *Provinciales* celles-là sont les plus hautes. Ce sont toutes les vérités sans lesquelles un État chrétien ne peut subsister, le devoir de l'aumône, l'ignominie attachée à la simonie, l'union de la spéculation et de la pratique dans les choses de la morale, l'horreur de la calomnie, le respect de la vie humaine. En défendant ces vérités contre les complaisances mondaines de la compagnie de Jésus, Pascal les a défendues d'avance contre tous ceux qu'elles ont gênés depuis, ou qu'elles pourront gêner dans l'avenir. La lettre sur l'homicide ne condamne pas moins les casuistes politiques qui veulent tuer les personnes pour détruire les opinions que les casuistes moralistes de 1656 qui permettaient de tuer pour un soufflet.

Une dernière et suprême beauté a immortalisé les *Provinciales*, c'est la langue. Descartes avait laissé quelque chose à faire à Pascal; après Pascal, l'œuvre de la langue française, dans la prose, est consommée.

Les écrits de Pascal sont plus parfaits que ceux de Descartes : non que le style de Descartes soit en aucun endroit moins clair, moins précis, moins frappant que sa matière ne le voulait; mais cette matière n'a pas eu besoin de toutes les nuances d'expression, de toute la force d'accent qui varient et passionnent la langue de Pascal. Outre un tour plus libre, plus dégagé, sans toutefois que le tissu du style en soit moins serré, ni les rapports des mots aux choses moins exacts que dans Descartes,

il y a de tous les styles dans le style de Pascal, parce qu'il y a de tous les hommes dans l'écrivain.

Je ferais toucher du doigt, dans les *Provinciales* et les *Pensées*, des passages qu'on dirait de Bossuet pour la magnificence solide et l'audace toujours sensée, ou de Bourdaloue, pour la suite d'un discours sévère à la fois et passionné, ou de La Bruyère pour l'éclat des couleurs et la vivacité des contrastes, ou de Voltaire pour la facilité et l'enjouement. Tous les genres d'écrire ont un premier modèle dans cet homme, qui ne s'est jamais piqué de la gloire d'écrire. C'est que Pascal a eu tous les dons de l'esprit en perfection : la rigueur scientifique d'un grand géomètre et l'imagination d'un grand poëte; une raison que ne contente pas ce qui paraît évident à celle de Descartes, et que ne rebute ni ne lasse jamais la difficulté de se contenter; plus de sensibilité que n'en ont eu Descartes, Bossuet, La Bruyère; de l'esprit comme Fénelon; de la gaieté railleuse comme Voltaire. Chacun des grands écrivains qui ont suivi Pascal ont eu, non plus pleinement, mais plus exclusivement, chacune de ses qualités; ils en ont donné plus d'exemples; mais rapprochez les exemples du modèle, ce sont des monnaies du même or dont Pascal a marqué pour la première fois le titre.

N'est-ce point pour avoir réuni tous les dons de l'écrivain à ce point de perfection où aucun n'est dominant, que le style de Pascal est peut-être, de

tous les grands styles des dix-septième et dix-huitième siècles, le plus soutenu? Tout y est de choix, et tout y est naturel. Ni la sévérité n'en gêne la liberté, ni la liberté n'y produit le relâchement. Rien n'y est vague, et rien n'y est commun. On ne fait pas de choix dans les œuvres de Pascal; car quelle page est au-dessous du sujet qui y est traité, ou quel sujet a traité Pascal qui soit au-dessous de son génie? Il n'écrit jamais par habitude, ni par nécessité, ni avec une partie seulement de ses forces, comme il arrive à qui écrit par habitude, ni par un effort de recueillement forcé, comme on écrit quand il y a nécessité. Son style, c'est l'état actuel de son âme, dont il se rend compte par le moyen du langage; et l'âme de Pascal était de celles qui ne se prennent à rien de médiocre.

Boileau regardait Pascal comme le meilleur écrivain en prose de son siècle. Aurais-je trouvé dans mon admiration pour Pascal quelques-uns des motifs de son jugement?

CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'influence de certaines institutions sur le perfectionnement de l'esprit français et sur la langue. — § I. Fondation de l'Académie française. — § II. Vaugelas. — § III. De l'excès de l'esprit académique. — Les puristes. — § IV. Le Port-Royal-des-Champs. — § V. Le grand Arnauld et Nicole. — § VI. La *Grammaire générale raisonnée* et la *Logique de Port-Royal*.

DE L'INFLUENCE DE CERTAINES INSTITUTIONS SUR LE PERFECTIONNEMENT DE L'ESPRIT FRANÇAIS ET SUR LA LANGUE.

Après la gloire d'avoir donné les premiers modèles de l'esprit français et de la langue dans leur perfection, vient l'honneur d'avoir initié le gros de la nation, par des écrits appropriés ou des ouvrages d'enseignement, aux raisons et comme aux secrets des beautés de ces modèles.

L'ordre des temps ajoute au mérite des hommes qui ont rempli cette tâche dans notre pays; c'est dans l'intervalle du *Discours de la Méthode* aux *Provinciales* que s'achève cette sorte d'éducation du goût national.

Les écrivains qui en ont été comme chargés par la force des choses ont tiré leur plus grande valeur de deux institutions dont l'une subsiste encore, et dont l'autre a survécu dans des écrits excellents, l'Académie française et le Port-Royal.

On ne considère ici le Port-Royal que comme une compagnie où, parmi les occupations de piété, on

du temps aux études profanes et aux lettres,
n rédigeait en commun de très-bons écrits.
en que la fondation de Port-Royal, comme
›n de piété, soit antérieure à la création
démie française, celle-ci ayant commencé
ère la tâche de former le goût du public,
influence qu'il convient en premier lieu
ier.

§ I.

FONDATION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

t académique a eu tout d'abord dans notre
:aractère particulier; c'est un esprit de dis-
de règle, de choix. On voit des personnes
; se réunir en compagnie, non pour amuser
osité du spectacle de leurs dissemblances,
se faire réciproquement les honneurs de
›ductions, mais pour se mettre d'accord
ı'il faut penser des ouvrages d'esprit, et sur
ı composer de durables.
tution de l'Académie, en France, c'est la
le gouvernement introduits dans la littéra-
chose admirable! dans le même temps que
t l'administration s'introduisaient dans l'É-
à pourquoi l'idée n'en est pas venue au
siècle, quoique l'Italie nous eût donné
e de quelques sociétés académiques, et
de mode d'imiter tout ce qui se faisait dans

ce pays. Le temps n'était pas encore arrivé de di
cipliner la littérature, d'instituer des règles, d
choisir. Les amis de Ronsard, tour à tour la *Brig*
pendant qu'ils faisaient la guerre à l'école de Maro
et la *Pléiade* quand ils furent les maîtres, ne s
réunissaient pas pour se mettre d'accord sur de
doctrines littéraires. Chacun, dans le champ d
curiosités littéraires, imaginait ou découvrait quelq
nouveauté qu'il donnait à admirer à ses amis. Il n
sortait de cette confraternité que des éloges donné
peut-être de bonne foi, mais très-certainement à
titre de réciprocité, à des poésies médiocres. Inca-
pables de se faire une idée de la perfection, ils se
crurent parfaits, et se mirent au ciel de leurs pro-
pres mains. On se rappelle avec quelle brutalité Mal-
herbe les en délogea.

C'est dans la petite chambre de Malherbe que na
quit le véritable esprit académique, cet esprit d
discipline et de choix qu'Henri IV appliquait au go
vernement et à la société civile. Les entretiens d
poëte réformateur avec ses amis roulaient exclu
vement sur l'art d'écrire. Au lieu d'un vain échan
d'éloges prodigués à de méchants vers, il y eut ent
les hôtes de la petite chambre un échange effica
de conseils et de remarques sur les défauts d
chacun. On sait avec quelle jalousie Malherbe y t
nait l'emploi de président, et dans quels term
énergiques il rendait ses arrêts. Lui-même était
premier de nos poëtes qui eût choisi, qui eût e
du goût, qui eût fait des sacrifices à une raison g

qu'il connaissait d'instinct avant qu'elle se irement manifestée. Les sujets, les pensées, rs, les mots, tout était contrôlé d'après cette éprouvé à ce sens commun par lequel les es, si différents d'humeur et d'esprit, se res- nt et se mettent d'accord. Chacun restait e suivre son génie particulier, et de se porter s genres qui l'attiraient; mais ce génie devait er sur l'image qu'ils s'étaient faite du génie ation; ces genres devaient s'accommoder de es convenances générales au nom desquelles be avait condamné presque tous ses devan- Pour la langue, on ne l'imaginait pas, on la u peuple même; le plus habile était celui qui ait le mieux de la langue de tous.

s la mort de Malherbe, quelques-uns de ses cuteurs, Racan, Maynard, recommencent les ens de la petite chambre chez Conrart, savant ant, et compilateur d'esprit. Ils s'y réunis- chaque semaine, dans l'après-midi, à cause de sûreté des rues le soir. Ils se communi- t leurs écrits, dit Pellisson, et s'en donnaient ent leur avis. « Le cardinal de Richelieu, t-il, qui aimait les grandes choses, et surtout ue française, en laquelle il écrivait lui-même en, vit dans la société Conrart le germe d'une institution, et un moyen de gouverner la par un conseil régulièrement établi. Il lui fit le se changer en une académie; et de préparer e et les lois qu'il serait bon qu'elle reçût à

l'avenir (1). » Ils y résistèrent d'abord, par
d'indépendance propre aux gens de lettres
crainte de se mettre en servitude en s'agran
Mais le cardinal devenant pressant, il fallut
l'homme à qui tout cédait; ils finirent par lui a
une lettre qui développait le plan qu'il avai

Dans cette pièce admirable, ils détermine
fonctions par l'idée même qu'ils se font de l
française, « laquelle, disent-ils, plus parfa
« que pas une des langues vivantes, pourr
« enfin succéder à la latine, comme la lat
« grecque, si on prenait plus de soin qu'o
« fait jusqu'ici de l'élocution, qui n'était
« vérité, toute l'éloquence, mais qui en fai
« fort bonne et fort considérable partie. » Il
donc pour eux que de l'empêcher de manque
grande destinée, de l'épurer et non de la c
comme ils le disent avec une naïveté én
« de la nettoyer des ordures qu'elle avait
« tées, ou dans la bouche du peuple, ou dans
« du palais et dans les impuretés de la chi
« par les mauvais usages des courtisans ig
« ou par l'abus de ceux qui la corrompent
« vant, ou par les mauvais prédicateurs (2).
tiennent dans les bornes d'une institution
pratique, n'outrant rien, ne s'exagérant pas
torité, n'entreprenant ni sur la liberté ni sur

(1) *Histoire de l'Académie française.*
(2) Ibid.

é des esprits. Ils ne se donnent de droits que sur bus, et à la condition de se mettre d'accord. Du , ils ne s'exemptent pas eux-mêmes de cette ıre publique. Ils s'engagent à examiner leurs res ouvrages, le sujet, la manière de le traiter, rguments, le style, le nombre, et chaque mot ırticulier. Plus tard, par un règlement spécial, ınt se défendre de l'illusion des lectures, ils déıt qu'on ne lira aucun discours dans la compasans en apporter en même temps l'analyse à afin que l'Académie puisse juger du corps aussi ement que des parties.

s fonctions réglées, il restait à ajouter au titre .démie, proposé par Richelieu et accepté, l'épi: qui convînt le mieux au rôle de la compagnie. ıcadémies de l'Espagne et de l'Italie leur ofnt de mauvais exemples. Là, les compagnies litres tiraient leur nom, soit d'une localité, soit d'un ə d'études particulières, soit du caprice des fonırs. Pellisson loue avec raison la nouvelle comie d'avoir évité ces titres ou trop particuliers, nbitieux, ou bizarres, et de s'être intitulée tout lement : *Académie française*. Les futurs acadéəns n'y virent eux-mêmes que la qualification la modeste et la plus propre à leurs fonctions. it en même temps la plus haute qu'ils pussent dre. Un titre pris du lieu où ils habitaient, de , par exemple, en eût dit trop peu. Paris, en e langue, c'est plus que les provinces; mais la ce, c'est plus que Paris. Ils allaient plus loin que

Malherbe, qui s'était borné à opposer la langue de Paris au patois des provinces. L'Académie française, c'était la représentation officielle de l'esprit français.

Les lettres patentes par lesquelles Louis XIII institua l'Académie française consacrent sa principale fonction, qui est, disent-elles, d'établir des règles certaines pour le langage français, et de le rendre capable de traiter tous les arts et toutes les sciences. Ces lettres, données en 1635, ne furent enregistrées au parlement qu'en 1637 sur les injonctions du cardinal. Cette compagnie n'avait pu voir sans jalousie l'institution d'une sorte de juridiction nouvelle sur les plus hautes productions de l'esprit. Tel paraissait être en effet le caractère de cette fondation, et c'est ce qui en fit une nouveauté, non-seulement pour la France, mais pour l'Europe civilisée.

Il est remarquable, en effet, que dans les deux pays qui ont connu avant nous la gloire des lettres, l'Espagne et l'Italie, la fondation des académies soit postérieure à la belle époque de leurs littératures. En France, au contraire, l'institution de l'Académie française semble ouvrir le dix-septième siècle; et, sauf le *Discours de la Méthode* et le *Cid,* qui parurent vers le temps de son établissement définitif, les plus beaux monuments de notre littérature sont postérieurs à cette fondation. Je n'en veux pas conclure que l'Académie française les ait suscités, ni que ses décisions sur le langage eussent produit des chefs-d'œuvre. Il ne serait pas plus vrai de lui en donner la louange, que de lui contester toute influence sur les

rs. Ce que je note ici, c'est qu'une institution
ous est commune avec toutes les nations litté-
de l'Europe moderne, chez celles-ci vient après
odèles, et chez nous vient avant; en sorte que
t français semble faire d'avance ses conditions
ceux qui prétendront en donner dans leurs
des images ressemblantes.
ment croire que la seule cause de cette dif-
e soit une idée heureuse venue à l'esprit d'un
ministre? Le cardinal Richelieu agrandit l'ins-
n, mais il la trouva toute faite. L'esprit acadé-
était né avant l'Académie. Il en sentit lui-
les effets tout le premier, alors qu'ayant
é quelques phrases dans la lettre que lui avait
sée, sur son invitation, la petite société Conrart,
ut dit que si ces changements étaient un ordre,
npagnie y défèrerait; mais que les phrases,
leur première rédaction, avaient paru à tous
embres assez *nobles* et assez *françaises*. Au reste,
lieu eût-il eu tout seul l'honneur de la pensée
la fondation, le fait d'une institution publique
gage, antérieure aux plus beaux monuments de
érature, n'en serait pas moins un fait particulier
re pays.
règle, en France, a donc précédé les chefs-
vre ; la discipline a prévenu la liberté. Nos écri-
ont été bien avertis que la langue n'est point
propriété particulière, et que, de même qu'il
ut rien penser qui ne soit conforme à l'esprit de
tion, il ne faut rien écrire qui ne soit conforme

à sa langue. Le génie, dans notre pays, c'est la r
nion, dans un seul homme, de tout ce qu'il y a
bon sens répandu dans tous; la langue écrite
génie, c'est celle que parle chacun de nous qu
il est dans la vérité. Les écrivains les plus origin
de notre littérature ne sont pas ceux qui ont sec
les règles de langage établies par l'Académie, n
ceux qui en ont étendu et multiplié les applicati
et qui ont été créateurs par l'analogie, cette carri
presque sans bornes, où le génie peut marcher
avant sans risquer de s'égarer.

Chez les autres nations qui ont possédé avant n
ou fondé après nous, sur notre modèle, des inst
tions académiques, ces compagnies se sont forn
sous l'influence d'un autre esprit. Il ne s'agissait
d'établir les règles de la langue; on les avait re
des écrivains supérieurs : la fonction de ces ac
mies a été de les conserver. En Italie, la fam
académie *della Crusca* faisait des commentaire
des critiques des principaux auteurs italiens. L'
démie espagnole se fonda en 1714, quand il n'y
plus de littérature espagnole, sur le patron de l'
démie française apporté par Philippe V parmi
instructions de Louis XIV. En Portugal, l'*Acad
du langage* est postérieure de plus d'un siècle
seul écrivain de génie de ce pays, le Camoens,
elle défendit la langue contre l'influence de la litt
ture espagnole en décadence. Ces académies on
dès l'origine des corps conservateurs. L'Acad
française a seule été un corps fondateur; et

peut-être parce qu'elle a eu la gloire d'établir les règles, qu'elle n'a pas toujours assez estimé celle de les maintenir.

Ce qui donnait confiance en l'institution nouvelle, c'est la parfaite mesure qui marqua tous les actes relatifs à sa fondation, et ses premiers travaux. On n'y voit percer aucun esprit de domination sur la langue, ni cette prétention de tout régenter, que lui reprochaient certains auteurs laissés en dehors de ses premières listes. La résistance modeste de la petite société à devenir une académie; le soin de se réduire à la fonction de *nettoyer* la langue des défauts qui la gâtaient; l'adoption du titre d'*Académie française* comme le plus propre à cette fonction; une modération qu'inquiète sans la corrompre l'impatience du cardinal fondateur; tout cela prouve qu'il y avait au fond de cette institution une vérité supérieure et générale qui dominait les volontés particulières. L'Académie française rendait le plus beau témoignage du caractère pratique de notre littérature par le spectacle d'esprits très-divers, presque tous gâtés par les louanges, subordonnant leur tour d'esprit particulier à l'esprit de la compagnie, et, du sacrifice des vanités individuelles à une raison commune, faisant sortir des actes pleins de sagesse et d'équité.

Cette sagesse et cette équité paraissent dans une pièce dont presque toutes les observations sont justes, quoiqu'elles n'y soient pas toutes également nécessaires, et que la condescendance pour Richelieu y ait rendu l'éloge trop timide. Je veux parler du ju-

gement sur le *Cid*, qui ne fut peut-être pas inutile à *Cinna*. Quoique Boileau ait dit,

> Au Cid persécuté Cinna dut sa naissance (1),

ce n'est pas la persécution qui anime le génie; ce sont plutôt les réserves que font les hommes d'un jugement sain, et le prix qu'ils mettent à la gloire. L'injustice décourage; mais une justice froide, qui ne s'étourdit pas des beautés et ne s'irrite point des défauts, est un puissant aiguillon pour les hommes supérieurs, secrètement d'accord avec ceux qui les jugent. Corneille, en répondant aux observations sur le *Cid* par *Cinna, Horace, Polyeucte*, prouva qu'il ne les avait point dédaignées. Il fut moins heureux quand sa gloire ne fut plus contestée, et qu'au lieu de juges défiants auxquels il fallait arracher un éloge, il eut affaire à des amis prévenus qu'il pouvait contenter avec les négligences de son génie.

Sur ce célèbre examen du *Cid*, je suis de l'avis de Pellisson. Il y loue « la solidité des observations, beaucoup de savoir et d'esprit, sans aucune affectation ni de l'un ni de l'autre; des termes choisis, mais sans scrupule et sans enflure, et des mots qu'on disait bannis par l'Académie, employés où il était nécessaire, pour protester contre le reproche d'innovation (2). » On peut regretter de n'y pas trouver cet étonnement naïf et généreux qui nous saisit encore aujourd'hui

(1) Épître à Racine.
(2) *Histoire de l'Académie française.*

à la vue de ces beautés si neuves et si charmantes, de ces vers si vigoureux et si délicats, de toutes ces grâces de la jeunesse dans le génie et dans les personnages qu'il crée. Mais l'Académie n'avait point à faire valoir les séductions de la pièce ; son rôle était de défendre contre les défauts du *Cid* le goût public, qui se formait pour les beautés de *Cinna* et de *Polyeucte*. D'ailleurs, par la résistance qu'elle fit au cardinal avant de rendre ce jugement, par la lenteur qu'elle mit à en donner connaissance au public, elle témoigna clairement que, si elle relevait des défauts, c'était dans un objet admiré.

Je n'aime pas moins les décisions que prit successivement l'Académie, pour que le sentiment commun prévalût toujours sur le sentiment particulier, sans toutefois l'opprimer, et la juste mesure qu'elle sut garder entre les droits de l'esprit français et ceux de l'écrivain. Elle eut à cet égard à résister à quelques superstitieux de son principe, qui voulaient immoler en toutes circonstances l'écrivain au public, et se montraient plus académiciens que l'Académie. Ainsi Jean Sirmond, quoique homme de mérite et d'un jugement solide, avait proposé que les académiciens s'obligeassent par serment à employer les mots approuvés par la pluralité des voix dans l'assemblée. C'était aller trop loin. L'Académie refusa cet excès de pouvoir ; elle laissa chacun libre d'employer tels termes qu'il voudrait, et de n'user des mots approuvés par le corps que s'il les jugeait les plus propres à rendre ses pensées. Toutefois, elle insinua

sagement que l'emploi d'un terme repoussé par la pluralité des voix pouvait être au moins périlleux.

Voici qui n'est pas moins sage. Gombauld avait demandé si un académicien faisant examiner un ouvrage par la compagnie, serait tenu d'en suivre les sentiments. Il fut résolu « que l'on n'obligerait personne à travailler au-dessus de ses forces, et que ceux qui auraient mis leurs ouvrages au point qu'ils seraient capables de les mettre, en pourraient recevoir l'approbation, pourvu que l'Académie fût satisfaite de l'ordre de la pièce en général, de la justesse des parties et de la pureté du langage. » De cette façon, l'Académie n'empêchait pas plus l'invention qu'elle ne l'imposait : elle ne demandait aux écrivains que les qualités essentielles, obligatoires, sans lesquelles un écrit est mauvais, et l'auteur de cet écrit ridicule. Elle voulait de la raison, de l'ordre, un langage exact. Elle faisait comme le moraliste raisonnable qui demande aux hommes d'être, non des héros, mais des gens de bien.

Je sais qu'à la distance où nous sommes de la fondation de l'Académie française, après tant d'effets de cette force irrésistible qui emporte et renouvelle tout ce qui est de l'homme, une institution chargée de fixer les règles du langage nous peut paraître chimérique, et sa sagesse même la marque la plus sensible de son impuissance. Cette institution n'a en effet rien fixé, ni rien empêché. Peut-être même aurait-on le droit de lui reprocher à certaines époques d'avoir été de complicité avec ce qui détruit les

ittératures et les langues, je veux dire la mode. Trop souvent cet esprit collectif qui en a fait à l'origine un corps imposant et influent, malgré la médiocrité individuelle de plusieurs de ses membres, n'a été que l'accord de gens complaisants en faveur de méchants écrits et de méchants auteurs. Aussi n'aurai-je plus à en parler dans la suite de cette histoire, l'Académie française ayant plus ordinairement reçu qu'imprimé depuis lors l'impulsion littéraire. Mais la pensée qui lui a donné naissance, l'esprit de ses premiers travaux, la rendent digne d'avoir une place parmi les choses qui durent; car cette pensée et cet esprit ont compté parmi les forces de l'esprit français à cette époque, et même en cessant de le servir, ils n'ont pas cessé de lui être conformes.

§ II.

VAUGELAS.

L'esprit de l'Académie naissante se personnifie dans un homme que Boileau appelle le plus sage des écrivains de notre langue (1), et qui est tout au moins un des meilleurs dans le second rang : c'est Vaugelas (2).

Vaugelas est moins une personne, un esprit individuel et original, si cela peut se dire, qu'un esprit collectif. Il passa sa vie non pas à imiter, mais à

(1) *Réflexions critiques sur Longin.*

(2) Deux ouvrages excellents, la traduction de Quinte-Curce et les *Remarques sur la langue française*, l'avaient désigné au choix de l'Académie pour l'emploi de rédacteur du Dictionnaire, qu'il partagea avec Chapelain.

s'approprier, à se conformer à autrui. Depuis son enfance, il avait montré un goût extraordinaire pour la langue française. Ses auteurs de prédilection étaient Duperron et Coeffeteau, qui figuraient parmi les autorités du nouveau dictionnaire. Le dernier surtout, par l'élégance précoce et la pureté originale de son style, lui avait inspiré une sorte de culte ; il ne pouvait presque pas recevoir de phrase qui n'eût été employée dans l'*Histoire romaine* de Coeffeteau. Gentilhomme ordinaire et plus tard chambellan de M. le duc d'Orléans, il vécut quarante ans à la cour, non pour s'y mêler d'intrigues politiques ou pour y avancer sa fortune, mais pour y être plus au centre du bon langage. C'est là qu'il se forma, par le raisonnement et la comparaison, un style d'une exactitude admirable, dont les tours et les expressions étaient à tout le monde, mais qui lui appartenait en propre par la force même du consentement qu'il y donnait.

Tant d'années d'études comparées, d'entretiens, de consultations auprès de juges compétents afin de n'admettre dans son langage que des termes dont tout le monde fût d'accord, et de penser dans la langue la plus générale, rappellent l'effort de Descartes pour n'admettre dans sa croyance que ce qui lui avait paru évident. Seulement Vaugelas n'inventa pas comme Descartes; mais il voulut sentir tout ce que les autres avaient inventé.

Vaugelas se considérait comme un simple témoin du grand travail de la langue. Il se défendait de toute prétention de la réformer, d'abolir des mots ou d'en

re; et il avait intitulé son ouvrage sur la langue, *marques*, et non *Décisions*, afin d'éloigner tout ıpçon de vouloir établir ce qu'il ne faisait que ıporter. Outre, dit-il, l'aversion qu'il avait pour titres ambitieux, son rôle se bornait à montrer à éclaircir l'usage, à distinguer le bon du maus. Le bon, selon lui, c'était l'accord, sur le sens ın mot, de la partie saine de la cour, des bons eurs et des gens savants en la langue. Où l'unanité manquait, Vaugelas s'en rapportait à la majoé : par exemple, si la cour et les gens savants en langue s'accordaient à laisser mourir quelque mot ıployé par les bons auteurs, dût ce mot s'autoriser *monsieur Coeffeteau*, il reconnaissait l'empire de sage, et il y déférait, regrettant mais ne défendant s le mot sacrifié.

Voiture, pour qui les idées n'étaient qu'un commerce de civilité, et la langue qu'une affaire de mode, illait Vaugelas de ses scrupules, et de la lenteur ec laquelle il rédigeait ses Remarques. Il le défiait jamais achever. L'usage changeait, remarquait-il, ns le moment même que Vaugelas cherchait à le nstater. Il le comparait à l'Eutrapelus de Martial, barbier qui rase si lentement Lupercus, que tans qu'il passe le rasoir d'un côté, la barbe repousse l'autre (1). Vaugelas n'en allait pas plus vite, ai-

(1) Eutrapelus tonsor, dum circuit ora Luperci
Expungitque genas, altera barba subit.

oiture disait : altera *lingua* subit. (Pellisson, *Histoire de l'Acaımie française.*)

mant mieux assurer l'exactitude de son travail, que faire preuve de vitesse. Il tirait du temps même une autorité de plus pour ses remarques; car, pour peu qu'il attendît, il pouvait discerner l'usage passager de l'usage définitif, et il n'enregistrait qu'avec plus de confiance des mots qui avaient pu résister à la double épreuve de l'usage et du temps.

Malgré tout ce soin pour n'admettre que des mots en quelque sorte légitimes, Vaugelas ne laissait pas d'avoir encore des scrupules, non sur l'usage, mais sur la manière dont il en avait expliqué les décisions. Dans le doute, il avait coutume de consulter ses amis, s'adressant à ceux qu'il savait sincères, et qu'il avait habitués d'ailleurs à ne point le flatter. Il ne leur lisait point son travail, mais le leur donnait à lire, « la censure des yeux, disait-il, étant plus sensible que celle de l'oreille, à qui il est très-aisé d'imposer (1). » Si ces personnes avaient des doutes, il condamnait ce qu'elles n'approuvaient pas. C'est à cette salutaire pratique qu'il s'avouait redevable de ce qu'il y a de meilleur dans ses écrits (2).

Aussi ne suis-je point étonné que cet homme si modeste eût foi en des remarques qui, pour tous les mots, étaient comme autant d'arrêts prononcés après l'instruction la plus complète et la plus patiente. Vainement lui disait-on qu'il survivrait à ses règles : à ceux qui prétendaient qu'il n'en subsiste-

(1) Préface des *Remarques sur la langue française*.

(2) Boileau, *Réflexions critiques sur Longin*.

rait rien après vingt-cinq ans, il répondait par ces belles paroles : « Je ne demeure pas d'accord que « l'utilité de ces remarques soit bornée sur un si pe- « tit espace de temps, non-seulement parce qu'il n'y « a nulle proportion entre ce qui change et ce qui « demeure dans le cours de vingt-cinq ou trente « années, le changement n'arrivant pas à la mil- « lième partie de ce qui demeure; mais à cause que « je pose des principes qui n'auront pas moins de « durée que notre langue et notre empire. Quand on « changera quelque chose de l'usage que j'ai remar- « qué, ce sera encore selon les mêmes remarques « que l'on écrira autrement..... Il sera toujours vrai « aussi que les règles que je donne pour la netteté « du langage ou du style subsisteront sans jamais « recevoir de changements (1). »

Il n'y a rien de trop dans ce noble témoignage que se rend Vaugelas sous l'autorité du sentiment général qu'il avait cherché toute sa vie. La proportion qu'il indique, entre ce qui demeure et ce qui change dans la langue pendant vingt-cinq ou trente ans, n'a pas varié depuis plus de deux siècles. Le changement n'est pas arrivé à la millième partie de ce qui demeure. Le plus grand grammairien du dix-septième siècle ne devait pas être démenti par le bon usage, le bon usage n'étant que le génie même de la langue dont il avait reconnu le point de perfection dans la conformité de son jugement avec celui des esprits les plus sains de son temps.

(1) Préface des *Remarques sur la langue française.*

Son sens était si exact et si impartial, qu'en même temps qu'il laissait mourir, sans protester, certains mots rejetés par l'usage, bien que portant la marque de Coeffeteau, il hasardait quelques vœux timides en faveur de mots que l'usage n'avait pas encore autorisés. Sans en prescrire formellement l'emploi, il les invitait à se produire, sentant bien qu'ils étaient conformes au génie de la langue. « Pour *exactitude*, dit-il naïvement dans ses *Remarques*, c'est un mot que j'ai vu naître comme un monstre, contre qui tout le monde s'écriait; mais enfin on s'y est apprivoisé, et dès lors je fis ce jugement qui se peut faire de même de beaucoup de mots, qu'à cause qu'on en avait besoin et qu'il était commode, il ne manquerait pas de s'établir. » Il regrettait les mots perdus, mais sans les vouloir restaurer. S'il favorise certains mots nouveaux, c'est qu'il les juge à la fois nécessaires et commodes; mais il les recommande discrètement, sans les imposer, également ferme entre l'archaïsme et le néologisme.

Peu d'ouvrages ont eu une action plus directe et plus salutaire sur le langage que les *Remarques* de Vaugelas. Ses adversaires même ne furent pas les derniers à en profiter. Ils l'accusaient d'entraver les conceptions du génie de *scrupules impertinents* et de *superstitions puériles ;* mais ils n'osaient se servir d'aucun mot mal noté dans ses *Remarques*. Dans le même temps que leur amour-propre en rejetait les principes, leur bon sens en suivait les exemples, et Vaugelas pouvait dire de leurs écrits, « que leur pratique

ne s'accordait pas avec leur théorie. » Le plus hostile d'entre eux, Lamothe-le-Vayer, n'est nulle part meilleur écrivain que là où il combat ces *Remarques* dans la langue épurée dont Vaugelas donnait les règles.

On ne put jamais reprocher à l'homme les sévérités du critique. Vaugelas s'était qualifié de témoin de la censure générale; il ne sortit pas un moment de l'impartialité du témoignage. Nul ne s'aperçut ni qu'il se fût mis à la place de l'usage pour frapper ses contradicteurs, ni qu'en enregistrant quelque décision de l'usage qui leur était défavorable, il parût prendre du plaisir à exécuter contre eux un arrêt public. Dans ses critiques il ne désigne aucun auteur sinon parmi les morts, et seulement ceux qu'il loue. « Je ne veux pas, disait-il, en servant le public, nuire aux particuliers que j'honore. « Parmi les vivants, s'il lui faut critiquer quelqu'un, il altère le passage où se trouve la faute, afin qu'on ne reconnaisse pas l'auteur; au contraire, a-t-il à louer, l'altération est calculée de telle sorte qu'il ne passe pas pour flatteur, et que l'auteur loué se reconnaisse derrière un voile qui sert à soulager sa modestie. Du reste, il n'affectait point la louange de certaines personnes, si le sujet ne les avait présentées (1). On remarque, dans le caractère de Vaugelas, le trait particulier à son esprit; la personne ne se montre pas plus dans l'un que dans l'autre. Le caractère est sans passion, et le tour d'esprit n'a

(1) Préface des *Remarques sur la langue française*.

rien de personnel. Tout, chez Vaugelas, vient de cette raison générale qui, dans la conduite, se manifeste par la vertu, et, dans les travaux de l'esprit, par le goût. « Il y a, dit Pellisson, dans tout le corps de l'ouvrage, je ne sais quoi d'honnête homme, tant d'ingénuité et tant de franchise, qu'on ne saurait presque s'empêcher d'en aimer l'auteur (1). » C'est la gloire de Vaugelas qu'un contemporain ait fait de lui un éloge dont, après deux siècles, il n'y a rien à retrancher.

§ III.

DE L'EXCÈS DE L'ESPRIT ACADÉMIQUE. — LES PURISTES.

D'autres hommes, dans cet ordre, concoururent au travail dont Vaugelas seul devait consigner les résultats. Les plus notables, Chapelain et Patru, ont plus d'une fois tenu la plume ou pris la parole au nom de l'Académie. Si c'est un jeu d'esprit de vouloir trouver un poëte dans l'auteur de *la Pucelle* et le relever des arrêts de Boileau, il n'y a que justice à dire que, dans ses écrits en prose, quelques pages sont sensées, ingénieuses et naturelles. J'ai d'autant plus de plaisir à reconnaître la part qu'il prit à un travail utile et durable, et à trouver quelque endroit où le nom de Chapelain ne soit pas ridicule, que j'aurai plus tard à louer Boileau de la guerre qu'il lui fit dans l'intérêt de la poésie. L'abbé d'Olivet le

(1) *Histoire de l'Académie française.*

sente comme un homme qui ne fut le rival
ın des savants de son temps, mais l'ami et le
lent de tous, le directeur de leurs études et le
itaire de leurs secrets, que l'ambition ne tenta
et que n'aigrit pas la satire. Je veux bien que
rtrait soit vrai de Chapelain prosateur et aca-
ien, pourvu qu'au chapitre sur Boileau, le
l'*excuseur de toutes les fautes*, que je vois
r sous ce portrait, soit vrai de Chapelain

ır Patru, l'esprit de choix, le goût s'étaient
s chez lui, comme chez Vaugelas, dès la pre-
jeunesse. Sa mère voulait lui faire quitter
res de droit pour les romans de d'Urfé; son
ent naturel résista. Outre l'honneur qu'il eut
former l'éloquence judiciaire, dont il avait ap-
e secret dans les ouvrages de Cicéron, il ne
ıère moins versé que Vaugelas dans la con-
ance de notre langue. Son *Remercîment* à l'A-
nie française, après son élection, parut si
lent, qu'on fit une loi à tous les académiciens
s de remercier la compagnie; de là l'usage
discours de réception. Patru s'était proposé
onner une Rhétorique, et selon l'usage du
s, on ne parlait guère moins de cette Rhé-
ue à venir que de *la Pucelle* inédite. On dé-
ıit d'avance à l'auteur le titre de Quintilien
ais. Vaugelas annonçait ainsi cette Rhétorique :
ant aux beautés de l'élocution, la gloire d'en
r est réservée tout entière à une personne qui

médite depuis longtemps notre Rhétorique, et à qui rien ne manque pour exécuter ce grand dessein; car on peut dire qu'il a été élevé et nourri dans Athènes et dans Rome comme dans Paris, et que tout ce qu'il y a d'excellents hommes dans ces trois fameuses villes a formé son éloquence (1). » Cette Rhétorique ne parut point; elle fut plus habile que *la Pucelle*, qui parut après s'être fait longtemps attendre. Patru courait pourtant moins de risques que Chapelain; mais c'est un trait propre à cette école d'écrivains théoriques : le goût les rendait timides. La timidité de Patru le trompa sur le génie de La Fontaine et de Boileau, qu'il dissuada, dit-on, l'un de mettre ses fables en vers, et l'autre de faire l'*Art poétique*.

L'idée que ces hommes se faisaient de notre langue est loin d'en embrasser toute la grandeur. Ils comprenaient mieux ce qu'il fallait éviter que ce qu'il fallait faire. Ils donnaient aussi trop de prix à certaines qualités extérieures qui peuvent s'acquérir indépendamment des idées; par exemple, au nombre et à la cadence des périodes, en quoi Vaugelas faisait consister la véritable marque de la perfection des langues. Si je goûte beaucoup ce qu'il dit de la répugnance de la nôtre pour les images forcées, les équivoques, les subtilités, si goûtées de nos voisins d'Espagne et d'Italie, je n'aime pas qu'il la loue d'observer plus que toute autre langue, le nombre

(1) Préface des *Remarques sur la langue française*.

et la cadence dans les périodes. On reconnaît là la superstition d'alors pour Cicéron et pour Quintilien, grands précepteurs de langue parlée, mais qui ne font pas à la langue écrite une obligation si étroite de cette complaisance pour l'oreille. Trop de louange donnée au mérite du nombre et de la cadence ne peut que détourner les esprits des choses, pour les attacher aux mots.

Le purisme donna naissance aux *Précieuses*. Il y eut des partis pour ou contre les mots; on cabalait pour faire entrer celui-ci dans le dictionnaire, ou pour en exclure celui-là. Vaugelas parle de courtisans, hommes et femmes, qui ayant rencontré la locution *à présent*, dans un livre d'ailleurs très-élégant en quittèrent soudain la lecture, « comme faisant par là un mauvais jugement de l'auteur (1). » Il y a cent anecdotes du même genre. L'imagination se mit dans la grammaire, où elle sied si mal; et l'admission, comme le rejet des mots, se décida par la passion. L'usage, qui doit être une sorte d'habitude insensible, où l'on incline naturellement et un peu plus chaque jour, était devenu le caprice, qui est un mouvement brusque et irréfléchi de l'esprit. Au lieu de s'établir peu à peu, il s'imposait, du jour au lendemain, par le crédit de quelque délibération féminine, ou d'un académicien à la mode. On oubliait le fond par trop d'attachement à l'expression; on se flattait de penser assez noblement, si l'on

(1) *Remarques sur la langue française.*

savait se passer de quelque mot proscrit. Le m eût été grand si, à cette époque privilégiée, où l mode même avait plus de bon que de mauvais, l besoin de produire n'eût pas été plus fort que cel de choisir les termes, et s'il n'y avait eu presque plu d'ardeur pour enrichir la langue que pour l'épure A côté des esprits timides ou stériles, qui ne songeaie qu'à échapper à des écueils de grammaire, d'autr esprits, en suivant naïvement leurs pensées, re contraient, par l'analogie, des beautés nouvelles d langage, et les hasardaient dans quelque écrit, o souvent les plus exercés croyaient les revoir plut que les voir pour la première fois. L'invention, so celle qui crée de nouveaux termes, soit celle q en fait renaître d'anciens par une appropriatio nouvelle, non-seulement remplaçait ce qui avait d disparaître, mais réparait les pertes que coûtait l'exc dans le choix. C'est ainsi que se prépara l'époque d notre littérature où l'on a eu le plus de goût et o l'on a le plus inventé.

§ IV.

LE PORT-ROYAL-DES-CHAMPS.

Aucune influence n'y fut plus efficace que cell des écrivains de Port-Royal. Le correctif le plu naturel du purisme était d'appliquer l'esprit d choix, dont le purisme n'est que l'exagération, à de ouvrages d'un fond assez attachant pour que le lecteur y fût plus occupé des choses que des mots. Tel

furent quelques ouvrages de théologie, de grammaire et de logique que publia Port-Royal, et qui rendirent aux lettres ce caractère pratique sans lequel tout ce soin de la langue eût dégénéré en un abus d'esprit.

Le Port-Royal-des-Champs était, comme on sait, une institution de filles. Le premier supérieur de cette communauté, Saint-Cyran, théologien subtil et écrivain distingué, s'était fait mettre à la Bastille pour quelques doctrines sur la grâce, qui sentaient fort la prédestination de Calvin. La supériorité de son caractère, l'autorité de sa vertu que relevait la persécution, l'ardeur d'une sorte de renaissance du catholicisme, réunirent autour de lui, dans une solitude à la fois pieuse et savante, plusieurs personnages de distinction. On y comptait, entre autres, des membres de deux familles illustres, les Le Maistre et les Arnauld. Ces hommes apportaient au *désert*, comme ils appelaient la solitude de Port-Royal, de fortes études, une connaissance profonde de l'antiquité, la passion de la théologie, l'esprit chrétien si porté aux spéculations sur l'homme. Ils partageaient leur temps entre la pratique des devoirs religieux, le soin de l'enseignement, quelques travaux manuels, à l'exemple des anciens solitaires, et des écrits sur des sujets de morale ou de piété.

L'institution de ces solitaires, leurs études, leurs travaux, sont marqués du même caractère que l'Académie française. Là aussi on avait substitué à l'esprit particulier un esprit collectif, formé sur une

règle et sur une discipline consenties. La profonde piété, l'esprit de détachement qui faisait le fond de la vie des solitaires, leur rendait ce sacrifice de la personne plus facile qu'aux esprits mondains dont se composait l'Académie française. Se conformer, se proportionner au prochain, n'estimer les dons de son esprit que comme des avantages qui nous sont prêtés d'en haut, dont le fruit appartient à tous et l'honneur à Dieu seul, tel était le principe des écrits de Port-Royal.

On avait poussé le devoir de l'abnégation jusqu'à effacer des ouvrages le nom de l'auteur, et l'œuvre n'y portait pas la marque de l'ouvrier. On avait détruit le moi de la plus jalouse espèce, le moi littéraire. L'inégalité des talents ne se faisait point sentir là où la supériorité n'était que la plus grosse part de la tâche commune. Les solitaires ne se surpassaient pas les uns les autres; ils se complétaient. On n'eût pas osé donner des rangs, désigner les premiers et les derniers après la parole du Christ, qui laisse cette question de rang dans une incertitude si redoutable. Celui que Dieu avait choisi pour une tâche particulière, si habile qu'il y fût, ne s'y croyait néanmoins que l'instrument de tous. Il ne s'estimait ni l'inventeur de ce que les autres auraient pu penser comme lui, ni l'auteur de ce que lui commandait l'esprit ou le besoin de la communauté. La tâche terminée, s'il s'agissait de quelque travail de plume, il le rendait en quelque sorte à ceux dont il l'avait tiré. Il abandonnait tous les droits du

moi sur une œuvre collective, et n'en tirait tout au plus que le contentement d'avoir rempli à son tour une de ces modestes tâches de couvent dans lesquelles les solitaires se relevaient d'après la discipline monastique.

Telle était la force de l'obligation des individus envers la compagnie, qu'il ne vint à l'idée d'aucun d'eux, quand on imprima les *Pensées* de Pascal, de trouver indiscrets, ni surtout criminels envers une grande mémoire, les retranchements et les changements qu'on y fit. Celui qui ne verrait dans ces altérations du texte original que des gages de paix donnés aux jésuites aux dépens de la gloire d'un mort, calomnierait Port-Royal. Le sacrifice que les amis de Pascal firent en son nom, il l'eût fait lui-même, plus discrètement peut-être, ou au prix de moindres pertes; et encore qui l'oserait dire? Qui sait s'il n'eût pas été plus dur pour lui-même que ses amis? Il faut parler de ces choses avec réserve, et ne pas prendre feu, par un excès de délicatesse littéraire, contre la pensée qui a inspiré ces changements. Le temps où nous vivons nous prépare mal à juger cette censure exercée par une compagnie sur le travail de l'un de ses membres. Nous en sommes venus à mieux aimer l'esprit que l'emploi qui s'en fait, et l'écrivain que la vérité. Ces sacrifices nous font horreur comme des mutilations de la personne, et nous en souffrons, pour ainsi dire, dans notre chair et notre sang. Mais au temps de Pascal, et dans le saint asile de Port-Royal, l'œuvre passant avant l'ouvrier,

on ne croyait pas faire tort à un écrit en le retouchant au profit des doctrines communes ou de la paix chrétienne. Il ne faut pas oublier cela; et à moins qu'on ne veuille tirer quelque gloire de cette affectation de jalousie pour l'intégrité des œuvres d'autrui, on doit prendre garde que le regret tout littéraire de quelques tours pittoresques effacés, de certaines hardiesses de pensée adoucies ou supprimées, ne fasse méconnaître l'innocence et la vertu de ceux que Port-Royal avait chargés de cette pieuse commission.

Il est tout simple que, dans des écrits où l'auteur n'était en quelque façon que la main de la compagnie, il n'y eût pas place pour le bel esprit. La passion ne s'y montre pas non plus, et j'entends par là non l'intérêt passionné qu'un écrivain met à défendre une croyance commune, mais la vanité qui en prend prétexte, ou le tempérament qui s'y donne cours. Il y avait pourtant parmi les solitaires, pour ne parler que des gens de plume, de grandes diversités de caractères. Tel d'entre eux n'est dans son naturel que quand il faut combattre. Pour lui, l'exil n'est qu'une épreuve ordinaire, parce que la patrie est partout où est Dieu, partout où l'on peut emporter le dépôt de la doctrine. Tel autre aspire sans cesse au repos, préfère à la guerre ses paisibles études, conseille la paix, regrette la patrie dans l'exil. Mais ces différences ne servaient qu'à faire les affaires communes, et les caractères n'étaient que des aptitudes particulières, distribuées par Dieu même, aux diverses

parties de la tâche de tous. La force de la discipline et de la foi réglait de telle sorte ces diversités, qu'au lieu de dégénérer en traits d'humeur particulière, elles restaient comme les qualités distinctes d'un être collectif.

Ainsi, une langue générale appropriée à des matières qui intéressent la conduite de la vie ; les mots toujours subordonnés aux choses ; toujours quelque point de doctrine à démontrer, quelque vérité à enseigner ; chacun se proportionnant, s'ajustant à tous ; rien de donné à l'humeur ni au caprice ; le tour d'esprit de la personne approprié comme le meilleur outil à l'œuvre qui lui est confiée : tel est le caractère des écrits dits de Port-Royal, soit signés, soit sans son nom d'auteur, qui virent le jour dans le même temps que les ouvrages de Vaugelas, et après lui. Et de même que l'esprit académique se personnifie dans Vaugelas, de même l'esprit de Port-Royal, dans ce que les solitaires ont fait pour la conduite de l'esprit français et le perfectionnement de la langue, se personnifie dans Arnauld et Nicole.

§ V.

LE GRAND ARNAULD ET NICOLE.

De tous les suffrages qui soutinrent Boileau dans sa guerre contre les poëtes à la mode, aucun ne lui fut plus doux que celui d'Arnauld. Sa sensibilité à cet égard l'emporte en des remercîments qui pourraient sembler outrés, si l'on ne savait à quel point le poëte admirait le théologien. Il faut lire la lettre

où Boileau lui témoigne sa reconnaissance pour avoir défendu l'une de ses satires contre les critiques de Perrault. Rien ne l'a plus touché, dit-il, dans cette apologie, que d'être qualifié par Arnauld du titre d'ami. Cette amitié, il s'en fait honneur devant tous; il en fatigue les jésuites qui le viennent visiter à Auteuil; les échos de son jardin retentissent de tout ce qu'il dit non-seulement du génie d'Arnauld, de l'étendue de ses connaissances, deux points sur lesquels les jésuites sont d'accord avec lui, mais d'autres qualités qui leur font jeter les hauts cris, la droiture de son esprit, la candeur de son âme, la pureté de ses intentions. Du reste, tout l'a charmé, ravi, dans cette pièce; jamais cause n'a été mieux plaidée, etc., etc. (1). Entre gens médiocres, je verrais là un échange banal d'éloges excessifs et de remercîments sans sincérité; entre Boileau et le grand Arnauld, c'est le contentement qu'éprouve un excellent poëte de l'approbation motivée d'un excellent juge.

Je ne sais si la faveur même de Louis XIV a plus flatté Boileau que les louanges d'Arnauld. Il y voit son plus beau titre, la plus grande faveur de son étoile, dans cette épître où, parlant de tout ce qui lui est arrivé d'heureux, il dit :

Mais des heureux regards de mon astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura toujours sa place,
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace

(1) Lettre à Antoine Arnauld.

Étant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce docteur toutefois si craint, si révéré,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.
Sur mon tombeau futur, mes vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer (1).

Ces vers dans lesquels Boileau reconnaît l'influence Arnauld par le prix même qu'il met à en être loué, arquent la part qui revient au grand théologien ns la perfection littéraire du dix-septième siècle. est la part du juge qui voit mieux au fond de nous e nous-mêmes, qui se range du côté de notre rai-n contre notre imagination, qui nous avertit des èges de la mode, qui nous fait trouver plus de dou-ur dans le travail méconnu que dans la négligence réputation. Si la reconnaissance de Boileau est vive, c'est qu'il y entre un souvenir du secours l'il avait tiré de la discipline et de l'influence d'Ar-uld.

Cette influence qui s'est exercée sur des hommes la trempe de Boileau (et combien plus sur tout le iblic éclairé d'alors !) est aujourd'hui presque toute gloire d'Arnauld. Des innombrables écrits qui sor-ent de sa plume dans l'espace de soixante ans, icun n'est demeuré. Peu de noms ont été plus ands dans le siècle qui compte le plus de grands oms, et où la gloire a été le plus exactement mesurée 1 mérite : mais ce nom n'est attaché à aucun ou-

1) Épître X, *A mes vers.*

vrage durable; et, chose plus étonnante, aucun des écrits d'Arnauld ne porte son empreinte personnelle.

Et pourtant, quel caractère vit-on plus énergique et plus tranché? Malgré une vertu admirable, il ne fut exempt ni d'ambition ni de haine. L'esprit de piété et beaucoup d'honneur en tempérèrent les mouvements, et il n'en parut aucun excès dans ses écrits. Mais s'il sut se contenir à l'endroit des autres, pour lui-même il fut impitoyable, et il ne s'épargna aucun des maux attachés à ces deux passions. Son ardeur pour la persécution et la disgrâce, cette vie de cachettes et de fuites, l'exil avec la liberté d'écrire préféré au silence dans la patrie; ce mépris du repos, cette vieillesse toujours prête à combattre, cette soif de tout ce qui pouvait dans ce temps-là lui tenir lieu du martyre de la primitive Église, voilà des traits qui auraient dû laisser quelques marques dans ses ouvrages. On les y chercherait vainement. Il ne paraît d'Arnauld que sa fécondité prodigieuse, et cette science du sacré et du profane, amassée pendant près de quatre-vingts ans. Mais ni dans cette fécondité, ni dans cette science, ne se trahit le caractère de l'homme. Voilà le triomphe de l'esprit collectif de Port-Royal. Il s'agit, en effet, non de faire briller son esprit dans quelque matière spéculative, simplement curieuse ou d'une application éloignée, mais de faire prévaloir des vérités de foi quotidienne qu'il y a danger de mort éternelle à méconnaître. Quelle place y a-t-il là pour le talent de la personne? Il n'y faut que des qualités

appropriées, la méthode, le raisonnement, la clarté, la propriété du langage, une mesure qui aille à tout le monde; car on songe moins à arrêter les lecteurs sur la beauté d'un esprit particulier, qu'à raffermir leur conscience troublée par la contradiction, et à conserver intact le dépôt de la doctrine.

La plume d'Arnauld est la plume d'un parti. Tout est donné aux choses; rien à ce qui pourrait distraire le lecteur de l'objet traité, pour l'attirer sur la personne de l'écrivain ou sur son art. Sa méthode est toute pour l'action. Comme il s'agit toujours de réfuter quelque maxime contraire à la doctrine, la maxime est mise en tête à la manière d'un théorème de géométrie, et la réfutation suit, comme la démonstration suit le théorème. Si les redites et les divisions y sont nombreuses, c'est qu'Arnauld craint plus les équivoques que les redites, et l'obscurité que les divisions. Tous les termes sont employés dans le sens le plus général. Il ne s'y voit aucun de ces artifices de style où brille l'esprit de la personne, et qui conviennent aux sujets dont l'intérêt n'est pas pressant, et où le doute est sans danger. Je reconnais là la méthode de Descartes. Arnauld en était si pénétré, qu'il écrivit une dissertation pour « justifier ceux qui emploient, en écrivant, des termes que tout le monde estime durs ». C'était une attaque aux puristes, pour qui insensiblement les choses ne seraient devenues que le prétexte des mots. Plus tard, Bossuet ne l'entendit pas autrement qu'Arnauld; et l'on peut voir, dans sa magnifique comparaison de la rhétorique romaine

avec la rudesse du style de saint Paul, le dédain du grand orateur pour la vaine harmonie qui énerve le discours (1).

Quel est donc l'esprit esclave de son oreille au point de trouver dur un mot qui dit ce qu'il doit dire, qui le dit en son temps et en son lieu? Autant vaudrait se plaindre que notre langue ne soit pas aussi flatteuse que la langue italienne. Pour moi, je n'estime durs que les mots vagues ou impropres, et rien ne blesse plus mes oreilles que cette musique des écrits qui ne vient pas du parfait accord des mots avec le sens. C'est la crainte de prétendus mots durs qui a efféminé notre langue. Il faut en revenir, sinon à la dissertation d'Arnauld, du moins à sa pensée, et se régler sur Bossuet, quoiqu'il y ait eu des délicats pour qui le style de ce grand homme n'était pas assez harmonieux.

Le premier ouvrage dans lequel Arnauld tint la plume de Port-Royal est antérieur de plus de dix années aux *Provinciales;* c'est le livre de *la Fréquente Communion.* Deux dames de la cour s'étaient communiqué les règles de direction qu'elles recevaient, l'une de Saint-Cyran, l'autre du père Sesmaisons, jésuite. Le jésuite fit une réfutation du règlement de Saint-Cyran, et y établit, entre autres doctrines, que plus on est dépourvu de grâce, plus on doit hardiment s'approcher de la sainte table. C'était la doctrine catholique proscrite à Port-Royal, où l'on

(1) Panégyrique de saint Paul.

enseignait, d'après saint Augustin, que la grâce seule permet de participer à la communion efficacement. On jugea qu'il fallait répondre au père Sesmaisons, et l'on en chargea Arnauld. Il écrivit le livre de *la Fréquente Communion,* où il rétablissait la doctrine de saint Augustin.

Depuis l'*Introduction à la Vie dévote,* de saint François de Sales, aucun livre de dévotion n'avait été si populaire. Les gens du monde, les gens d'épée, les beaux esprits, les femmes, n'en furent guère moins occupés que les théologiens. Il fit beaucoup de conquêtes à la doctrine, et le nombre des solitaires de Port-Royal s'en accrut. Les jésuites relevèrent le défi de Port-Royal, et, de 1643 jusqu'à 1694, ils poursuivirent, dans la personne de celui qui avait tenu la plume au nom de la compagnie, une doctrine qui ruinait leur empire, en substituant, comme fondement de la pénitence, la grâce qui vient d'en haut à l'absolution qui venait de leurs mains. La clarté, l'ordre, un style ferme et animé, feraient lire encore avec fruit le livre de *la Fréquente Communion.* A quelques endroits près, où Arnauld semble imiter de Balzac une certaine redondance que Balzac avait lui-même laborieusement imitée de Cicéron (1), ce

(1) Il dit de saint Charles Borromée : « Dieu l'autorisa... par son illustre naissance parmi les honnêtes gens du monde, par sa dignité de cardinal parmi les ecclésiastiques et les princes, par ses grandes richesses parmi les pauvres, par sa haute piété parmi les bons, par ses humiliations parmi les pécheurs... » Et plus loin : « Il lui donna une force d'esprit extraordinaire pour entre-

fut un excellent modèle pour le temps. L'habitude qu'on avait des matières théologiques en fit rechercher la lecture. On y prit le goût des livres qui vont à un but, et qui, au lieu d'être des jeux d'esprit d'un érudit solitaire, comme la plupart de ceux de Balzac, sont les actes les plus considérables d'un homme qui veut persuader aux autres les vérités dont il est convaincu.

Les mêmes qualités, un charme particulier de douceur et d'onction, font aimer les écrits de Nicole, cette autre plume de Port-Royal, et, comme l'appelle Bayle, une des plus belles plumes de l'Europe. C'est la même langue, la même méthode; la personne n'y paraît pas plus, quoique Nicole fût tout l'opposé d'Arnauld, et que son caractère pacifique l'ait fait soupirer toute sa vie après le bonheur que l'Évangile promet aux pacifiques.

Entré à Port-Royal après des études brillantes, il y avait été chargé de la direction des classes de belles-lettres (1). La querelle d'Arnauld avec les jé-

prendre de graves choses; une constance immobile *pour* les exécuter et les achever; une charité ardente et généreuse *pour* marcher sans crainte *parmi* la peste, *parmi* les torrents; une vigueur de corps infatigable *pour* visiter incessamment son diocèse; une humilité de pénitent public *pour* confondre l'impénitence publique; enfin toutes les qualités divines et héroïques nécessaires à un évêque pour réformer les désordres de l'Église, et pour abolir cet abus si déplorable des *confessions imparfaites*, des *absolutions précipitées*, des *satisfactions vaines*, et des *communions sacriléges*. »

(1) On sait qu'il eut parmi ses élèves Racine.

s, sa condamnation par la Sorbonne, sa fuite, ·hèrent Nicole à ses paisibles fonctions. Il dé- .t son ami, et fut bientôt forcé de fuir à son tour ; se cacher. Mais les brouilleries où se plaisait uld faisaient le désespoir de Nicole. Tout en ›attant pour la cause commune, il parlait sans de paix, de repos. « Vous reposer, lui disait uld ! ah ! n'avez-vous pas pour vous reposer l'é- té tout entière ? » Toutefois, Nicole ne le suivit lans son exil volontaire en 1679; il fit même, n, avec les Jésuites un accommodement où se son caractère. Il voulait bien ne pas écrire 'e eux, mais il ne voulait pas rompre avec ses ns amis. Plus moraliste que théologien, il avait e la polémique pour sa compagnie et par de- la paix qui le rendait à ses études de morale ıdait à lui-même. Il avait souscrit avec joie à la ıciliation des jansénistes et des jésuites en 1668; fit rien désormais pour la troubler.

rmi ses nombreux ouvrages, celui qui porte le la marque de son caractère, et qui lui est le propre, c'est le traité *des Moyens de conserver la avec les hommes;* chef-d'œuvre, dit Voltaire, el on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'an- é. « Devinez ce que je fais, écrit madame de né à sa fille : je recommence ce traité, et je 'ais bien en faire un bouillon et l'avaler. » Le ıent de Voltaire n'est qu'un bel éloge de cet la phrase de madame de Sévigné nous en ; comme la saveur. C'est en effet un livre à la

fois si court, si nourrissant et si pratique, qu'on voudrait le faire passer tout entier en soi et se l'assimiler. Tout en est juste, clair, proportionné, et tous les jours, que dis-je? presque à chaque instant nous en pourrions faire l'application, les préceptes se rapportant surtout aux disputes de paroles, si fréquentes entre les hommes, et à la part qu'y prend l'amour-propre. De quelle manière faut-il s'y conduire, soit pour les éviter, soit pour ne pas les envenimer; par quelles illusions nous confondons la vérité avec notre intérêt; par quel piége de la vanité nous opprimons notre prochain, croyant ne faire que le redresser; dans quelle mesure doit-on résister ou déférer aux opinions établies, respecter les personnes d'autorité ou ceux qu'elles accréditent, prétendre à la créance des autres; quels sacrifices nous conseille notre intérêt bien entendu et nous commande la charité chrétienne : voilà les points que touche Nicole, et sur lesquels il n'est pas d'esprit droit qui ne soit d'accord avec lui.

On peut trouver trop d'obstacles en soi ou dans autrui pour exécuter un plan de conduite qui ferait succéder à la témérité des paroles la réserve et la retenue, au désir de prévaloir l'empressement à déférer, à l'amour-propre selon le monde l'esprit de charité chrétienne. Mais personne n'a le droit de se faire de ces difficultés mêmes un prétexte ou une excuse pour persister dans l'esprit de dispute, ni de noter d'utopie une perfection si près de nous et si à notre portée. Seulement, on craint de n'être

ì temps pour essayer utilement d'y atteindre, semble à ceux qui lisent ce traité d'un esprit re qu'ils sont trop engagés pour ses conseils ›p malades pour ses remèdes. Ils ont le sentid'avoir manqué une chance certaine de bonɔu négligé une prescription de médecine qui, plus tôt, eût prévenu la maladie.

ole a mis toute son âme dans cette douce et asive exhortation à la paix. Il avait été témoin rage que fait la dispute parmi les hommes, des ces de parole et de plume, des excès où s'emɪt les plus hommes de bien, dans la chaleur uerelles. Il avait vu l'amour-propre, ce tyran vie humaine, tour à tour si habile contre les ; et si dupe de soi-même. Il avait souffert plus ›ersonne de l'esprit de dispute; et quoiqu'il ıisse rien voir dans son écrit, où la sévère dise de Port-Royal n'a pas permis à la personne montrer, cette sagacité qui pénètre dans les ; secrètes de nos brouilleries n'est que l'imɔn personnelle et encore présente des incomés qu'il en avait reçues. Il est probable que certraits sur l'opiniâtreté, « laquelle, dit-il, est nt plus grande qu'elle est de bonne foi, et acıgnée de plus de lumière d'esprit (1), » sont usions à Arnauld. On peut croire aussi, sans njure à la charité de Nicole, qu'il s'est sou-

:s *moyens de conserver la paix avec les hommes*. Ire parp. V.

venu, dans certains endroits, de quelques avis conciliants donnés à son ami, et repoussés. C'est de l'expérience personnelle, mais pure de tout ressentiment. Si La Rochefoucauld, qui écrivait ses *Maximes* vers le même temps que Nicole composait son Traité, n'évite pas toujours l'excès, c'est que son expérience a été le plus souvent chagrine. Nicole n'exagère rien, parce que toutes les blessures faites à l'homme, dans le temps qu'il était mêlé aux querelles religieuses, ont été reçues par le chrétien qui se défie de soi et qui pardonne.

Comment un livre si hautement apprécié par Voltaire, si aimé de madame de Sévigné, n'est-il pas plus populaire? On le lit fort peu, et ceux qui le lisent, le lisent tard, par curiosité ou nécessité d'étude plutôt que par goût. Cela peut s'expliquer sans faire tort ni au livre, ni aux suffrages illustres dont il a été l'objet, ni à la postérité qui le néglige. Il en est du traité de Nicole comme de certaines vertus modestes qu'on ignore parce qu'elle ne sont pas actives, et parce que leur perfection tout intérieure consiste moins à agir qu'à s'abstenir. Ceux qui par hasard les rencontrent en sont charmés; mais le plus grand nombre passe outre sans le voir. De même le traité de Nicole n'attire pas; le titre même éloignerait plutôt qu'il n'allécherait. Car qu'y a-t-il en apparence de plus oiseux que de chercher les moyens d'être en paix avec les hommes? Autant poursuivre les moyens de concilier tous les partis, d'éviter la calomnie, de gouverner au contentement de tout le monde. On

soupçonne donc quelque rêverie de solitaire ou quelque utopie de perfection chrétienne, et on ne s'y arrête pas. S'il s'agissait de la thèse opposée et d'un auteur qui fît voir l'impossibilité d'établir la paix parmi les hommes, on s'y porterait avec plus de penchant; on y serait préparé par un commencement de conviction.

Il manque d'ailleurs au traité de Nicole l'attrait d'un style original. Rien n'y paraît propre à l'auteur, si ce n'est peut-être une certaine douceur, de même qu'on pourrait reconnaître la marque d'Arnauld à une certaine impétuosité de style. La langue de ce traité, c'est la langue générale écrite avec une correction qui en faisait alors l'originalité. Les quelques hardiesses qui s'en détachent nous paraissent aujourd'hui de la langue générale, faute d'en connaître la date. A cette époque, c'étaient des nouveautés qu'on introduisait sous la protection d'un *pour ainsi dire*. Pourquoi cette perfection de la langue générale n'est-elle pas ce style dont on a dit que seul il fait vivre les écrits? Y avait-il donc moyen de dire les mêmes choses que Nicole, dans une langue plus originale, de donner au même fonds plus de relief? On pouvait dire d'autres choses, non les mêmes choses autrement, tant la langue y convient aux idées, et les idées à la langue. Mais le style n'est original qu'à proportion de l'importance et du degré d'intérêt des idées. S'il s'agit de ces vérités par lesquelles les sociétés subsistent, mais qui, sans cesse oubliées ou éludées, veulent être exprimées dans un langage

qui les rende toujours sensibles et présentes, la langue générale n'y suffit pas. Il y faut une langue dans la langue, et comme le don de ces langues particulières n'appartient qu'à des personnes extraordinairement douées, ces personnes impriment à leurs écrits une marque qui les fait reconnaître de loin et y attire le lecteur. Il en est de même de vérités très-délicates, d'une pratique restreinte aux esprits d'élite, lesquelles échapperaient à une attention ordinaire, si nous n'en étions avertis par quelque air particulier du style. Mais là où la matière est familière, et les vérités à la portée de tous, la perfection du style est dans l'absence même de cette marque de la personne. Si, par des artifices de composition ou des ornements de langage, l'auteur voulait se persuader à lui-même ou aux autres qu'il a inventé ces vérités, il risquerait qu'on l'accusât d'avoir ignoré ce que tout le monde savait, et d'aimer moins la vérité que l'honneur qu'il s'est fait en l'exprimant.

On ne reprochera point ce défaut au Traité de Nicole. Si l'on n'y rencontre aucune de ces vérités supérieures qui, seules, peuvent recevoir la suprême beauté du langage, il ne s'y voit non plus aucune trace d'efforts ni d'artifices, même innocents, pour s'arroger des vérités familières qui sont usuelles dans la philosophie chrétienne. Nicole n'a pas été un de ces esprits extraordinaires dont les vérités supérieures sont le domaine, et l'esprit d'abnégation et de renoncement professé à Port-Royal l'avait préservé de la tentation d'usurper, par des façons de

langage personnelles, l'invention de vérités qui sont, pour tous les chrétiens, de tradition et de foi.

Ce grand style qui attire tous les regards, vient, soit de la raison émue par la présence des grandes vérités qu'elle reconnaît, et par l'ardeur de les communiquer qui en suit immédiatement la possession, soit d'une imagination forte qui se représente les idées comme des objets distincts, palpables et colorés, soit enfin d'une sensibilité très-vive, qui intéresse la chair et le sang, pour ainsi dire, aux conceptions de l'esprit. Dans Nicole, je ne vois qu'une raison douce qui éclaircit à loisir quelques principes de morale chrétienne. L'imagination n'y est le plus souvent qu'une mémoire heureuse, qui lui fournit à point les termes propres à chaque pensée. La sensibilité de Nicole n'est que la charité. Il n'y a donc pas là de grand style, mais un langage doux, uni, d'une pureté charmante, qui soutient l'esprit plutôt qu'il ne le secoue, qui s'insinue plutôt qu'il ne pénètre de force, qui attire la confiance plutôt qu'il ne s'en empare. C'est le ton d'un de ces pieux entretiens de direction spirituelle, si communs au dix-septième siècle, ou de quelque conversation sur des points délicats de morale chrétienne, entre deux solitaires de Port-Royal, dans les allées de ce jardin qu'ils cultivaient de leurs mains. Telles devaient être l'insinuation, la clarté, la douceur des leçons que Nicole donnait à Racine, et par lesquelles il initiait ce grand poëte à la connaissance du cœur humain.

Le charme sensible de ce livre, c'est l'intérêt que

met Nicole à communiquer aux autres la vérité, non pour l'honneur de celui qui l'enseigne, mais par l'obligation de rendre ce qu'il n'a reçu qu'à titre de dépôt. La gloire de bien écrire ne paraît point le toucher, et il songe bien moins à ce qu'on dira de lui qu'à ce que la vérité pourrait perdre par l'insuffisance de l'écrivain. Aussi tout est-il vrai dans ces pages où l'auteur n'est que l'interprète de l'homme et du chrétien. Si, pour goûter, parmi ces vérités, les vérités de pure foi, il faut l'esprit de mortification qui reconnaît, avec l'auteur, tantôt le mal dans ce qui est le bien selon la sagesse humaine, tantôt le bien dans ce qui paraît le mal, toutes les autres sont vraies pour tous les esprits droits, fussent-ils prévenus contre la religion. Il serait bien temps, sur le crédit de si grandes autorités que Mme de Sévigné et Voltaire, de revenir à cet ouvrage plus négligé qu'oublié. L'impression en est si bonne et en pourrait être si efficace. N'ai-je pas, à la suite d'une lecture récente et renouvelée, fait quelques sacrifices à la paix dans le petit cercle où je vis? N'ai-je point pris plus de soin de ne point m'offenser des jugements désavantageux qu'on peut faire de moi, de supporter l'indifférence? N'ai-je pas été d'accord avec ce doux maître, qu'il est injuste de vouloir être aimé? Ne lui suis-je pas redevable de quelques impatiences évitées, d'un peu moins d'attache à mon sens en présence de ceux qui pouvaient s'en blesser? Et quand la nature et la mauvaise habitude ont été les plus fortes, ne lui dois-je pas d'avoir senti ces regrets qui sont le commencement de la réforme?

Dans la jeunesse, on n'est sensible qu'aux pensées extraordinaires et surprenantes, et l'on dispute beaucoup du style qui est la partie la plus apparente des écrits. Plus tard, à mesure qu'on avance dans la vie, on goûte de plus en plus les vérités familières qui se présentent avec un air naturel, et l'on préfère les auteurs qui ne sont que des gens de bien faisant voir leurs sentiments aux écrivains qui étalent leur dextérité. Alors le style qui nous plaît le plus est celui dont il n'y a pas à disputer; c'est cet habit décent d'un galant homme dont parle Fénelon; c'est un langage ferme sans affecter la force, clair sans vouloir reluire, précis sans sécheresse, qui n'enfle et n'outre rien, un style qui ait la perfection qu'un Athénien voulait dans les femmes, dont la meilleure est celle dont on ne parle pas.

Tel est le style de Nicole dans ce petit traité si substantiel, et tel est aussi le style de ses *Essais de morale*, qu'on lirait plus s'ils étaient moins longs. La meilleure critique qu'on en ait faite, est l'usage qui s'est établi de n'en publier que les extraits les plus marquants. Je n'approuve pas cette mutilation. Nous lisons les ouvrages avec une disposition d'esprit particulière, et le mérite de l'auteur est de se rencontrer si bien avec cette disposition que, pour parler comme Nicole, « il ne manque jamais de nous proposer sur chaque sujet les parties dont nous pouvons être touchés (1). » Notre disposition, en ou-

(1) *Pensées diverses. De l'éloquence.*

vrant un livre de pensées détachées, c'est une certaine curiosité qui, n'ayant aucun objet distinct, n'est contentée que par la rareté et la diversité de ceux qu'on lui offre. Des vérités familières, de simples remarques sur les caractères et sur les mœurs, quelle qu'en soit d'ailleurs la justesse, risquent fort de ne pas piquer notre attention. Nous ne sommes si touchés des pensées de Pascal et de La Rochefoucauld que parce que leur rareté nous surprend, ou que leur profondeur nous jette dans la rêverie. Mais pour celles qu'on a extraites du livre de Nicole, autant elles sont agréables dans la suite de son discours, où elles égayent la sévérité de la matière, autant elles nous sont indifférentes, ainsi détachées et mises au grand jour, pour être vues hors de leur place et pour elles-mêmes. Il vaut mieux les aller chercher dans les *Essais;* elles nous y causent une douce surprise, et nous aident à marcher où nous mène l'auteur, à une conclusion pratique.

§ VI.

LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE RAISONNÉE ET LA LOGIQUE DE PORT-ROYAL.

Il existe deux ouvrages où cet esprit collectif, ce sacrifice de la personne qui faisaient le fond de la doctrine de Port-Royal, ont été des qualités originales; ce sont la *Grammaire générale et raisonnée* et la *Logique*. En aucun ouvrage du même genre on n'a poussé plus loin l'art de s'approprier, ni mieux connu le chemin de toutes les intelligences saines,

ni enseigné en termes plus exacts des notions plus précises et plus accessibles à tous. Arnauld est-il l'auteur de la *Grammaire générale*, ou seulement le principal, comme le déclare l'un de ses plus savants collaborateurs, Claude Lancelot? Nicole y aurait-il contribué, et serait-il lui-même le principal auteur de la *Logique ?* Tous les deux ont-ils été aidés par les autres solitaires de Port-Royal, de la plume, ou du conseil? Il y aurait peu de profit à le savoir, et peut-être y a-t-il une sorte d'indiscrétion à le chercher. Puisque les auteurs n'ont pas signé leurs ouvrages, pourquoi vouloir y mettre des noms, au risque de diminuer la gloire de tous pour ajouter à celle de quelques-uns? Pourquoi n'y pas voir ce qui rend ces écrits si admirables, l'esprit collectif qui dicte, des plumes particulières qui écrivent, une révision en commun qui arrête le travail? Respectons un anonyme qui n'a pas été un raffinement de l'orgueil rehaussant le prix de son œuvre par l'énigme d'une origine mystérieuse, mais le secret d'honnêtes gens qui faisaient le bien sans vouloir être connus.

Il n'est pas d'ouvrages où l'on ait mieux traité, ni plus à fond, de ce qui fait le plus bel avantage de l'homme, parmi tous les êtres créés, la parole et la pensée. Il faut chercher là les grandes définitions de la grammaire et de la logique. La grammaire, c'est l'*Art de parler*; la logique, c'est l'*Art de penser*. Nous avons eu tort de ne pas nous en tenir là, d'étendre la définition de la grammaire à l'art de

parler et d'écrire correctement, de réduire celle de la logique à l'art de raisonner. En voulant compléter ces définitions, on les a rapetissées et rendues contestables; on a persuadé aux esprits légers, qui sont le grand nombre, que parler est autre chose qu'écrire, et qu'on peut penser par art sans raisonner.

Il n'est pas indifférent d'observer l'ordre dans lequel se succédèrent ces deux écrits. La *Grammaire* vit le jour la première : le privilége qui autorise la publication est antérieur de deux ans aux *Provinciales* (1).

La *Logique* ne parut qu'après la mort de Pascal. On la composa pour l'éducation du jeune duc de Chevreuse, élevé à Port-Royal, et ce fut le premier modèle de ces ouvrages d'éducation qui, dans les mains de Bossuet et de Fénelon, allaient devenir des chefs-d'œuvre littéraires.

La raison voulait cet ordre : car la Grammaire, qui traite des signes et de la forme de nos pensées, n'est-elle pas la clef même avec laquelle nous pénétrons dans l'intérieur de notre esprit? C'est par l'art de parler que nous apprenons l'art de penser. Nos pensées ne nous étant révélées que par les signes mêmes qui nous servent à les exprimer, combien ne nous importe-t-il pas, pour être assurés de nos pensées, de connaître à la fois la mécanique et la métaphysique du langage?

La *Grammaire générale et raisonnée* comprend la

(1) Il est du 26 août 1654.

ture ou le matériel des signes, leur signification, manière dont les hommes s'en servent pour exprimer leurs pensées. Les observations n'en sont pas particulières à la langue française. Port-Royal a regardé au delà du bon et du mauvais usage propres à notre pays. Toutes les langues sont comparées dans leurs ressemblances plutôt que dans le détail de leurs différences, et l'on nous fait voir les lois du langage dans la raison même qui est commune à tous les hommes, quels que soient les diversités des signes et les caprices de l'usage dans chaque pays.

De même, c'est dans la raison que la *Logique* va chercher les lois de l'art de penser, ou plutôt c'est la raison elle-même qu'elle cherche à ses sources les plus reculées. Elle met l'homme en liberté et en franchise à l'égard de l'individu et de toutes les circonstances extérieures dont il dépend, le temps, les pays, le tempérament particulier. On l'émancipe pour ainsi dire selon l'esprit de Descartes, qui souffle dans toutes les pages de cette *Logique* et qui en a inspiré le langage.

Mais c'est peu de nous apprendre à diriger nos pensées par la raison, afin d'en former de bons jugements et de bien raisonner par le bien juger ; il faut savoir appliquer nos pensées, nos jugements et nos raisonnements à la conduite de la vie. La *Logique* y a pourvu dans la partie qui traite de la morale. Elle y détermine les causes morales de nos mauvais jugements ; elle nous éclaire sur nos sophismes, sur le tortueux de nos prétextes ; sa vive lumière

nous découvre à la fois le secret de nos fautes passées et le principe des fautes futures. La *Logique* nous donne des armes aussi bien contre les mauvaises actions que contre les mauvaises raisons, et c'est toujours au profit de notre volonté qu'elle éclaire notre entendement. On n'y peut pas apprendre à penser sans apprendre à bien penser, tant les auteurs nous font voir avec évidence par quels détours insensibles de bons jugements nous mènent à un mauvais raisonnement, ou de bons raisonnements à une mauvaise conclusion, et comment cette corruption de l'esprit peut se glisser dans le cœur.

C'est principalement à ces deux ouvrages que Saint-Simon fait allusion à l'endroit de ses *Mémoires* où, parlant de la dispersion de Port-Royal par l'influence des Jésuites, il loue ces « saints solitaires illustres que l'étude et la pénitence avaient assemblés à Port-Royal, qui firent de si grands disciples, et à qui les chrétiens seront à jamais redevables de ces ouvrages fameux qui ont répandu une si vive et solide lumière pour discerner la vérité des apparences, le nécessaire de l'écorce, en faire toucher au doigt l'étendue si peu connue, si obscurcie, et d'ailleurs si déguisée ; pour développer le cœur de l'homme, régler ses mœurs, etc., etc. (1). » Cet éloge comprend tout en quelques paroles, le mérite des personnes, celui du corps, les grands exemples

(1) *Mémoires* de Saint-Simon, ch. CLXIII.

qu'ils ont donnés, les traditions qu'ils ont laissées, ce qu'ils ont réglé, ce qu'ils ont inventé. Développer le cœur a été l'invention de Port-Royal, et la gloire en est d'autant plus pure que ce n'est point par curiosité qu'ils y ont pénétré si avant et qu'ils en ont fait voir les parties inconnues, mais par l'ardeur du médecin qui veut atteindre le mal dans sa racine, et par la charité qui veut le guérir.

L'Académie française et Port-Royal ont été en quelque manière, et avec des différences propres à chaque institution, les précepteurs du XVIIe siècle. Dès 1660, l'Académie française par ses travaux sur la langue, Port-Royal par son enseignement, avaient fort avancé la double tâche de fixer la langue et de faire l'éducation du public. A partir de cette époque, il fut d'obligation, dans les ouvrages de l'esprit, d'être vrai, solide, naturel; de chercher la vérité, de donner le dessus à la raison sur l'imagination, à l'homme sur l'individu. C'est la fin du règne du bel esprit, et, chose singulière ! l'Académie, qui se composait en grande partie d'écrivains célèbres par le bel esprit, ne travaillait pas moins à le détruire que Port-Royal, où l'on n'entrait qu'après l'avoir en quelque façon abjuré au seuil du saint asile. C'est qu'à l'Académie comme à Port-Royal, il y avait une foi : à Port-Royal, la foi en certaines traditions particulières du christianisme; à l'Académie française, la foi dans l'excellence de la langue dont ils s'appelaient les ouvriers, « travaillant, disaient-ils, à l'exaltation de la France. » Or la foi en quelque chose

que nous estimons meilleur que nous, c'est la destruction de la personne. C'est par cette foi que notre raison devient la raison de tous ; c'est par là que, dans la naissante Académie, de ridicules poëtes pensaient et écrivaient sainement en prose, et que toutes les plumes de Port-Royal ont été excellentes.

CHAPITRE SIXIÈME.

§ I. Pourquoi Boileau est tout à la fois si attaqué et si populaire. — § II. De ce qui restait à faire après Malherbe. — État de la poésie et condition des poëtes de 1627 à 1660. — § III. Des obstacles et des secours que rencontre Boileau dans sa tâche de législateur de la poésie française. — § IV. Du caractère et du tour d'esprit de ce poëte. — § V. Principe de sa poétique. — § VI. Des liaisons de Boileau avec Racine, Molière et La Fontaine, et de son influence sur ses amis. — § VII. Du *vrai* dans les ouvrages de Boileau. — § VIII. Perfection de l'art d'écrire en vers. — Ce qu'il faut penser du *Lutrin*.

§ I.

POURQUOI BOILEAU EST TOUT A LA FOIS SI ATTAQUÉ ET SI POPULAIRE.

Les écrits de Descartes et de Pascal, les doctrines de l'Académie française et de Port-Royal avaient assuré l'art d'écrire en prose. Il n'en était pas de même de la poésie, ni de l'art d'écrire en vers, en quoi consiste la perfection de la poésie. Il restait beaucoup à faire après Malherbe et pour consolider son ouvrage: Ce devait être la tâche de Boileau. Il faut ajouter, à la gloire de Port-Royal, que ses leçons et ses exemples dans l'art d'écrire en prose donnèrent de grandes lumières à celui de nos poëtes qui a le mieux connu et peut-être le mieux pratiqué l'art d'écrire en vers.

Depuis bientôt deux siècles, Boileau a été comme un épouvantail dont tous les poëtes ont eu peur. Tous en effet le trouvent sur leur chemin, menaçant

de difficultés sans nombre, de fatigues, de sueurs, quiconque veut arriver à la gloire des vers. Le poëte dramatique, le poëte lyrique, l'élégiaque, le poëte comique, et jusqu'à l'auteur de sonnets, ont à compter avec lui. Tous sont importunés de cet idéal de chaque genre que leur présente Boileau, et de cet autre idéal d'une langue parfaite, d'obligation pour tous les genres, sans laquelle il ne s'écrit rien de durable. De là tantôt des attaques ouvertes contre ce poëte, et tantôt des admirations de mauvaise grâce, comme celle de Voltaire, dont les éloges sont si inconséquents, si l'on regarde les critiques qu'il y a mêlées. Ces critiques, du reste, ne lui ont pas plus porté bonheur qu'à Marmontel les vains reproches qu'il fait à Boileau, et que Voltaire a le premier trouvés si inconvenants. De là, de notre temps, ce mépris pour Boileau, renouvelé, pour la violence des termes, de celui de Pradon, et qui, comme toute impiété, n'a réussi à personne. Les seuls poëtes qui n'aient pas attaqué Boileau sont Molière, Racine et La Fontaine. Tous les autres ne lui en veulent-ils si fort que pour n'avoir pas donné les règles d'un art inférieur à celui de ces grands hommes, ni ménagé de degrés de l'excellent au pire?

Si Boileau est le plus contesté de nos poëtes classiques, en revanche il est un des plus populaires. Depuis près de deux siècles, ni aucun gouvernement, ni aucun système d'enseignement ne l'a retranché des études nécessaires. Nous apprenons à lire dans ses ouvrages; nous en sommes imbus; Boileau est

ıns nos veines. On n'est pas libre en France de e pas lire Boileau. Nest-ce point comme faisant artie de l'autorité publique, qu'il a le privilége 'être contesté?

Ces attaques et cette popularité ont une même ause. Boileau est la plus exacte personnification, ans notre pays, de l'esprit de discipline et de choix, le la règle qui nous enjoint de nous proportionner, le nous approprier aux autres, de donner le plus ıaut degré de généralité à nos pensées. C'est à quoi ous les grands esprits ont travaillé depuis le commencement du dix-septième siècle. Descartes, Pascal, l'Académie française, Port-Royal, qu'ont-ils fait autre chose, sinon de chercher cette règle des ouvrages de l'esprit? Seulement ils l'ont fait voir en l'appliquant, et non, comme Boileau, sous la forme de lois qui ne souffrent point d'infractions. Cette règle marque la grandeur de l'esprit français; car n'est-ce pas dans l'intérêt du genre humain qu'il s'en est imposé les difficultés redoutables et qu'il s'y soumet? Nous n'aurions pas tant d'efforts à faire si ıous n'écrivions que pour un temps ou pour un lieu. Boileau a sans cesse revendiqué cette grandeur pour 'esprit français et pour notre langue; voilà ce qui le 'end et le rendra toujours populaire. Mais comme ›n n'y peut atteindre ni s'y soutenir sans de grands fforts, sans le travail qui fait du privilége de bien crire le plus difficile de nos devoirs envers nos emblables, il n'est pas étonnant que Boileau, qui njoint le travail, qui immole la liberté de chacun à

l'utilité de tous, soit toujours attaqué. S'il est attaqué avec plus de vivacité qu'il n'est admiré, c'est que nous l'admirons par raison et l'attaquons par tempérament. Je m'explique par là comment l'admiration pour Boileau a toujours été, dans notre pays, une sage coutume plutôt qu'un entraînement, et comment l'opposition qu'on lui a faite a toujours été moins un progrès du goût qu'une mode.

§ II.

DE CE QUI RESTAIT A FAIRE APRÈS MALHERBE. — ÉTAT DE LA POÉSIE ET DES POËTES DE 1627 A 1660.

Il semblait qu'après Malherbe il n'y eût plus qu'à perfectionner l'art d'écrire en vers selon les règles qu'il avait tracées. On peut s'étonner aussi qu'après les chefs-d'œuvre de Corneille, la fortune de ce grand art eût continué d'être douteuse, et que Corneille lui-même n'eût pas trouvé dans sa sublimité le secret de ne point reculer, en tant d'endroits de ses ouvrages, en deçà des réformes de Malherbe. Mais telle est la condition de la poésie, telle est sa dépendance du tour d'imagination propre à chaque époque, que les beautés pour ainsi dire dogmatiques de Malherbe, et tant de morceaux de génie de Corneille, n'en avaient pu donner une idée définitive, ni en assurer la tradition. De 1627 à 1660 tout avait été remis au hasard, et, quoiqu'il y eût déjà des modèles, il n'y avait pas de doctrine.

Deux sortes de poëtes jouissaient alors de la fa-

ır publique. Il y avait, d'une part, les continua-
rs de Ronsard, qui persistaient à le suivre en dépit
Malherbe, avec d'autant plus de superstition que
r idole avait été plus attaquée. Ils regrettaient le
sé, et restaient fidèles à la ballade, à la villanelle,
: vieux mots gaulois, au système de poésie facile
. permettait à Ronsard de faire deux cents vers
nt déjeuner, et deux cents après dîner. Balzac
·le agréablement d'un de ces poëtes « qui n'ap-
ait jamais le ciel que *la calotte du monde;* qui ri-
it toujours *trope* à *Calliope;* qui n'eût pas voulu
ınger *cil* pour *celuy*, quand bien même la mesure
vers le lui eût permis; qui tenait bon pour *pieça*,
ur *moult*, pour *ainçois*, contre les autres adver-
s, à ce qu'il disait, plus jeunes et plus effémi-
s (1). » Mais ce poëte était fort vieux, et il avait pu
nnaître Ronsard. D'autres, de l'âge de Balzac ou
ıs jeunes, avaient abandonné les mots surannés,
ıis retenu et quelques-uns exagéré la prolixe faci-
é de Ronsard. C'était Godeau, évêque de Grasse, qui
sait en un jour trois cents vers en stances de dix;
ıgnon, qui entreprenait sous le titre d'*Encyclopédie*
poëme qui devait avoir trois cent mille vers. Il y
:ent cinquante descriptions dans l'*Alaric* de Scu-
ry; celle de la bibliothèque d'un ermite forme près
la moitié du cinquième livre.

D'autre part, il y avait les disciples de Malherbe,
s puristes, lesquels outraient quelques-unes de ses

(1) Lettre à Ménage, 9 août 1644.

prescriptions, et, déplaçant la condition de la difficulté vaincue, la transportaient des choses aux mots, du choix des pensées à la pratique de quelque règle de détail, par exemple la richesse de la rime. Ils rimaient donc richement des pauvretés, ou s'amusaient à emprisonner des pensées lâches et vagues dans les liens d'une métrique difficile qui rendait le contraste plus ridicule. Ceux-là participaient des deux écoles : de celle de Ronsard, pour la prolixité et la négligence; de celle de Malherbe, pour le soin excessif donné au détail de l'exécution.

Ces deux défauts vont d'ordinaire ensemble. C'est en négligeant les pensées que l'esprit se repose de l'effort que lui a coûté le travail des mots. Où l'arrangement tient tant de place, la conception doit être médiocre. Les mêmes auteurs, qui se donnaient en poésie pour disciples de Malherbe, et que Malherbe eût désavoués, savaient, dans de volumineux romans en prose, se garder d'employer un mot en disgrâce. Gomberville, qui s'était rendu célèbre par sa haine pour le mot *car*, qui en demandait opiniâtrément l'abolition à l'Académie française, se vantait de ne l'avoir pas mis une seule fois dans son roman de *Polexandre* qui n'avait pas moins de cinq volumes. Le purisme se rencontrait dans les mêmes pages avec la prolixité.

Ainsi, deux écoles, dont l'une était sans discipline, et dont l'autre suivait une discipline fausse, Ronsard continué et Malherbe mal compris, tel était l'état de la poésie dans la première moitié du seizième siècle.

.t-on connaître le fond de tous ces ouvrages en Le langage du temps les divisait en deux ; : le *galant* et le *soutenu*. Le soutenu compre-:s pièces de théâtre, les poëmes descriptifs, opées, fort communes alors. Le galant s'en-t surtout de ces vers à Iris, badinage imité de :, dont ni quelques vers gracieux de Charles ans, ni l'esprit de Marot, ni ce que Malherbe y uelquefois de son grand style, ni la faveur de IV, de Richelieu et de Louis XIV, n'ont pu ın genre durable. C'est le détail de tous ces rs, que Sarrazin, dans une pièce coquette, fait r, sous la forme de personnages, aux funé-de Voiture. On y voyait, dit-il,

Les Amours d'obligation,
Les Amours d'inclination,
Quantité d'Amours idolâtres;
Une troupe d'Amours folâtres,
Force Cupidons insensés,
Des Cupidons intéressés;
De petits Amours à fleurettes ;
D'autres petites Amourettes;
Mêmement de vieilles Amours
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des Amours nouvelles...
. . . .
Et, bref, tant d'Amours qu'à vrai dire
On ne pourroit pas les décrire.
Comme l'on voit les étourneaux
Tournoyant aux rives des eaux
Lorsque la première froidure.
Commence à ternir la verdure,
Leur nombre, qui surprend les yeux,
Noircit l'air et couvre les cieux ;

Tels, ou plus épais, ce me semble,
Se pressant, cheminoient ensemble
Tous les Amours de l'univers (1).

Le galant comprenait encore toutes ces pièces plus que libres, reste de l'ancienne poésie, moins excusables à mesure que les mœurs se poliçaient. Les petites pièces courtisanesques rentraient aussi dans ce genre : c'étaient des billets en vers, des demandes de faveurs ou des remerciments, les quittances rimées des gages que certains poëtes recevaient des grands seigneurs à titre de domestiques, redevance de flatterie qu'ils payaient à l'échéance de chaque quartier ; c'était enfin tout le langage de la civilité d'alors, embelli, affadi, surchargé de vaines métaphores, auxquelles le mauvais goût du temps donnait un prix de convention.

Il ne faut pas chercher dans cet amas de pièces en vers des vérités de tous les temps, des peintures de caractères, de la passion ni de la raison. L'étude des anciens aurait dû mettre sur cette voie ; mais la mode était la plus forte, et la mode, à cette époque, était d'imiter la littérature dégénérée de l'Italie, et surtout celle des raffinés de l'Espagne, venue en France à la suite d'une princesse espagnole, Marie-Thérèse, femme de Louis XIII.

Les raffinés s'appelaient les *cultos*. Gracian, l'un d'eux, donne ainsi la recette de ces raffinements qui avaient remplacé l'abondance et le feu des Herrera

(1) La *Pompe funèbre de Voiture*.

des Cervantes. « Les jeux d'esprit (conceptos), ;-il, sont la vie du discours, l'esprit de la parole; ont d'autant plus de perfection qu'ils ont plus de btilité. Il faut tâcher que les propositions embelsent le style, que les difficultés l'avivent, que les stères le rendent curieux, les exagérations sailit, les renchérissements profond, les allusions simulé, les métaphores subtil; que les ironies lui nnent du sel, les crises du fiel, les sentences de la ivité (1)... » Il est vrai que Gracian ajoute : « A it cela il faut mêler un grain de justesse; car la idence assaisonne tout. » Mais ce grain lui a plus ine fois manqué (2); et pour la France d'ailleurs, proposition contraire serait à peine innocente, st-à-dire un grain de tout cela dans un fond de stesse, et comme assaisonnement de la prudence. On a vu (3) Lope de Véga atteint et gâté par cette rruption, et ce poëte, d'un naturel si vif et d'un

1) Louis Viardot, *Études sur l'Espagne.*

2) C'est ce même Gracian qui décrit ainsi l'arrivée de l'été · les constellations du Taureau et des Gémeaux : « Après que, is le céleste amphithéâtre, le cavalier du jour, monté sur Phlé-ı, a vaillamment piqué le taureau lumineux, lançant pour ja-ots des rayons d'or, et ayant pour applaudir à ses attaques la ırmante assemblée des étoiles, qui, pour jouir de sa taille élé-ıte, s'appuient sur les balcons de l'Aurore ; après que, par une gulière métamorphose, avec des talons de plumes et une crête feu, le blond Phébus, devenu coq, a présidé la multitude des res brillants, poules des champs célestes, entre les poulets de uf de Tyndare... » Louis Viardot, *Études sur l'Espagne*, ;es 302-303.

(3) Au chapitre sur Corneille.

génie si fécond, disputer de figures et de raffinements avec les *cultos*. S'il est un exemple instructif de la tyrannie qu'exerce la mode même sur les hommes de génie, c'est celui de Lope de Véga, se jetant dans ce qu'il appelle le cultéranisme, après avoir pensé, et peut-être pensant encore de Gongora, le chef des *cultos* ce qu'on va lire. « Beaucoup, dit-il, se sont laissé emporter par l'attrait de la nouveauté vers ce genre de poésie, et leur calcul n'a pas été mauvais. Dans le style ancien, ils n'eussent pu de leur vie devenir poëtes ; dans le moderne, ils le sont du jour au lendemain. Faire une composition toute de figures, c'est aussi vicieux, aussi absurde, que si une femme se mettait du fard, non-seulement sur les joues, mais sur le nez, le front et les oreilles. Car qu'est-ce qu'une composition remplie de tropes et d'images? Un visage enflé et coloré à la manière des anges qui sonnent de la trompette au jugement dernier, ou des quatre vents dans les cartes géographiques. Les mots sonores, dit-on, et les figures émaillent le discours : oui; mais si l'émail couvre tout l'or, ce ne sera plus la parure du joyau, c'en sera l'enlaidissement. Bien des esprits, en Espagne, se sont gâtés à de si pernicieux exemples; et tel poëte insigne qui, en écrivant selon ses forces naturelles et dans sa langue propre, avait mérité l'applaudissement général, a tout perdu en passant au cultéranisme, et s'est perdu lui-même (1). »

(1) Louis Viardot, *Études sur l'Espagne*.

'e cette critique en règle, Lope de Véga pour-l'épigrammes le genre des *cultos*. Il l'appelait nment le *cultidiablesco*, et terminait un son-rit dans ce style par un tercet dont voici le

ıds-tu, Fabius, ce que je viens de dire ?
ırbleu, si je l'entends ! — Non ; tu mens, Fabius,
'est moi qui le dis, et je ne l'entends pas.

me qui raillait si spirituellement cette corrup-ui payait tribut et l'autorisait par tout ce qu'il ıit de son grand naturel. Cette plume si ingé-et si ferme écrivait de Polyxène : « C'est un nolé sur des autels rouges ; du signe du Tau-« Le Taureau de Phénicie paît des étoiles dans ·ste parc ; » du tonnerre : « L'artillerie céleste : des balles de grêle ; » d'un aveugle ivrogne : ne voyait goutte, quoiqu'il en bût beaucoup. » poëtes n'étaient pas en reste avec les Espa-quoiqu'on y pût remarquer, dans un fonds urs plus pauvre, ce grain de prudence que ıde Gracian, sans lequel on ne serait pas rté en France, même par le vain public de la Un des plus goûtés alors, plus Espagnol que ›agnols, parlant de la pudeur d'Andromède et larmes qui empêchèrent qu'elle ne fût prise

Par ce beau nepveu d'Acrise,
En tel lieu, pour un rocher,

ajoute :

Il est bien vrai que, sans peine ,
Il auroit pu desja mieux
Sortir d'une erreur si vaine
Par les rayons de ses yeux :
Mais, quoy qu'ils fissent parestre,
Ne pouvoit-ce pas bien estre
Quelques diamans aussi ,
Qui sur la roche natale
Où nature les estale
Reluisoient à l'heure ainsi ?
D'ailleurs estoit-il croyable ,
Se pouvoit-il concevoir
Qu'en un climat effroyable
Rien de si doux se peust voir ?
Ny qu'au milieu de l'Afrique ,
A qui le chaud qui la pique
Noircit mesme jusqu'au sang,
Parmi des visages sombres ,
Où les corps passent pour ombres,
Il s'en trouvast un si blanc ?

Celui qui écrivait ces sottises, Saint-Amant, ne manquait pas d'un certain feu. Mais, comme il arrive, il n'en imitait qu'avec plus de furie ces jeux d'esprit d'importation étrangère, *conceptos* chez les Espagnols, et chez les Italiens *concetti*. Il disait dans une pièce sur la nuit :

Paisible et solitaire Nuit ,
J'aime une brune comme toi.

Dans des plaintes sur la mort d'une Sylvie :

Ruisseau, qui cours après toi-mesme,
Et qui te fuis toi-mesme aussi ,

Arreste un peu ton onde icy,
Pour escouter mon deuil extresme.
Puis, quand tu l'auras sceu, va-t-en dire à la mer
Qu'elle n'a rien de plus amer....
Que si par mes regrets j'ay bien pu t'arrester,
Voici des pleurs pour te haster.

illeurs, parlant d'un bel œil malade, il dit de
œil resté sain :

Le cher frère, obligé de ce que son pareil
Luy va donner moyen d'estre appelé soleil.

eut-on savoir qui l'empêche de décrire le front
'Orante?

Je dépeindrois son front, si le jaloux zéphire
Redoutant que l'amour ne me le fist décrire,
Et qu'un autre que luy ne lui portast ses vœux,
Ne me le cachoit point avec ses blonds cheveux.

Je ne m'étonne pas que cette poésie impatientât
ıint-Évremont, et que, dans un moment de mau-
ise humeur contre Chapelain, il ait fait cette jolie
ène de comédie où il le représente *seul, faisant
s vers avec un soin ridicule et peu de génie :*

Tandis que je suis seul, il faut que je compose
Quelque ouvrage excellent, soit en vers, soit en prose.
La prose est trop facile, et son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un auteur immortel.
Je quitte donc la prose et la simple nature,
Pour composer des vers où règne la figure.
« Qui vit jamais rien de si beau
(Il me faudra choisir pour la rime *flambeau*)

« Que les beaux yeux de la comtesse ? »
(Je voudrois bien aussi mettre en rime *déesse.*)
« Qui vit jamais rien de si beau
« Que les beaux yeux de la comtesse ?
« Je ne crois point qu'une déesse
« Nous éclairât d'un tel flambeau.

« Aussi peut-on trouver une âme
« Qui ne sente la vive flamme
« Qu'allume cet œil radieux ? »

Radieux me plaît fort : un œil plein de lumière,
Et qui fait sur nos cœurs l'impression première
D'où se forment enfin les tendresses d'amour.
Radieux ! J'en veux faire un terme de la cour.

« Sa clarté qu'on voit sans seconde,
« Éclairant *peu à peu* le monde,
« Luira même un jour pour les dieux. »

Je ne suis pas assez maître de mon génie ;
J'ai fait, sans y penser, une cacophonie.
Qui me soupçonneroit d'avoir mis *peu à peu ?*
Ce désordre me vient pour avoir trop de feu.

Au vers : *Éclairant peu à peu le monde*, il substitu

S'épand déjà sur tout le monde,

et s'écrie :

Voilà ce qui s'appelle écrire avec justesse !
Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans rudesse :
Car tout ouvrage fort a de la dureté,
Si par un art soigneux il n'est pas ajusté.

« Chacun admire en ce visage
« La lumière de deux soleils :
« Si la nature eût été sage,
« Le ciel en auroit deux pareils. »

ce finie, Chapelain se loue de l'art qu'il y a
é :

n'ai fait que vingt vers, mais vingt vers raisonnés,
agnifiques, pompeux, justes et bien tournés.
ır un secret de l'art, d'une grande déesse,
ppose les attraits à ceux de ma comtesse,
des charmes divins, dans l'opposition,
Je fais voir la confusion.
ıant à l'autre couplet, j'y reprends la nature,
ıi des corps azurés a formé la structure,
e n'avoir su placer à ce haut firmament
Qu'un soleil seulement.
ı comtesse en a deux : c'est au ciel une honte
ı'un visage ici-bas en soleils le surmonte.
ıchève heureusement : il me falloit finir ;
ıssi bien nos auteurs commencent à venir (1).

e pièce fort piquante nous donne le secret du travail qu'on appelait alors la poésie. Chaque de la scène en est une critique précise. Ainsi lain hésite d'abord s'il écrira en prose ou en 'ourquoi se décide-t-il pour les vers? C'est que s sont plus de mode. Mais sur quel sujet ri-Eh! n'a-t-il pas les mêmes yeux que vient de r Saint-Amant, et qui ne sont les yeux d'au-femme vivante? La comtesse dans Chapelain, a Sylvie, c'est l'Orante dans Saint-Amant. Cette ence du *peu à peu* qu'il prend pour un excès poétique, c'est la facilité de Ronsard; ce soin r la cacophonie, c'est le purisme. Le *radieux*

a *Comédie des Académistes*.

qui lui plaît si fort, et dont il veut faire un terme pour la cour, c'est le néologisme à froid des *Précieuses*. Il n'est pas jusqu'au titre de la scène qui ne soit caractéristique. Dans l'image de Chapelain faisant des vers *avec un soin ridicule et peu de génie*, je reconnais la recherche dans la négligence, le trait commun de ces poëtes, et ce mauvais emploi de l'esprit plus choquant chez ceux qui en ont.

Quelques vers heureux peuvent être tirés de ces fatras, et cités, comme circonstances atténuantes, à la décharge de quelques-uns des coupables; ils ne changent rien au jugement qu'on doit porter de tous. Que le naturel, chez certains d'entre eux, ait quelquefois percé sous la livrée de l'imitation; que le grain de prudence dont parle Gracian s'y mêle à de froides extravagances; au fond, ce ne sont que des jeux d'esprit d'imitation étrangère sur des inventions communes; des pointes espagnoles ou italiennes, parmi des platitudes gauloises. Je n'ai, pour mon compte, aucun chagrin à reconnaître que, poëtes ou prosateurs, nous perdons tout à imiter l'étranger, et que nous avons toujours payé du plus pur de notre naturel le tort de copier le tour d'esprit de nos voisins.

La condition des poëtes et trop souvent leur caractère étaient conformes à ces habitudes d'esprit. Sauf très-peu d'exceptions, ils avaient des mœurs misérables. Voiture, assez homme d'esprit pour se faire respecter, souffrait qu'on le bernât. On sait ce qu'était la berne. L'usage en était venu des Romains,

qui c'était un passe-temps fort goûté, sous les rs, de berner les chiens et les ivrognes. Les Es- iols l'avaient imité des Romains, avec des raf- nents; et nous, nous l'imitions des Espagnols. is, c'est que Voiture, berné, s'en vantait d'un ton riter qu'on recommençât (1).

plupart de ces poëtes étaient joueurs, avares, sites. Le même Voiture jouait avec tant d'ardeur, 'allemant des Réaux, qu'il était forcé de chan- de chemise toutes les fois qu'il sortait du jeu. elain, comblé de pensions, associait deux ou personnes pour leur faire don de sa *Pucelle;* il onnait un exemplaire à la condition de le prêter ls et tels qu'il désignait. La Calprenède, qui it avec son libraire pour un ouvrage en deux rois volumes, menaçait de l'allonger jusqu'à e, pour se faire donner de l'argent. Scarron rait que les courtisans de sa femme, depuis ma- de Maintenon, portassent chez lui de quoi bonne chère. Colletet, « homme de peu de sens, même Tallemant, mais qui aime fort à chopi- renchérissait sur Scarron en menant sa femme et coucher en ville. Ménage, qui était nourri

Saint-Amant décrit ainsi la berne :

Tenez bien, roidissez les coings.
Y estes-vous? Serrez les poings,
Et faisons sauter jusqu'aux nues
Par des secousses continues,
Sans crier jamais : C'est assez!
Ny que nos bras en soient lassez,
Cette sorcière à triple étage...

chez le cardinal de Retz, y faisait fort indiscrètement manger un laquais. Sorti de chez le cardinal, il y envoyait quérir tous les soirs sa chandelle, et se faisait saigner par le chirurgien de ses domestiques. Faret, dans Boileau, rime avec *cabaret*, et il le mérite. Saint-Amant avait les mœurs de Faret.

Un puéril commerce de louanges était la seule amitié qui liât ces poëtes entre eux. Il n'était si petit auteur qui ne pût faire imprimer en tête de ses productions, en manière de certificats, des pièces de vers à sa louange, signées des poëtes les plus à la mode. Les écrivains de Port-Royal s'émurent de cette prostitution de la louange à cette époque : « Il y a sujet de s'étonner, est-il dit dans la *Logique*, qu'on trouve des personnes qui soient si avides de louanges, et qui ramassent avec tant de soins celles qu'on leur donne. Cette complaisance détruit toute la force du langage, les mots n'étant plus les signes de nos jugements, mais d'une civilité tout extérieure qu'on rend à ceux qu'on veut louer, comme pourrait être une révérence. » La peur de la critique était égale au désir d'être loué. On fermait par des louanges la bouche qui pouvait parler, et, pour conjurer la critique, on prodiguait aux lecteurs les caresses dans des préfaces où l'on intéressait leur vanité à la fortune du livre. La réciprocité des louanges était devenue un devoir de civilité; les auteurs en demandaient en proportion de ce qu'ils en avaient donné. On ne trouva pas ridicule le neveu de Voiture, Pinchêne, recommandant les œuvres de son oncle à la

bienveillance du lecteur, « par la raison, disait-il, qu'on n'avait rien lu de lui qui ne fût à l'avantage de ceux dont il avait parlé (1). »

Cette complaisance n'était si grande et si universelle que parce que la vanité était sans bornes. Les anecdotes en sont nombreuses, et quelques-unes passent la vraisemblance. Balzac, dans une lettre écrite à Costar sous le pseudonyme de Girard, se faisait envoyer par le roi et la reine, à leur passage à Bordeaux, des ambassadeurs plénipotentiaires, comme au plus grand homme du siècle. Il donnait une édition de ses ouvrages où il ne se voyait pas une ligne qui ne finît par un mot entier, afin qu'aucune hésitation des yeux ne troublât l'attention du lecteur et ne compromît l'effet du discours. Par un raffinement de cette même vanité, il parlait des moindres auteurs non moins magnifiquement que de lui-même ; excellent moyen d'en tirer le double. Par exemple, à qui croit-on qu'il écrive ceci : « Votre sujétion est si noble et si glorieuse, que les Muses mêmes et les Grâces voudraient faire ce que vous faites? » A un certain Pauquet, secrétaire de Costar! Et il ajoute pour Costar : « Sans doute elles voudraient toujours écrire, s'il voulait toujours dicter. »

Balzac, en louant Costar, savait à quel homme il

(1) C'est celui dont Boileau a dit, ép. V :

« Que tout, jusqu'à Pinchêne, et m'insulte et m'accable. »

Pinchêne disait, en tête d'un recueil de ses poésies : « C'est ce que j'ai cru pouvoir faire de plus recommandable pour l'honneur de mon siècle. »

avait affaire, à quel intérêt il plaçait ses louanges
En effet, Costar avait tellement fait de la louange sa
habitude, qu'il louait le plus souvent sans sujet,
persuadé que la louange rapporte toujours à qui l
donne. Il n'y avait pas de *non* dans sa conversation
« de telle sorte, dit plaisamment Tallemant de
Réaux, qu'on pouvait lui dire, comme fit un anci
à un approbateur obstiné : — Réponds-moi do
une fois *non*, afin que l'on puisse reconnaître
nous sommes deux. »

Chapelain n'était pas moins complaisant que
tar. Voiture l'avait appelé *l'excuseur de toutes
fautes*. Il disait de tout écrit, de quelque main
vînt : « Cela n'est pas méprisable. » C'est ainsi
parvint à tenir suspendu, pendant de longue
nées, le ridicule qui, au premier cri de guer
Boileau, fondit sur lui, dissipant cette gloire
tique formée de complaisance, de crédit, d'att
calculées, d'un certain art de se faire désire
forcer les gens, par des louanges données à
vers inédits, à soutenir ses vers imprimés.

Qui ne connaît la vanité de Scudéry, les déf
ses préfaces à ceux qui ne goûteront pas ses ver
caresses mêlées de menaces au public? Cette v
a survécu à ses livres. Scudéry est le type de l
nité littéraire. Ses complaisances, qui sont n
connues, n'étaient pas moindres que sa vani
faut lire les éloges qu'il met au-devant des livr
ses amis. Gare à son épée de garde-française, s
hésite à les admirer!

Gomberville, le grand ennemi du mot *car*, enjoignait à tous les faiseurs de comédie de ne point prendre sans sa permission des sujets de pièces dans son roman de *Polexandre*. Il se faisait graver en taille-douce au frontispice d'une pièce morale, vêtu comme un des sept sages de la Grèce, avec cette traduction gréco-latine de ses noms et prénoms :

THALASSIUS BASILIDES A GOMBERVILLA.

Ce qui veut dire :

Marin Leroy DE GOMBERVILLE.

N'exagérons pas les torts de ces auteurs. Une part en doit revenir à l'époque, aux mœurs générales, qui permettaient au grand Corneille de prostituer ses vers au financier Montauron. Les auteurs faisaient partie de la domesticité des grands seigneurs. On les prenait à gages, la mode ayant remplacé les fous par les beaux esprits; et ils faisaient des vers misérables, des épigrammes, des sonnets, des chansons galantes, pour égayer des gens de grande maison, occupés d'intrigues politiques et de grandes affaires. Veut-on voir comment un poëte entrait au service d'un grand seigneur? L'anecdote regarde Chapelain, pourtant la plus haute tête d'alors. M. Arnauld d'Andilly avait fait voir à M. le duc de Longueville les deux premiers livres de la *Pucelle*. Le duc en fut si charmé qu'il voulut sur-le-champ *arrêter* M. Chapelain. Mais Chapelain faisait alors partie

de l'ambassade de M. de [illegible] ome. Il se dégage d'auprès de ce cardi[illegible] disponible. M. de Longueville l'apprend : il se fait amener Chapelain, et après quelque conversation avec lui, il tire d'une cassette un parchemin, demande à Chapelain son nom de baptême, et l'y inscrit. Chapelain rentré chez lui trouve la pièce, et y reconnaît le brevet d'une pension de 2,000 francs à prendre sur tous les biens de M. de Longueville, sans être obligé à quoi que ce fût.

Sarrazin appartenait au même titre au prince de Condé. Il se mêla d'une affaire qui déplaisait à son maître, et il perdit les bonnes grâces du prince, qui le frappa, dit-on, avec des pincettes. L'anecdote vraie ou fausse, fut crue et répétée, parce qu'ell était vraisemblable.

Telle était la condition des auteurs sous Louis XI et pendant la régence d'Anne d'Autriche. Il n'en e plus de même sous Louis XIV. Les auteurs sont a roi, en qui se personnifie l'État, et qui leur décern des pensions à titre de récompenses publiques. I roi vient au secours du talent sans fortune; il n gage plus les successeurs des bouffons de ses a cêtres.

Il ne faut pas trop s'indigner contre ceux qui s'aju taient à la bassesse de cette condition par leur co duite et leurs mœurs. J'en fais la remarque, po qu'on ne donne rien à Boileau au delà de son d Si les poëtes de la première moitié du siècle étaie seuls responsables de l'état de la poésie et coupabl

de leurs propres mœurs, et si Boileau avait seul le mérite du grand art et de la belle conduite qu'il y opposa, il n'y aurait pas de termes pour le louer. Laissons aux deux époques une moitié dans les fautes des uns comme dans le mérite de l'autre, pour blâmer comme pour admirer dans de justes bornes.

§ III.

DES OBSTACLES ET DES SECOURS QUE RENCONTRE BOILEAU DANS SA TACHE DE LÉGISLATEUR DE LA POÉSIE FRANÇAISE.

Si le secours que Boileau reçut d'une société judicieuse et réglée fut très-puissant; si, dans le même temps qu'il écrivait ses satires, Racine composait, comme pour lui donner raison, *Andromaque* et *Britannicus;* Molière, le *Tartuffe* et le *Misanthrope*, après les *Précieuses ridicules* qui l'avaient si fort aidé; La Fontaine, les plus beaux livres de ses fables; les obstacles qu'il rencontra ne furent pas médiocres.

Ces obstacles venaient à la fois des choses et des personnes.

Il nous est aisé aujourd'hui de séparer le dix-septième siècle en deux moitiés distinctes, et d'y reconnaître deux époques littéraires différentes. Mais, dans le fait, vers le milieu de ce siècle, les deux moitiés se confondaient en une seule société, et les principaux personnages appartiennent aux deux époques à la fois. Les vieillards de la fin du siècle avaient été les jeunes gens du commencement; et

tel qui, dans les écoles de l'Université ou aux Jésuites, avait appris par cœur les poésies de Ronsard, devait opposer le préjugé de ses premières admirations aux doctrines qui décréditaient Ronsard. Les plus modérés pouvaient n'être pas contents qu'un jeune homme de vingt-quatre ans les voulût détromper, et leur fit trouver ridicules des vers qu'ils avaient récités ou applaudis dans les compagnies. Le grand Condé, né en 1621 et mort en 1686, avait vu tour à tour l'hôtel de Rambouillet et Molière; on lui donnait à rire dans les *Femmes savantes* de ce qu'il avait peut-être goûté chez les *Précieuses*. Malgré les vives lumières d'esprit dont le loue Bossuet, il osait à peine se prononcer entre les poëtes contemporains de sa jeunesse et les nouveaux venus; et si, à une lecture de la *Pucelle*, il en avait trouvé les vers un peu ennuyeux, il n'était pas allé jusqu'à ne les point trouver admirables. Madame de Sévigné, cet esprit si naturel, admirait les Précieuses, et quelquefois en était. Elle ne cachait pas ses tendresses pour ce qu'on appelait les vieux. Et qui donc représente plus exactement que le grand Corneille lui-même les deux époques et les deux goûts, le puéril et le grand, la déclamation et le naturel, l'imitation espagnole et le pur génie français?

Il y avait d'ailleurs du bon dans tout ce que Boileau allait attaquer, et peut-être de quoi justifier les anciens attachements. Les Précieuses, en raffinant, ce qui était leur ridicule, avaient souvent rencontré la délicatesse, qui était leur but. Dans ces pièces

ıe association de poëtes ligués par le danger com-
un, touchant à tous les grands personnages de la
›ur, loin d'ailleurs d'être sans mérite, et dont quel-
ıes-uns, très-médiocres poëtes, étaient de fort
ıbiles gens? Ils avaient la possession, qui est une
grande puissance. Leur coterie durait encore en
696; on les voit cabaler contre le Discours de ré-
eption de La Bruyère, et prendre le parti de tous
es ridicules flagellés dans son livre.

Enfin, plusieurs d'entre eux étaient puissants par
ux-mêmes. N'est-ce point, par exemple, une preuve
ssez frappante du crédit personnel de Chapelain,
u'à une époque où Descartes et Pascal avaient
crit, où Bossuet se faisait entendre dans la chaire,
ù Molière, Racine, La Fontaine, Boileau, avaient
lonné quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre, le choix
e Colbert ait désigné Chapelain pour régler la distri-
ıtion des libéralités du roi et tenir la feuille des
inéfices littéraires? Et que dire du chancelier Sé-
ıier, lequel, ayant donné un privilége à La Ménar-
ère pour imprimer une critique de Chapelain qu'il
ıimait pas, sur la réclamation de Chapelain retire
privilége et déclare qu'on le lui a surpris? Atta-
er Chapelain, c'était presque un délit contre
rdre public. Des comédiens de Clermont l'avaient
ıé sur leur théâtre; ils furent réprimandés (1).

Voilà en quel crédit étaient ces poëtes obscurs

1) *Mémoires de Fléchier sur les Grands Jours tenus à Cler-nt.*

l'était par M. de Longueville. Attaquer le *domu*
tique, c'était attaquer le maître. Deux hardis c
tiques (1), dit l'abbé d'Olivet, avaient cherché à cl
griner Chapelain : son illustre Mécène prit soin lı
même de faire son apologie. Comment? En doubla
dès lors, et pour le reste de sa vie, la pension qu
recevait depuis trente ans. Un autre de ses patroı
M. de Montausier, parlait de donner des coups
bâton à l'un, et de berner l'autre (2).

Puissants comme clients des grands seigneuı
ces poëtes l'étaient encore comme coterie. Ils s'a
semblaient tous les samedis chez Mlle de Scudéı
dont on disait : « Je suis de tous les samedis
Mlle de Scudéry, » comme plus tard on devait di
des Marly de Louis XIV : « Je suis de tous les Marly
Chapelain s'y montrait fort assidu ; il était l'âme
la cabale qui intriguait contre les nouveaux talen
Là on se soutenait, on s'entre-louait, on se conce
tait pour négliger ou discréditer tous ceux qui
cabalaient point, ou dont on n'avait pas peur. Faut
insister sur ce que devait avoir de puissance, s
pour égarer, soit pour intimider le goût du publi

(1) La Ménardière et Linières.

(2) Boileau a mis en vers un propos qu'on lui attribue :

> J'ai peu lu ces auteurs ; mais tout n'irait que mieux
> Quand de ces médisants l'engeance tout entière
> Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière.
>
> (Sat. IX.)

Ce même M. de Montausier voulut faire refuser un privilèg
l'*Art poétique*.

ociation de poëtes ligués par le danger com-
touchant à tous les grands personnages de la
in d'ailleurs d'être sans mérite, et dont quel-
ns, très-médiocres poëtes, étaient de fort
gens? Ils avaient la possession, qui est une
de puissance. Leur coterie durait encore en
on les voit cabaler contre le Discours de ré-
de La Bruyère, et prendre le parti de tous
cules flagellés dans son livre.
, plusieurs d'entre eux étaient puissants par
mes. N'est-ce point, par exemple, une preuve
rappante du crédit personnel de Chapelain,
ne époque où Descartes et Pascal avaient
ù Bossuet se faisait entendre dans la chaire,
ière, Racine, La Fontaine, Boileau, avaient
quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre, le choix
ert ait désigné Chapelain pour régler la distri-
des libéralités du roi et tenir la feuille des
es littéraires? Et que dire du chancelier Sé-
lequel, ayant donné un privilége à La Ménar-
our imprimer une critique de Chapelain qu'il
it pas, sur la réclamation de Chapelain retire
ilége et déclare qu'on le lui a surpris? Atta-
Chapelain, c'était presque un délit contre
public. Des comédiens de Clermont l'avaient
r leur théâtre; ils furent réprimandés (1).
en quel crédit étaient ces poëtes obscurs

moires de Fléchier sur les Grands Jours tenus à Cler-

pour lesquels se sont attendris les contempteurs d
Boileau. Ils avaient tout ce qui donne la force da
ce monde : ils étaient puissants par leurs patron
par ces *sots de qualité* dont parle Boileau (1), lesqu
peuvent impunément juger de travers; ils l'étaie
par leur ligue même, par la vogue qui faisait pro
pérer leurs vers et suscitait, en dix-huit mois, si
éditions du premier tome de *la Pucelle;* par le roi
qui prenait Chapelain pour distributeur de ses ma
nificences, et qui pensait à le donner pour préce
teur au Dauphin; par la cour, où ils avaient la pr
tection de tout ce qui y tenait un rang; par la vill
où l'on ne s'avisait guère d'avoir d'autres admiratio
qu'à la cour. Celui qui leur déclara la guerre ét
le fils d'un greffier, sans autre appui que ses vin
quatre ans, et *cette haine que lui avait inspirée,*
quinze ans, tout sot livre. Ce jeune homme osa b
mer les bienfaits du roi, et indirectement Colbe
qui en avait confié la distribution à Chapelain; il p
la défense de la partie saine du public, qui se t
sait, contre le public de la mode, qui parlait p
toutes les voix; il plaida, selon ses paroles, la cau
de la raison contre la rime, c'est-à-dire, de l'esp
français contre une mauvaise école de poésie, et
la gagna.

Aujourd'hui que le danger est passé, il est co
mode de le croire moins sérieux qu'il n'a été. Ma
rappelons-nous ce qu'il y avait à craindre. La pro

(1) Sat. IX.

t pu ne pas sauver la poésie, l'une n'étant point l'empire de la mode qui faisait toute la valeur autre, et la prose n'étant pas jugée assez noble r donner des exemples à la poésie (1). Les su- ıes beautés du grand Corneille, qui n'avaient pu arder lui-même de ses fautes, parce que ses fautes venaient de la mode, comment en auraient-elles ·dé le goût du public? Le respect même pour sa ›ire trompait les plus habiles : témoin La Bruyère, ıi, dans le jugement qu'il en a porté, met *Œdipe* ır le même rang que les *Horaces*. Molière n'avait as encore fait de beaux vers; il en avait fait beau- ;oup de jolis, et sa prose, plus saine que ses pre- miers vers, ne promettait pas l'incomparable poésie du *Misanthrope*. Rien n'était assuré. Les souvenirs et les habitudes prévalaient sur les écrits nouveaux. Les vers du *Cid* n'avaient nullement dégoûté des vers de Scudéry et de Chapelain. On mettait le père Lemoine au même rang que Virgile. Racine débutait par des sonnets musqués; il prenait Chapelain, « qui enfin avait de l'esprit, » dit fort spirituellement le cardinal de Retz, pour juge de ses essais poétiques; il disait : « Voici le jugement de M. Chapelain, que je rapporterai comme le texte de l'Évangile, sans y rien changer. » Qui peut dire qu'il n'eût pas continué

(1) C'est l'opinion du public de la mode que Saint-Évremont met dans la bouche de Chapelain, dans la *Comédie des Académistes*.

La prose est trop facile, et son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un auteur immortel.

à s'affadir ou à raffiner dans ce style dont il ap
trophait ainsi l'Aurore :

Et toi, fille du jour, qui nais avant ton père...

Molière résistait presque à composer le *Tartuffe* et
Misanthrope, parce qu'on ne lui laissait pas le temj
disait-il, de faire des vers travaillés. Ne pouvait-il p
être tenté par la gloire plus commode des de
mille pièces de Lope de Véga? La Fontaine, si s
périeur dans les fables qu'il avait faites difficileme
d'après la nouvelle discipline, pouvait s'en tenir
genre facile et aimable, dans lequel il donnait qu
tance à Fouquet des quartiers de sa pension, et co
tinuer de haïr le travail. Tout autour de Boilea
l'admiration publique se portait sur d'autres que s
amis. Madame de Sévigné s'obstinait à ne pas admi
Racine et à admirer mademoiselle de Scudéry, do
les livres lui plaisaient, disait-elle, par-dessus to

Même après les *Satires*, même après les *Précieu
ridicules* et les *Femmes savantes*, en 1672, un p
sonnage de marque écrivait à mademoiselle
Scudéry : « L'occupation de mon automne est la l
ture de *Cyrus*, de *Clélie* et d'*Ibrahim*. » Ce pers
nage était un évêque et un prédicateur de tale
Mascaron. « Je vous avoue, écrivait-il à la même, q
dans les sermons que je prépare pour la cour, v
serez très-souvent à côté de saint Augustin
de saint Bernard. » Chargé de l'oraison funèbre
Turenne, il priait mademoiselle Scudéry de lui d

de quelle façon elle s'y prendrait, si elle avait à traiter ce sujet. C'est peu encore. Des hommes d'affaires, en correspondance directe avec Louis XIV, qui avaient pu jouir de la conversation de cet esprit si droit, si solide et si naturel, donnaient, comme Mascaron, dans le galant de *Cyrus* et de *Clélie*. Un neveu du grand Arnauld, le principal négociateur de la fameuse ligue du Nord en 1671, un homme que Louis XIV mandait de Suède où il était ambassadeur, pour le mettre à la place de M. de Lyonne, M. de Pomponne enfin, échangeant son nom contre celui de *Célidamant*, écrivait de Stockholm à M. Duplessis-Guénégaud, transformé en *Alcandre*, les fadeurs que voici (1) :

« Je ne vous dis point, mon cher Alcandre, la
« joie que me donne le souvenir de nos Nymphes et
« de nos Tritons; s'il a souvent adouci l'exil de vos
« montagnes, il fait aujourd'hui ma consolation au
« milieu des neiges et des glaces de la Suède, et ne
« peut pas moins contre le chagrin du Nord que con-
« tre celui des Pyrénées. L'amitié de la Brévone
« remplit en tous lieux le cœur de ses habitants...,
« et un Triton, qui y a été nourri comme moi,
« soupire pour son aimable cour. Quoique je nage
« en pleine eau, comme vous voyez, et qu'a-
« près avoir traversé les plus beaux fleuves d'Alle-
« magne, j'aie presque aujourd'hui toute la mer Bal-

(1) 17 avril 1666, *Lettres* de Sévigné, éd. Monmerqué.

« tique pour me promener, je me trouve loin de
« Brévone comme un vrai poisson hors de l'eau;
« car, de nous autres Tritons à un poisson, il y
« peu de différence... Vous croyez bien que pas une
« des Muses n'a voulu me faire compagnie dans le
« Nord, et que des demoiselles nourries au doux
« climat de la Grèce ne s'embarquent pas volontiers
« pour la mer Glaciale... Les intérêts du Nord, de
« l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Hollande,
« sont les plus galantes choses dont je m'entretienne.
« Peut-être serai-je assez heureux pour reprendre
« bientôt le langage de la cour d'Amalthée; et c'est
« en celui de l'amitié, que l'on y parle mieux qu'en
« lieu du monde, ou plutôt que l'on ne parle que là,
« que je vous assure que nul Triton n'est si inviola-
« blement acquis que moi à toutes les Nymphes
« et à tous les Tritons de la Brévone.

« CELIDAMANT. »

On sent à quel point les écrivains devaient être dupes d'un tour d'esprit assez général pour que les ministres et les politiques lui payassent tribut. Je ne m'étonne pas que ce qui faisait l'amusement de M. de Pomponne fût, par exemple, l'unique profession de Benserade. Les esprits médiocres, qui ne sont que les esclaves de la mode, s'y jetaient sans réserve, et vivaient de cette fumée; les hommes de génie, tant le succès leur est nécessaire, l'auraient cherché dans le galant plutôt que de s'en passer. Témoin les premiers écrits des Molière, des Racine,

ı Fontaine, des Sévigné, où la critique a trouvé
ıces du galant, et qui purent hésiter un jour,
le grand péril, entre le tour d'esprit d'une
: et le génie même de la nation, dont chacun
:tait un admirable type.
ulte de Ronsard n'était point encore aban-
« Rendons grâce à la Providence, écrivait,
Art poétique, le sieur de Lerac (anagramme
el), d'avoir donné à la France cet écrivain
arable. L'antiquité latine ni la grecque n'a
›roduit d'homme plus né qu'il était pour la
ie. » Et ailleurs : « Il produisait des images
ɔmbre sur toutes sortes de sujets... Vous
en lui Pindare, Horace, Callimaque, Ana-
Théocrite, Virgile, et Homère. » Et ailleurs :
s que notre langue durera, il sera en vénéra-
x personnes de capacité, et qui ne sont point
:s d'envie. » Ce Carel qualifiait de *blasphèmes*
iques que Boileau fait de Ronsard (1). Il s'im-
, des extraits d'auteurs où Molière figurait à
e Scudéry et de Gomberville, et des livres
. ce titre : « *Décret d'un cœur infidèle, suivi*

Défense des beaux esprits de ce temps contre un sati-
ar de Lerac. C'est dans ce même pamphlet que, parlant
de Sainte-Garde, auteur de *Childebrand*, il dit que l'ou-
ui devait avoir seize livres, fut arrêté à cause d'un emploi
rriva, et « qui a quelque répugnance avec les galanteries,
très-chastes, que ces sortes d'ouvrages demandent. » Le
c'est que ce sieur de Sainte-Garde n'est autre que le pseu-
Lerac, lequel s'appelait Carel, sieur de Sainte-Garde.

de l'état et de l'inventaire des meubles d' volage, et l'ordre de la distribution qui en fu

A l'époque où parut Boileau, les forces s çaient, ou, s'il y avait quelques avantages plutôt du côté du tour d'esprit personnifié poëtes en possession, que du côté du g tional s'annonçant par des nouveautés et pa teurs de trente ans. La république des l France, pouvait alors se comparer à un Éta partis, à peu près d'égale force, se dispute vernement. Qu'un caractère, un talent s'y voilà l'un des partis qui devient le maître est assuré. Ainsi pour les lettres, entre le prit du moment et le génie national, B range du côté du génie national et lui donne

Je ne doute pas que ce génie ne l'eût e la fin par ses propres forces, tout com doute pas que, sans Richelieu et Louis France ne se fût à la fin tirée de l'anarchi conquis son unité politique. Mais, de mên grand résultat se serait accompli plus l avec plus d'alternatives et de sacrifices, s dence n'eût fait naître à propos Richeli préparer et Louis XIV pour le consommer ; si Boileau ne fût venu à temps trancher l'] de tout un siècle, les destinées de la poésie n'eussent pas été sitôt ni si complétement as ne doute pas l'aiguillon que, sans Boileau s'en fût tenu à la comédie bourgeoise ou c et que j'estime Racine n'eût pas pris autan

›mbarrasser ses ennemis que pour contenter ami.

ıt songer à l'influence qu'un esprit excellent, sans complaisance, supérieur par la raison, ercer même sur des hommes qui le surpas- r l'étendue et la fécondité du génie. Le XVII[e] enait d'en donner un exemple éclatant. L'in- du grand Arnauld sur Pascal, sur Racine, ?ontaine, qui songeait naïvement à lui faire ge de ses *Contes*, sur Boileau lui-même, que fluence aida et soutint, n'explique-t-elle pas e Boileau allait exercer à son tour sur ses ; amis, esprits plus rares, génies plus heu- ui lui fournissaient l'idéal d'après lequel il ses règles?

›s les facultés, toutes les forces du génie, et, ıis parler ainsi, toute la matière d'un grand ttéraire, existaient en France avant Boileau, ıns Boileau, de même qu'après les dernières ces de la Fronde à l'unité monarchique qui ut absorber, toute la matière d'une grande ormée de membres, d'un cœur et d'une tête, avant Louis XIV. Mais comme il fallait un IV pour organiser cette nation et lui appren- ce dont elle était capable, de même il fallait au pour diriger toutes ces facultés, discipliner es forces, et faire voir à la France une image e son génie dans les lettres.

§ IV.

DU CARACTÈRE ET DU TOUR D'ESPRIT DE CE POËTE.

On peut le dire de Boileau avec non moins de raison que de Malherbe : personne n'était plus propre à la dictature qu'il allait exercer sur la poésie. Il possédait toutes les qualités opposées aux défauts qu'il avait à corriger ; c'étaient comme autant d'armes appropriées à tous les genres de combat qu'il allait livrer.

Parmi tous ces gens qui s'ignorent, qui font des vers sans inspiration, qui se passionnent à froid pour une maîtresse imaginaire, le premier, Boileau se connaît, ne fait des vers que sur ce qui le touche, ne chante pas les maîtresses qu'il n'a pas, rompt avec le galant, tire sa poésie de son cœur et de sa raison. Il s'en est rendu témoignage dans l'épître où, traçant son portrait avec cette candeur « qui a fait tous ses vices, » il rappelle le temps où son esprit

> A tout le genre humain sut faire le procès,
> Et s'attaqua lui-même avec tant de succès.

Comment s'attaquer sans se connaître? S'il a cherché en ses écrits « la seule vérité, » il ne l'a point évitée quand elle lui était contraire. C'est ainsi qu'il s'avoue

> Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Beau vers, qu'il s'applaudissait beaucoup d'avoir fait, dit un de ses biographes, moins, sans doute,

le mérite du vers que pour la justesse du trait; s en poëte charmé de son art, qu'en homme ›re qui se peint tel qu'il est. Je suis pourtant touché de l'hémistiche qui précède :

. . . . très-peu voluptueux.

›remier aveu était facile; il coûtait peu à l'a- ır-propre. En un temps surtout où la vertu était ›erfection chrétienne, qui eût osé se dire ver- ux? Mais le second aveu demandait du courage. and la mode voulait qu'on brûlât de quelque belle ssion, quand l'exemple en venait de la cour, ce ›tait pas d'une vertu ordinaire de s'avouer peu nsible à l'amour. Il n'est aucun temps où un tel fort ne soit violent pour l'amour-propre, et où l'es- ›ce de ridicule qui s'attache à l'indifférence sur ce ›int n'empêche un homme, non-seulement de la ›nfesser aux autres, mais de se l'avouer à lui-même. e n'en admire que plus Boileau d'avoir fait cet ffort, et d'avoir pu le faire sans être ridicule. Il n'y allait pas moins de vertu que de talent.

On sait par cœur les vers charmants où il se moque le toutes ces galanteries de tête, le lieu commun ıniversel de la poésie d'alors :

Faudra-t-il, de sang-froid et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore?

l y avait pourtant payé tribut. Quel auteur n'est tout l'abord touché par la mode et enlevé quelque temps

à sa propre nature? C'est par l'imaginati commençons à voir les choses, et par que nous commençons à écrire. Les me chappent pas à cette condition. « J'ai une confusion, écrit Boileau à M. Le Verri employé quelques heures à faire des ver rette, et d'être tombé moi-même dans l dont j'accuse les autres. » Voilà donc un qui se connaît, et un poëte qui n'est que se faisant voir dans ses vers (1)! Seulement, satirique que Boileau confesse ce qui lui ma voulait bien se reconnaître peu propre à la amoureuse, pourvu que cet aveu même tourn tre ceux qui s'y livraient sans amour et sans

Cette disposition d'esprit et cette humeur blaient faire de Boileau l'ennemi naturel de tou *riens galants*, de ce *grand fin*, de ce *fin des ch* de ce *fin du fin*, après lequel couraient tous les tes de l'époque; mais il s'en faut qu'elles l'aient r indifférent au langage de l'amour véritable. avant lui ni mieux que lui, n'en reconnut l'a dans *Andromaque* et dans *Phèdre*, et les *charm* *douceurs* des vers de Racine n'eurent pas d'adı teur plus ému que le critique de Pradon (2).

(1) L'aveu qui suit vient encore de la parfaite connaissa soi-même :

> Irais-je, dans une ode, en phrases de Malherbe,
> Troubler dans ses roseaux le Danube superbe? (Sat.

(2) Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur! (Épître VII

La même disposition le tourna contre cette licence grossière qui salissait tous les recueils de poésie du temps. Le licencieux était le seul naturel de ces poëtes, comme les laborieuses subtilités du galant étaient tout leur art : Boileau, en frappant le galant le ridicule, atteignit le licencieux du même coup. Je sais bien qu'on n'a pas cessé depuis lors de faire des vers licencieux, qu'on en fit même sous ses yeux, et, pour ainsi dire, sous sa férule ; mais il était fort différent que le licencieux fût seulement le travers secret de certains poëtes, ou qu'il continuât d'être un genre à la mode qu'on pouvait cultiver sans s'en cacher. Boileau n'aida pas peu à faire faire cette différence, et à rétablir dans les écrits, non la pudeur qui s'effarouche de la vérité, mais celle qui, acceptant ce qu'il y a dommage à ignorer, veut ignorer tout ce qu'il y a dommage à apprendre (1).

La connaissance qu'il eut de la nature de son esprit n'explique l'infaillibilité de ses jugements sur ses contemporains. Quiconque se fait illusion sur son esprit, s'exagère ou rabaisse l'esprit des autres. L'erreur où il est sur lui-même le suit dans ses jugements sur les personnes ; car l'erreur sur nous-mêmes venant de notre vanité, l'erreur sur les autres vient de l'intérêt qu'elle peut avoir à les grandir ou

(1) On connaît ce beau passage sur les ouvrages licencieux :

> .... Ces dangereux auteurs
> Qui, de l'honneur en vers infâmes déserteurs,
> Trahissant la vertu sur un papier coupable,
> Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

à les rabaisser. Pradon ne jugeait si mal que parce qu'il se connaissait plus mal encore. Il est tout simple que, s'étant cru capable de faire une tragédie et de disputer le prix à Racine, il ait dit de son rival en parodiant un vers de Boileau (1) :

Si je veux exprimer une muse divine,
La raison dit Corneille, et la rime Racine.

Il est tout simple qu'il mît Regnier au-dessus de Boileau, et qu'il contestât le don de l'observation à Molière, prétendant qu'avant lui on ne connaissait ni Marquis ni Précieuses (2). De même, avant Boileau, qui donc connaissait de méchants poëtes? Ces marquis et ces méchants poëtes, qu'était-ce que de vains fantômes créés par des imaginations malfaisantes? Ainsi tous ces poëtes étaient les jouets de leur vanité. Ils ne s'admiraient si fort que parce qu'ils se mesuraient aux louanges dont ils se payaient entre eux.

Boileau ne craignit pas de se voir tel qu'il était, ou plutôt il eut assez de génie pour être vrai avec lui-même; c'est pour cela qu'il fut si bon juge des autres.

L'histoire des littératures n'offre peut-être pas un second exemple d'une telle sûreté de jugement dans un auteur qui apprécie les ouvrages d'esprit de son époque. Rien ne troubla la main qui pesait ainsi les

(1) La raison dit Virgile, et la rime Quinault.

(2) *Le Triomphe de Pradon sur les satires du sieur Boileau Despréaux.*

réputations contemporaines. Ni l'influence des personnes, ni le tour d'esprit qui prévalait au moment où ces ouvrages avaient vu le jour, ni aucun intérêt de vanité, ne fit hésiter Boileau. La raison d'un contemporain fut aussi infaillible que la raison des siècles, laquelle met toute chose à sa place et tout homme à son rang. Boileau a dit avant nous de Molière, qu'il est le plus grand poëte du siècle de Louis XIV; de Pascal, qu'il en est le prosateur le plus achevé; d'*Athalie*, que c'est le chef-d'œuvre de Racine. Il l'a dit de Molière à Louis XIV qui en doutait, au public contemporain qui ne s'étonnait nullement de voir Molière imprimé, dans les recueils de poésie, à côté des Gomberville, des d'Urfé, des Bergerac, des Scudéry, au même titre d'*auteur célèbre du temps*. Il l'a dit de Pascal, malgré la défaveur du jansénisme, qui rendait suspectes les *Lettres provinciales*; d'*Athalie*, malgré le doute de Racine, qui fut près de se faire un tort de la froideur du public pour ce chef-d'œuvre. Quant aux auteurs qu'il a critiqués, que n'a-t-on pas fait pour les relever de ses arrêts ? Un seul a-t-il été cassé ? Est-ce pour Quinault qu'on donnerait un démenti à Boileau? Ne sait-on pas d'ailleurs que les épigrammes de Boileau s'adressent à certaines tragédies de ce poëte, dont le succès troubla la vieillesse du grand Corneille, et que n'ont pas rachetées quelques beaux vers d'opéra, auxquels Boileau a rendu justice (1)?

(1) Dans sa quatrième préface.

La connaissance de lui-même, en le délivrant de la vanité, l'avait soustrait à la double servitude des écrivains qui s'ignorent : l'influence des personnes, et le tour d'imagination du moment. Comme il n'eut aucun intérêt de vanité, soit à élever les uns, soit à dénigrer les autres, ses jugements sont demeurés. On a si peu suspecté ses critiques de vanité, que, pour y trouver à reprendre, il a fallu l'accuser d'en avoir montré trop peu, en triomphant si haut d'adversaires si au-dessous de lui. Pour ses éloges, il ne les gâta point par cet excès qui prouve que nous adorons notre propre goût dans ceux que nous admirons. Les éloges que Boileau donne à ses illustres amis sont l'effet d'une affection solide et raisonnée; c'est celle que doit inspirer le beau ; c'est de cette façon qu'admire la postérité.

Le caractère de Boileau, la dignité de sa vie, ne rendirent pas moins méprisables les mœurs des poëtes contemporains, que ses attaques n'avaient rendu leurs vers ridicules. Au milieu de ces joueurs, de ces cupides, de ces avares, il eut les mœurs des solitaires de Port-Royal, avec l'enjouement et la facilité de la vie civile. En recevant les dons du roi depuis que le roi était devenu l'État, il n'aliéna pas son droit de dire la vérité même au roi. Louis XIV faisait rechercher le grand Arnauld pour l'envoyer à la Bastille : « Le roi est trop heureux pour le trouver, » lui dit Boileau. Il qualifiait Scarron de méchant poëte, devant sa veuve devenue la femme du roi. Un homme qui savait se rendre indépendant de

Louis XIV, comment ne l'eût-il pas été de l'argent? Quand Boileau écrivait :

> Je sais qu'un noble auteur peut, sans honte et sans crime,
> Tirer de son travail un tribut légitime,

c'était une justification délicate de Racine, forcé par ses nécessités domestiques de vendre ses ouvrages; pour Boileau, il donnait les siens. Il achetait la bibliothèque de Patru, et lui en laissait la jouissance sa vie durant. Il appelait les dons du roi sur Corneille, vieux et pauvre. Le plus beau vers qu'ait écrit Boileau, parmi tant de vers faits de génie, comme dit La Bruyère, a été inspiré au poëte par l'homme, au génie par la vertu; c'est celui-ci :

> Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Ne craignons pas d'accorder aux censeurs Boileau qu'il lui a manqué l'imagination du poëte épique ou dramatique, celle qui crée les événements pour l'épopée et les caractères pour le théâtre, la sensibilité qui sait faire parler les passions. L'imagination, dans Boileau, n'est que la faculté de recevoir des impressions très-fortes des vérités morales et littéraires, ainsi que des ridicules; elle éclate dans les détails plutôt que dans les plans, qui ne sont que des développements logiques ornés d'une main habile. A la différence de Racine, où il y a tant à admirer, même quand on en ôte les vers, dans Boileau, les vers ôtés, on sent une certaine faiblesse de conception.

Pour la sensibilité de Boileau, pourquoi nierait-on ce qu'il n'a caché ni à lui-même ni au public? Certes il ne sent pas comme Virgile, comme Molière, comme Racine. Mais s'il n'eut pas cette force de sympathie qui communique au poëte toutes les passions qu'il peint, et qui lui révèle le secret de ces *larmes des choses* (1) dont parle Virgile, il connut la sensibilité de l'homme de Térence : rien de ce qui est de l'homme ne lui fut étranger. C'est la sensibilité du juge connaissant dans les passions humaines, non pour en avoir éprouvé les effets, mais par la lumière de la raison qui lui en montre le germe au fond de lui-même, et par la bonté qui lui fait comprendre les misères auxquelles il compatit.

Ce qui n'a pas manqué à Boileau, en aucun endroit de ses écrits, c'est la faculté souveraine en toutes les choses de la vie, comme en tous les ouvrages de l'esprit, sans laquelle l'imagination n'est qu'une ivresse, la sensibilité qu'un désordre du tempérament, c'est la raison. Aucun poëte de son temps n'en avait reçu le don plus pleinement; nouvelle preuve qu'il est une loi qui préside à la diversité des talents, et qui les approprie, selon les temps et les lieux, aux besoins de l'esprit humain. C'était à d'autres à donner les grands exemples de l'imagination qui crée les types et de la sensibilité qui fait parler les cœurs. Boileau avait à établir des règles, à fixer des esprits incertains, à réparer la poésie, à relever la condition mo-

(1) *Sunt lacrymæ rerum.*

rale du poëte; il avait à remplir la tâche de *législateur du Parnasse*, titre qui lui fut déféré par son siècle, tant on y croyait nécessaire une législation qui réglât et qui assurât l'art d'écrire en vers! Nul ne convenait mieux à cet emploi qu'un poëte chez lequel dominait la raison. Aussi bien, la raison dans Boileau n'est pas la raison d'un géomètre; c'est celle d'un homme qui sent en poëte ce qu'il enseigne en théoricien.

§ V.

PRINCIPES DE SA POÉTIQUE.

La raison est l'âme des écrits, le vrai en est l'unique objet : telle fut la doctrine fondamentale de Boileau; c'est la loi, mère de toutes les autres, lesquelles ne sont que des manières diverses d'appliquer la raison à la diversité des genres, et de rechercher le vrai qui convient à chacun. Il l'a gravée dans des vers devenus proverbes :

> Aimez-donc la raison; que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle *seule* et leur lustre et leur prix...
> Rien n'est beau que le vrai, le vrai *seul* est aimable.

Le mot *seul* est à la fois la limite et la sanction du précepte. Hors de la raison, il n'y a ni *lustre* ni *prix*, c'est-à-dire, ni forme ni fond; hors du vrai, il n'y a pas de beau. Ces vers, que chacun de nous sait par cœur, que l'usage a rendus communs sans les rendre vulgaires, paraissaient inouïs au temps de Boileau

et aux poëtes qui ne se sentaient pas en règle sur ce point. Pradon, qui qualifiait Boileau d'*Attila badaud*, ne lui reproche-t-il pas de parler toujours « à tort et à travers de bon sens et de raison, refrain de sa morale de campagne (1)? » C'étaient, en effet, des maximes inconnues jusque-là. Malherbe les avait pressenties, et il paraît bien, par ses critiques de détail, que ce qu'il avait en vue c'est la raison sous la forme du vrai. Mais il n'en eut pas d'images aussi claires que Boileau. Ni la chose ni le mot ne s'en trouve dans ses notes critiques. Outre la difficulté, même pour un esprit supérieur, de voir toute la portée de ses pensées, et, pour un réformateur, de connaître et d'exprimer d'avance toutes les conséquences de sa réforme, Malherbe ne partageait-il pas l'antique préjugé qui faisait de la poésie un art agréable plutôt qu'utile? Il lui est arrivé de dire qu'un bon poëte n'est pas plus nécessaire à la république qu'un bon joueur de flûte.

Était-ce une boutade, ou Malherbe subissait-il ce préjugé dans le temps même qu'il donnait le premier un si grand air à la poésie? Pourquoi donc la poésie serait-elle autre chose que la morale et la philosophie? Pourquoi, comme la morale et la philosophie, ne chercherait-elle pas le vrai par la raison? Après

(1) *Le Triomphe de Pradon sur les satires du sieur Despréaux*. En tête de cet écrit est une gravure représentant Mercure fouettant un satyre, en présence d'un personnage appuyé contre un arbre, le doigt levé, et qui paraît régler la correction. La Haye, 1676.

*r*oir été un art frivole, dont les difficultés donnaient
n prix de convention à de vaines galanteries, à
uelque badinage d'esprit inspiré par le tour d'ima-
nation du moment, n'était-il pas temps qu'elle
rît enfin son rang parmi les productions de l'esprit
ui prétendent à l'empire des âmes, et qu'elle de-
andât cet empire aux seules choses qui le donnent,
. raison et le vrai? Voilà ce qu'avait pu soupçonner
lalherbe et ce que consacra Boileau. Il est juste d'y
econnaître l'influence de Descartes, le père de l'art
e penser, qui n'est que l'art de choisir, parmi ses
ensées, celles qui ont la marque du vrai, recon-
ue par la raison; mais il fut glorieux pour Boileau
l'introduire l'esprit de la *Méthode* dans la poésie.
Le jour-là, il n'y eut plus d'un côté des penseurs, et
le l'autre des poëtes; le poëte fut le plus divin des
enseurs.

Ces doctrines ne plaisaient guère à un fougueux
ennemi de Boileau, le sieur Carel de Sainte-Garde.
Il trouvait tout cela *bourgeois*, comparé à la poésie
des ruelles, à la poésie gagée par les grands sei-
gneurs, au galant, qu'il continuait de défendre contre
Boileau. Il lui a même donné quelque part l'épithète
de bourgeois. Après une réflexion qu'il estime sans
réplique, « Le bourgeois, dit-il, n'y prendra pas
garde (1). » Je ne trouve pas le mot si malheureux,
pour être de l'auteur de *Childebrand*. Oui, bourgeois;

(1) *La défense des beaux esprits de ce temps contre un satirique.*

et pourquoi pas? C'était, en effet, la poésie bourgeoise dont le règne commençait; c'était la poésie de cette classe éclairée et indépendante qui s'était formée au seizième siècle, entre les grands seigneurs et le peuple, et qui prend si hautement parti, dans la *Ménippée*, pour la royauté contre la féodalité, pour la nation contre l'étranger. Alors elle était une classe, aujourd'hui elle est la nation. Boileau reconnaissait les premiers traits de cette poésie dans Villon, au grand scandale de Sainte-Garde, indigné qu'il fît cet honneur « à un voleur de nuit, dit-il, lequel non-seulement tirait la laine, mais perçait les maisons et montait aux fenêtres avec des échelles de corde. » N'eût-il pas été plus juste, plus séant, de faire descendre la poésie française « de Thibaut, comte de Champagne, le chaste amant de la reine Blanche, voire d'Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême, de la noble maison de Lusignan (1)? » De même, pour personnifier le progrès de la poésie française après Villon, quel goût d'aller choisir Marot, cet autre poëte bourgeois, un Villon avec des inclinations plus honnêtes, au lieu de Guillaume de Saluste, seigneur de Dubartas!

Ce reproche de bourgeoisie, que Sainte-Garde faisait à Boileau, a été renouvelé par d'autres grands seigneurs de la souche des Sainte-Garde et des Pradon. Mais les premiers l'entendaient surtout de son mépris pour la poésie chère aux grands, laquelle

(1) *La défense des beaux esprits de ce temps*, etc., etc.

paraissait noble parce qu'elle avait des nobles patrons; les seconds l'ont entendu, comme iontel, d'un prétendu défaut d'élévation et d'é-ie.

oi donc? est-ce que la raison, dans Boileau, se-l'une autre sorte que la raison générale? Est-elle ettie à quelque système, ou circonscrite à de ins genres d'écrire? Lequel a-t-elle exclu? Boi-a-t-il seulement exprimé une préférence pour le e dans lequel il excellait? Quelle est la poésie si e, si passionnée ou si rare, qu'ait proscrite cette raison?

it-il vrai que Boileau ait parlé froidement de la ion? Voici des vers où il la recommande au e, en même temps qu'il en peint avec une briè-admirable les principaux effets :

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe, et le remue (1).

-t-il interdit au poëte les inspirations de l'amour, qui admet l'amour *le moins honnête*, pourvu qu'il exprimé chastement, et qui en conseille la pein-e *comme la route la plus sûre pour aller au r* (2); lui qui décide qu'il faut être amoureux ır bien exprimer l'amour (3)!

Art poétique, chant III.

) De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre. (Chant III.)

) Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux. (Chant II.)

Le conseil qui suit vous paraît-il d'un moraliste étroit :

. . . . . Aux grands cœurs donnez quelques faiblesses?

Et si l'on regarde la variété des genres, Boileau en a-t-il borné le nombre, lui qui admet quelques genres morts avec le vieil esprit gaulois? Le rondeau, la ballade, le madrigal n'existent plus que dans l'*Art poétique* (1).

Aurait-il du moins exclu le roman? Loin de là, il lui donne des priviléges (2).

Il convie les auteurs à l'invention, cet homme qu'on a accusé d'avoir voulu borner la puissance de l'esprit humain (3); il leur ouvre tous les trésors et toutes les libertés du style (4), ce poëte dont on fait un grammairien timide, blâmant en autrui les hardiesses où son esprit ne pouvait s'élever. A la vérité, invention, genres, style, il veut que tout se subordonne à la raison.

(1) Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le madrigal, plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse, et l'amour.
(*Art poétique*, Chant II.)

(2) Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors serait hors de saison. (Chant II.)

(3) Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions :
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions? (Chant III.)

(4) De figures sans nombre égayez votre ouvrage. (*Ibid.*)

Mais qu'est-ce donc que la raison? Boileau s'est bien gardé de la définir. Il ne l'eût pas définie assez clairement pour les gens qui en manquent; et il savait que les bons esprits la sentent assez pour n'avoir pas besoin qu'on la leur définisse. Quand je fais appel à la raison d'un homme de bonne foi qui s'est trompé ou qui a fait une faute, je ne la lui définis pas, car je sais qu'elle lui parle en même temps que moi, et qu'elle s'est déjà mise de mon côté. J'offenserais même cet homme, au lieu de le ramener, si je prétendais découvrir en lui sa raison. Tout ce qu'il peut supporter de moi, c'est que je lui fasse voir ce qui n'y est pas conforme. A cela se borne Boileau. Par tout ce qu'il défend au nom de la raison, on voit bien qu'il s'agit toujours de ce sens de l'*humain*, par lequel non-seulement rien de ce qui est de l'homme ne nous est étranger, mais tout ce qui n'est pas de l'homme nous est antipathique.

Quelque chose donc que vous écriviez, il faut que ma nature en soit d'accord. Si, dans la peinture des passions, vous allez au delà, non de celles que j'ai pu connaître, car je ne réduis pas le vrai à mon expérience personnelle, mais de celles que je puis concevoir, ma raison ne vous suivra pas. Elle résistera à vos fictions, si vous y excédez la vraisemblance; de même, elle sera choquée de votre langage, si vous sortez non du mien, qui est sans doute trop humble pour exprimer les conceptions de l'art, mais de celui que je tiens pour bon et

pour mien, parce qu'il exprime en perfection d
choses conformes à ma raison.

De même que la raison, selon Boileau, n'est poi spéciale ni exclusive, le vrai, qui en est la matièr n'est point une sorte de vrai, c'est tout ce qui e vrai. C'est à la fois le vrai du devoir et le vrai du fai le vrai de Pascal, comme celui de Montaign Seulement Boileau a voulu, et qui donc l'en blâme rait? que ce que nous connaissons servît à nou conduire, et que de la peinture de ce qui se fait sortît toujours quelque enseignement sur ce qui do se faire. Il invite le poëte à chercher la passion a fond du cœur; que dis-je? il veut même que, pou la bien exprimer, on l'éprouve; mais c'est sous l réserve qu'en s'y intéressant, le lecteur ou l'auditeu la condamne.

> Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes,
> Je condamne sa faute et partage ses larmes.

S'il conseille la peinture de l'amour, c'est à l condition que cette passion, souvent combattue d remords,

> Paraisse une faiblesse et non une vertu.

Mais cette condition, loin de borner le vrai, n'en fait elle pas elle-même partie? Une passion qui nous de manderait de la pitié sans blâme, et qui se donnerail l'air d'une vertu, ne serait pas une passion vraie. Quand nous sommes témoins des effets d'une passior violente, le jugement que nous en portons n'est-il pas mêlé de blâme et de pitié? Que dis-je? quand nous

›s nous-mêmes sous le joug de la passion, ne ›aitons-nous pas tour à tour avec complaisance ›rité, et ne sommes-nous pas aussi près de ı reprocher comme une faiblesse, que de nous e honneur comme d'une vertu?

principes de la raison et du vrai, Boileau les ue aux genres dont les règles particulières ne ue les conditions auxquelles chaque genre est me à la raison. Boileau n'a raffiné sur aucun; ›aractérise sommairement, tantôt par leurs li- tantôt par la disposition d'esprit à laquelle ils ›ent, faisant voir par là qu'ils sont moins des › arbitraires consacrés par leur antiquité, que ›mes naturelles de notre esprit. Quand le poëte es genres et confond leurs limites, il fait pis oler une règle de poétique, il contrarie notre ›, qui n'a jamais, au même moment, deux dis- ›ns contradictoires, et qui ne supporte pas ain qui veut lui faire cette violence.

›aison, pour chaque genre, consiste à se con- r à la disposition d'esprit particulière qui y ›; le vrai, c'est tout ce qui est conforme à cette ›ition. On l'a si bien senti, qu'il est d'usage de *la vérité des genres*. Or, qu'entend-on par là, la conformité de ces genres, ou de la manière ls sont traités, avec la disposition que nous y tons? Quand je vois ou lis un poëme dramati- ›e que j'y veux trouver, c'est la ressemblance ›a vie; tout ce qui n'y est pas marqué de cette ›blance, je le juge hors de la vérité du genre.

Qu'on me donne à lire une ode, je m'attends à quelque chant sublime ou gracieux; si l'inhabileté du poëte me jette dans quelque récit, ou me détourne vers des idées satiriques, il mécontente ma disposition lyrique, sans contenter la disposition que je prête, soit à l'épopée, soit à la satire. Le poëte n'est si pas maître de nos âmes que le lui disent ses flatteurs : l'empire appartient à celui qui connaît toutes les avenues de notre esprit, non à celui qui les évite ou qui les confond.

Boileau n'entre pas dans cette métaphysique des genres : ce n'était ni dans son plan, ni propice aux développements poétiques, ni nécessaire à une époque où l'on avait foi aux grands exemples de l'esprit humain dans les lettres, comme à la tradition en matière de foi. Mais si l'on ne tirait pas cette interprétation de ses préceptes sur les genres, des vives descriptions qu'il en fait, des limites qu'il leur a tracées, on ne l'aurait pas compris.

C'est faute d'avoir été au fond de sa théorie, que des critiques en ont trouvé certaines prescriptions communes et superficielles, et tout au plus bonnes pour les versificateurs de profession. Pour le poëte, qu'a-t-il affaire de tous ces préceptes sur la langue, sur la rime, sur le travail? Par exemple, on s'est scandalisé de ce vers de l'Épître à Molière :

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime (1)?

(1) *Satire II.* A Molière. Accord de la Rime et de la Raison.

haute idée qu'il a de Molière, a-t-on dit, d'en re ainsi un rimeur habile! N'est-ce pas pitié que ileau demande à Molière où il trouve la rime, au u de lui demander où il a trouvé le *Misanthrope*? oublie que le même homme invitant ailleurs le ëte à s'accoutumer aux difficultés de la rime, dit e, par l'habitude de la *bien chercher*,

> Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
> Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit (1).

nsi, pour avoir le vrai sens de l'admiration qu'ins- re à Boileau cette facilité à trouver la rime, il faut souvenir qu'il l'entend de la rime enchaînée au ug de la raison, de la rime qui enrichit le sens au u de le gêner, de la rime telle que la manie Molière ns le *Misanthrope*. Que faut-il voir alors dans ce rs qui fait sourire dédaigneusement d'Alembert, armontel et d'autres, sinon un cri d'étonnement à vue de cette richesse de génie qui faisait trouver à olière du même coup la raison et la rime, et un ndide retour de Boileau sur lui-même, qui ne les ouvait pas toujours, même en se consumant à les ercher? Toute la querelle de Boileau avec les ëtes contemporains porte sur la rime qui ne sert s au sens; c'est à cette rime qu'il a déclaré la ierre :

> Quand mon esprit, poussé d'un courroux légitime,
> Vint devant la raison plaider contre la rime... (2).

1) *Art poétique*, chant I.
2) *Épître X*, à ses vers.

Une irréflexion du même genre a fait blâ
vers, qui termine l'excellente description du
« Cela est un peu fort, s'écrie La Harpe, e
« porter un peu loin le respect pour le son

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme (1).

Un admirateur de Boileau a voulu le justifier par raison de chronologie. Le genre du sonnet, marque-t-il, étant encore très-populaire en 1674, poétique ne pouvait ni l'omettre ni l'estimer méd crement (2). Je n'accepte point cette excuse po Boileau; il me paraît ici doublement à louer, d'abor pour avoir fait sentir par un exemple si vif le prix d la perfection dans tous les genres, ensuite pour n'a voir pas omis même le genre du sonnet. C'est la dis cipline assurée, sans rien ôter à la liberté.

D'autres censeurs se sont offensés de l'estim qu'il fait des transitions, « le plus difficile chef-d'œu « vre de la poésie, » écrit-il à Racine (3). Pén trons au fond de ces paroles. S'agit-il donc d'u certaine soudure artificielle pour dissimuler le d cousu d'une pièce de poésie? Dans ce cas, ni la pei qu'il y a prise n'intéresserait, ni l'aveu qu'il en f ne serait utile à l'art. Mais ne l'entend-il pas plutôt fil même du discours qu'il est si malaisé de ne p laisser échapper? Les transitions ne sont-elles p

(1) *Art poétique*, chant II.

(2) *M. Daunou*. Préface de l'édition des œuvres de Boileau.

(3) Il lui parle de sa satire contre les femmes, « ouvrage, d il, qui me tue par la multitude des transitions. »

des vérités intermédiaires qui lient les vérités principales? Le bon discours pourrait se comparer à une chaîne dont tous les anneaux, quoique de grosseur inégale, seraient d'or. Les plus petits sont les transitions; mais ils sont d'or comme les plus gros. Où les transitions sont forcées, la faute en est au plan qui a été mal conçu, au discours qui n'a pas une suite naturelle. Vanter l'art des transitions, c'est donc conseiller par le tour le plus vif l'art des plans; et de même qu'en louant le soin donné à la rime, c'est la raison que Boileau recommande, de même, en nous prescrivant le soin des transitions, il nous invite à concevoir fortement le sujet et à en lier toutes les parties. Il donnait ainsi des règles qui nous ont servi à reconnaître ses fautes; car si la satire des femmes *l'a tué par la multitude des transitions*, c'est peut-être parce que cette satire pouvait être mieux conçue, et qu'elle sort par moments de la raison et du vrai.

Il n'est pas une des descriptions de Boileau où l'on ne trouve la raison pour principe de l'inspiration, et le vrai pour objet. Que dis-je? il n'en est pas une qui n'assure la liberté du poëte par la manière même dont elle la règle. Une doctrine littéraire qui m'impose la raison et le vrai, a plus de souci de ma liberté que celle qui autorise mes caprices. C'est ainsi que la loi morale qui m'impose l'honnête, me veut voir plus véritablement libre qu'une certaine philosophie qui s'en fie à ma sagesse du soin de me conduire, et qui la rend ainsi complice de

ses erreurs et de ses défaillances. Car que veulent toutes ces prescriptions, sinon nous exciter à nous connaître? Où est la liberté véritable, sinon dans la connaissance de soi-même? Il est vrai que nous ne le croyons pas d'abord; nous goûtons plus les doctrines qui flattent cette autre liberté fausse qui vient de l'humeur et des sens, et qui nous trompe sur ce que nous sommes. On s'insurge contre Boileau à proportion de la crainte qu'on a de se voir au vrai. Outre qu'il juge les questions brièvement, sans entrer dans des motifs qui provoqueraient la contradiction, et que, traitant exclusivement de la poésie, c'est en poëte qui sent son art, non en philosophe qui en disserte, qu'il rend ses décisions, exprimées par de vives images tirées de l'art dont il trace les règles.

Au temps où Boileau écrivait, la simplicité même de ses doctrines en faisait l'autorité. A tous ces jeux d'esprit où s'évertuait alors tout ce qui tenait une plume, il oppose la raison, le vrai, comme à un siècle déréglé on se contente de rappeler la probité, l'honneur, la foi publique. Car à quoi bon expliquer, subtiliser?

Notre condition serait bien misérable si, en fait d'écrits, nous n'attachions tout d'abord un sens aux mots raison et vrai, comme, en fait de conduite, aux mots probité, honneur, foi publique. Mais il arrive que ces idées qui sont si claires, ou s'obscurcissent, ou cessent de nous être présentes. Les rappeler à propos, en réveiller les images au fond des esprits, c'est une création. Boileau n'avait pas à faire

tre chose. Ni la subtilité d'Aristote, ni cette phiophie de l'art, où ce grand homme semble vour donner la raison de la raison, n'eussent été de se là où il suffisait de quelques vérités simples, rnelles, ou plutôt de quelques-uns de ces mots contiennent en eux tout un ordre d'idées, raison, i, langue, perfection; véritables mots de ralliement pour l'esprit humain, aux époques où il perd ée de sa grandeur et de son immortelle beauté. Boileau dut sa grande réputation à l'honneur d'ar prononcé ces mots tout-puissants avec un adrable à-propos. Si la postérité a confirmé le jugent de son époque, il le doit à ce que cet à-propos renouvelle sans cesse, l'esprit humain, comme un sseau qui chasse sur ses ancres, s'agitant incesnment sur ces points d'appui, dont il ne s'arrache moment que pour revenir s'y fixer de nouveau. Cette raison, ce vrai, importunaient comme des tômes tous les poëtes de la vieille école. Rien ne irritait plus que de s'y voir ramener par le satiue que Pradon faisait fustiger aux frontispices de libelles. Pour comble, Boileau ne prenait pas la ne de discuter avec eux. Il se bornait à leur monr ces mots magiques, prenant à témoin son siècle, peu à peu s'y reconnaissait lui-même, et se rernait contre ce qu'il avait aimé. C'est avec ces ts que Boileau dissipa toute cette vaine poésie : telle en a toujours été la force dans notre pays, e tous les poëtes qui n'en ont pas compris le sens, qui ont osé y contredire, sont allés ou iront re-

joindre ceux qu'on a spirituellement appelés les victimes de Boileau.

En même temps qu'il opposait à la poésie contemporaine la raison et le vrai, réintégrés pour ainsi dire dans la langue poétique d'où la mode les avait bannis, il opposait aux mœurs des poëtes un idéal formé de toutes les qualités de l'homme de bien. Le poëte, selon Boileau, doit se défendre contre les éloges, et ne jamais dédaigner les critiques, fût-ce même celles d'un sot, qui peut quelquefois donner un bon avis; chercher un ami véritable qui l'éclaire sur ses fautes; faire reluire dans ses vers la pureté de sa vie; fuir la jalousie et les intrigues; travailler pour la gloire, et non pour le gain (1). Beau type de poëte, surtout si l'on songe que Boileau en avait pris les traits dans sa propre vie, et qu'il se donnait lui même en exemple à des poëtes pour lesquels chacun de ses traits était un reproche. C'était trop peu de dire :

> Aimez donc la raison ;

ce précepte voulait un corollaire. Boileau le trouva dans sa conscience :

> Aimez-donc la vertu : nourrissez-en votre âme (2).

Voilà l'idéal au complet : car si la vertu n'est que la raison dans la conduite de la vie, quel poëte saura

(1) *Art poétique*, chant IV.
(2) *Ibid.*

donner dans ses écrits une image plus sensible de la raison, que celui qui, sous le nom de vertu, la prendra pour guide de sa vie?

Telles sont les doctrines de l'*Art poétique*, ce code si vainement attaqué depuis deux siècles, qu'aucun changement de goût n'a pu faire abroger, et dont quelques prescriptions à peine sont tombées en désuétude : encore y aurait-il du péril à les indiquer. Les articles de ce code, exprimés tantôt par des sentences vives et laconiques comme les réponses des oracles, tantôt par de poétiques images des règles de la poésie, sont présents à tous les esprits cultivés de notre pays. Juges des ouvrages d'autrui, nous nous dirigeons par ses règles; auteurs, nous tâchons de nous y conformer, et de nous en aider contre nos défauts. Non-seulement l'application en est commune à la prose et aux vers, mais elles s'étendent à l'art de concevoir et d'exprimer toutes choses. Il n'y a pas de législation plus conforme au génie de notre pays. Ceux qui y résistent ne témoignent pas moins de cette conformité que ceux qui y obéissent : car ce qu'ils défendent contre Boileau, ce sont ou des écrits jugés mauvais et que les apologies n'ont pas fait trouver bons, ou des défauts de leur esprit, pour lesquels ils en veulent à Boileau, qui les a connus et pesés à leur poids avant qu'ils fussent nés. On ne cite pas un bon ouvrage en vers qui ait été fait de parti pris contre les règles de l'*Art poétique :* en peut-on citer un, même chez les nations étrangères, pour peu que tous les esprits cultivés

soient d'accord sur sa beauté, dont les doctrines de Boileau eussent empêché les belles parties, ou n'aient pas par avance signalé les défauts? Il resterait à prétendre qu'il peut y avoir de beaux ouvrages qui ne portent pas la marque de la raison et du vrai, ou qu'il y a une sorte de vrai qui n'est pas conforme à la raison. Mais qui oserait aller jusqu'à cet excès-là?

§ VI.

DES LIAISONS DE BOILEAU AVEC RACINE, MOLIÈRE ET LA FONTAINE.

L'*Art poétique* est quelque chose de plus que l'ouvrage d'un homme supérieur : c'est la déclaration de foi littéraire d'un grand siècle. Les doctrines en avaient été débattues entre les grands poëtes de ce siècle, Molière, Racine, La Fontaine, Boileau, dans des entretiens dont il est demeuré des traditions. La Fontaine y fait allusion dans le début des *Amours de Psyché*. Il parle de quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, et qui avaient lié une sorte de société d'où l'on avait banni les conversations réglées et tout ce qui sent la conférence académique. « L'envie, la malignité ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement. » Ces quatre amis ne sont autres que

Molière, qui y est désigné sous le nom de Gélaste (γελαστός, plaisant); Boileau (Ariste) qui était sérieux sans être incommode; Racine (Acante), et La Fontaine (Polyphile), dont « on pouvait dire qu'il aimait toutes choses (1). »

Racine et La Fontaine s'étaient liés les premiers. Ils attirèrent bientôt Molière et Boileau. Celui-ci avait loué un petit appartement rue du Vieux-Colombier, où ces quatre amis et Chapelle, qui n'était pas au-dessous d'eux par le goût, se réunissaient deux ou trois fois la semaine pour se consulter sur leurs écrits. A l'exception de Molière, déjà célèbre, ils étaient tous à leurs débuts. Racine avait fait la *Thébaïde;* La Fontaine, le premier livre de ses Contes; Chapelle, son *Voyage;* Boileau, ses premières Satires. De temps en temps La Fontaine emmenait à Château-Thierry Racine et Boileau. Molière était forcé de rester à Paris pour son théâtre. A leur retour, les soupers et les entretiens recommençaient. Il y avait une punition pour les fautes de table: c'était de lire la *Pucelle* de Chapelain. La peine capitale était une page entière.

Les entretiens roulaient sur toutes les parties de l'art, chacun donnant ou son sentiment, comme auteur, sur le genre qu'il cultivait, ou son jugement, comme lecteur, sur les genres que traitaient ses amis. Molière et Racine révélaient les sévères beautés du

(1) « Acante et Polyphile, dit-il, penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acante avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. »

poëme dramatique. L'amateur de toutes c
Fontaine, indiquait le délicat de tous les
Boileau ramenait tout à la raison et au vrai.
trôle amical qu'ils exerçaient les uns sur le
ne s'arrêtait pas aux écrits ; il s'étendait jus
la conduite. Ainsi Molière, Racine et Boilea
mandaient Chapelle pour ses excès de table,
sence de La Fontaine qui se taisait, n'ayant
qualité pour faire la morale à autrui ; ainsi B
et Racine engageaient, pour réconcilier La Fo
avec sa femme, des négociations dont on com
trop bien que Molière s'abstînt.

On ne s'avise pas de déterminer avec rig
ce que chacun de ces quatre grands écrivains a
tiré de ce commerce; mais nier qu'ils y a
tous beaucoup gagné, ce serait un paradoxe in
tenable. On cite à ce propos une anecdote piqua
dont on n'a peut-être pas tiré toute la mor
Nos quatre amis discutaient sur l'usage des *ap*
au théâtre (1). Molière et Boileau les approuvaie
La Fontaine n'en voulait point. Il les jugeait c
traires à la nature. Boileau imagina, pour les ju
fier, un moyen plaisant. Pendant que La Font
défendait avec chaleur son avis contre Molière,
leau se mit à lui dire des injures. Il n'en ente
rien, tant il était animé. Alors Boileau de tri
pher, et de prouver victorieusement à La Font

(1) Il s'agit de ces paroles prononcées par l'acteur, qu'on
pose n'être pas entendues des autres personnages, quoiqu'ell
soient du public.

que les *aparté* sont dans la nature, puisqu'il vient d'être injurié à haute voix et presque à la face, sans qu'il ait rien entendu.

La démonstration était péremptoire. Ce qu'on en peut tout au plus conclure, c'est que les *aparté*, pour être vrais, veulent des personnages aussi distraits que La Fontaine, Au fond, il n'avait pas tort de se montrer plus difficile sur ce point que Molière lui-même, lequel tenait aux *aparté* comme à un moyen commode d'effet, dont le spectateur souffre volontiers l'invraisemblance, s'il doit en résulter pour lui quelque bon rire. Mais qui nous dit que Molière n'ait pas été touché des bonnes raisons de son ami, et que si les *aparté*, devenus de plus en plus rares dans son théâtre, disparurent tout à fait de ses chefs-d'œuvre, on ne le doit pas à La Fontaine?

Des griefs qui laissèrent l'estime intacte, les misères des amitiés humaines, rompirent ces douces réunions, si utiles à tous. Molière et Racine se brouillèrent à cause de l'*Alexandre* que Racine eut le tort de retirer à la troupe de Molière. Ils cessèrent de se voir sans cesser de se rendre justice. Ce fut ensuite Boileau et La Fontaine qui se refroidirent. La sévérité de mœurs de Boileau, ses scrupules de religion, sa probité peut-être tyrannique, lui rendaient embarrassante sa liaison avec La Fontaine, qui pratiquait de plus en plus la morale de ses contes. Leurs relations en devinrent moins intimes, mais il n'y eut pas brouille. Nous voyons, vers la fin de la vie de La Fontaine, Racine et Boileau le décider à

mettre au feu un conte qu'il songeait à adresser
grand Arnauld, qui l'avait loué de ses fables. Er
Racine et La Fontaine l'amitié subsista sans nua
et qui donc aurait pu brouiller La Fontaine et Moli

Quand la séparation ou le refroidissement arr
tout le bien qui pouvait sortir de leur union
déjà fait. Ils s'étaient entendus sur toutes les
ditions de l'art, et comme engagés à la fois par
mulation et par l'amitié à les remplir. Nous de
à ces liaisons illustres, non leurs grandes q
tés, mais l'unité de direction et d'objet qui leu
chercher et atteindre, dans les genres très-di
où chacun d'eux se rendit célèbre, la perfecti
c'est-à-dire le vrai par la raison. Pourquoi
loir séparer Molière et La Fontaine de Racine e
Boileau, et les rattacher à je ne sais quelle tr
tion plus nationale qui n'est point celle de Dubel
l'étude de l'antiquité et le pur français de P
Cela n'est guère soutenable de Molière, mais c
bien moins de La Fontaine? N'est-ce pas lui en
qui, dans la querelle des anciens et des moder
se prononça le premier pour les anciens? Huit j
après la séance académique où Perrault avait imr
dans une ode les anciens aux modernes, parai
cette charmante épître à Huet, où, faisant allu
à ces ridicules attaques, l'amateur de toutes ch
Polyphile, disait :

> Je vois avec douleur ces routes méprisées :
> Art et guides, tout est dans les champs Élysées.
> Je le dis aux rochers. . . . .

Ne distinguons donc pas deux écoles dans ce groupe de grands hommes. N'ôtons à aucun la part qu'il a eue, comme juge supérieur, comme conseiller sincère, dans les œuvres de ses amis. Laissons surtout à Boileau, qui fut peut-être le moins libéralement traité du côté du génie, la part que lui donnèrent sa ferme raison et son goût incorruptible dans la composition d'ouvrages qu'il nous a appris lui-même à mettre au-dessus des siens. L'*Art poétique* a été discuté et convenu entre Molière, Racine, La Fontaine et Boileau; mais celui-là dut le plus souvent trouver les lois de l'art, qui eut la gloire de les exprimer si bien.

§ VII.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES D BOILEAU.

Il y a trois époques distinctes dans la vie de Boileau. La première, de 1660 à 1668, est, pour ainsi parler, toute militante. Neuf satires, dont quatre exclusivement littéraires, et les autres semées de traits contre les poëtes contemporains, des préfaces agressives, des ouvrages satiriques en prose (1), des apologies de la satire, remplissent ces huit années, qui conduisent Boileau de la jeunesse à l'entrée de l'âge mûr (2). Le combat est engagé entre les poëtes en possession et le nouvel arrivant. Du côté de Boileau, la raison est soutenue par la confiance de la

(1) *Dialogue sur les héros de roman.*

(2) De vingt-quatre à trente-deux ans.

jeunesse, et les attaques sont sans ménagem
mauvais poëtes, « nation farouche qui pre
aisément, ces esprits si gourmands de louan
y ripostent par tous les moyens. A défaut d'a
écrites dans le style des Satires, ils publien
Boileau des libelles diffamatoires, calomnien
sèment de faux bruits sur sa personne. Un 1
du temps, Mignot, qui s'était cru insulté dans
tire du *Repas ridicule*, enveloppe sa march
avec les critiques de Cotin. La neuvième satir
chef-d'œuvre du genre, fait définitivement p
tous les rieurs du côté de Boileau, et met hor
combat, outre Cotin, les plus déterminés de ses
versaires.

Dans le même temps, Boileau allait récitant d
les compagnies le *Dialogue des héros de roman*, p
ouvrage à la manière des dialogues de Lucien, d
lequel il tournait en ridicule le *Cyrus* et la *Cl*
de mademoiselle de Scudéry. La moquerie é
d'autant plus vive, que lui-même (qui le croirait?
avait été pris comme tout le monde. Mais la rais
lui ayant ouvert les yeux, dit-il, il n'avait pas eu
cesse qu'il ne fît un petit écrit pour se venger d
voir donné dans ce travers (2). Ce dialogue par
faible aujourd'hui; il a perdu le sel de la critiq
personnelle et de l'à-propos. Mais si l'on imag
Boileau le récitant devant des personnes dont la t
était pleine de toutes ces belles passions, et donn

(1) Préface des Satires.
(2) Préface des *Héros de roman*.

à chaque personnage le ton et le geste qui lui convenaient, on comprend qu'il s'y attirât beaucoup d'applaudissements. Un scrupule de cette bonté dont le loue Saint-Simon (1) l'empêcha de livrer à l'impression ce dialogue; il ne le mit même pas sur le papier, et le garda dans sa mémoire jusqu'à la mort de mademoiselle de Scudéry. Il n'avait pas voulu, « donner de chagrin à une fille qui, après tout, disait-il, avait beaucoup de mérite, et qui, s'il faut en croire ceux qui l'ont connue, avait encore plus de probité et d'honneur que d'esprit (2). »

Dans la seconde époque, de 1669 à 1674, la bataille est gagnée. Le roi s'est déclaré pour les nouveaux poëtes contre les anciens. Molière dîne à la table de Louis XIV. Continuer la guerre contre des vaincus eût été peu généreux. Boileau a désarmé. Durant ces cinq années, aucune satire n'est sortie de sa plume. C'est le moment d'affermir les conquêtes que l'esprit français vient de faire sur le tour d'esprit contemporain, et de donner des lois à la poésie rentrée dans le devoir, Boileau écrit l'*Art poétique*. Il en entremêlait le travail de l'ingénieuse plaisanterie du *Lutrin,* dont les quatre premiers chants furent composés dans le même temps que les deux derniers de l'*Art poétique*. Si l'humeur satirique s'y fait voir encore, ce n'est plus contre les poëtes vaincus, mais contre les gens d'Église, touchés d'une main légère, qui effleure les personnes

(1) *Mémoires de Saint-Simon*, chap. CCLXXXIX.

(2) Préface du *Dialogue des héros de roman.*

et n'atteint pas les choses. Ses préfaces sont ques. Il ne parle plus des beurrières qui lui justice des injures de ses calomniateurs; il ne t pas mauvais qu'on l'attaque à son tour, et i une sorte de réparation à certains auteurs qu'il maltraités.

Ce changement d'humeur le mène insensil ment de la Satire à l'Épître. Dans l'épître à Guil ragues, il annonce le désarmement :

> Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable.

Et plus loin :

> Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
> Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Il avait alors trente-huit ans. Il rappelle, sans le désavouer ni le regretter, le temps où on l'avait vu éclater, non sans tumulte, dans le champ de la Satire. Aujourd'hui, il est devenu amoureux de plus sévères plaisirs :

> J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre...
> Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
> C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime :
> Je songe à me connaître, et me cherche moi-même.

Il citait volontiers ce dernier vers comme sa devise, indiquant ainsi à la postérité le secret de sa gloire, qui est de s'être cherché le premier parmi tous les poëtes de son temps, et de s'être connu.

Cette disposition philosophique (1) persiste de 1674 à 1703, époque de ses honneurs à la cour, qui ne l'étourdissent point et ne le rendent point servile. Choisi par le roi pour historiographe, il en remplit d'autant plus mal les fonctions, qu'il se connaissait peu propre à ce genre de travail. C'est le temps de ses plus belles épîtres. Les grandes vérités de l'art, dont la principale, *Rien n'est beau que le vrai*, fait le sujet de l'épître à Seignelay (2); l'utilité qu'on doit tirer des critiques injustes, pour s'exciter à n'en pas mériter de justes (3); l'amour de la campagne, pour s'y étudier soi-même commodément, et en revenir meilleur (4); le noble témoignage qu'il se rend à lui-même des motifs qui ont conduit sa plume et dirigé sa vie (5); l'éloge du travail et la critique de l'oisiveté (6); l'amour de Dieu, selon la vraie doctrine chrétienne, c'est-à-dire, avec l'espoir des récompenses éternelles (7); des remercîment délicats à Louis XIV pour les bienfaits qu'il en a reçus (8) : tels sont les sujets de ces épîtres, où s'épanche une humeur pacifique et indulgente. Une seule satire en interrompt le cours; c'est la satire contre les fem-

(1) Ainsi donc, philosophe à la raison soumis. (Épit. V.)

(2) Épître IX.
(3) Épître VII, à Racine.
(4) Épître VI, à Lamoignon.
(5) Épître X, à ses vers.
(6) Épître XI, à son jardinier.
(7) Épître XII, à Renaudot.
(8) Épître VIII.

mes, ouvrage qui parut froid, malgré de grandes beautés, soit qu'on y sentît un poëte déshabitué depuis plus de vingt-cinq ans de la Satire (1) et qui en forçait le ton, soit que l'idée ne lui en fût venue ni des mœurs du temps, ni de son expérience personnelle.

L'humeur satirique reprit le dessus dans les dernières années de sa vie. La mort de Racine, qui le laissait seul et le dernier survivant des grands poëtes du dix-septième siècle, des infirmités douloureuses, une sorte de disgrâce de cour, certaines critiques qu'on faisait de ses ouvrages, la *vieillesse chagrine*, en un mot, lui inspirèrent ses deux derniers ouvrages en vers, la satire sur l'*Honneur* (2) et celle sur l'*Équivoque* (3). Celle-ci naquit du souvenir d'une équivoque de mots qui l'avait arrêté au début d'un poëme projeté contre les critiques de son temps. Un procès de famille lui suggéra l'idée de l'autre. Deux sujets peu dignes de lui, et qui prouvent que les vraies sources de l'inspiration étaient taries. L'aigreur remplaçait l'indignation, et le jeu de mots la plaisanterie. Quelques beaux vers, de la veine d'autrefois, témoignent que la poésie vit encore où la raison est restée entière. Boileau avait gardé cinq ans en portefeuille la satire sur l'*Équivoque;* réserve de l'homme qui sait douter de lui-même. Un vain

(1) Cette satire est de 1693; celle qui l'avait précédée, la IX, est de 1667.

(2) Satire XI.

(3) Satire XII.

prétexte, où son amour-propre vit un motif d'honneur, le décida à la publier. Il manqua à ce sage la sagesse la plus rare, celle de savoir finir à propos. Heureusement on ne va point chercher Boileau dans la satire sur l'*Équivoque*, pas plus que dans l'*Ode sur la prise de Namur*, écrite un jour qu'il ne se connaissait pas.

Ceux des ouvrages de Boileau auxquels nous avons à demander le secret de leur empire sur tousles bons esprits de notre pays, ont été écrits de vingt-quatre à cinquante ans. Ils portent la marque des trois dispositions d'esprit qui forment comme autant d'époques dans sa vie. Ce sont les satires littéraires et quelques satires morales, fruit de cet âge où l'on a un sentiment si vif des défauts et des vices des hommes, et la prétention de les corriger ; l'*Art poétique* et les Épîtres, qui marquent, l'un, l'âge de la pleine maturité et le désir d'établir et d'assurer, sous la forme de lois, les réformes qu'on a faites ; les autres, l'expérience, qui croît à mesure que les jours s'écoulent, et qui nous rend plus faciles sur les défauts d'autrui et plus attentifs aux nôtres. Pour le *Lutrin*, qui n'est qu'un cadre de fantaisie, où le poëte des trois époques fait entrer des beautés propres à la satire, au poëme didactique et à l'épître, peut-être devrons-nous lui demander pourquoi la fiction y refroidit un peu la vérité.

Dans la Satire, dans l'Épître, Boileau avait eu un devancier illustre, Mathurin Regnier (1). Il en fait

(1) Né à Chartres en 1573 ; mort en 1613.

l'éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages. Ici, il le nomme parmi les modèles du genre satirique ; là, il le loue d'avoir connu le mieux, avant Molière, les mœurs des hommes ; ailleurs, il ne réclame pour lui-même que l'honneur de s'être assis sur le Parnasse *assez près de Regnier* (1). En avait-il reçu en effet des impressions aussi fortes qu'on le pourrait conclure de ces éloges ? ou bien n'était-ce qu'excès de justice, par peur d'être accusé de jalousie envers un devancier qu'on lui opposait comme un rival ? Boileau n'a-t-il pas ménagé quelques admirateurs considérables de Regnier, plutôt que donné son vrai sentiment ? Quoi qu'il en soit, il n'y a guère que les poëtes ou les critiques intéressés à relever le drapeau de Pradon, qui pourraient songer à mettre Boileau au-dessous de Regnier.

Regnier n'a fait qu'une seule satire littéraire, et par malheur elle est dirigée contre Malherbe, qui, parmi les poëtes de son temps, n'estimait guère que Regnier. Il y confond la cause des Grecs et des Latins avec celle de Ronsard et de Baïf, et, estimant la poésie d'après ce qu'elle rapporte, il défie les nouveaux poëtes de tirer de leurs vers les dix mille livres de rentes qu'ont valu à son oncle Desportes les stances et les psaumes que biffait Malherbe. Le mor-

(1) Épitre X, à ses vers :

> Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse.

Il est vrai qu'un peu plus haut il était moins modeste :

> Et leur auteur jadis à Regnier préféré.

ceau le plus piquant est le portrait de ces regratteurs de syllabes, qui prennent garde

. . . . . qu'un *qui* ne heurte une diphthongue (1);

portrait excellent, parce qu'il y aura toujours des superstitieux de grammaire pour y ressembler. Regnier s'était d'ailleurs ôté toute autorité littéraire, par l'idée qu'il se faisait de la poésie. Au lieu d'y voir l'expression la plus haute de la raison et du vrai, il n'y reconnaissait que l'art et la science, c'est-à-dire le métier et l'érudition, comme l'avait entendu l'école de Ronsard. Sa doctrine favorite,

N'estimer rien de vrai qu'au goût il ne soit tel,

est, en fait de poésie, d'un poëte qui prend son caprice pour règle, et, en fait de morale, d'un satirique inconséquent.

C'est peut-être le reproche d'inconséquence que je ferais aux satires de mœurs du bon Regnier. Beaucoup de vers heureux, et qu'on peut dire faits de génie, ne rachètent pas le tort d'être moraliste sans morale. Pourquoi Regnier s'indigne-t-il, et à qui en veut-il? Ce satirique, qui fustige les vices d'autrui, ne s'aperçoit pas qu'il oublie son fouet dans les mauvais lieux. Je l'aime mieux quand il peint, parce que l'imagination y suffit, et quand il raconte, parce qu'il n'y faut que de l'enjouement et de l'esprit, avec une raison ordinaire. Mais pour sentir les

(1) Satire IX, à Rapin.

toire, une place à part, où l'ont affermi successive vices et s'en indigner, il faut une raison passionné et une hauteur de cœur qu'il n'avait pas.

Bon nombre des pensées de ce poëte n'ont pa toute la clarté dont les écrivains de son temps étaien capables. Non qu'il n'eût assez de talent pour le rendre plus claires; mais il y fallait quelque effort et sa paresse s'y refusait. Au lieu de chercher de rimes qui enrichissent le sens, il en laisse échappe qui ne l'indiquent même pas, ou qui l'obscurcis sent. Il manque de proportion et d'ordre; ses digre sions, au lieu d'être calculées pour la variété, so des divagations ingénieuses auxquelles le caprice l entraîné. Il imite les anciens comme faisaient ceu qu'il appelle les *plus vieux*, en paraphrasant, da une langue incertaine, des pensées exprimées da des langues parfaites (1). Voilà pourquoi Regnier fait pas époque dans l'histoire de la littérature fra çaise. Formé, malgré lui, par la discipline de Ma herbe, il se range à des règles qu'il n'approuve pa et il traite un genre sans le porter à sa perfectio

Si, au contraire, Boileau occupe, dans cette hi

(1) Exemple : Horace avait dit :

Justum et tenacem propositi virum...
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Imitation de Regnier :

J'aime les gens hardys...
Même si, pêle-mêle avec les élémens,
Le ciel d'airain tomboit jusques aux fondemens,
Et que tout se froissât d'une estrange tempeste,
Les éclats sans frayeur leur froisseroient la teste. (Sat. XVI

ment tous les retours de goût qui la lui ont disputée, c'est qu'il a du même coup porté à sa perfection l'art d'écrire en vers, et donné des modèles dans tous les genres qu'il a traités.

Cet empire dont j'ai parlé tout à l'heure, à quoi le doit-il ? Au Vrai, qu'il a su trouver et exprimer dans la Satire, dans le poëme didactique et dans l'Épître, trois genres si unis quoique si différents.

Le vrai qui fait vivre ses satires littéraires, le plus original peut-être de ses ouvrages, c'est le vrai d'un excellent plaidoyer en faveur de l'esprit français contre le tour d'imagination qui, au dix-septième siècle, en avait pris la place et usurpé le nom. Mais le plaidoyer va plus loin que le temps et l'ennemi présents. Boileau défend l'esprit français contre ses deux ennemis éternels, la mode et l'imitation de l'étranger ; il le défend contre les passions imaginaires, qui changent de forme selon les époques, et tantôt sont tournées à la galanterie, tantôt affectent la violence; contre toutes les poésies de tête, élégies amoureuses sans amour, idylles composées dans le cabinet par des savants (1); contre tous les dé-

(1) Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?
(Sat. IX.)

Et plus loin :

Et dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres.
(*Ibid.*)

fauts de langage attachés au mauvais emploi de l'esprit, et en particulier contre la *froide épithète*, qui les résume tous (1). Changez les noms des poëtes immolés par Boileau à l'esprit français, sous d'autres noms je vois les mêmes défauts. Les Chapelain, les Scudéry, les Cotin, ne sont si populaires que parce que les défauts qui se personnifient en eux sont éternels. Tel novateur n'est qu'un vieil ennemi de l'esprit français : il y a près de deux siècles, on le nommait Pradon.

Mais le Boileau des satires littéraires n'est-il pas l'esprit français lui-même, tour à tour lecteur, critique et poëte? Comme lecteur, il revendique son droit de blâmer les méchants vers, et de se choquer de ce qui choque le bon sens (2); comme critique, il attaque les méchants poëtes, à la seule condition de distinguer l'homme de l'auteur, et la vie de l'écrit (3); comme poëte, sujet à son tour du lecteur et du critique, il s'impose, pour chaque droit qu'il a exercé, un devoir correspondant; il se demande compte de ce qui le pousse à rimer, si c'est démangeaison ou inspiration véritable (4); il se roidit contre

(1) Encor, si pour rimer, dans sa verve indiscrète,
Ma muse au moins souffrait une froide épithète!
(Sat. II.)

(2) Satire IX.

(3) Ma muse en l'attaquant (Chapelain), charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte. (Sat. II.)

(4) Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
(*Ibid.*)

toutes les difficultés de l'art (1); scrupuleux jusqu'à la peur sur le choix des mots (2), même alors qu'il plaît à tout le monde, il ne peut se plaire à lui-même (3). Il ne manque à cette image de l'esprit français, ni la franchise qui nomme toute chose par son nom (4), ni l'éveil sur tout ce qui est ridicule, ni la haine des sots et de tout succès qui n'est point mérité (5).

Le vrai de l'*Art poétique* n'est pas d'une autre sorte que celui des Satires littéraires. Seulement, au lieu d'une défense de l'esprit français plaidant sa cause par la bouche de Boileau, c'est un retour de cet esprit sur lui-même, après sa victoire sur le tour d'imagination du moment. Alors il considère sa nature, il se compare à l'esprit humain représenté par les grands monuments de la poésie, et il détermine,

(1) Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page.
(Sat. II.)

(2) Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots.
(*Ibid.*)

(3) Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire.
(*Ibid.*)

(4) Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom :
J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.
(Sat. I.)

(5) Mais tout fat me déplaît, et me blesse les yeux;
Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.
(Sat. VII.)

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits.
(Sat. IX.)

dans les productions des poëtes, ce qui lui est propre; dans les règles qu'ils ont appliquées ou inventées, ce qui lui est conforme. Mais ce serait méconnaître la portée de l'*Art poétique*, que d'en réduire l'application aux ouvrages de poésie. Les prescriptions de Boileau ne se bornent ni aux pensées qui peuvent s'exprimer en vers, ni au seul langage de la poésie; elles s'étendent à toutes les pensées et à toutes les manières de les exprimer, et, par analogie, à tous les arts dont l'idéal est le vrai. C'est ce qui m'explique pourquoi tous les esprits excellents en tout genre dans notre pays sont d'accord sur Boileau, et comment chaque art y reconnaît en quelque sorte sa règle et sa morale. Non que le poëte y trouve le secret des vers faits de génie, ni le statuaire et le peintre l'art de créer des figures qui vivent, ni le musicien celui de remuer au fond de nos cœurs tous nos sentiments et tous nos souvenirs; mais tous se rappellent l'idéal commun, le vrai par la raison, et ils se tournent vers celui qui a proclamé le premier ce principe suprême, qui les règle sans les gêner ni les borner.

Les préceptes de Boileau ne donnent pas le génie; qui a jamais dit le contraire? Mais en perfectionnant le goût du public, qui juge et qui inspire les productions des arts, ils élèvent les conditions auxquelles s'obtient la gloire des succès durables. Ils excitent le talent de l'artiste par la difficulté de plaire à ses juges; et si, par des causes plus fortes que toutes les règles et tous les exemples, le niveau

du talent a baissé en même temps que le goût du public s'est corrompu, ils retardent le mal et sauvent l'espérance. Pourvu que l'*Art poétique* forme de bons juges des ouvrages de l'esprit, qu'importe qu'il n'ait pas la vertu de faire des poëtes de génie ? Il ne les empêche pas du moins de naître, et il apprend à la fois à prendre patience avec leurs devanciers en les attendant.

L'*Art poétique* exprime l'instinct de l'esprit français en ce qui touche les choses de l'art; il réduit tout à des principes généraux dont chaque lecteur, selon l'étendue ou la délicatesse de son esprit, tire des conséquences qui forment ce qu'on a de nos jours appelé l'esthétique. Boileau n'a pas fait un traité d'esthétique; le nom même n'en était pas connu de son temps. Cette sorte de spéculation, moitié littéraire, moitié philosophique, qui, le plus souvent, dégénère en une sorte de rêverie laborieuse et confuse, ne s'accommode pas de cet enthousiasme intérieur, de ce feu sans lequel il n'y a pas de poëte. Ce n'est pas au poëte à spéculer et à raffiner; il sent et il peint. Voilà ce qu'a fait Boileau dans l'*Art poétique*, et je ne puis trop m'étonner que d'Alembert ni Marmontel ne l'aient compris, eux qui donnent à Boileau de si singulières leçons, d'Alembert de sensibilité, Marmontel de finesse d'esprit. Vous semble-t-il donc que Boileau n'ait pas eu l'âme aussi tendre que d'Alembert (1), et qu'il n'ait pas vu aussi loin dans

(1) Duquel on disait : « Il n'est pas donné à tout le monde d'être si sec. »

Si, par les mêmes motifs, par le même instinct du bien, par les mêmes principes d'honneur, par ma raison, qui m'appartient, quoiqu'elle ne diffère pas de la sienne, je fais le bien comme lui, et le même bien, et de la même façon, et dans les mêmes circonstances, est-ce que je suis un plagiaire de vertu?

Il en est de même pour les ouvrages d'esprit. L'écrivain moderne crée dans sa langue ce que, dix-sept siècles avant lui, un autre écrivain de génie a créé dans la sienne. Si j'évitais de faire le bien, pour ne pas le faire à la façon de mon père, je ferais le mal, en manquant l'occasion de faire le bien. De même, si, par un vain scrupule, l'écrivain moderne, qui traite des mêmes choses que l'ancien, évite de reproduire une vérité déjà dite, là où l'exigent impérieusement la matière et la suite du discours, il risque de tomber dans le faux pour n'avoir pas voulu répéter le vrai. L'imitation, au sens défavorable qu'on y attache, n'existe pas entre écrivains de génie; mais je la reconnais dans un esprit médiocre qui fait des emprunts à un esprit excellent. Regardez bien l'endroit imité. Je suis sûr que les pensées empruntées n'y viennent ni dans leur ordre ni par un enchaînement nécessaire; et s'il arrive qu'elles soient exprimées heureusement, le bonheur de ces passages fait d'autant plus de tort au reste. Il y a encore imitation, quand une langue imparfaite se guinde à traduire une langue consommée. Pourquoi Regnier paraît-il plus imitateur que Boileau? C'est parce que sa langue est au-

souvent du vrai de Pascal que du vrai de Montaigne, du vrai selon l'esprit chrétien, qui est moins l'expression de ce qui se fait que la règle de ce qu'il faut faire. Il nous enseigne l'honneur, la probité, la connaissance de soi-même, non pour se complaire dans ses imperfections, mais pour les haïr; le bonheur par la vertu. La sagesse de Boileau n'est pas cette sagesse indifférente d'Horace, pour lequel les vices ne sont que des folies, dont le plus sage n'est pas exempt, et qui soupire après le sommeil sur l'herbe au bord d'un ruisseau (1); c'est une sagesse active qu'il emploie à corriger son intérieur, à se rendre plus homme de bien pour se rendre plus heureux. A soixante ans, il y travaillait encore, et il disait à son jardinier :

Oh! que de mon esprit triste et mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et des défauts sans nombre arracher les racines (2)!

L'idée d'un dialogue avec son jardinier a pu lui venir d'Horace disant, lui aussi à son fermier : « Disputons à qui de nous deux saura le plus bravement arracher les épines, moi de mon esprit, toi de ton champ, et lequel vaut le mieux d'Horace ou de sa chose (3). » Mais le sentiment est différent : ce qui n'est dans

(1) .... et prope rivum somnus in herba. (Ep., I, 14.)

(2) Épître x.

(3) Certemus, spinas animo ne ego fortius, an tu
Evellas agro, et melior sit Horatius, an res.
(Ep. I, 14)

Horace qu'un trait agréable de douce et oisive philosophie, dans Boileau est un vœu ardent, où l'on sent l'inquiétude chrétienne de ne pas réussir.

§ VIII.

PERFECTION DE L'ART D'ÉCRIRE EN VERS. — LE LUTRIN.

Le Vrai commun à tous les ouvrages de Boileau, c'est la perfection de l'art d'écrire en vers. Ne regardons pas les fautes : où le bien l'emporte, le mal vient de la faiblesse humaine; de même qu'où le mal l'emporte, le bien est de hasard. Ne tenons compte que de l'impression dernière; c'est la meilleure. Or, que nous reste-t-il, soit d'une lecture récente de Boileau, soit du souvenir que nous en ont laissé nos études, sinon une impression de perfection? Tout est vif, tout fait image; tout est neuf, parce que tout est exprimé. C'est ainsi qu'il faut entendre l'éloge que se donnait Boileau, de ne rien dire qui eût été dit avant lui. Il voulait parler, non des pensées que personne n'aurait eues ni pu avoir que lui, — c'est un ridicule qu'il a noté chez les autres (1), — mais de celles qu'il s'était avisé le premier d'exprimer. « L'esprit de l'homme, dit-il, est naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuses du vrai, que souvent il n'entrevoit qu'à demi, et rien ne lui est plus agréable que lorsqu'on lui offre

(1) Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
(*Art poét.*, I.)

quelqu'une de ces idées bien éclaircie et mise dans un beau jour (1). » Regnier nous donne trop rarement ce plaisir. Soit paresse, soit infirmité de sa langue, un grand nombre de ses pensées ne sont ni bien éclaircies ni mises dans un beau jour. Boileau, plus travailleur que Regnier, et venu au meilleur temps de la langue, s'attache à la poursuite des siennes jusqu'à ce qu'il les ait saisies et amenées sous son regard. Là où il ne réalise pas sa théorie sur les bons ouvrages « dont l'agrément, dit-il, et le sel consistent principalement à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes, » c'est que ses forces ont trahi son goût. Ceux qui sourient de la naïveté de ce vers :

> Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui,

prennent au propre ce qui doit être entendu au figuré. Ils voient un versificateur à la poursuite d'une rime, au lieu d'un poëte s'opiniâtrant à éclaircir toutes ses pensées, et qui sait en attendre l'expression jusqu'à ce qu'elle arrive, fût-ce au coin d'un bois, si le travail du cabinet la lui a refusée.

Tel est l'effet de la vérité des pensées et de la justesse de l'expression dans les ouvrages de Boileau, qu'à moins de notes qui vous en avertissent, on n'y peut pas distinguer ce qu'il imite des anciens de ce qui lui est propre. S'il n'existait pas des érudits dont cette recherche est la profession, personne ne s'en

(1) Préface de l'édition de 1701.

aviserait. Pour ceux qui, à l'exemple de Pradon accusant Boileau de dépouiller Horace, pensent ôter à la gloire d'un auteur célèbre tout ce qu'ils notent d'endroits imités, ils ne se font pas une idée claire de l'imitation. Oui, si les pensées empruntées ne font pas corps avec l'ouvrage; si je les rencontre parmi des pensées faibles et languissantes, et comme en mauvaise compagnie; si elles ne sont point amenées invinciblement par la suite du discours; si je puis les en ôter sans qu'il y ait lacune; si, exprimées en perfection dans l'original, elles ne sont qu'ébauchées dans l'imitateur, oui, il y a imitation, ou plutôt il y a plagiat. Qui donc oserait dire que Boileau n'eût pas trouvé de son chef telle vérité de détail, exprimée par les anciens, à l'endroit où l'amenait naturellement le train de son discours; ou qu'ayant pu trouver ce qui précède et ce qui suit, l'idée intermédiaire lui eût seule échappé? Eût-il mieux valu, pour éviter l'emprunt, soit rompre la chaîne du discours, soit ne point entreprendre l'ouvrage, de peur d'y rencontrer des pensées exprimées, il y a deux mille ans, dans une langue qui ne se parle plus? Eût-il été plus beau, pour ne rien devoir à personne, d'omettre des vérités appartenant au sujet, du même ordre, et, pour ainsi dire, de la même famille? Un poëte qui, pour contenter Pradon, eût pris un soin si ridicule de sa gloire d'inventeur, n'aurait guère fait l'affaire de tant de lecteurs pour lesquels il n'y a que des pensées vraies et des expressions justes, et qui, ne pouvant juger de ces sortes d'emprunts,

ne sentent que le défaut de suite et la lacune.

Boileau fait une Poétique après Aristote, après Horace. Valait-il mieux ne pas la faire? Personne ne l'a dit. Pradon lui-même ne va pas si loin. Il s'est borné à reprocher à Boileau de n'avoir fait que traduire Horace, quoique, dans un ouvrage de onze cents vers, tout au plus cinquante ou soixante soient imités d'Horace (1). Mais s'il a été bon que Boileau fît l'*Art poétique*, devait-il en exclure, par la seule raison qu'Horace les avait exprimées avant lui, certaines prescriptions propres à tous les ouvrages d'esprit, et laisser volontairement son code incomplet, pour n'y pas donner place à des règles déjà tracées par un autre? Parce qu'Horace a dit de la tragédie :

. . . . si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi. . . .

interdirez-vous à Boileau, donnant des règles du même art dans la langue de son pays, de dire à son tour, où l'endroit le voulait, où l'omission eût été une lacune :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez ?

Mon père était un homme de bien, de la plus rare probité; toutes ses actions ont été des fruits de vertu.

(1) Préface de l'édition de 1674 ou 1675 : « Puisque dans mon ouvrage, qui est de onze cents vers, dit Boileau, il n'y en a pas plus de cinquante ou soixante tout au plus imités d'Horace, ils (ses critiques) ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reste qu'en le supposant traduit de ce grand poëte. »

Si, par les mêmes motifs, par le même instinct du bien, par les mêmes principes d'honneur, par ma raison, qui m'appartient, quoiqu'elle ne diffère pas de la sienne, je fais le bien comme lui, et le même bien, et de la même façon, et dans les mêmes circonstances, est-ce que je suis un plagiaire de vertu?

Il en est de même pour les ouvrages d'esprit. L'écrivain moderne crée dans sa langue ce que, dix-sept siècles avant lui, un autre écrivain de génie a créé dans la sienne. Si j'évitais de faire le bien, pour ne pas le faire à la façon de mon père, je ferais le mal, en manquant l'occasion de faire le bien. De même, si, par un vain scrupule, l'écrivain moderne, qui traite des mêmes choses que l'ancien, évite de reproduire une vérité déjà dite, là où l'exigent impérieusement la matière et la suite du discours, il risque de tomber dans le faux pour n'avoir pas voulu répéter le vrai. L'imitation, au sens défavorable qu'on y attache, n'existe pas entre écrivains de génie; mais je la reconnais dans un esprit médiocre qui fait des emprunts à un esprit excellent. Regardez bien l'endroit imité. Je suis sûr que les pensées empruntées n'y viennent ni dans leur ordre ni par un enchaînement nécessaire; et s'il arrive qu'elles soient exprimées heureusement, le bonheur de ces passages fait d'autant plus de tort au reste. Il y a encore imitation, quand une langue imparfaite se guinde à traduire une langue consommée. Pourquoi Regnier paraît-il plus imitateur que Boileau? C'est parce que sa langue est au-

dessous de celle d'Horace, qu'égale au contraire la langue de Boileau.

Mais pour que l'art d'écrire en vers, dont Boileau a donné les règles et les exemples, vaille les efforts qu'il exige, il faut qu'il ne surpasse pas la matière. Or, n'est-ce point pour n'avoir pas gardé, dans le *Lutrin*, cette juste proportion entre la matière et l'art, que ce poëme, si riche en détails charmants, est pourtant un ouvrage froid ? J'en admire avec tout le monde les belles parties. Cette fine satire des mœurs des gens d'Église, cette gaieté maligne, c'est le vieil esprit français, c'est la veine des *Fabliaux*, du *Roman de la Rose*, dont je suis pourtant fâché de retrouver les personnages allégoriques (1), de Villon, de Marot. Les descriptions en sont très-vives, celles surtout qui sont du même temps que l'*Art poétique* (2). Mais ces beaux côtés du *Lutrin* ne m'en dérobent pas le principal défaut, cette disproportion entre la richesse de l'art et la pauvreté de la matière. Boileau ne nous le donne, il est vrai, que comme un ouvrage de pure plaisanterie, une bagatelle, une réponse à Lamoignon, qui l'avait défié de tirer un poëme d'une querelle entre le chantre et le trésorier d'une église. Pour venir d'un si grand maître, l'exemple n'en est pas plus à suivre. Le *Lu-*

(1) La Nuit, la Mollesse, dans les quatre premiers chants; la Piété, Thémis, l'Espérance, dans les deux derniers.

(2) Les quatre premiers chants du *Lutrin* ont été écrits de 1672 à 1674, et les deux derniers de 1681 à 1683, quand l'auteur touchait à cinquante ans.

trin pourrait être responsable du vain emploi qu'on a fait du talent poétique au dix-huitième siècle : ce sont des défis du même genre qui nous ont valu des poëmes sur le Trictrac et le Café. Quoique Boileau s'en soit tiré à sa gloire, on aimerait mieux qu'il n'eût jamais abaissé l'art d'écrire en vers ; et s'il est une prescription essentielle qui manque dans sa Poétique, c'est celle de n'employer ce grand art qu'à de grands sujets.

Tous les poëtes d'ailleurs sont enclins à s'y tromper. L'habitude de donner un tour poétique à toutes leurs pensées leur en cache souvent la valeur, et la préoccupation d'orner peut abuser les plus habiles sur le prix de ce qu'ils ornent. Ainsi ce vers de Boileau :

Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe (1),

faisait dire à La Fontaine : « Je donnerais le plus beau de mes vers pour avoir fait celui-là. » Il eût donné sa meilleure fable pour ces deux-ci, qu'il citait avec admiration :

Et nos voisins, frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes (2)

beaux vers assurément, mais de cette beauté qui sent plus l'adresse que l'inspiration ; un versificateur de talent y peut arriver. Il y a peut-être un trop

(1) Satire II.
(2) Établissement en France des manufactures. Ép. I.

grand nombre de ces beaux vers dans le *Lutrin ;* on s'en lasse vite, comme de tout ce qui ne touche que l'esprit. Le *Lutrin* est un ouvrage froid, par l'idée qu'on se fait de la peine que Boileau s'y est donnée. On regrette qu'un esprit si viril, qui a enseigné l'art de travailler lentement, s'épuise à peindre un lutrin, à allumer poétiquement une chandelle, à parodier les plaintes de Didon dans le discours d'une perruquière délaissée, et les paroles d'or de Nestor dans la harangue de la Discorde aux amis du trésorier; à décrire un combat à coups d'in-folio arrachés de la boutique de Barbin; et l'on revient aux *Satires*, à l'*Art poétique* et aux *Épîtres*, « ces chefs-d'œuvre, dit Voltaire, de poésie autant que de raison (1). »

Dans une nation civilisée, où la poésie n'est point la forme naturelle et directe du discours, mais un art de convention très-difficile et très-savant, l écrivain qui fait choix, pour s'exprimer, de la langue des vers, ne doit l'appliquer qu'à des pensées qui mettent l'esprit dans un haut état, et qui le disposent à entendre quelque chose d'exquis dans une langue inusitée. Il faut qu'on sente à un certain air de sérieux et de grandeur, que l'homme qui les a conçues a eu besoin de quelque langage plus grand que l'humain. S'il s'impose le travail du poëte pour dire précieusement des choses au-dessous de ce haut état, il fait ressembler la poésie à cet art qui donne à de viles matières le lustre de l'or, ou qui, par la richesse de

(1) *Dictionnaire philosophique*, art. *Poétique*.

l'enchâssement, simule des diamants avec des grains de verre.

Il y a sans doute plus d'un diamant de ce genre dans Boileau, et quelquefois le travail y surpasse la matière. Mais dans ses chefs-d'œuvre il est grand écrivain en vers, parce qu'il s'est servi des vers pour exprimer ce qu'il concevait de meilleur dans un esprit excellent conduit par un cœur droit (1). Les vérités de goût et de devoir qu'il a exprimées sont d'ailleurs si élevées et si hors de débat, qu'on ne veut les lire que dans la langue privilégiée, sous la forme de sentences descendues du trépied sacré. Je ne me figure pas aisément Boileau méditant d'autres vérités, ni se servant d'une autre langue, tant il y est dans son naturel. Ce qu'il a écrit en prose, sauf quelques pages fines et piquantes sur les détails de l'art (2) et quelques lettres d'une simplicité éloquente, est bien loin de ses poésies. Il n'arrive pas toujours à sentir vivement en prose, et il semble qu'il s'y détende l'esprit, après les nobles fatigues de la poésie.

Voltaire a fait un bel éloge de Boileau, quand il a dit de cet excellent poëte : « Despréaux a très-bien fait ce qu'il voulait faire (3). » Et ailleurs : « Boileau a dit ce qu'il voulait dire (4). » Voltaire sous-enten-

(1) Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien au lecteur qu'à soi-même il n'ait dit. (Ep. IX.)

(2) Préfaces et Réflexions sur Longin.

(3) Lettre à Helvétius.

(4) Lettre à Brossette. Dans ce passage l'éloge est commun à Racine et à Boileau.

dait ceci : Il n'a fait ni voulu dire que ce qui était vrai selon sa nature et sa raison. Aussi est-il d'une injustice puérile de juger Boileau sur ce qu'il n'a pas voulu dire, et de lui opposer une sorte d'idéal formé de traits empruntés à tous les grands poëtes de toutes les nations. Il est très-évident que Boileau n'est ni Homère, ni Virgile, ni Racine, ni Molière : mais il faut le prendre tel qu'il se donne, et ne le juger que pour ce qu'il a voulu dire et pour la manière dont il l'a dit. Or, à moins de dire qu'il n'y a rien de poétique à défendre l'esprit français contre certains défauts non moins éternels que ses qualités (1); à moins de prétendre que ni les lois qui président aux œuvres de l'esprit et immortalisent des choses qui sont de l'homme (2), ni les vérités qui règlent la vie et la rendent meilleure par le devoir (3), ne peuvent jamais être des sujets de poésie, il faut bien avouer que Boileau est un poëte. Pour moi, je l'estime si excellent, qu'il n'en est pas un, dans notre pays, dont je trouve plus vrai ce que lui-même a dit d'Homère :

> C'est avoir profité que de savoir s'y plaire (4).

(1) Les Satires littéraires.
(2) L'*Art poétique*.
(3) Les Épîtres.
(4) *Art poétique*, III.

CHAPITRE SEPTIÈME.

§ I. Influence du gouvernement de Louis XIV. — Trait de ressemblance entre ce gouvernement et l'état des lettres. — § II. Influence personnelle de Louis XIV. — Des qualités de corps et d'esprit de ce prince, et comment on reconnait son image dans les écrits contemporains. — Des rapports de Louis XIV avec les écrivains. — § III. Sur quels genres s'est fait sentir plus particulièrement l'influence personnelle de Louis XIV. — § IV. De ce que lui doit la comédie. — § V. La tragédie. — § VI. L'éloquence religieuse. — § VII. Des genres et des écrivains que Louis XIV a moins goûtés, et s'il est juste d'appeler le dix-septième siècle *siècle de Louis XIV*.

§ I.

INFLUENCE DU GOUVERNEMENT DE LOUIS XIV. — TRAIT DE RESSEMBLANCE ENTRE CE GOUVERNEMENT ET L'ÉTAT DES LETTRES.

De toutes les influences qui contribuèrent à perfectionner l'esprit français au dix-septième siècle, soit en agissant directement sur les hommes de génie, soit en formant la nation pour laquelle ils travaillaient, la plus puissante et la plus générale fut l'influence du gouvernement et des qualités personnelles de Louis XIV. Ici encore il n'y a pas un jugement nouveau à porter, avec tous les risques attachés aux opinions nouvelles; c'est le jugement de deux siècles dont il faut donner les motifs.

Il importe de distinguer l'influence du gouvernement de Louis XIV de l'influence personnelle du roi; non que le gouvernement ne portât en toutes choses la marque de la personne, mais parce que ces deux influences ont eu des effets distincts, celle

.vernement ayant été plus générale, et celle de
onne plus particulière.
ıis le temps des Périclès, des Auguste, des
s, l'influence des bons gouvernements sur les
est la moins contestable des vérités littéraires.
ndeur dans l'ordre est le caractère commun
s les gouvernements bien réglés; c'est aussi le
ère de tous les écrits durables. Toutes les
s de l'invention et de l'exécution se peuvent
er à celles-là. Un grand génie peut naître au
une époque orageuse; mais il y naît tout seul,
œuvres, pleines de cette grandeur déréglée
e plaît qu'à certains esprits, manquent de
et du goût qui rendent les écrits populaires.
ns gouvernements suscitent les hommes de
en foule, dans toutes les voies de l'esprit, et
priment aux écrits les plus divers ce caractère
un d'ordre et de grandeur dont ils sont mar-
C'est ce qui s'est vu pendant l'époque glorieuse
appelle le siècle de Louis XIV.
sais qu'il y a une opinion qui ôte au règne
ouis XIV l'honneur d'avoir vu naître les
es de génie qui l'ont rendu fameux, à la
personnelle du roi celui de les avoir inspirés.
rès-vrai que la plupart des écrivains du siècle
uis XIV étaient ses aînés de plusieurs années.
nie avait parlé en eux bien avant que Louis XIV
, et que la nation eût connu son goût. Mais,
au moment où se révéla l'autorité de ce prince,
ait sorti d'aucun de ces écrivains un ouvrage

durable. Louis XIV ne créa pas les talents ; il leur ouvrit la carrière et il les régla. De même, dans la guerre, il est bien vrai qu'il n'avait fait ni la brillante valeur du grand Condé, ni la profonde habileté de Turenne; mais ce fut du jour seulement qu'il parut sur la scène que cette valeur de Condé et cette habileté de Turenne, trop longtemps au service de l'étranger, furent restituées à la France.

Il faut se souvenir de quelle profondeur de désordre Louis XIV tira la France en montant sur le trône. Les plus grands maux venaient de l'usage funeste de donner le gouvernement à un premier ministre. Tout en était abaissé, vertus et talents, forcés d'être séditieux pour ne pas plier sous le premier ministre, ou de. s'avilir pour ne lui pas faire ombrage; tout, jusqu'à la condition de courtisan, devenue la domesticité du premier ministre. Il n'y avait plus que deux situations possibles, la servitude ou la révolte; et c'est ainsi qu'on vit tous ceux pour qui la servitude était insupportable se jeter dans la révolte, et tel qui se serait soumis au roi, prendre les armes contre le premier ministre.

Quand Louis XIV, enfin roi de fait, déclara sa résolution de régner par lui-même, tout le monde sentit son maître, et la révolte cessa, parce que la dépendance légitime et naturelle remplaça la servitude. Le premier qui fit sa soumission fut le prince de Condé. « Il fut alors convaincu, dit un grand prédicateur, qu'il y avait quelque chose de nouveau sous le soleil; et parce qu'il avait un cœur droit, il vit

avec joie un plus fort que lui, selon les termes de l'Écriture, sur le théâtre du monde, obscurcissant tous les héros et lui causant à lui-même de l'étonnement (1). » Avec Condé qui avait fait la guerre pour son compte, Turenne et La Rochefoucauld qui l'avaient faite, le premier pour le compte de la Fronde, le second pour une femme, s'empressèrent de désarmer, et de faire oublier au roi leurs torts envers l'enfant royal. Les plus hautes têtes s'abaissèrent sous cette jeune main, dans laquelle un fouèt de chasse fit un moment l'office du sceptre.

Il n'y a de comparable aux changements qu'opéra l'avénement de Louis XIV que ce que nos pères ont vu du général Bonaparte, quand il nous rendait dans la même année la victoire sur les champs de bataille, à l'intérieur l'ordre, la religion, un bon état de finances, une administration, une société civile. Le temps que Mazarin avait perdu à mal régner, Colbert l'employait à bien servir le roi. Il contentait la première ardeur de gloire du jeune prince par toutes les réformes et toutes les créations de la paix. Il réalisait dans les institutions du gouvernement intérieur l'ordre qui régnait dans les pensées du roi, en même temps qu'il préparait les moyens de faire la guerre sans accabler les peuples. Aussi, quand la guerre avec l'Espagne éclata en 1667, Louis XIV trouva, pour l'y suivre, une armée bien organisée, et, pour l'y soutenir, une nation unie.

(1) Bourdaloue, *Oraison funèbre du prince de Condé.*

L'Europe, comme la France, sentit son ascendant; et dès lors s'amassa contre nous cette jalousie européenne, aujourd'hui encore notre honneur et notre péril.

On sait comment Louis XIV la mérita. La conquête de la Flandre, le passage du Rhin, la prise de la Franche-Comté en plein hiver, malgré la triple alliance de la Suède, de l'Angleterre et de la Hollande; plus tard, la Hollande envahie, la Franche-Comté de nouveau conquise après avoir été perdue, et pour cette fois réunie définitivement à la France; l'Alsace devenant française; Strasbourg échangeant avec joie son titre de ville libre contre celui de ville de France; les deux paix glorieuses d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue, pendant lesquelles la marine, le commerce, les manufactures, les lettres et les arts prospéraient comme à l'envi sous l'influence d'un roi qui avait toutes les grandes vues : telle est la matière de nos annales, de 1660 à 1683, pendant plus de vingt années, les plus belles d'un règne qui devait en compter soixante.

Les changements qui s'opérèrent dans la société ne furent pas moins étonnants. L'esprit de faction, de fureur et de rébellion, si vivace depuis François II, devint, dit Voltaire, une émulation de servir le prince. L'État fut un tout régulier, dont chaque ligne aboutit au centre. L'idée et l'amour de la patrie prirent naissance le jour où nos armées ne virent plus en face d'elles, dans les rangs ennemis, des Français, princes ou grands seigneurs, et où la

France fut toute seule contre l'Europe. A l'esprit de classe et de distinction succéda l'esprit de société et de commerce. C'est là un des plus beaux résultats de la politique de Louis XIV; et le dépit qu'en montre Saint-Simon, si entêté de titres et de rangs, prouve tout à la fois et la nécessité et la difficulté de ce changement. Comment Louis XIV n'eût-il pas préféré à cette noblesse qui avait attiré sur la France tous les maux de la Fronde, la partie de la nation née de ses œuvres, qui se personnifiait en Colbert? Il releva d'ailleurs la petite noblesse, qui s'était tenue honorée jusque-là d'être dans la domesticité de la grande; il rapprocha les intervalles qui séparaient les classes, et les mit toutes de plain-pied en présence de la royauté, devant laquelle tout se subordonnait sans se rapetisser. Qu'il eût quelque secret contentement d'orgueil à ne souffrir de grandeur, comme dit Saint-Simon, que par émanation de la sienne, à faire donner du monseigneur à ses ministres, à leur permettre l'habit de qualité au lieu de l'habit noir, à recevoir leurs femmes à sa table et dans ses carrosses, le dernier coup n'en fut pas moins justement porté à tout ce reste de féodalité turbulente qui avait relevé la tête sous Mazarin; et l'idée d'égaler, par l'étiquette de cour, les roturiers capables aux hommes simplement nés, fut plutôt une vue supérieure qu'un raffinement de l'égoïsme royal.

Le grand acte de gouvernement dont les lettres furent l'objet était une vue du même ordre. Le jour

où Louis XIV donna des pensions aux gens de lettres, au nom de l'État, il les mit hors de servitude. Jusqu'alors, pour deux ou trois qui gagnaient des abbayes à la loterie de la faveur royale, la plupart tiraient du roi, à titre d'aumônes honteusement mendiées, quelques dons précaires, ou figuraient sur l'état des gages des domestiques dans les maisons des grands seigneurs. Louis XIV, en pensionnant les gens de lettres sur sa cassette, les enleva à la clientèle des nobles. En même temps, la régularité du don fit regarder comme un droit attaché au mérite ce qui n'avait été jusqu'alors que le prix capricieux de quelques flatteries bien tournées, et l'État parut avoir donné ce que le roi s'interdisait de retirer. Dès lors la flatterie ne fut plus nécessaire où le caprice ne distribuait plus les récompenses; et ce que Saint-Simon a dit de ce poison de l'adulation qui « déifia Louis XIV jusque dans le sein du christianisme, » n'est pas vrai des gens de lettres pensionnés, auxquels la reconnaissance n'a rien fait dire que la postérité n'ait ratifié.

Au reste, le plus bel éloge que les écrivains aient fait de Louis XIV, ç'a été de réfléchir dans leurs ouvrages les qualités de son gouvernement pendant ces vingt-cinq années si glorieuses et si fécondes. La création qui enfante des faits nouveaux, et celle qui tire de faits connus des applications nouvelles, la hardiesse réglée par le goût, l'esprit d'ordre et d'unité, telles sont les qualités du gouvernement de Louis XIV. Ouvrez les chefs-d'œuvre écrits sous

l'impression de ce magnifique spectacle; tous ne sont-ils pas marqués des mêmes qualités, création, hardiesse, goût, ordre, unité? Les livres sont l'image la plus fidèle de l'État : ils sont aussi, dans une certaine mesure, l'image du roi, ou plutôt (et cette réserve est à l'honneur seul des écrivains) l'image de ce qu'il y avait du grand homme dans le roi.

§ II.

INFLUENCE PERSONNELLE DE LOUIS XIV.

Chaque époque se forme, de ce qu'elle désire et de ce qu'elle regrette, une sorte d'idéal du bien public dont toutes les imaginations sont occupées, et qui se réfléchit dans tous les ouvrages d'esprit. Au dix-septième siècle, l'idéal, c'est la royauté. C'est que la royauté seule pouvait donner à la France ce dont elle avait soif, la stabilité, l'ordre, l'unité. Tout le monde avait besoin du roi : la bourgeoisie, contre les grands seigneurs; la petite noblesse, contre la grande; le peuple, contre la gabelle et la guerre civile. Ce ne fut pas une pure idée de rhétorique qui fit faire à Balzac son *Prince;* il en trouva le sujet dans ce désir universel qu'on avait alors d'une royauté forte, respectée, qui mît fin aux guerres civiles et à l'anarchie. Je trouve dans ce livre le roi tel que l'appelaient les bons esprits, et les qualités que Balzac prête à Louis XIII sont celles qu'on eût voulu voir dans ce prince, pour que Richelieu fût moins nécessaire. La

vaine déclamation qu'il y mêle, par fausse chaleur ou par flatterie, n'empêche pas de sentir ce que ce portrait a pour l'époque de vrai et de vivant.

Les désordres de la Fronde ne firent qu'attacher plus fortement la nation à cet idéal. Ceux même qui avaient trouvé un moment leur compte à l'entier effacement du roi, sous le règne d'un premier ministre, s'étaient enfin convaincus qu'il vaut mieux qu'un seul possède ce qui ne peut se partager entre plusieurs. Mazarin mort, et le rideau qui cachait le roi tombé, l'idéal auquel on aspirait apparut dans la personne d'un jeune prince qui, comparé aux autres hommes, était lui-même une sorte d'idéal.

Il avait les plus rares qualités du corps, de l'esprit et du caractère. Un air d'empire et d'autorité qui, même sous le masque, le faisait reconnaître entre ses courtisans les mieux faits (1); un visage qui remplissait la curiosité des peuples (2); une majesté qui n'avait rien de farouche; un abord charmant; un air grand et auguste qui tout seul annonçait le souverain (3); un roi, tel que les poëtes nous représentent ces hommes qu'ils ont divinisés (4); que sa taille, son port, sa beauté et sa grande mine, et jusqu'au son de sa voix, l'adresse et la grâce naturelle et majestueuse de toute sa personne, faisaient distinguer

(1) La Bruyère, *Du souverain et de la république*.
(2) *Mémoires de Choisy*.
(3) Massillon, *Oraison funèbre de Louis XIV*.
(4) *Mémoires de madame de Motteville*.

usqu'à sa mort comme le roi des abeilles (1); c'est ainsi que tous les yeux voyaient la personne de Louis XIV. Les poëtes, non les Benserade, mais les plus grands, célébraient à l'envi cette grande mine, et les prédicateurs n'y contredisaient pas.

> Quelle taille, quel port a ce fier conquérant!
> Sa personne éblouit quiconque l'examine;
> Et quoique par son poste il soit déjà si grand,
> Quelque chose de plus éclate dans sa mine (2).

Ajoutez à cet avantage « incomparable et unique » de toute sa figure (3), que l'abbé de Choisy, qui va trop loin, appelle *un visage solaire*, une adresse merveilleuse à tous les exercices du corps, danse, mail, paume, cheval, chasse, voiture; du courage à la guerre dès sa plus grande jeunesse, lorsqu'aux siéges de Belle-garde et d'Étampes « on tirait, dit Laporte, force coups de canon sur lui, sans que cela lui donnât de la crainte (4), » et plus tard, dans la guerre de Flandre, quand personne ne souhaitait la bataille de meilleur cœur, et ne voulait être plus résolûment que lui au premier rang (5). Il est vrai que ce courage était sans fougue, sans oubli de la majesté royale, comme cette majesté était elle-même sans roideur. Tout

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

(2) Molière, *les Plaisirs de l'Ile enchantée.*

(3) *Mémoires de Saint-Simon.*

(4) *Mémoires de Laporte.* Il ajoute : « Ceux qui l'ont vu dans les dernières occasions disent qu'il est intrépide. »

(5) *Lettres de madame de Sévigné.* Elle le tenait de M. de Pomponne.

dans ce prince, sa marche, son port, toute sa contenance, tout, jusqu'au moindre geste, était mesuré, décent, noble, grand, majestueux, et toutefois très-naturel (1). C'est là le dernier trait et la perfection même des qualités de la personne, la majesté unie au naturel. Tous les témoignages du temps sont d'accord sur ce point.

Pour les qualités de l'esprit, Louis XIV eut au plus haut degré toutes celles que demande la royauté, et, dans une mesure marquée par les devoirs du rang, la plupart de celles qu'on admire dans un homme privé. Cet esprit se montra tout à coup et tout entier dans ses premiers actes. « Son grand sens, dit madame de Motteville, et ses bonnes intentions firent connaître les semences d'une science universelle qui avaient été cachées à ceux qui ne le voyaient pas dans le particulier ; car il parut tout à coup politique dans les affaires d'État, théologien dans celles de l'Église, exact en celles de finance (2). » On était frappé tout d'abord de la précision de ses paroles, image, dit Bossuet, de la justesse qui régnait dans ses pensées (3). Leur rareté et leur brièveté ajoutait à leur force, outre le choix et la majesté qui rendait tout précieux (4). On les recueillait comme les maximes de la sagesse (5). Cette précision et cette

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

(2) *Mémoires de madame de Motteville.*

(3) Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse.*

(4) *Mémoires de Saint-Simon.*

(5) Massillon, *Oraison funèbre de Louis XIV.*

majesté qui donnait tant de poids à ses paroles, soit dans ses réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils, étaient tempérées, dans les entretiens avec les particuliers, par une politesse et une grâce de discours qui trouvaient toujours à placer ce qu'on aimait le plus à entendre (1). « Le roi, dit l'abbé de Choisy, est peut-être l'homme de son royaume qui pense le plus juste et qui s'explique le plus agréablement. Ses moindres paroles ont toujours un certain sel qui leur donne de la force et de l'agrément. Il est véritablement roi de la langue, et peut servir de modèle à l'éloquence française (2). » A en croire le maréchal de Berwick, ses réponses les moins préparées renfermaient en peu de mots tout ce qu'il y avait à dire de mieux selon les temps, les choses et les personnes (3). C'est ce que confirme Saint-Simon. Jamais homme, selon lui, ne fut si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux dans ses réponses l'âge, le mérite et le rang (4). « S'il fallait badiner, dit encore le maréchal de Berwick, c'était avec des grâces infinies, un tour noble enfin que je n'ai vu qu'à lui. » « Il faisait, dit Saint-Simon, un conte mieux qu'homme du monde, et aussi bien un récit. Ses discours les plus communs n'étaient jamais dé-

(1) Massillon, *Oraison funèbre de Louis XIV.*

(2) *Mémoires de Choisy.*

(3) *Mémoires du maréchal de Berwick.*

(4) *Mémoires de Saint-Simon.*

pourvus d'une naturelle et sensible majesté. » On sait par cœur ces vers de *Tartuffe :*

D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue.

Ceux-ci sont moins connus :

Ce monarque, dont l'âme aux grandes qualités
Joint un goût délicat des savantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, et loue avec prudence,
Louis, le grand Louis, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hasard et voit tout d'un œil sain (1).

Sur les qualités de la personne comme sur l'esprit de Louis XIV, on n'en est pas réduit à choisir entre des jugements contradictoires. Les plus prévenus ne l'admirent guère moins que les plus amis, et les mémoires secrets ne démentent point les panégyriques de la chaire. Louis XIV avait imprimé dans tous les esprits une image de beauté, de grandeur et de naturel, demeurée plus forte que les préventions particulières.

La perfection des qualités de l'esprit, c'est le goût, comme la perfection des qualités de la personne, dans un rang si élevé et au sein même de la majesté, c'est le naturel. Je ne m'étonne donc pas qu'un prince que Molière qualifie de roi *judicieux* (2) eût

(1) *Poëme du Val-de-Grâce.* C'est aussi le sentiment de Saint-Simon : « Jamais, devant le monde, rien de déplacé ni de hasardé. »

(2) Plus loin, même passage :

Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.

du goût, le goût n'étant que la plus grande délicatesse de jugement. De là son éloignement tout d'abord pour madame de Maintenon; il la soupçonnait d'avoir dans l'esprit le précieux de l'hôtel de Rambouillet. C'est par le goût qu'il voyait les travers aussi vite que Molière, et qu'il laissait aux autres à en faire des railleries (1). Il ne rendait les gens ridicules que par la comparaison qu'on faisait d'eux avec ce type de décence, de noblesse et de naturel qui se personnifiait en lui. Il en est resté un témoignage piquant : c'est ce mot de de Vardes, un des seigneurs les plus à la mode au commencement du règne, qui disait en revenant d'un long exil : « Sire, quand on est loin de Votre Majesté, on n'est pas seulement malheureux, on devient encore ridicule. »

Le portrait que font de son caractère les mêmes témoins n'est guère moins beau : « Dieu, dit l'un d'eux, lui avait donné toute l'élévation nécessaire à un grand roi (2). » Un autre loue en lui la parfaite égalité d'humeur; un cœur ouvert, sincère, et dont on croyait voir le fond; un esprit de droiture et d'é-

(1) Il faut lire, dans les œuvres de Louis XIV, le passage où il recommande à son petit-fils d'éviter la raillerie. Ce morceau égale les meilleurs de La Bruyère, et il respire je ne sais quoi de grand et de royal qui ne sent pas son homme de lettres. Louis XIV conseillait à son petit-fils ce qu'il faisait lui-même ; car La Bruyère le loue d'avoir « un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point. » *Du souverain ou de la république.*

(2) *Mémoires de madame de Motteville.*

quité jusqu'à prononcer contre soi-même (1). C'était, dit un autre, un maître humain, facile, bienfaisant, affable, ayant un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité (2). Bossuet parle de sa bonté, qui, dit-il, ne pouvait pas être assez estimée (3). La Fontaine la célèbre en ces vers :

> Vous témoignez en tout une bonté profonde,
> Et joignez aux bienfaits un air si gracieux,
> Qu'on ne vit jamais dans le monde
> De roi qui donnât plus et qui sût donner mieux (4).

Celui de tous ces témoins qui lui rend la justice la plus étroite et qui serait plutôt suspect de retrancher que d'ajouter, Saint-Simon rappelle ces audiences où il écoutait avec patience, avec bonté, avec envie de s'éclairer et de s'instruire, et où il n'interrompait que pour y parvenir. « On y découvrait, dit-il, un esprit d'équité et de désir de connaître la vérité, quoique en colère quelquefois, et cela jusqu'à la fin de sa vie. » Mais ce sont là seulement des qualités de commerce. Pour les parties héroïques du caractère, on croit lire une Vie de Plutarque, aux endroits où Saint-Simon parle « de sa fermeté dans les malheurs de toute sorte qui accablèrent le dernier tiers de son règne; de sa tranquille constance dans les derniers jours de sa vie; de cette égalité d'âme qui fut toujours à l'épreuve de la plus légère impa-

(1) La Bruyère, *Du souverain ou de la république.*
(2) Massillon, *Oraison funèbre de Louis XIV.*
(3) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse.*
(4) Épître XVIII.

tience; de cette gravité, de cette majesté qui l'accompagna jusqu'au dernier moment, de ce naturel qui y surnagea, avec un air de vérité et de simplicité qui bannirent jusqu'aux plus légers soupçons de représentation et de comédie. »

Une des qualités les plus caractéristiques de Louis XIV, ce fut l'art d'emprunter à autrui sans imitation et sans gêne, et de s'approprier toutes choses avec une facilité admirable (1). Sans doute la médiocrité de son éducation lui rendait ce secours indispensable ; mais c'est le trait d'un caractère droit et d'un esprit excellent, non-seulement d'en avoir usé quand on le lui offrait, mais de l'avoir recherché. Le goût de la vérité, le don de l'attirer par la douceur et les grâces, en mettant à l'aise ceux qui pouvaient la lui dire, le don non moins rare de se l'approprier, pour en faire usage dans sa conduite, ce sont là des qualités supérieures, parce que la volonté y a presque plus de part que la nature. Je n'en trouve pas le mérite diminué par cette complaisance en lui-même que lui reproche Saint-Simon, et qui lui persuadait que ce qu'il tirait ainsi des autres lui venait de son fonds. La remarque même en est puérile ; car en quoi la connaissance qui nous vient du commerce des hommes nous est-elle moins propre que celle que nous tirons de l'éducation? et en quoi diffère du don « d'emprunter sans imitation et sans gêne » le don de créer ? La

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

complaisance en soi-même de Louis XIV ne ressemble-t-elle pas à celle qui faisait dire à Molière, parlant de ses emprunts : « Je prends mon bien où je le trouve ? »

Il nous reste une image magnifique des qualités de Louis XIV ; c'est ce palais de Versailles, qui porte une si sensible empreinte du grand roi. Personne n'en a fait un plus bel éloge que Saint-Simon, par la manière même dont il le critique. « Saint-Germain, remarque-t-il, offrait à Louis XIV une ville toute faite et que sa position entretenait par elle-même. Il l'abandonna pour Versailles, le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable mouvant ou marécage ; il se plut à y tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors. Il n'y avait là qu'un très-misérable cabaret ; il y bâtit une ville entière (1). » Que manque-t-il à ce jugement que d'être conséquent, pour être le plus bel éloge des travaux de Versailles ? Louis XIV « abandonna Saint-Germain : » qu'avait-il à faire pour une ville toute faite et s'entretenant par elle-même ? « Il choisit le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux : » où donc les embellissements étaient-ils plus nécessaires ? « Sans bois : » il en fit planter, qui font de Versailles un des plus beaux lieux du monde. « Sans eau : » il en fit venir par-dessus les montagnes, en suscitant les inventions de la science. « Sans terre : »

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

il répandit la terre et la végétation sur ce sable mouvant et sur ces marécages. « Il se plut à y tyranniser la nature : » où donc est la beauté du travail de l'homme, si ce n'est dans sa lutte avec la nature ? « Il fit une ville entière où il n'y avait qu'un cabaret : » mais c'est là le génie même ; faire quelque chose de rien. Racine y voyait toute l'invention dans la tragédie (1). Où la nature a tout fait, faut-il que l'art vienne étaler son impuissance à l'embellir ?

Marly réunissait la plupart des beautés naturelles qui manquaient à Versailles ; et pourtant le palais et les jardins de Marly ont disparu. La création de Versailles était un acte de roi fondateur ; une ville s'élevait autour du palais. Marly fut bâti quand Lous XIV était fatigué de la foule, peut-être las du beau, et qu'on parlait déjà de la difficulté de l'amuser. Enfermer dans l'étroite anfractuosité d'une colline une immense construction solitaire, ce n'était plus une pensée du grand roi, mais un caprice de l'homme. Aussi un excellent air, des bois magnifiques tout alentour, presque la même vue que des hauteurs de Saint-Germain, avec l'avantage d'une colline plus douce et plus accessible, d'où l'on peut suivre de l'œil les charmantes sinuosités de la Seine ;

(1) Préface de *Bérénice* : « Ils ne songent pas qu'au contraire *toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien*, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentaient dans leur génie d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. »

tant de beautés ne sauvèrent pas Marly de la destruction qui a épargné Versailles.

C'est donc à Versailles qu'il faut aller chercher l'image du génie et de la personne de Louis XIV. C'est là qu'on y sent, pour ainsi dire, sa présence et qu'on y respire sa grandeur. Le palais y a la grande mine de l'hôte. La justesse de ses pensées reluit dans ces belles proportions; sa faculté d'emprunter à autrui sans gêne paraît dans tant de libres imitations de l'art antique; son goût est marqué dans la beauté de l'exécution. La majesté royale remplit ces vastes galeries, et il semble que l'impression s'en fasse encore sentir dans celles des parties de ce prodigieux édifice qu'il n'a pas été nécessaire de transformer pour les conserver. Que dirais-je des jardins dont le dessin est si grand, qu'en même temps que les sens y sont flattés par toutes les commodités de la promenade, la majesté du lieu y tient sans cesse l'esprit dans un haut état; dont l'étendue est si vaste, qu'à côté de ces immenses allées, où il peut y avoir foule sans entassement, il est, pour ceux qui n'aiment pas la foule, des solitudes secrètes et salubres? Ce lieu sans air est inondé d'air; les yeux ne rencontrent que des bois et des eaux dans ce lieu sans eau et sans bois; le soleil se couche chaque soir au bout de la nappe d'eau lointaine qui termine ce lieu sans vue. Où trouver plus de plaisirs pour les yeux et plus de sujets pour la pensée, que dans cet horizon tracé de la main du grand roi?

Cette image de grandeur que Louis XIV a comme

imprimée à Versailles, je la reconnais dans tous les écrits qui ont paru sous son règne. Chaque chef-d'œuvre réfléchit tous les traits de l'idéal. L'amour de la vérité, la grandeur dans le naturel, la faculté d'emprunter sans imitation, la perfection du goût, je ne sache pas un écrit durable de cette époque où l'on ne trouve toutes ces qualités appropriées à la diversité des genres et des sujets? Est-il besoin de faire une réserve, et de dire que, pour donner tout à Louis XIV, je n'ôte rien à personne? Sans doute les écrivains de son temps avaient naturellement tous ces dons, par la même faveur du ciel qui donnait à la France un grand gouvernement et un grand roi. Qu'on aille plus loin encore, pour ne rien diminuer de la gloire de ces grands hommes; qu'on réduise l'influence de Louis XIV à des ressemblances heureuses entre ses contemporains et lui. Écrivains et roi, je le veux bien, se sont simplement entendus : le roi a marché dans son naturel, les écrivains dans le leur. Mais à moins de nier le caractère le plus saillant de la société au dix-septième siècle, c'est-à-dire l'ascendant du roi sur la nation, il faudra bien reconnaître que les écrivains ont dû rechercher les qualités qui se recommandaient de l'exemple de Louis XIV et se défendre des défauts qui choquaient son goût. La Bruyère l'a dit dans une réflexion sur ce goût de comparaison qu'ont les princes, sans autre science ni autre règle : « Tout ce qui s'éloigne trop de Lulli, de Racine et de Le Brun est condamné (1). » Ne se-

(1) La Bruyère, *Des grands*.

rait-ce pas une assez belle part pour Louis XIV, dans *les pompeuses merveilles* de son siècle, d'avoir tenu en disgrâce tout ce qui s'éloignait de l'excellent?

Au surplus, que ne s'en rapporte-t-on aux écrivains eux-mêmes, à titre d'esprits justes et d'honnêtes gens? J'en crois La Fontaine, quand il dit :

Vous savez conquérir les États et les hommes;
Jupiter prend de vous des leçons de grandeur,
Et nul des rois passés, ni du siècle où nous sommes,
N'a su si bien gagner l'esprit avec le cœur :
Vos moindres volontés sont autant de décrets,
Vos regards sont autant d'arrêts (1).

J'en crois ces vers si nobles et si éloquents de Boileau :

... Ma muse, occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connaît plus que toi.
Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une âme intéressée;
Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zèle impatient ne se pouvait cacher;
Je n'admirais que toi. Le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à louer au sein de la satire (2).

J'en crois Bossuet, s'écriant du haut de la chaire, après un éloge du roi à peine monté sur le trône : « Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire, à Dieu ne plaise! Je suis Français et chrétien, je sens, je sens le bonheur public, et je

(1) Épître XVIII.
(2) Épître VIII.

décharge mon cœur devant Dieu (1). » Cette admiration universelle des lettres pour Louis XIV n'est pas une conspiration de flatterie, mais l'impression forte que de grands écrivains recevaient des qualités du roi et de la grandeur de la France, depuis que sous ce roi, comme dit encore Bossuet, elle avait appris à se connaître (2).

Louis XIV exerça une autre sorte d'influence, la plus directe et la plus puissante, par ses rapports personnels avec les écrivains. Ses libéralités discrètes et proportionnées contribuèrent à la fortune de quelques-uns et furent toute la fortune de quelques autres. Il n'en combla aucun; c'eût été faveur excessive et caprice. Certains de ses prédécesseurs en avaient donné des exemples qui n'ont pas tourné à leur louange, les dons ayant été trop souvent au-dessus des mérites. Mais aucun homme de lettres n'eut à arracher de lui, par des importunités ou par des flatteries affamées, des grâces précaires et embarrassantes. Louis XIV fixa la condition des gens de lettres; il les honora dans sa faveur, il les respecta dans ses bienfaits. S'il ne trouva pas bon qu'ils s'occupassent des affaires de l'État, ce fut moins jalousie de son pouvoir ou impatience de la critique, que par une juste idée du rôle de l'écrivain. La tâche de gouverner était la sienne, et, eût-il été d'humeur à la partager, il ne pouvait pas lui venir à l'idée de la par-

(1) *Sermons sur les Démons.*
(2) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse.*

tager avec des poëtes. Mais nul écrivain n'eut à immoler aux défauts du roi, ou à taire, pour faire sa cour, aucune vérité de l'ordre moral, ni à entretenir la protection royale par des redevances régulières d'adulation. Depuis l'exemple donné par Louis XIV, il n'y a eu que deux conditions honorables pour les écrivains : ou cette dépendance à l'égard du roi, par des libéralités régulières et méritées ; ou l'indépendance absolue, par la faveur du public qui enrichit l'écrivain, par la faveur des lois qui l'appellent aux premiers rangs dans l'État.

Depuis que nous avons vu les écrivains conduire eux-mêmes l'État, nous nous sommes moins étonnés de la faveur dont ils ont joui auprès de Louis XIV. Quand il fait manger à sa table Molière, nous le trouvons tout naturel, tant le génie de Molière nous paraît au-dessus de cet honneur. Mais, à cette époque, la faveur en était si extraordinaire et si inouïe, que pour faire asseoir à ses côtés son valet de chambre, un comédien, pour faire cette violence à l'opinion, non des sots, mais des personnes judicieuses de la cour, il fallait que Louis XIV eût de Molière une haute idée, et qu'il devinât d'instinct une grandeur dont on ne lui avait point parlé, dans un temps où l'on ne reconnaissait que celle de Dieu et celle du roi.

Qu'on s'imagine, dans cette cour où le roi était si fort au-dessus et à l'écart de toutes choses et de toutes personnes par l'étiquette, par la grandeur personnelle, quel éclat, je dirais presque quel scandale,

le jour où le valet de chambre mangea en tête à tête avec le roi ! Que devaient en penser ceux qui s'offensaient si grièvement, comme Saint-Simon, que le roi eût fait donner du *monseigneur* à ses ministres, et eût souffert qu'ils portassent l'habit de cour ! Tous ces gens titrés ne s'intéressaient si fort au maintien de l'étiquette royale que pour sauver la leur ; et s'ils étaient si jaloux que le roi ne dérogeât pas, c'était pour n'être pas forcés de déroger eux-mêmes. Louis XIV méprisa ces préjugés ; il sentit que les marquis dureraient moins que Molière, et qu'en rapprochant ainsi le poëte du roi, il ne faisait que devancer le jugement de la postérité qui devait les mettre tous deux au même rang. Louis XIV n'a rien fait de plus hardi ni de plus intelligent; et ce qui relève le prix de cet acte, c'est qu'il n'y pouvait être ni conseillé par ses ministres, ni invité par les mœurs de l'époque. Ce fut son invention propre et son libre mouvement. Aussi n'y a-t-il rien de plus populaire dans sa gloire.

§ III.

SUR QUELS GENRES S'EST FAIT SENTIR PLUS PARTICULIÈREMENT L'INFLUENCE PERSONNELLE DE LOUIS XIV.

Voilà ce qu'a fait Louis XIV pour la condition des écrivains : voici ce qu'il a fait pour les écrits.

Son influence s'est marquée plus particulièrement sur deux genres, le poëme dramatique et l'éloquence religieuse, le théâtre et la chaire : le théâtre pendant la plus glorieuse époque de son règne ; la chaire

presque constamment, depuis la fin de son âge mûr jusqu'à sa mort, après avoir été un goût sérieux dans ses plus belles années.

Le théâtre n'eut pendant longtemps qu'un idéal, dont les traits sont répandus dans tous les poëmes dramatiques d'alors : c'est Louis XIV jeune homme; c'est cette puissance si facilement portée, tant de gloire en si peu de temps, ses passions même, qui tiraient je ne sais quelle grandeur de sa jeunesse, de la beauté de sa personne, de l'éclat de ses victoires, de la dignité royale jamais oubliée, de tous les devoirs de bienséance et d'affection sérieuse gardés envers la reine, non pour atténuer des torts par des égards, mais parce qu'il savait se gouverner dans l'entraînement. L'impression qu'en avait reçue Quinault lui inspira et fit réussir ces pièces plus doucereuses que passionnées, qui donnaient tant de dépit à Corneille vieillissant. Les sujets applaudissaient à ces agréables peintures du roi. On s'intéressait, faut-il le dire? à ses amours, à cause de la décence qui en écartait le mépris, et parce qu'on le savait d'ailleurs fort appliqué aux soins de l'État, exact au travail qui lui était si nouveau, et capable, quand il le fallait, de se rendre maître de sa passion.

Je devrais avoir du scrupule à rechercher comment le théâtre a tiré des beautés durables d'actes que réprouve la morale même la plus mondaine. Mais le même attrait qui intéressait les contemporains aux fautes domestiques de Louis XIV, me porte

comme malgré moi à toucher un point si délicat, et à examiner par quelles circonstances l'art ni la morale dramatiques n'ont souffert de la faveur accordée à un mauvais exemple.

Un mot expressif de Saint-Simon, si fertile, comme on sait, en mots de ce genre, et qui n'est suspect ni d'indulgence pour Louis XIV, ni de complaisance pour ses amours, me met sur la voie. Parlant de la jeunesse du roi, comprimée par Mazarin, sous le joug duquel il commençait à *pointer*, ce prince, dit-il, *sentit l'amour*. Ce ne fut donc pas seulement ni ardeur du sang, ni impétuosité de désirs; Louis XIV aima sérieusement, jusqu'au sacrifice. Il connut cette passion qui développe le cœur, et qui tire l'homme de soi par la séduction même du plus grand amour de soi. Quand il fallut rompre avec la nièce du cardinal Mazarin, Hortense Mancini, il faisait pitié à la reine sa mère, par la profonde tristesse où l'avait jeté, disait celle-ci, la perte de ce qu'il aimait. Mais, ajoutait-elle, il était « tendre et raisonnable tout ensemble; » il trouva des forces dans sa raison, dans son bon naturel, « dans une âme à qui Dieu avait donné toute l'élévation nécessaire à un grand roi (1) ». Madame de La Fayette, dont la réserve à peine obligeante sur Louis XIV trahit l'amie de quelques frondeurs plus résignés que réconciliés, rend le même témoignage de la tendresse *extraordinaire* du roi (2)! Le sérieux

(1) *Mémoires de madame de Motteville.*

(2) *Mémoires de madame de La Fayette.*

et la profondeur de ses passions adoucire
jugements qui furent portés sur ses désordı
d'ailleurs ne parut jamais l'odieux de la tout
sance, et où le roi ne prit que ce qu'on of
l'homme : témoin La Vallière qui mourut p
monde le jour où elle cessa d'être aimée.

Quand la politique maria Louis XIV avec un
cesse qui ne sut jamais parfaitement la lan
son époux et de ses enfants, le cœur du jeu
était encore tout ému d'un premier amou
avait dû vaincre. Des devoirs toujours observé
affection fondée sur l'estime, n'apaisèrent
premier trouble qui le livrait presque sans dé
toutes les tentations. Il aima de nouveau, et
comba. Une certaine faveur de l'opinion enco
cette faute, et personne ne s'indigna qu'un
jeune, charmant, adoré, après avoir accepté, p
bien de l'État, la contrainte d'un mariage pol
eût cédé à une passion sérieuse en gardant à l
le respect et la bonté, et en ne négligeant auc
devoirs du roi. Les lettres, qui sont pleines d
descendance pour tout ce qui est de l'hom
surtout pour les faiblesses des grandes âmes,
mèrent sous mille formes cette faveur de l'o
A aucune époque l'amour n'a été mieux pe
sous des traits plus nobles et plus touchants.
avait pris l'image dans Louis XIV lui-mêm
qui l'amour était à la fois passionné et réglé
cette décence qui avait le mérite d'un sacrifi
pudeur publique. Tous les héros du théâtre

sont tels qu'Anne d'Autriche représente son fils, tendres et raisonnables. Ceux-là seuls intéresseront toujours l'esprit humain. L'amour n'est touchant que dans les grands cœurs, parce qu'il s'y trouve accompagné de la raison qui le rend naturel en lui ôtant tout air d'imitation, et honnête en le subordonnant au devoir ou en l'y sacrifiant.

Ces remords même dont Boileau veut que l'amour soit combattu au théâtre, pour que la peinture en soit plus pathétique (1), n'ont pas été inconnus à Louis XIV. Dans sa passion pour madame de La Vallière, et plus tard pour madame de Montespan, le devoir se fit sentir bien longtemps avant la satiété, et troubla le passé par des regrets, le présent par des scrupules douloureux. Le roi, pour se guérir de ce dernier amour, demanda l'aide de Bossuet, et il souffrit ces conseils sévères qui lui montraient dans les malheurs du royaume le châtiment des fautes du roi. Telle était encore la violence de sa passion, que le grand évêque ne lui enjoint pas, au nom du devoir chrétien, d'en triompher en un instant : « Ce serait, écrivait-il au roi, vous demander l'impossible. » Il l'invite seulement à « tâcher de la diminuer un peu, à craindre de l'entretenir ». Mais, dans une autre lettre écrite plus tard, « avec une indépendance absolue, aussi bien qu'avec un zèle et une ardeur extrêmes, » il l'en pressait au nom des peuples souffrants. En lui prescrivant comme l'u-

(1) *Art poétique*, chant III.

nique remède des maux publics « la résolution de changer dans sa vie ce qui déplaisait à Dieu, » Bossuet le rendait responsable de ces maux (1). A la vérité, c'est par le commandement même du roi que Bossuet lui tenait ce sévère langage : mais n'était-ce pas l'effet d'un secret mécontentement de soi-même que de commander à la voix la plus libre alors, à la voix de l'évêque, de lui parler de ses fautes? Croit-on que l'homme le plus obéi et le plus flatté qui fût au monde ne sentît pas sans quelque humiliation le reproche sous la déférence, et la condamnation dans le conseil même de se corriger?

Ce sérieux de la passion, cette violence, ces combats qui agitèrent le cœur de Louis XIV, le théâtre d'alors en est l'image fidèle. Là aussi l'amour est sérieux; il est violent, il est combattu. Dans les pièces où le devoir succombe, l'amour est à la fois malheureux et criminel ; dans celles où le devoir l'emporte, l'amour est encore malheureux, quoiqu'il soit innocent. Toujours profond et noble, on ne le confondit point avec ce désordre grossier de l'imagination et des sens, qui usurpe son nom et prétend vainement à l'intérêt qu'il inspire; toujours combattu, souvent sacrifié au devoir, Louis XIV n'en put regarder la peinture comme une flatterie adressée à ses fautes, ni le public garder des doutes dangereux sur les suites toujours funestes d'un amour criminel.

(1) Œuvres de Bossuet, *Lettres diverses*, 24 et 25.

§ IV.

DE CE QUE DOIT LA COMÉDIE A LOUIS XIV.

La comédie doit tout à Louis XIV. Il lui fournit la société même qui devait lui servir de matière; il lui indiqua ses originaux, et la protégea contre leurs cabales; il fit amitié avec elle dans la personne du grand poëte qui la personnifie, Molière.

Avant Louis XIV, l'état de la société n'était guère propice à la comédie. Les circonstances avaient exagéré tous les caractères. Les troubles civils, en faisant peser sur tout le monde la nécessité d'attaquer ou de se défendre, avaient jeté, pour ainsi dire, chacun hors de sa mesure et de sa vérité. L'esprit de faction, en un mot, y empêchait le développement de l'esprit de société qui est l'âme de la comédie. Un autre mal, non moins profond, affligeait la France. L'imitation des mœurs étrangères, cette tyrannie secrète qui s'insinue dans une nation sous la forme d'une mode, y avait altéré insensiblement les caractères et les esprits. Tout, à cette époque, jusqu'à l'héroïsme, portait la livrée espagnole. Ainsi, d'une part, point d'esprit de société à cause de l'état de guerre qui rendait toutes les situations précaires et isolait toutes les classes; de l'autre, une grave altération du caractère national, fruit de la longue intervention de l'Espagne dans nos affaires, tel est le double trait qui caractérise la société française pendant la minorité de Louis XIV.

Cet état s'est peint dans un genre de poëme dramatique qui n'a jamais pu prendre racine dans notre pays, la tragi-comédie, si nationale en Espagne. Presque tous les ouvrages du théâtre, à cette époque, en affectaient la forme. Il y eut un jour où, à l'exemple de la société qui cherchait à se dégager de l'état de faction, la comédie rompit cette union violente avec la tragédie, et essaya de marcher seule sur la scène où Corneille avait fait jouer *Polyeucte*. Mais la société d'alors n'offrant au poëte, au lieu de ridicules que des vices, au lieu de caractères que des emportements, ils ne sut nous faire rire que de travers imaginaires et de caractères de convention. Telle fut la comédie du *Menteur*, ce trait de lumière qui vint révéler à Molière son génie. Molière lui-même, dans ses premières pièces, n'alla guère plus loin. Beaucoup d'esprit sur des incidents imités du théâtre italien, qui les avait imités du théâtre antique ; des amants dans la dépendance de valets de fantaisie ; un dialogue dont la gaieté vient d'un certain feu d'esprit et non de ridicules vivement présentés, voilà la comédie qui a précédé l'*École des femmes*, voilà Molière avant l'avénement de Louis XIV, et quoiqu'il eût passé l'âge où Corneille avait fait le *Cid* et les *Horaces*. Le grand peintre attendait ses originaux, la Comédie attendait une société.

Le gouvernement de Louis XIV y pourvut. En détruisant l'esprit de faction, il fit rentrer chacun dans ses limites. Les caractères que les troubles ci-

vils avaient exaltés ou comprimés, se calmaient ou se développaient librement dans l'ordre et dans la paix. Toutes les passions avaient été longtemps subordonnées à deux principales, l'ambition du pouvoir et la peur, ces deux mobiles de l'homme dans les temps de troubles. C'est trop peu dire : ces deux passions avaient régné seules. Sous le nouveau gouvernement, l'ambition du pouvoir perdit toutes chances, et la peur disparut ; dès lors toutes les passions qui en avaient subi le joug retrouvèrent, avec leur liberté, leur physionomie, et on vit autre chose que des ambitieux et des poltrons. Les crimes, si communs dans les temps de faction, firent place aux vices qui sont de tous les temps, aux travers encore plus universels que les vices, et qui sont la vraie matière de la comédie. Enfin, le cœur humain, où Molière allait lire si avant, s'étendit, pour ainsi dire, et devint plus profond et plus libre, par l'effet d'un changement qui, en délivrant chaque particulier du poids des préoccupations publiques, le rendait tout entier à lui-même et le livrait, dans tout son naturel, au regard de l'observateur.

Deux circonstances contribuèrent surtout à faire naître l'esprit de société : ce fut le mélange des classes et le commerce des femmes.

Avant Louis XIV, l'intervalle qui séparait la noblesse de la bourgeoisie s'était agrandi de tout le terrain que la noblesse avait empiété sur le roi. Il en était résulté des distinctions très-tranchées entre ces deux classes, et, par l'effet de l'imitation, d'autres

distinctions non moins marquées, dans chaque classe, entre les rangs et les professions. La grandeur et l'ascendant de Louis XIV, en abaissant la noblesse, la firent reculer sur les rangs de la bourgeoisie, que, dans le même temps, il élevait vers lui par d'habiles choix pour toutes les grandes charges de l'État. Le rapprochement de ces deux parties de la nation fit disparaître les plus choquantes des distinctions qui les tenaient isolées, et, de proche en proche, toutes les distinctions particulières entre les rangs et les professions. Ainsi l'esprit de société se forma du rapprochement de ces deux grandes classes, et du mélange des deux esprits propres à chacune.

Le commerce des femmes y mit le charme qui lui est particulier. Rien ne fut plus efficace pour rendre les esprits agréables, les mœurs polies, le langage civil et délicat. La place de plus en plus grande que prirent les femmes dans la société, les bons effets qui en résultèrent, sont l'ouvrage personnel de Louis XIV. Ce fut une émulation entre les citoyens d'imiter la recherche de politesse du roi envers les femmes, cette déférence charmante qui, dans le sexe, ne distinguait pas le rang, et « qui lui faisait soulever son chapeau, dit Saint-Simon, devant la moindre coiffe qui passait, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connaissait pour telles. » Les gens de lettres quittèrent le cabaret pour les compagnies. Le seul inconvénient attaché à ce changement, l'abus du bel esprit, ne gâtait que les esprits médiocres;

les esprits distingués en devenaient plus délicats.

Enfin, sous le règne d'un prince dont le premier acte politique avait été de faire reconnaître par l'Espagne la préséance de l'ambassadeur français sur l'ambassadeur espagnol à Rome, l'imitation étrangère disparut. L'esprit français fit comme le roi ; il revendiqua enfin son droit de préséance en France sur l'esprit espagnol. La langue espagnole, si longtemps familière à tous les esprits cultivés, une politique malheureuse l'avait introduite en France, une grande politique l'en bannit. Ainsi, la société française, considérée, soit comme une image des sociétés humaines, soit comme type de la vie civile dans notre nation, était rentrée dans son naturel et sa vérité. On n'y voyait plus rien de forcé ni d'étranger. Le cœur et l'esprit s'y étaient assez développés pour offrir à l'observateur ces traits généraux auxquels l'humanité se reconnaît dans tous les temps. La langue avait toutes les qualités qui font la perfection d'une langue pour le pays qui la parle, et qui assurent son universalité au dehors. Tout était donc prêt pour la comédie ; Louis XIV lui avait préparé un théâtre de ses mains. Il faisait poser les originaux devant le peintre.

C'est une anecdote connue et non contestée, que Louis XIV en dénonça quelques-uns à Molière, qui les transporta tout vivants de la cour sur le théâtre, où ils ne se reconnurent pas. Nul n'était plus propre à saisir les travers au passage que le prince, qui, selon l'expression fort juste de La Harpe, avait établi

une sorte de législation des bienséances. Bienséance ne signifie pas étiquette; l'étiquette n'est que la forme particulière que les mœurs d'un pays, la superstition de l'usage, la mode, donnent à certaines relations de cour ou de société. Il faut entendre par bienséance la science de ce qui sied, la raison dans les rapports de la vie civile. Louis XIV se mit du côté de Molière contre tous ceux qui n'avaient pas cette science, ou qui ne se réglaient pas sur cette raison. Et quand Molière, regardant au-dessus des ridicules, voulut, de sa libre invention et sans l'indication royale, montrer dans *Tartuffe* le plus odieux de tous les vices, l'hyprocrisie religieuse, exploitant le plus commun des travers, la crédulité, Louis XIV protégea le poëte et la pièce, et le plus religieux des rois consacra cet éternel enseignement donné au genre humain sur l'abus qu'on peut faire de la religion.

La conduite de Louis XIV envers Molière est la partie populaire de l'histoire de ce prince. Son mot charmant, en servant à Molière, assis à sa table, une aile de son *en cas de nuit :* « Me voilà occupé de « faire manger Molière, que mes officiers ne trou- « vent pas assez bonne compagnie pour eux, » ce mot est pour Louis XIV ce qu'est pour Henri IV le mot de *la poule au pot.* Le roi prit toujours la défense du poëte contre la cour, où tous les ridicules attaqués par Molière trouvaient protection. Le duc de La Feuillade avait cru se reconnaître dans la *Critique de l'École des femmes;* il s'en était vengé en

déchirant contre les boutons de son habit le noble visage de Molière, qui se baissait pour le saluer. Quelques paroles sévères de Louis XIV vengèrent le poëte de la brutalité du grand seigneur. Le roi tint sur les fonts de baptême le premier enfant de Molière, deux mois après la requête de Montfleury, qui l'accusait d'avoir épousé sa propre fille. L'honnête homme dans le roi avait protégé le *Tartuffe*, ce fut l'homme de goût qui releva le *Bourgeois gentilhomme*, accablé à la première représentation par la froideur des courtisans, et plus tard les *Femmes savantes*, qui avaient si fort blessé tout ce qui restait de bel esprit dans ce siècle de naturel et de grand goût.

Quand le roi hésitait sur une pièce, qu'il n'en avait rien dit à son souper, tout aussitôt on s'échappait en mille critiques contre Molière. Les originaux s'écriaient que les copies étaient détestables; on comptait accabler Molière sous le mécontentement du roi; le grand poëte lui-même était dans l'angoisse. Mais, à la seconde représentation, quelques paroles charmantes du roi dissipaient la cabâle, et, comme dit Grimarest, faisaient reprendre haleine au poëte (1). Celles-ci sont à citer pour la bonté et le grand sens : « Je ne vous ai point parlé de votre « pièce à la première représentation (2), parce que « j'ai appréhendé d'être séduit par la manière dont

(1) Mémoires sur Molière.

(2) Il s'agissait du *Bourgeois gentilhomme*.

« elle avait été représentée; mais, en vérité, Mo-
« lière, vous n'avez encore rien fait qui m'ait plus
« diverti, et votre pièce est excellente. » Ainsi jugeait Louis XIV, toujours de sens rassis, jamais sur une première impression. Pour les *Femmes savantes*, s'il ne dit pas tout d'abord à Molière que sa pièce était très-bonne, « c'est qu'il avait dans l'esprit autre
« chose qui l'avait empêché de l'observer à la pre-
« mière représentation. » Une approbation qui se faisait ainsi attendre n'en était que plus précieuse; outre l'autorité d'un jugement porté avec réflexion, elle vengeait le poëte de l'espoir qu'on s'était fait un moment de le voir désapprouvé.

Il n'est pas jusqu'au théâtre où Molière représentait ses pièces, qu'il ne dût à la libéralité du roi. La première fois que Molière et sa troupe jouèrent devant la cour la tragédie de *Nicomède*, ce fut sur un théâtre que le roi leur avait fait dresser dans la salle des gardes du vieux Louvre. Il leur donna ensuite le théâtre Bourbon. Enfin, il les fixa tout à fait à son service, avec une pension pour la troupe et une pension pour Molière. L'époque où Molière reçut cette nouvelle faveur en relève le prix. C'était au fort des réclamations qu'avait excitées le *Festin de Pierre*, et malgré l'effet d'un libelle imprimé avec permission du lieutenant de police, dont l'auteur menaçait le royaume du déluge, de la peste et de la famine, si la sagesse du roi ne mettait un frein à l'impiété de Molière. L'auteur de ce libelle, le sieur de Rochemont, n'était-il pas Tartuffe lui-même, prévoyant de

n à qui il allait avoir affaire, et essayant d'étouffer voix qui, deux ans plus tard, le dénonça au genre main (1)?

Voilà ce que fit Louis XIV pour la comédie; car ılière, c'est la comédie. Il lui donna protection, nsions, appui contre ses originaux; il lui donna ospitalité dans son palais, il la fit de sa suite et de cour; enfin, il lui apprêta une société à la vue laquelle Molière pouvait s'écrier : « Je n'ai plus ue faire d'étudier Plaute et Térence, et d'éplucher les fragments de Ménandre : je n'ai qu'à étulier le monde ! »

§ V.

DE CE QUE LA TRAGÉDIE DOIT A LOUIS XIV.

.a tragédie est moins redevable à Louis XIV que omédie. Corneille n'en avait rien laissé à créer. société a tout à fournir à la comédie, événements, actères, langue. La tragédie, qui emprunte ses sonnages aux traditions héroïques ou à l'histoire, besoin que d'un certain degré de civilisation, ce sur un fond de troubles politiques. Ce qui peut ter d'âpreté dans les mœurs civiles et de violence is le gouvernement n'y nuit pas à certains égards; en tire des lumières pour éclairer les passions tes et les situations violentes, où elle va chercher principales beautés. C'est ce qu'avait fait Cor-

1) Le *Festin de Pierre* est de 1665, et le *Tartuffe* de 1667.

neille. Les traditions de l'Espagne du moyen âge lui avaient donné *le Cid;* il trouva, dans l'histoire romaine, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. L'état de la société française, à cette époque, presque autant que le tour de son génie, lui avait donné le goût des sujets héroïques, et lui fournissait des ressemblances pour les comprendre et les traiter. Les caractères avaient conservé quelques restes de l'énergie des guerres civiles; cette grandeur un peu forcée qui marque le théâtre de Corneille avait des types vivants à l'époque où il écrivait. Le mépris de la vie, quand elle est en balance avec le devoir, la passion ou seulement quelque bien d'opinion, est le fond des mœurs de cette époque. C'est aussi la source du sublime dans Corneille. Cet excès même de grandeur qui y pousse toute vertu à l'héroïsme, tout vice au crime, ne vient que d'une ressemblance trop fidèle avec un temps où l'imitation étrangère avait donné un air de mode même à la vertu. Nous devions à l'Espagne cette exagération qui ôte au grand le naturel par lequel il se distingue du grandiose. C'était le fruit de cette intervention étrangère, que je charge de tous nos défauts d'alors, et qui ajoutait à la dépendance politique la servitude intellectuelle.

Mais si la tragédie n'était plus à créer après Corneille, il restait, comme on l'a vu (1), à la perfectionner, à en donner un idéal plus pur, plus varié, plus complet. Il restait à développer le cœur dans la plus

(1) Voir la fin du chapitre III.

ıante des passions, l'amour, soit qu'il se soit
ı le maître, en s'assujettissant la raison et le
r (1); soit que, dans sa lutte avec la raison et
voir, il s'autorise de la fatalité ou essaye du
: pour leur résister (2); soit que, chaste et in-
ıt, il soit, selon l'issue d'événements plus forts
ui, heureux ou malheureux (3). Il restait à créer
ɔles de femmes pour personnifier tous ces de-
ɔt toutes ces nuances de l'amour. C'est de ce
là surtout que le domaine de la tragédie devait
ıdre, et que des créations nouvelles étaient pos-
ı après Corneille. Il fallait aussi rapprocher du
es types de la tragédie, tempérer la grandeur
ɔ *quelque chose d'humain* que Curiace se félicite
ir conservé, et par le naturel qui en est le signe
ıs certain. Ce devait être l'œuvre de Racine. On
ɔombien l'influence de Louis XIV l'y aida. Dans
ce que le poëte a donnée à la passion de l'a-
, dans ces créations de rôles de femmes, on
ıaît la séduction des exemples du roi; dans
ıros du poëte, chez qui la grandeur est toujours
ıpagnée du naturel, on reconnaît la personne
ɔ de Louis XIV.

ıis XIV est dans presque toutes les pièces de
e. Ses passions, sa grandeur, sa gloire, les
ipales circonstances de son règne, tous les
: côtés de ce prince, en un mot, remplissent

Hermione, Roxane.
›hèdre.
phigénie, Athalide, Junie, Monime, Bérénice.

cet admirable théâtre. Pour les petitesses, les côtés justement blâmés par l'histoire, ils n'y trouvent pas à revendiquer un seul vers. Loin que le roi y soit flatté dans ses faiblesses, il dut voir, avant tout le monde, des conseils directs dans certains passages où l'allusion était d'autant plus efficace qu'elle était plus discrète. Ainsi, le beau morceau de *Britannicus*, « où la fureur de Néron à monter sur le théâtre est si bien attaquée, dit Boileau, avertit Louis XIV qu'il ne pouvait plus figurer décemment dans un ballet (1). » Ainsi, à la première représentation d'*Esther*, quand Mardochée, parlant de l'édit de persécution arraché par Aman à la faiblesse d'Assuérus, prononça ce vers si transparent :

Et le roi trop crédule a signé cet édit,

personne autour de Louis XIV ne douta que Racine n'insinuât un regret personnel des violences où la révocation de l'édit de Nantes avait entraîné ce prince.

Des deux grands poëtes dramatiques de ce temps, le plus marqué de l'influence de Louis XIV, et, pour ainsi dire, le plus empreint de sa forme, c'est Racine. Né un an seulement avant le roi, doué comme lui des plus rares qualités du corps et de l'esprit, ayant aussi ce grand air et cette majesté

(1) *Lettre à M. de Monchesnai sur la comédie*. Boileau y défend la tragédie contre le scrupule religieux qui voulait qu'on y vît moins un moyen de corriger les passions, qu'un excitant pour les allumer.

naturelle dont parle Saint-Simon, une sorte de fraternité semble rapprocher le poëte et le roi. L'œil fixé sur les destinées du roi, dans une sorte de contemplation de cet idéal, Racine semble suivre dans son théâtre la vie de Louis XIV. Il fait pour la première époque des pièces toutes pleines d'amour : c'était le temps de la gloire sans revers, des amours qu'excusaient la jeunesse, la froideur d'un mariage politique, le sérieux de la passion toujours conciliée avec les devoirs de la royauté. Puis, après douze ans de silence, c'est à la prière de la personne qui était le plus chère au roi, c'est pour le roi lui-même tournant à la piété sévère, qu'il écrit *Esther* et *Athalie*. Il est à la fois le poëte des années brillantes et le poëte des années de retour.

Il y eut même entre la vie de Racine et celle de Louis XIV cette analogie touchante, que Racine, comme Louis XIV, eut son époque de passion excessive pour la gloire (1), d'orgueil de la vie, et son époque de retour chrétien et d'austères pratiques dans l'obscurité de la vie de famille. Seulement Racine coupa court à la jeunesse avant qu'elle fût écoulée; et c'est le cœur d'où *Phèdre* venait de sortir, qu'il voulut un jour éteindre dans un cloître de Chartreux. Un prêtre de sa paroisse, auquel il s'en était ouvert, l'en détourna ; il lui persuada de rester dans le monde, et de s'y marier à une personne pieuse. Catherine de Romanet fut la madame de

(1) *Mémoires de Louis Racine.*

Maintenon de Racine. Depuis lors il vécut tout aux soins de ses enfants et à Dieu, qu'il aima, dit madame de Sévigné, comme il avait aimé ses maîtresses. Mot charmant, qui fait sentir si vivement la beauté de son sacrifice.

On ne peut pas donner le nom d'amitié aux rapports qui unirent Racine et Louis XIV : non que le roi fût au-dessus ou le poëte au-dessous du nom et de la chose ; mais le goût personnel ne pouvait pas être si fort que les rangs et les mœurs. Au reste, de quelque nom qu'on appelle ce lien, telle en était la force, surtout du côté du poëte, que le jour où il parut se rompre, la piété même n'en put consoler Racine. Le faire mourir du malheur d'avoir déplu, comme un de ces courtisans qui n'existent que par la faveur, et pour qui la disgrâce est le néant, c'est calomnier sa mort. Mais qu'il ait fait, comme dit son fils (1), trop de réflexions sur son changement à la cour, lui qui se peint comme « un homme passant sa vie à penser « au roi, à s'informer des grandes actions du roi; « lui à qui Dieu, dit-il, avait fait la grâce de ne « rougir jamais ni du roi ni de l'Évangile (2) » ; que la douleur qu'il en ressentit ait aggravé une maladie qui, plus tard, l'eût sans doute emporté, même au milieu de tous les sujets de contentement ; c'est ce que je ne regrette pas d'admettre. Entre deux personnages qu'unissaient, dans une si prodigieuse inégalité extérieure, tant de rapports d'âge, de figure,

(1) *Mémoires de Louis Racine.*

(2) *Lettre de Racine à madame de Maintenon.*

d'esprit, quand l'accord se refroidit, ce fut au plus petit et au plus sensible à en porter toute la peine. Il nous est aisé, dans un temps qui a ramené tant de choses à leur véritable mesure, et qui, parmi tant de sortes de dépendances, a peut-être emporté celle de la déférence et du respect, de railler cet excès de sensibilité dans un si grand homme. Mais prenons garde qu'il vivait à une époque où les plus grands dépendaient d'un plus grand qu'eux, où l'idée qu'on avait de la royauté mettait hors de toute mesure la personne royale. La disgrâce du roi était insupportable aux plus fermes caractères. On perdait, avec sa faveur, sa place dans une société où chacun tenait son rang du prince; on perdait sa fonction dans l'État, et, pour ainsi dire, sa raison d'être. Pour Racine en particulier, la disgrâce de Louis XIV dut être mortelle; c'était plus que la brouille de deux amis, c'était une rupture entre le poëte et son idéal. S'il était quelqu'un parmi nous auquel il eût été donné de « passer sa vie à penser à quelqu'un de grand, à « s'informer de ses grandes actions », et qui, ayant admiré toute sa vie un idéal dans une personne aimée, aurait perdu les bonnes grâces de la personne, tout en gardant sa foi à l'idéal, je lui demanderais, comme au seul bon juge, si le désespoir de Racine a été indigne de lui.

Telle fut l'influence de Louis XIV sur l'art dramatique au dix-septième siècle. Molière a peint la société telle que Louis XIV l'avait faite; Racine a peint Louis XIV lui-même.

Pourquoi ces peintures sont-elles durables?

C'est, pour la comédie, qu'à ce moment unique, la société française réunissait tous les traits principaux de toute société civilisée, tous les rapports des caractères, toutes les diversités des esprits, toutes les physionomies; c'est, pour la tragédie, que le personnage héroïque qui lui servit d'idéal réunissait tous les grands traits des hommes qui ont l'empire sur les autres. Voilà pourquoi les peintures de Molière et de Racine seront toujours vraies, non-seulement pour notre nation, mais pour tous les esprits cultivés de toutes les nations.

Une circonstance propre à la comédie du dix-septième siècle en explique la durée et la popularité sans vicissitudes dans notre pays. A aucune époque notre société n'a offert une image plus parfaite de l'esprit français. On a vu comment Louis XIV, en abattant les distinctions, en tirant du peuple des ministres, des généraux, des têtes pour le commandement, avait créé une sorte d'égalité en présence de sa grandeur personnelle et de sa gloire. Les classes, en se mêlant ainsi, ne perdirent aucun de ces traits propres à chacune, dont l'ensemble forme la physionomie française. Mais toutes furent débarrassées de ce qui les tenait à l'écart les unes des autres, celles-ci de priviléges stériles, celles-là d'indignités insurmontables; en sorte qu'il y eut tout à la fois, dans l'esprit français, du prince sans l'étiquette de cour, du grand seigneur sans la morgue aristocratique, du bourgeois sans la petitesse bourgeoise, du peuple

sans la trivialité de la populace. C'est ce je ne sais quoi de grand, de hardi, de judicieux, de naïf, qui respire dans le théâtre de Molière. J'ignore quels changements le temps amènera dans la société française : mais, dût-on voir s'effacer de plus en plus les distinctions qui y séparent, non plus les classes, mais les conditions, l'esprit français, tel que Molière l'a représenté, sera toujours l'esprit type, l'esprit national, parce que tous les rangs s'y reconnaîtront toujours à ces traits généraux qui les distinguent et qui les unissent.

Qu'on ne s'effarouche pas de la part que je fais à Louis XIV dans les chefs-d'œuvre du théâtre au dix-septième siècle. On risquerait d'être moins juste que ne l'ont été les auteurs mêmes de ces chefs-d'œuvre. Pour vouloir être plus jaloux qu'eux de leur originalité, il faudrait taxer d'aveuglement ou de flatterie leur admiration pour Louis XIV. Le génie dans les lettres ne tire pas moins d'avantages d'un gouvernement qui le comprend et le protége, que ce gouvernement ne tire de gloire des lettres qu'il fait éclore et prospérer. Il y a une fort grande différence pour l'homme de génie, qui vient de naître à la vie de l'esprit, d'ouvrir les yeux au magnifique spectacle d'une nation constituée et bien conduite, dont tous les actes sont marqués d'invention, de force et de raison, grande au dedans et grande au dehors ; ou d'avoir à percer les ténèbres d'une société qui se débat dans des luttes tumultueuses, où l'action déréglée a forcé et dénaturé tous les caractères. Il est

fort différent, surtout pour la comédie, d'avoir à peindre ses personnages au repos, dans le naturel de leurs habitudes, ou d'être forcée de les saisir dans quelque mêlée, au passage, dans le flot qui les pousse avec le poëte lui-même. Louis XIV n'a fait ni Molière ni Racine, mais il les a mis dans leur naturel et leur vérité. En cherchant dans la gloire de ces grands hommes ce qui leur est venu de Louis XIV, bien loin qu'on les diminue, on les fait voir dans leur vrai jour, et l'on explique leur reconnaissance.

§ VI.

DE L'INFLUENCE PERSONNELLE DE LOUIS XIV SUR L'ÉLOQUENCE RELIGIEUSE.

Louis XIV, pendant tout son règne, donna à l'éloquence religieuse le plus efficace des encouragements : ce fut d'en user. Les prédicateurs de son temps n'eurent pas d'auditeur plus assidu. « Il man « quait peu de sermons, dit Saint Simon, l'avent et « le carême. » Il apportait au pied de la chaire évan gélique, outre une foi demeurée intacte, même dans l'emportement des passions, l'amour de la vérité qu'il cherchait sans cesse, et qu'il savait entendre, pourvu qu'elle gardât la déférence qui ne messied à aucune vér té, ni devant personne. Il avait, autant qu'homme de son temps, cette délicatesse de conscience qui fait qu'on ne s'approuve pas de céder à ses penchants, qu'on est mécontent de soi, jusqu'à éprouver une sorte de plaisir sévère à s'accuser, à se repentir, à donner, au moins pour quelque

temps, l'avantage à sa conscience sur ses passions. Louis XIV pouvait se dire, comme Boileau,

> Ami de la vertu plutôt que vertueux;

le premier pas, le seul possible au plus grand nombre, vers cet idéal que nous propose la morale chrétienne. Dans ce temps-là Bossuet, par une connaissance admirable de nos forces et de notre faiblesse, faisait passer le repentir avant l'innocence même.

Le goût de Louis XIV pour les enseignements de la chaire était sérieux et solide; il en faisait passer le fond avant la façon, et, quoique fort sensible à un beau sermon, il savait ne pas s'ennuyer à un sermon médiocre. « Il nous en a dit assez pour nous corriger, » répondait-il à ceux de sa cour qu'il voyait mécontents du prédicateur. Nul auditeur n'était plus appliqué aux instructions, ni moins difficile sur les défauts des ministres. Il souffrait d'ailleurs la plus grande liberté évangélique; et si sévère que dût être le conseil, pour peu qu'on sût l'y attirer par le miel de quelque hommage rendu à sa gloire, il n'avait nul scrupule à s'en faire l'application. Aussi, nulle tribune en aucun pays n'a-t-elle été plus libre que la chaire sous le règne de Louis XIV. Ce serait calomnier ce prince que de prétendre qu'elle ait retenu par crainte aucune leçon, ni tû aucune vérité par flatterie. La grandeur d'un tel auditeur, le prix que la religion devait mettre à l'édifier ou à l'amener au repentir, la liberté de tout

dire tempérée par l'obligation de parler avec défé-rence et à propos, la délicatesse d'un auditoire qu pouvait assister le même jour à un sermon de Bour daloue et à une tragédie de Racine, toutes ces cir constances portèrent à la perfection cet art de l chaire qui n'est connu que des nations chrétiennes et n'a eu de grands modèles que dans notre pays L'assiduité aux sermons était à la fois un devoir d religion et le plus noble des plaisirs de l'esprit. L goût s'y perfectionnait par ce qui affermissait la foi Bossuet, puis Bourdaloue, et après Bourdaloue Mas sillon, prêchèrent devant Louis XIV et firent entendr pendant cinquante ans la parole chrétienne à c grand auditeur, celui de tous qui goûtait le mieux l vérité des instructions, et qui mettait le plus just prix à l'art de les administrer.

Par une convenance admirable, les talents paru rent appropriés aux différents âges et aux besoin de conscience de Louis XIV. Ce fut Bossuet qui lu parla le premier. A ce jeune prince si tendre, si bie fait, si magnifique, « dont les belles qualités, di « madame de Motteville, causaient toutes les in « quiétudes des dames, » il peignit la violence de désirs de la jeunesse, ces cœurs enivrés du vin d leurs passions et de leurs délices criminelles, l'ha bitude qui succède à la première ardeur des pas sions, et qui est quelquefois plus tyrannique (1). I lui découvrit les piéges de l'impudicité, « laquell

(1) Sermon sur la *Nécessité de travailler à son salut.*

tête levée, et semble digne des héros, si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance (1). » A ce roi si absolu, si maître de tout, si obéi, il montra le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthasar, dans l'histoire sainte, d'un Néron, d'un Domitien, dans les histoires profanes, pour qu'il vît avec horreur et tremblement ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu, et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête (2). Le premier, devant ce roi si plein de vie et qui paraissait si loin de la mort, devant cette cour si attachée aux choses du monde, sans craindre d'offenser des yeux si délicats par un objet si funèbre, il ouvrit un tombeau, et il y fit voir « cette chair qui va changer de nature, ce corps qui va prendre un autre nom, ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes (3). » A ce roi entouré de tant de faveur, d'une si grande complaisance des jugements humains, il révéla les secrets de la justice « de ce Dieu qui tient un journal de notre vie, et qui nous en demandera compte dans ces grandes assises, dans cette solennelle convocation, dans

(1) Sermon sur l'*Honneur*.

(2) Sermon sur l'*Impénitence finale*.

(3) Même sermon. Bossuet a reproduit en plusieurs endroits, en le modifiant, ce beau commentaire du passage de Tertullien; mais c'est Louis XIV qui en a entendu la première rédaction.

cette assemblée générale du genre nain (1). »

Ce qui sied le mieux à l'âge où l'imagination et la passion dominent, ce sont de fortes peintures. Bossuet, dans ses sermons devant le roi, peint plus qu'il ne prêche. Le raisonnement eût fait languir l'attention de l'auditeur; une analyse trop délicate et trop raffinée lui eût paru suspecte de bel esprit. A cet âge-là, on ne sent pas encore en soi l'homme double; on ne peut pas connaître le plaisir si vif et si efficace de le voir démêlé par l'habile main du prédicateur et du moraliste. Le jeune homme est simple, parce que chez lui la raison laisse l'empire à l'imagination et à la passion, et que n'y ayant pas encore de lutte, il n'est pas averti qu'il y a deux combattants. C'est en opposant l'imagination à l'imagination, la passion à la passion, que l'orateur sacré peut agir sur le jeune homme. Ainsi fit Bossuet. Lui-même entrait à peine dans l'âge mûr, après une jeunesse qu'il avait traversée sans l'épuiser (2), tout échauffé des méditations de sa solitude dans le commerce des Pères, le cœur ému de ses victoires sur ses propres passions, peut-être s'en faisant encore un objet d'épouvante pour en mieux triompher. Une certaine fougue de jeunesse dans les peintures du prédicateur les rendait d'autant plus sensibles au jeune roi. On lui parlait la langue de son âge; on se servait de son imagination pour mûrir sa raison.

(1) Sermon sur le *Jugement dernier*.

(2) Juvenum inexhausta pubertas. (Tacite, *Mœurs des Germains*, XX.)

Après Bossuet, parut, comme à propos, pour accommoder la parole chrétienne à l'attention plus forte du roi entrant dans l'âge mûr, un prédicateur doué du talent de raisonnement et d'analyse au même degré que Bossuet possédait le talent de peindre. On vit monter dans la chaire un homme d'une pénétration extraordinaire, qui lisait au fond des consciences les plus enveloppées, d'une parole plus animée que véhémente, dédaignant d'émouvoir et de plaire, tant il était occupé de convaincre. Ce fut Bourdaloue qui, le premier, fit voir au roi son propre fond, et qui, dans des sermons que madame de Sévigné qualifie de courageux et de généreux, lui révéla la présence de l'homme double. Louis XIV entendit prêcher Bourdaloue dix carêmes de suite, et cet esprit si droit, si capable de s'approprier les lumières d'autrui, apprit, dans ces profondes analyses de tous les états du péché, non-seulement à se mieux connaître, mais à mieux connaître les autres. Telle était, en effet, l'exactitude des descriptions du prédicateur, qu'il passa pour mettre les personnes dans ses sermons, et que chacun put craindre d'être à son tour étalé, sur la chaire de vérité, en exemple au prochain. Nul du moins ne put se flatter de protéger par la hauteur du rang un vice ou un désordre contre cette redoutable analyse. Si Bourdaloue, en faisant la revue de toutes les conditions et des formes que le vice affecte dans chacune, s'arrêtait toujours devant la condition royale, par l'esprit de déférence et de respect que

prescrit l'Évangile, il n'exemptait pas de la censure évangélique les désordres où le roi était tombé, et il prêcha contre l'adultère en présence de l'amant de madame de Montespan (1).

Toutefois, avant cette seconde période, et malgré quelques avertissements de la fortune, la gloire était encore si nouvelle et les passions si fortes, que peut-être Bourdaloue n'obtint pas du roi ce mécontentement de soi-même qui est le but et le triomphe du prédicateur chrétien. La chaire ne réussit à courber les têtes que quand déjà les événements, ou plutôt la main même de Dieu par les événements qu'elle dirige, les a frappées. La parole sacrée n'a toute sa force contre l'orgueil de la vie que quand cet orgueil a été humilié, et que l'homme superbe a senti la lie du vin des passions. Dans l'âge mûr, d'ailleurs, le soin des affaires, une certaine passion d'établissement, le besoin de connaître les choses et les hommes, au milieu desquels on a soit à se conduire, soit à se défendre, tant de soucis pressants ne laissent guère le temps de se recueillir. En quel moment peut-on être mécontent de soi, si l'on ne peut pas être seul avec soi? Ainsi dut-il arriver souvent à

(1) Sermon sur l'*Impureté*, prononcé devant le roi. C'est sans doute à ce sermon que madame de Sévigné fait allusion dans ce ce passage d'une lettre à sa fille : « Nous entendîmes, après dîner, « le sermon du Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, « disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers « contre l'adultère ; sauve qui peut! il va toujours son chemin. »
(*Lettres de madame de Sévigné*, 722.)

Louis XIV de rapporter, des sermons de Bourdaloue, plus d'instruction sur les autres que de résolutions contre lui-même, et plus de curiosité satisfaite que de mécontentement de soi. C'est ce mécontentement que lui apporta la vieillesse, en décolorant toutes les choses où il s'était si fort complu en lui-même. Des guerres calamiteuses, les mécomptes de tous les calculs, les bornes des passions les plus obéies, le vide de tous les plaisirs, les devoirs s'accumulant à mesure que les ressources diminuaient, tant de faiblesse au sein de tant de puissance, lui firent goûter de plus en plus les vérités de la chaire chrétienne, et cette hardiesse mêlée de respect qui lui montrait le néant de sa gloire et la misère de tout ce qu'il avait aimé.

Dans le temps même que Louis XIV, par un désir soudain de la paix, qu'on interpréta par la politique, mais où il faut plutôt voir une sorte de fatigue de sa gloire, et peut-être un remords secret de tout ce qu'elle avait coûté aux peuples, signait le traité de Ryswick et restituait une partie de ses conquêtes, un jeune prêtre de l'Oratoire, Massillon, appelé à prêcher à la cour, vint relever à ce poste d'honneur Bourdaloue vieillissant. Moins grand peintre que Bossuet, moins logicien que Bourdaloue, Massillon parlait plus au cœur ou plutôt à la raison par la sensibilité. Le caractère insinuant de la censure encourageait l'auditeur à découvrir son vice le plus caché. Cette sévérité chrétienne, plus mondaine par le tour, moins hérissée de théologie, fit incliner le

cœur du roi d'un premier mécontentement des choses du dehors au mécontentement de soi-même. Il parut en faire l'aveu à Massillon, lorsqu'après la prédication du premier avent, en 1697, il lui dit ces belles paroles, le meilleur jugement qu'on ait fait de Massillon : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, et j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. »

La parole de Massillon ne fut pas moins hardie que celle de ses prédécesseurs. Bourdaloue n'avait pas craint de faire allusion au plus grand désordre de la vie domestique du roi; Massillon, du même droit, tempéré par la même déférence, ne craignit pas de toucher aux plus grandes fautes de son gouvernement, à ses guerres, dont il s'accusait lui-même sur la fin de sa vie. Louis XIV eut à entendre de sévères paroles sur « ces victoires et ces conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monuments pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront regardées, au jour du jugement, que comme des agitations stériles ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines (1). » Il se vit représenter les malheurs que ses fautes avaient en grande partie suscités; des batailles perdues lors même que la victoire paraissait assurée; des villes imprenables tombées à la présence seule des ennemis; un royaume, le plus flo-

(1) 1er Dimanche de l'Avent, sermon sur le *Jugement dernier*.

rissant de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère; « la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : malheurs singuliers que Dieu préparait à Louis XIV pour purifier les prospérités de son règne (1). » Il eut à se reconnaître dans la peinture de ces guerres « où l'on voit les disciples de celui qui vint apporter la paix aux hommes, armés du fer et du feu les uns contre les autres; les rois s'élever contre les rois, les peuples contre les peuples; les mers, qui les séparent, les rejoindre pour s'entre-détruire; chacun voulant usurper sur son voisin, et un misérable champ de bataille qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devenir le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé (2). » Massillon, devant ce roi septuagénaire, parlait déjà le langage sévère de la postérité.

Si j'ai noté, dans les trois grands sermonnaires du dix-septième siècle, ce qui dut aller plus directement à la conscience ou à la sensibilité du roi, c'est pour faire voir que ce grand art de la chaire dut à Louis XIV, outre un roi pour auditeur assidu, et une cour, la plus exercée qui fût jamais au jugement des ouvrages de l'esprit, la liberté, qui en fait la vie et la durée. Mais la liberté même, sans le frein de la déférence et du respect, lui aurait été funeste. Ce lui fut donc, de la part de ce prince, un double secours,

(1) 2e Dimanche, sur les *Afflictions*.
(2) Sermon sur le *Jour de Noël*.

de ne lui rien retrancher des priviléges de la parole évangélique, et de se rendre lui-même si respectable par tant de belles qualités, la majesté constante, la droiture, la naturelle grandeur, que cette parole ne pût jamais être tentée de dépasser ce juste degré où la leçon faite à une personne dans un temps profite éternellement à tous. Cette règle, d'ailleurs, ne protégea pas seulement la majesté royale, mais avec le roi tous les particuliers dont la vie privée, connue du prédicateur, soit par la confession, soit par la notoriété, aurait pu servir de matière à quelque enseignement de morale, ou mériter les sévérités de la chaire. Libre comme au seizième siècle, la prédication ne fut plus le privilége de dire sans courage des personnalités impunies; ce fut l'enseignement moral le plus haut et le plus général. Sa hardiesse était d'autant plus efficace qu'elle lui venait non de témérité et d'impunité, mais d'une connaissance plus exacte des droits qu'elle tirait de la foi, et des limites que met la charité à ces droits. Pour la chaire, comme pour les autres genres, le temps présent ne fut qu'un terme de comparaison pour connaître la vie dans tous les siècles, et les personnes particulières que des indications vivantes pour faire le portrait général de l'homme. Aussi ne lit-on pas ces sermons, que Louis XIV a entendus, pour y trouver des détails de mœurs sur une époque, mais pour y voir une image de notre intérieur éclairé à jamais, dans ses profondeurs les plus reculées, par la lumière de la morale chrétienne.

§ VII.

DE L'INFLUENCE PERSONNELLE DE LOUIS XIV SUR LE GÉNIE ET LES TRAVAUX DE BOSSUET.

Le plus grand de ces trois prédicateurs, Bossuet, fut le plus profondément marqué de l'influence personnelle de Louis XIV. Ce prince ne lui offrit pas seulement dans sa personne une image vivante de la grandeur que respirent ses ouvrages ; il lui en suggéra les desseins et lui en fournit les sujets par les emplois mêmes auxquels il l'appela.

Les sermons qu'il avait prêchés à la cour; un éloquent plaidoyer pour la faculté de théologie, en présence du roi et du grand Condé, qui lui en témoigna son admiration en l'embrassant; l'efficacité de ses travaux pour la conversion des protestants; celle de Turenne, qui fut surtout son œuvre; un écrit célèbre : l'*Exposition de la foi et de la doctrine catholique*, avaient appelé sur lui l'attention du roi. Il fut nommé à l'évêché de Condom.

Tous ses chefs-d'œuvre datent de son avénement à l'épiscopat. Avant cette époque, Bossuet s'était essayé sans éclat dans l'oraison funèbre. Devenu évêque de Condom, il imagina cette manière inouïe de déplorer la mort des personnes royales qui devait surpasser toutes les merveilles de la parole humaine. Il est vrai que la mort parut choisir tout exprès les plus nobles têtes pour fournir matière à cette éloquence sans exemple dans l'histoire des lettres.

Moins d'un an après l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, Louis XIV le chargeait de celle de Henriette, duchesse d'Orléans, qu'il avait, comme confesseur, aidée à mourir, et dérobée, dit-on, au sentiment des plus horribles souffrances par l'onction de sa parole. On parla dans ce temps-là de l'*heureuse inspiration* du roi, qui, en lui confiant cette tâche, lui avait donné l'occasion de faire un chef-d'œuvre. Cette sorte d'intimité avec les personnes royales, qui permit à Bossuet de voir de si près ce que les yeux des rois peuvent contenir de larmes, plus de liberté dans l'évêque, pour abaisser des grandeurs si fragiles devant celles de Dieu, voilà ce qui avait manqué aux premières oraisons funèbres composées par Bossuet, encore simple abbé; les sujets en étaient d'ailleurs au-dessous de ce genre d'éloquence. Louis XIV, en élevant la chaire de Bossuet, lui donna donc le moyen de parler de plus haut. La grandeur personnelle du prince, celle que tiraient de lui, non-seulement la royauté d'alors, mais l'idée même du pouvoir suprême parmi les hommes, servirent à Bossuet à se former des images plus hautes de la grandeur de Dieu. Par les impressions qu'il recevait, comme par les comparaisons qu'il faisait du monde selon la gloire humaine et du monde au regard de Dieu, il se nourrissait, pour ainsi parler, du sublime, qui fut comme le tour naturel de son esprit.

En nommant Bossuet précepteur du Dauphin, Louis XIV provoqua le *Discours sur l'histoire universelle*. L'obligation d'enseigner à l'élève les langues

anciennes, les fit rapprendre au maître. Bossuet lut de nouveau, la plume à la main, Homère, dont il savait par cœur les plus beaux endroits; Virgile, Horace même, quoique ses doctrines épicuriennes lui donnassent des scrupules; Térence, dont il expliquait l'aimable sagesse à son royal élève (1). L'effet de ces études renouvelées fut de perfectionner son goût, de régler cette force, qui, dans ses premiers sermons, a paru à quelques critiques excessive. Le commerce avec l'antiquité profane le garda des deux dangers auxquels l'exposait son commerce jusque-là exclusif avec l'antiquité chrétienne, la subtilité et le mysticisme. Il n'en retint que la profondeur, et ce vif sentiment des misères humaines qu'elle a exprimé par une si grande variété d'images tirées de la vie. Les deux antiquités sont de moitié dans le *Discours sur l'histoire universelle*, et l'esprit propre à chacune semble y avoir dit son dernier mot.

En même temps que, par un devoir particulier de sa charge, Bossuet se faisait historien, le spectacle de tous les actes du gouvernement de Louis XIV lui apprenait, avec la langue de la politique, le secret de ces ressorts des empires dont la connaissance fait le grand historien.

Par un autre de ses devoirs, Bossuet devint un grand métaphysicien. Je parle du chef-d'œuvre qu'il composa pour le Dauphin, *La connaissance de Dieu*

(1) Lettre à Innocent XI, sur un plan d'éducation pour le Dauphin.

et de soi-même, titre qui définit si admirablement la philosophie; car, toute philosophie qui n'est pas la connaissance de Dieu par la considération de nous-mêmes, n'est qu'une vaine et dangereuse spéculation.

De nouvelles convenances de Louis XIV furent comme de nouvelles occasions pour Bossuet de donner carrière à son génie. Le roi avait eu besoin, pour régler quelques difficultés avec le pape, de fixer les rapports de dépendance de l'Église de France à l'égard du saint-siége. Ce fut Bossuet qu'il en chargea. Il se servit de son caractère et de ses grandes lumières pour diriger les travaux de l'assemblée de 1681; il se servit de sa main pour tracer les prérogatives de l'Église gallicane. Il lui commanda ce magnifique discours d'ouverture sur *l'Unité de l'Église*, où Bossuet s'exalte en termes si passionnés sur la grandeur du saint-siége, dans le même temps qu'il lui mesure si exactement sa part dans le gouvernement de l'Église de France. Ce choix du roi fit désormais de Bossuet le docteur de cette Église. C'est à ce titre qu'il en soutint successivement les querelles, d'abord contre les protestants, dans son *Histoire des variations* et ses *Réponses* à Jurieu, et, plus tard, contre la nouvelle spiritualité de Fénelon.

Le roi, soit par l'effet d'une disposition religieuse de plus en plus forte, soit désir de connaître personnellement de toutes les matières où il y avait lieu de décider, avait pris goût aux ouvrages de théologie. Il lut ces fameux écrits qui, par toutes les qualités du

grand siècle, la méthode, la proportion, la majesté jointe au naturel, les vues les plus profondes sur l'homme, sont des monuments littéraires d'un intérêt éternel.

Tous ces travaux furent entrepris après l'éducation du Dauphin, par Bossuet, devenu évêque de Meaux. Cet évêché fut, avec quelques charges de cour dans la suite, toute la fortune que Louis XIV fit à Bossuet. Ses admirateurs trouvèrent la récompense bien au-dessous de si éminents services rendus au roi et à l'Église, et quand l'archevêché de Paris devint vacant, le choix de l'opinion l'y désigna. Louis XIV y nomma M. de Noailles. Quel qu'ait été son motif, il fit plus pour la gloire de Bossuet en le laissant évêque, que s'il l'eût tenu plus près de lui, ou s'il l'eût placé dans un poste ecclésiastique où l'administration lui aurait ôté le temps d'écrire. La foi et les lettres doivent à cette conduite de Louis XIV les beaux travaux de l'épiscopat de Bossuet : ces prédications, ces exhortations appropriées aux auditoires les plus différents, à des enfants, à des religieuses, aux gens du monde; ces lettres spirituelles, où les lumières qu'il jette sur les inquiétudes et les troubles obscurs de la vie dévote, éclairent tant de circonstances de la vie mondaine; deux chefs-d'œuvre d'éloquence et d'onction chrétiennes, les *Élévations sur les mystères*, et les *Méditations sur l'Évangile*.

Aucun des grands écrivains du siècle de Louis XIV n'a d'ailleurs reçu de ce prince des im-

pressions plus fortes que Bossuet. Aucun n'en a parlé dans des termes plus expressifs. Un des premiers peut-être, Bossuet fut frappé de ce grand air du jeune roi, et il y prit la définition qu'il donne de la majesté, « laquelle n'est pas une certaine prestance, dit-il, qui est sur le visage du prince et « sur tout son extérieur, mais un éclat plus pénétrant qui porte dans le fond des cœurs une crainte « respectueuse (1). » Il devina les grandeurs de son règne : « Il se remue pour Votre Majesté, disait-il « dès 1660, quelque chose d'illustre et de grand et « qui passe la destinée des rois vos prédécesseurs : « ne mettez point par vos péchés obstacle aux cho- « ses qui se couvent (2). » Plus tard, quand tout ce qu'il avait prophétisé s'accomplit, voici comment il parle du roi entrant dans l'âge mûr : « Un roi a été « donné à nos jours, que vous nous pouvez figurer « en cent emplois glorieux et sous cent titres au- « gustes : grand dans la paix et dans la guerre, au « dedans et au dehors, dans le particulier et dans « le public, on l'admire, on le craint, on l'aime. De « loin il étonne, de près il attache ; industrieux « par sa bonté à faire trouver mille secrets agré- « ments dans un seul bienfait ; d'un esprit vaste, « pénétrant, réglé, il conçoit tout, il dit ce qu'il faut ; « il connaît et les affaires et les hommes ; il les « choisit, il les forme, il les applique dans le temps,

(1) Sermon sur les *Devoirs des rois.*
(2) *Ibid.*

« il sait les renfermer dans leurs fonctions; puissant, « magnifique, veut-il prendre ses résolutions, la « droite raison est sa conseillère ; après, il se sou- « tient, il se suit lui-même; il faut que tout cède à « sa fermeté et à sa vigueur invincible (1).

Douze ans après, son discours semble s'élever encore. « Sous lui, dit-il, la France a appris à se con- « naître. Elle se trouve des forces que les siècles « précédents ne savaient pas.... Si les Français peu- « vent tout, c'est que leur roi est partout leur ca- « pitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal « qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous cô- « tés par l'impulsion de sa vertu... Les politiques ne « se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il « marche, tout se croit également menacé...... Qui « veut entendre combien la raison préside dans les « conseils de ce prince n'a qu'à prêter l'oreille, « quand il lui plaît d'en expliquer les motifs.... La « noblesse de ses expressions vient de celle de ses « sentiments, et ses paroles précises sont l'image « de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant « qu'il parle avec tant de force, une douceur sur- « prenante lui ouvre les cœurs et donne, je ne sais « comment, un nouvel éclat à sa majesté qu'elle « tempère (2). »

Les éloges sont suspects, soit lorsqu'ils sont exprimés en termes dont le vague et la généralité tra-

(1) Discours de réception à l'Académie française.

(2) *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*

hissent le lieu commun, l'admiration de commande, soit lorsque les détails en sont si particuliers qu'on peut soupçonner le panégyriste d'avoir, dans un intérêt de flatterie, substitué à un original trop difficile à louer un portrait de son invention. L'éloge que Bossuet fait de Louis XIV dans ces passages ne sent ni la rhétorique officielle ni le raffinement intéressé. Bossuet ne voit que ce que voyait tout le monde; mais il le voit mieux, et il en est plus frappé. Il ne dit rien là qui ne fût dans toutes les bouches et que n'aient confirmé les *Mémoires* publiés après la mort de Louis XIV; mais il le dit en homme de génie qui ne sent rien médiocrement. Au reste, il est à la gloire de Louis XIV que plus les témoins de son règne sont illustres, plus leur témoignage est expressif. Ceux qui ont le mieux loué Louis XIV sont les plus grands parmi les grands hommes de son siècle; il semble que l'admiration pour le prince y ait été en proportion du génie et de la gloire. Bossuet parle du roi comme Molière, et cet accord de sentiments entre l'évêque et le poëte fait regretter d'autant plus que Bossuet se soit montré cruel envers la mémoire de Molière (1), et qu'un scrupule de discipline ecclésiastique lui ait caché un des plus beaux traits de la grandeur de Louis XIV, qui est d'avoir aimé et honoré Molière et Bossuet.

(1) Lettre au père Caffaro, sur le *théâtre*.

§ VIII.

DES GENRES ET DES ÉCRIVAINS QUE LOUIS XIV A MOINS GOUTÉS, ET S'IL EST JUSTE D'APPELER LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

D'autres écrivains du dix-septième siècle ont senti l'influence du gouvernement plus que celle de la personne : ainsi La Rochefoucauld, madame de Sévigné, La Bruyère; et parmi les poëtes, La Fontaine. La société, telle que l'avait faite Louis XIV, a inspiré les premiers, et les mêmes causes générales qui ont donné à Molière un théâtre ont fourni des personnages à La Fontaine pour son *Drame à cent actes divers*, comme il appelle ses fables. Mais le roi goûta peu ceux d'entre ces écrivains que leur condition approchait de sa personne; et pour les autres, il ne les connut pas. Les souvenirs de la Fronde lui avaient laissé un fond de défiance contre La Rochefoucauld. La liaison de madame de Sévigné avec Fouquet, peut-être la défiance du bel esprit, qu'il n'aimait pas plus que l'esprit de faction, l'empêchèrent de goûter le plus aimable génie de son époque. Il ne paraît pas qu'il ait aperçu La Bruyère, dans ses modestes fonctions auprès de M. le Duc, d'où il observait la cour sans s'y faire voir, et la ville sans s'y mêler. Pour la Fontaine, s'il ne l'attira pas à la cour, malgré les charmantes flatteries du fabuliste, c'est moins par l'esprit de dévotion, qui ne fut dominant qu'après la publication des *Fables*, qu'à cause des mœurs abandonnées du

bonhomme, et de son peu d'aptitude pour la cour. Peut-être aussi, par la même erreur de goût qui lui faisait dire d'une pièce qu'on avait décorée de chefs-d'œuvre de l'école flamande : « Otez-moi ces Chinois de paravent, » ne comprit-il pas le naturel sans la majesté, ni la grandeur dans les petites choses. Enfin, le vieux français qui s'est fait sa part dans La Fontaine et qui s'y est perpétué, n'aurait-il pas paru suranné à celui que l'abbé de Choisy qualifie de *Roi de la langue?*

Louis XIV ne goûta pas non plus Malebranche ni Fénelon. Il n'aimait point les pures spéculations de l'esprit, et, dans la métaphysique comme dans la religion, il ne souffrait que ce que peut en comprendre le bon sens d'un homme éclairé. Malebranche avait d'ailleurs le tort de susciter des disputes. Pour Fénelon, rien ne devait être plus antipathique à Louis XIV que ce mélange de subtilité et d'inquiétude dans un esprit porté aux chimères et avide de domination. Au reste, la même aversion pour tous les excès d'esprit le rendit aussi ennemi, en matière de religion, des raffinés que des libres penseurs. Le même exil vit le grand Arnauld et Bayle emportant avec eux, l'un, la doctrine de la grâce, l'autre, le doute raisonné qui allait devenir l'incrédulité du dix-huitième siècle.

Malgré ces inégalités de la faveur de Louis XIV pour les lettres et les écrivains, c'est à la fois d'instinct et par un sentiment d'équité que la France a rapporté à ce prince la grandeur littéraire de son temps. Le

'e de *siècle de Louis XIV* s'entend surtout de la ire des lettres ; car, pour la politique, outre qu'il là matière à contester, l'appréciation en appar- ıt plus à l'histoire qu'à l'instinct populaire. Ce e ne s'est pas glissé dans la langue générale par ard, ni sur la seule foi de Voltaire, qui l'a mis en : de son Histoire du règne de Louis XIV. Le même taire a dit : *le siècle de Louis XV :* cette qualifi- ion n'a pas prévalu. Pourquoi dit-on le *siècle Louis XIV?* parce que le roi conduit le siècle. ırquoi dit-on le *dix-huitième siècle ?* parce que le :le efface le roi. Ne changeons rien à ces déno- ıations populaires ; et quand nous voyons les plus inents esprits de cette époque fameuse, lesquels étaient aussi les plus honnêtes gens, rivaliser à fera de Louis XIV les peintures les plus ressem- ntes, et ceux qu'il négligeait lui donner les mêmes anges que ceux qu'il honorait de sa faveur, te- ıs leur témoignage unanime pour vérité, afin de pas les suspecter d'avoir été ses flatteurs, les uns reconnaissance, les autres par ambition.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.











